
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01316694 7

L'ARGOT PARISIEN

L'ARGOT PARISIEN

ÉTUDE D'ÉTYMOLOGIE COMPARÉE

SUIVIE DU VOCABULAIRE

PAR

ADRIEN TIMMERMANS

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11
1892



AVANT-PROPOS

Pourquoi les mots ont-ils la prononciation et l'orthographe par lesquelles nous les connaissons? Pourquoi signifient-ils ce que nous voulons dire en les employant? D'où viennent le sens et le son des vocables? Pourquoi la tradition a-t-elle conservé ces mots et nous les a-t-elle livrés en bon état? Pourquoi parlons-nous comme nous avons l'habitude de le faire?

Le langage étant composé de sons et ceux-ci renfermant tout le travail de l'esprit, tout ce que l'expérience de la vie, l'éducation, les progrès, les peines et les joies de la lutte nous ont appris, il est de la dignité de tout homme de se demander quelle est leur origine et s'ils ont vraiment qualité pour représenter les choses réelles dont nous avons conscience.

Si les sons des mots ne sont pas l'équivalent acoustique de l'idée qu'ils renferment, si le sens qu'ils expriment n'est pas moulé pour ainsi dire dans la matière fluide dont ils sont composés; si le fond, c'est-à-dire le sens, n'a pas créé la forme, le langage n'est qu'un stupide mot de passe et nous avons lieu de nous étonner que les nations les plus éloignées et les plus divisées l'aient conservé uniforme. L'arbitraire aveugle présidant à la formation de ces sons, il aurait dû se produire, ce semble, une confusion auprès de laquelle Babylone n'aurait été qu'une mascarade d'enfants.

L'animal et la nature inerte reproduisent ce qui se passe en eux par des sons spontanés toujours sincères. Si la bête savait imiter, comme nous, les sons qui se produisent autour d'elle, il est certain qu'elle les répèterait comme elle les entend. Le son est-il autre chose que le signal d'un évènement, et celui-ci n'est-il pas tout entier dans son expression sonore? L'homme serait donc le seul à méconnaître les ressources que la nature lui offre pour la création de son langage en négligeant l'unique moyen de le rendre sonore, véridique, transparent au point de vue du sens, et conforme à l'ordre des choses.

C'est une supposition que rien ne justifie.

Le langage, tel qu'il se présente à l'étude linguistique, est là pour prouver qu'il est la reproduction fidèle de sons spontanés et que ceux-ci ont reçu un développement dirigé par la raison. Tout ce que l'homme éprouve en lui-même se manifeste par des voix que la nature énonce pour lui. Il les écoute, il sent ce qu'elles signifient et les emploie comme messages toutes les fois qu'il veut rappeler et renouveler les faits dont elles formaient la partie sonore et intégrante. Le son rappelle la sensation parce que c'est elle qui le détermine. Ce sont deux éléments inséparables.

Quand, en dehors de sa langue maternelle, on en connaît une, deux, trois on est frappé des traits de ressemblance inattendue unissant ces langues entre elles. Pourquoi cette identité fondamentale, car elle existe, qui nous frappe dans des langues parlées par des peuples séparés par de grandes distances, ennemis par-

fois et invoquant la différence de l'idiome etc., pour avoir le prétexte d'attaquer et d'asservir. C'est que toutes les races prennent les éléments de leur langage dans la nature. Toutes trouvent, en elles, la même initiatrice; sur son vaste giron nous avons appris le son, la note, l'intonation de tout ce qui arrive, de tout ce que nous pouvons concevoir et communiquer. Nous avons beau composer et décomposer nos impressions par le travail abstrait de la pensée, le nom de la formule créée ainsi sera toujours celui de l'un des éléments constituauts.

Dans le *Traité de l'Onomatopée* il a été expliqué que chacune des langues Grecque, Romaine, Française, Anglaise et Allemande remontait, pour ses thèmes primaires ou racines irréductibles, au son naturel, que leur comparaison avec celui-ci prouvait qu'ils en étaient la reproduction fidèle. Identifier la racine des mots avec le son naturel constitue la dernière étape du travail étymologique. Une fois arrivés, nous nous arrêtons devant le miracle de la création. La nature parle ainsi, nous le constatons. Nous pouvons examiner physiologiquement par quels ressorts elle arrive à produire ces sons significatifs, mais le fait ne nous appartient guère, pas plus que celui de notre propre existence.

Ce nouveau travail s'impose une double tâche : 1° celle d'aligner les racines primaires du Sanskrit avec celles des langues précitées, de mettre en lumière leur origine commune et de faire sentir la raison de leur identité;

2° Celle de rendre compte pourquoi l'Argot, alors

qu'il n'est nullement dirigé dans son travail, crée des phonèmes absolument authentiques et neufs, remplissant toutes les conditions du mot et, souvent, ayant cours ailleurs, sans que l'originateur s'en doute.

De la comparaison de la langue sacrée des Indes et du patois gouailleur et profane des barrières de Paris, il ressort clair comme le jour que le langage, dans sa formation, suit toujours la même méthode. Le sanskrit, éteint depuis des siècles, a pris le son et le sens de ses vocables dans la nature. Pour lui le son est le représentant du fait tel qu'il se manifeste à l'oreille : il l'emploie par conséquent pour rappeler l'acte et l'agent et cela d'une façon très adéquate. Ce nom, il l'applique à d'autres agents s'il y a ressemblance avec le type primitif, c'est-à-dire s'ils sont considérés comme capables de faire le même acte et, par conséquent, de produire le même son. L'Argot, ce langage gavroche qui pousse toujours comme la mauvaise herbe, le dernier venu de tous, nous le voyons trouvant la voie instinctivementet procédant de même. Lui aussi, seforme par l'onomatopéeet par la métaphore. Ces procédés sont familliers à tous les créateurs de langues. En effet, notre ouïe nous faisant distinguer le son comme divers selon le sens qu'il exprime et selon l'agent qui le produit, notre raison nous dit, qu'en l'employant comme nom, nous sommes sûrs d'y reconnaître l'un et l'autre. Cette manière de former des noms s'appelle l'onomatopée ou confection de noms naturels. Ensuite, comme notre esprit démêle, par la comparaison, les qualités communes de deux objets. il nous porte en même

temps à les nommer l'un d'après l'autre. Cette seconde manière de créer des noms s'appelle la métaphore ou transport du nom d'un objet à un autre. Elle nous permet de donner un nom à des choses ne se manifestant à l'oreille par aucun son.

Quand nous entendons de l'Argot il nous paraît si neuf qu'il nous semble né d'hier. Cependant ce n'est vrai que pour un dixième à peine de ses vocables. Le reste était courant depuis toujours, soit dans les patois Français, soit dans les langues étrangères. Cette fraction, quelque peu importante qu'elle soit, a sa valeur. Elle nous fait assister à l'élaboration du langage quand il s'agit d'onomatopées et de métaphores inédites. Même lorsque l'Argot découvre des noms dont personne, autour de lui, n'avait fait usage, bien que depuis longtemps ils existassent ailleurs sous une forme identique, il nous est encore utile, parce qu'il permet de conclure de l'identité du résultat à l'identité de facture par laquelle il a été obtenu. En présence de ces faits, on est même porté à croire qu'indépendamment de la race et des traditions, l'homme abandonné à lui-même et formant son langage d'après la méthode naturelle, celle de l'onomatopée et de la métaphore, doit trouver les mêmes noms que son semblable à la condition qu'ils entendent tous deux les mêmes sons et qu'ils aient les mêmes connaissances des objets dont ils sont entourés.

Quand on dit que l'homme crée son langage, il faut s'entendre. Il le crée ou plutôt il le forme avec les moyens que la nature a mis à sa disposition, de même que l'électricien confectionne un phonographe avec des

corps et des propriétés qu'il n'a pas créés. C'est elle qui entretient la vie et le mouvement qui produisent le son; elle anime l'oreille qui le perçoit, elle donne l'intelligence qui le comprend. C'est elle encore qui crée la société par le dédoublement de notre être en homme et femme (1). Cet autre nous-même formant le langage avec les mêmes sons que nous, nous pouvons, grâce à la parole, reprendre la communication d'âme existant spontanément entre deux créatures faites l'une pour l'autre. L'homme crée donc son langage avec les éléments que la nature et par delà sa Cause Inconnue et Innommable a préparés pour le maintien et le développement de la société humaine. C'est l'homme aussi qui l'enrichit en étendant ses connaissances de la création et de lui-même ou qui le fait dépérir par la misère intellectuelle.

Beaucoup de mots et d'expressions de l'Argot viennent au monde avec deux vices rédhibitoires attribuables à leurs originateurs et non à la nature. On peut donc les éliminer quand on voudra. Il est vrai de dire qu'en ce cas nous n'aurons plus d'argot et qu'il se sera fondu avec la langue classique. Le premier défaut qui entache ses produits provient de ce qu'au lieu d'employer franchement le son naturel et d'en faire un mot qui signale exactement ce qu'il veut dire, il ne semble méditer qu'une chose : se soustraire à reproduire le son simple et naïf d'un acte tel que tout le monde l'entendrait. Il l'altère par une confusion voulue

(1) Deus creavit hominem masculum et fœminam. (Moïse).

avec des sons similaires permettant à la gaillardise de son esprit de prendre ses ébats et de faire des jeux de mots.

Le deuxième est la conséquence du premier. En employant l'expression homonyme au lieu de l'onomatopée vraie, on tombe dans l'équivoque et l'on ouvre la porte aux fausses analogies.

Le premier nous a valu des onomatopées bâtardes, mais qui souvent visent à insinuer discrètement un sens malin : un pavillon p. e., un mensonge imite comme son le babillage, le bavardage, mais le présente en même temps comme ayant la grosseur d'un pavillon; avoir son boisseau, son poteau disent non seulement qu'on a pris de la boisson, mais aussi qu'on en a ingurgité par boisseaux, qu'on est raide comme un poteau, petit ou grand selon qu'il est kilométrique ou télégraphique.

Le second nous fournit des métaphores amusantes, p. e., l'argent étant rond, celui qui a de ces ronds métalliques est qualifié de miché, ou, par une nouvelle métaphore, comme ayant de la galette. La filiation du sens est celle-ci : le miché a du pain, il a de quoi vivre, il a de l'argent, je tâcherai d'en avoir ma part. La même logique permet à l'argot de dire : il a sa barbe pour exprimer qu'il a bu : ayant bu on a pompé, on est pompette, on a son pompon, son plumeau et par suite la barbe de la plume de son plumeau. A ces énigmes on risque de perdre son latin plutôt que la vie. Le sphinx qui nous les pose n'a rien de traître; s'il prend un air sérieux c'est pour ne pas éclater de rire.

Il est inutile de parler de déformations systéma-

tiques comme de boucher en loucherbé, ce procédé ne faisant que travestir des mots tout faits. Voilà tout ce que l'on dira ici de l'Argot. Il ne tombe pas dans le plan de ce travail de faire la critique de son genre d'esprit ni des renseignements qu'apporte son dictionnaire. S'il y a un tort grave à signaler c'est que le bon style a admis des expressions comme grisette, la sœur de charité habillée de gris, pour la femme accomodante, le canard, — le dire sans fond pour le cancan, — le violon pour la boîte où la police donne l'hospitalité forcée — et qu'il semble ouvrir la porte à des expressions comme passer à tabac, filer la pipe, chiquer sans tabac qui ne veulent dire, frapper, que parce que le chiquant, un des noms du marteau, rime avec chiquer, mâcher du tabac. Dans sa partie raisonnable l'Argot suit la méthode qui a présidé à la formation du Français et des langues congénères. Il a fait les noms des choses avec le son qui accompagne leurs actes et a distribué ces noms à des objets similaires, Il n'y a même pas d'exception à établir pour des cas comme celui-ci. L'Argot emploie le mot sinerpour priser, aspirer le tabac en poudre, le Latin et le Français pour sentir, aspirer des odeurs, avec autant de raison l'un que l'autre : l'acte et le son sont les mêmes dans les deux cas, l'application du nom est seule différente. L'onomatopée justifie parfaitement l'attribution du nom du souffle à la poitrine qui respire, en Latin sinus, en Français sein et par métaphore au golfe (en Latin sinus) à la forme arrondie comme le sein, ainsi qu'à l'acte de faire comprendre par des détours, appelé

insinuer. A la suite d'une permutation explicable entre nos moyens de perception le factionnaire qui ouvre l'œil, qui écoute s'appelle la sentinelle, l'homme d'esprit et de raison un homme sensé, l'homme facilement touché un homme sensible (en Anglais raisonnable). Le sens de tous ces vocables auxquels nous pouvons ajouter le mot sentine justifie la présence du son naturel siner, le même qui se trouve, par métathèse, dans le mot nez, l'organe qui aspire, sent, évente, et au moyen duquel l'esprit comprend, etc. Il n'y a donc pas de différence dans la façon dont l'Argot et les autres langues se développent bien que les résultats soient plus ou moins complets.

Le langage étant fondé en dernière analyse sur le son naturel, la linguistique possède en lui une base tangible tout comme les autres sciences d'observation qui ont leur point de départ dans les faits de la vie de la nature. Les lois d'après lesquelles se forment l'onomatopée et la métaphore sont immuables.

Au point de vue du son la nature ne change pas sa voix. Elle nous parle le même langage qu'elle a parlé à nos ancêtres et qu'elle répètera à nos descendants. Elle ne change non plus la forme des objets ni la façon dont ils se présentent à notre attention. Comme elle nous a tous doués du même sens des identités et des différences, nous sommes capables d'établir les mêmes comparaisons et de donner, par conséquent, un même nom à deux objets similaires.

Dans toutes les langues ces deux principes de formation se font contrepoids en se substituant l'un à l'autre.

Aussitôt que nous connaissons deux objets, notre esprit en saisit la ressemblance, de sorte que le second se confond, pour ainsi dire, avec le premier et que le même nom, soit identique, soit à peine diversifié, nous semble convenir pour tous les deux. Aussi bien en créant l'onomatopée qu'en donnant des noms par métaphore nous sommes dans l'exercice de nos facultés innées, l'une de percevoir et de répéter des sons dénominateurs qui suggèrent à notre semblable les mêmes notions qu'à nous et l'autre de saisir les rapports évidents pour tous. D'après ce qui précède, le travail étymologique consiste à indiquer quel est le son naturel contenu dans la racine des mots et ensuite de démêler les rapports d'identité qui ont fait donner le nom d'un objet à un autre. Pour y arriver, il faut rapprocher le son du thême de celui de la nature et comparer entre eux les objets portant le même nom. Dans le premier cas le son naturel forme la clef étymologique pour les racines, irréductibles au point de vue du son aussi bien que de la signification ; d'autre part c'est la connaissance de la somme des propriétés des objets ayant un nom homonyme, qui guide l'esprit pour préciser les rapports que nos ancêtres ont établis entre eux. Tout le travail linguistique aboutit à la constatation du son dans l'onomatopée et à justifier le transport de cette onomatopée à d'autres objets.

Les noms que nous avons donnés aux choses ne diffèrent de leurs types naturels que par l'intonation que nous leur donnons dans le discours. Les notes de la nature sont infiniment nuancées comme hauteur. Dans

notre bouche elles se maintiennent à un niveau d'élévation qui leur permette d'être entendues à une certaine distance. Les racines des langues Indo-Européennes sont les mêmes. Le développement qu'elles ont reçu est divers.

L'unité est le fait de la nature qui ne change ni la voix des choses, ni leur composition, ni la façon dont elles sont reliées entre elles. La diversité provient de l'homme. Elle est la suite de la mobilité de ses impressions, de ses caprices, de ses erreurs. Rattacher le Français et les formations incultes de l'Argot aux langues congénères; démontrer qu'une même méthode a présidé à la formation de toutes les langues maternelles du groupe Indo-Européen; garantir â ceux qui voudraient s'adonner à la philologie qu'ils cultivent une science des plus délicates, sans doute, mais aussi sûrement fondée dans la réalité et la logique que n'importe quelle autre; engager à l'étude des langues étrangères en assurant qu'on trouvera en elles des proches parentes de la sienne, tel a été le but qu'on a recherché à atteindre dans l'élaboration de ce travail. Puisse le résultat répondre aux espérances.

La raison de l'agencement institué dans ce livre est la suivante, Tout ce qui se passe en nous et au dehors venant se répercuter jusqu'à notre appareil phonateur, les sons onomatopiques qu'il profère ont été attribués à la bouche, au nez, au gosier, à la langue, ce qui ne veut pas dire, cependant, qu'aucun de ces organes ait été seul à les former, mais seulement que son action s'y montre à la première place.

En tête des formations linguistiques se place le prototype fourni par la nature. C'est un son spontané dont l'homme fait le thême primaire de ses vocables. A sa suite s'alignent, en outre de l'Argot, les mots qui en ont été formés en Sanskrit (Skt) — en Grec (G.) — en Latin (L.) — en Français (F.) — en Vieux Français (V. F.) — en Anglais (Ang.) — en Allemand (All.), c'est-à-dire dans les langues les plus étudiées en France. Des citations du Hollandais (H.) — du Danois (D.) — du Suédois (Suéd.) — de l'Espagnol (Esp.) et de l'Italien, (I.) toujours prêts à compléter la série des affinités, viennent s'unir au concert de témoignages en faveur de l'unité des langues.

La nature qui a dicté à tous les peuples les mêmes sons et inspiré le même langage, a voulu apparemment qu'ils se comprennent et s'entendent.

LA BOUCHE

Le mot *pshutt*, avec son *ps* chuinté et son double *t* final, présente un son qui intrigue l'oreille; par son orthographe il étonne les yeux, habitués à des formes plus simples. On lui prête le sens de *excellent*, sans trop savoir si telle est sa valeur intrinsèque ou si une convention sociale la lui attribue gratuitement. Les Dictionnaires sanskrit, grec et latin, aussi bien que ceux des langues vivantes, sont muets sur son compte : seuls les recueils de mots de l'argot en font mention en le caractérisant comme néologisme. Cependant qu'est-il ? De quelle langue ou de quel dialecte sort-il? Dans quel patois natif et rude aurait-il pu naître ? Comment est-il parvenu à faire son apparition dans le style mondain et sur quels mérites repose le bon accueil qu'on lui a fait ? Est-il Grec avec son *ps*, Anglais avec son *sh*, Allemand avec son *tt ?* Est-ce un son qui a sa réalité dans la nature et se passe-t-il, alors qu'il se produit, quelque chose dont nous puissions avoir une notion exacte? Est-ce un son traduisant une exclamation humaine, un cri animal, un bruit mécanique ? Faut-il croire que c'est un cri reproduisant une sensation de fou ou simplement un mot imaginé par quelque farceur appartenant à la société qualifiée *pshutt* qui aurait voulu se payer le plaisir de voir les imitateurs s'en emparer de bonne foi ? Pourquoi veut-il dire *excellent*, *élégant* et pas autre chose ? —

Certes, si c'était simplement un mot imaginé de toutes pièces pour exprimer ce qui cadre avec des idées exclusives d'élégance, l'étymologie serait à plaindre de s'acharner à y trouver une origine raisonnable; mais aucun plaisant ne s'est vanté encore d'en être l'auteur : nous ne savons donc pas de source certaine que nous soyons dupes d'une mystification linguistique quand nous le considérons comme un mot. En outre, afin de mieux nous persuader qu'il vaut la peine de rechercher l'identité de ce terme, nous nous répétons que les Dictionnaires de l'argot le citent comme un néologisme; que dans ce langage particulier la forme des mots et leur sens ont un rapport réel avec ceux de la langue classique, qu'ils ont cours soit dans les dialectes et les patois de la France, soit dans les langues étrangères. Nous nous souvenons aussi que des gens raisonnables se servent de ce mot, alors que, pour en exprimer le sens, ils ont tant de termes autorisés à leur disposition. On ne connaît pas dans l'histoire de cas où l'on ait forgé de toutes pièces un mot qu'il ne fût ou l'imitation d'un son naturel ou la réédition d'un mot existant déjà. Polichinelle n'aurait jamais voulu nous imposer ses élucubrations. Pourquoi une personne sérieuse se donnerait-elle le ridicule de prétendre en avoir le talent? Les esprits les plus futiles prévoient qu'ils perdraient leur temps, par ce que l'instinct leur fait sentir que pour créer quoi que ce soit: le son qui doit dire quelque chose à notre oreille, aussi bien que l'objet qui doit frapper nos yeux, il faut qu'il y ait un fond de réalité, sans laquelle nos productions n'ont pas plus de consistance ni de forme que le

nuage que le moindre souffle transforme en une succession de chimères. Les choses étant ainsi, à défaut de certificats d'origine, interrogeons le mot lui-même.

Né sur le sol Français, à Paris même, peut-être, bien que n'ayant dans son extérieur ni l'élégance ni le poli qui caractérisent les produits de la capitale, ce phonème original ne laisse pas de se présenter à l'examen franchement, faisant l'effet d'une végétatiou robuste à laquelle la serpe du jardinier n'aurait pas donné une forme plus sobre. *Pshutt*, quand notre oreille a-t-elle pu entendre ce son; dans quelles circonstances celui-ci a-t-il fait concevoir à notre appréciation le sens de *excellent*? Est-il l'écho d'un événement qui produit sur notre esprit l'impression de bon, de beau? — Or, le goût étant le principal organe de l'appréciation et en même temps celui où le son s'associe naturellement à la sensation, cherchons dans les bruits concomitants à l'absorption des aliments, si un signe phonique *pshutt* ne se présente pas en même temps que l'idée d'excellence et par analogie de beau, d'agréable, les yeux étant toujours disposés à voir en beau ce qui délecte le goût. Eh bien! quand on déguste un liquide savoureux, on ne se presse pas de l'avaler. Les lèvres s'entrouvrent et font entendre, ou du moins esquissent le premier son *p*; l'inspiration qui entraîne le liquide entre la langue et le palais sonne le *s* chuinté qu'on a pu représenter par *sh* anglais au lieu de *ch* ou de *j* français; elle se termine par le son *tt* se produisant quand, à la fin de la dégustation, la langue toque et retoque contre le palais au moment même ou la déglutition commence. Une dégus-

tation plus sèche aurait donné le son de *psut* et sa variante *pist*, le bruit général du sifflement dont les Grecs ont fait ψιττίζω siffler. Le son *pst* a pu être présent à l'esprit de celui qui, le premier, le paraphrasa par *siffler* dans l'expression *siffler un verre* et nomma ensuite le verre une *flûte* ou un *sifflet* comme on dit dans certains pays ou dans certaines sociétés. Le son *ps* et le sens de humer avec sifflement suggèrent celui de *sb* (*sibilo*) qui n'est qu'une forme inverse de l'orthographe du même son, de sorte que l'association entre *pshutt* et *siffler* est toute naturelle sans que pour cela il soit nécessaire que celui qui découvrit le son *pshutt* et le lança dans le langage se soit inspiré de l'expression *siffler un verre*. Voilà ce que nous permet de conclure l'orthographe du mot, grace aux soins du grammairien qui a essayé de rendre visible en signes écrits, groupés dans l'ordre de de leur production, le son complexe qui a frappé l'oreille. En fixant ainsi sa forme éthérée et fuyante, il a enrichi le vocabulaire écrit d'un phonème nouveau.

Le sens de *excellent* est, comme il est facile de s'en rendre compte, intimement lié au son *pshutt*. C'est la sensation même qui parle et se traduit à l'oreille en prenant la forme sonore. C'est le sens du goût, c'est-à-dire toute l'activité du mécanisme dont il est le produit, qui se reflète dans le son, de sorte que le sens de l'ouïe assiste par son organe propre à ce qui se passe dans celui du goût. Il existe ainsi entre le son, l'acte qui le produit et la notion qui en résulte dans notre entendement, un accord si parfait que l'esprit comprend par l'oreille la sensation qui est éveillée dans l'organe du goût. Pour

cela, quand nous voulons évoquer chez notre semblable l'impression de ce qui est excellent, nous employons instinctivement le son *pshutt*, ayant, en agissant ainsi, la certitude complète que, chez lui comme chez nous, il accompagne et par suite éveille la sensation de ce qui flatte le palais; que par conséquent il saura le comprendre, aussi bien dans sa signification primordiale d'une sensation agréable produite sur le palais par l'absorption d'un liquide savoureux, que dans celle de beau, de ce qu'on aime à regarder. Car, de même que nous admettons que son goût et son oreille perçoivent comme les nôtres, nous croyons également, cela se passant et devant se passer ainsi, qu'il est capable de faire les mêmes comparaisons, de saisir les mêmes analogies, d'employer les mêmes métaphores, et par conséquent de passer du sens de bon à celui de beau.

Admettant jusqu'à preuve du contraire que dans l'identification du son *pshutt* la bonne foi de l'étymologiste n'a pas été surprise par des coïncidences trompeuses nous avons le droit de nous demander si un son (1) aussi essentiel, inhérent qu'il est a un acte aussi naturel et aussi fréquent, n'a pas fait son apparition dans le langage bien avant notre époque. Est-ce bien véritablement un néologisme, ou ne serait-il pas plutôt la redécouverte d'une forme qui existait déjà, mais que les accidents de l'évolution des mots auraient altérée, soit dans l'orthographe, soit dans le sens. Car depuis que

(1) Le mot *pshutt* se prononce par expiration, bien qu'on hume le liquide. C'est pour faciliter l'élocution qu'on agit ainsi. La même chose se passe avec *absorber*, *humer*, *siffler*.

l'homme existe sa bouche a dû produire ce groupe de lettres quand il dégustait. En effet, on retrouve le son *pshutt*, devenu mot, dans toutes les langues de la famille Indo-Européenne. Sa nouveauté consiste dans une forme originale et rustre que l'usage n'a pas eu le temps d'adoucir; ensuite dans une application exclusive au sens de *distingué, selon le goût d'une partie de la société à notre époque.* Le Sanskrit présente une forme similaire et un sens tout analogue dans *sudate* doux, *svadê* avoir un goût agréable, *svadâ* qui a un goût agréable, formes où la sifflante précède la labiale; dans le grec nous trouvons ἡδύς où l'esprit rude remplace l'aspirée sifflante *s* et dont le digamma ou *w* s'est perdu; le latin possède le mot *suadeo* je persuade, dont le sens primitif, sur la foi de l'orthographe, doit être adoucir, apaiser une personne par des conseils qu'on lui fait agréer, *suavis* doux, dont le son dénote une inspiration qui semblerait ne pas devoir aller jusqu'à la déglutition; le Français a *persuader*, *persuasion*, *suave*, anciennement *souëf*; l'anglais *sweet* doux au goût et une variante *soft* doux au toucher, par une extension du sens; l'allemand *süsz* doux, *sachte* sans bruit, *sanft* mou. Bien des fois on surprend les gens naïfs à faire *sf, st* à la vue d'une chose qui plaît, voulant dire par là qu'ils la trouvent à leur goût, qu'ils la humeraient. Les mots rapportés ci-dessus en sont tout bonnement les onomatopées. Le mot latin *suavium* un baiser, montre très bien cette inhalation de l'air *s* qui fait dire *v* aux lèvres quand elles cessent de faire siphon, pour employer un terme qui peigne le fait. L'acte du

baiser vit dans le son et, grâce à l'écriture, c'est celui-ci qui a survécu au peuple romain et à ses affections. Dans ce cas, comme dans tous les autres, la parole est le fantôme d'un souffle qui a vécu. Dans *suavium* on entend le souffle et l'on sent le mouvement des lèvres. En gaie compagnie on s'exprime d'une façon analogue en disant : sucer la pomme pour dire : embrasser, renchérissant sur le mot *suavinm*, forcément, à cause de la présence du mot pomme, pour tête en forme de boule. Les grecs appelaient un baiser immodéré μανδαλώτον, celui qui tire la bouche, le museau, H. *een mondje*, un beccot, une becquette.

L'évolution de pshutt n'a pas fait grand chemin dans le langage. Sans doute qu'on lui a reconnu un manque d'esprit que la multiplicité des consonnes heurtées n'était certainement pas faite pour compenser. Le *pshutt* est une expression qui a une valeur collective comprenant dans une abstraction les personnes, les choses, les manières d'être qui nous font dire *pshutt !* par assimilation avec un excellent liquide ; un *pshutteux* (1), un *pshuttard* sont des sobriquets pour ceux qui ont la prétention du *pshutt* ; car *pshutt* est la qualification de ce qui répond au goût courant : mais voilà, à peu près, les seuls mots que le radical ait été appelé à former. Le parti pris de l'originateur était de créer un terme qui fût la propriété exclusive d'un cercle étroit et ne devait pas devenir populaire. Etreint dès sa naissance, son développement s'en est ressenti. Des expressions

(1) La terminaison *eux* est une déformation de *eur*, courante dans le patois du Berry : un *carreleux* pour un *carreleur*.

comme *mépshutt* pour du *pshutt* où il y aurait un vice de forme, *dépshutter* en manquer la note, *pshuttiser* pour épouser les idées du *pshutt* et quitter les manières sobres et correctes, il y en a *pshutt* pour beaucoup, et tant d'autres auraient pu naître si le mot et la chose avaient été plus avant dans les préoccupations de l'esprit des gens. S'ils n'existent pas, c'est qu'ils n'étaient pas nécessaires à l'expression de la pensée.

Cependant, les expressions qui ont accru le vocabulaire, comme celles qui auraient pu s'y faire une place, suffisent pour mettre en lumière un fait grammatical, utile, par sa spontanéïté surtout, à la connaissance physiologique du langage. D'abord, c'est que le son *pshutt*, né organiquement de l'acte de la bouche faisant *siphon* pour l'inspiration d'un liquide, de simple son physique qu'il était, devient mot par l'emploi de la figure dite : l'onomatopée, c'est-à-dire facture de nom ou son devenu dénominateur par un acte intentionnel et conscient. Au lieu de rester un son lié à un acte d'une façon secondaire, n'ayant d'existence et de signification que pour un moment, et seulement pour l'individu chez lequel il se produit, il devient, par l'onomatopée, un moyen de communication parce qu'il naît chez les autres dans les mêmes circonstances, et qu'en l'énonçant on est intimement convaincu qu'il sera compris. Celui qui a trouvé le son, qui l'a retenu et en a formé un mot, compte parmi les anonymes qui ont créé le langage. Cette création consiste dans la découverte du son naturel, s'incorporant à un sentiment dont on a conscience, dont on fait un nom par l'onomatopée qu'on applique, par

comparaison, à des objets produisant sur nous une impression analogue, qu'on redit ensuite à ses semblables, sûrs de réveiller en eux l'image vivante et fidèle de ce qui se passe en nous. *Pshutt* est, au point de vue théorique, un thème primaire, une racine irréductible, un son tout spécial et individuel emportant en lui sa signification propre; c'est un son que le sens, c'est-à-dire l'acte dont nous avons conscience, a formé par lui-même et pour lui seul. L'acte étant un et simple, le son qu'il fait entendre est simple et monosyllabique comme celui de toutes les racines pures.

L'expression collective *le pshutt* est utile pour nous montrer, dans un fait contemporain, comment se forment les termes abstraits. En effet, notre entendement voit sous cette dénomination tout ce qui a la qualité vivante de ce qui est élégant d'après un type convenu, abstraction faite des objets ainsi qualifiés, soit cravate, dîner, bal, réunion, salon, cercle, etc. C'est donc un terme abstrait, un prédicat généralisé, le nom d'un acte qualificatif employé pour désigner un ensemble d'objets concrets dans chacun desquels il se rencontre.

Ses divers emplois dans la phrase servent aussi à éclairer la syntaxe sur ses procédés habituels. *Pshutt* est le son d'un acte, donc verbe de sa nature. Habitués que nous sommes à ne voir que des verbes composés d'une racine et d'une terminaison, contrairement à ce qui se passe en Angl. où l'on dit *fire* feu et *to fire* faire feu, nous disons *pshutter?* à moins que l'expression analytique *faire du pshutt* ne nous paraisse plus convenable. Dans *c'est pshutt*, le mot est adjectif pris

prédicativement. Le *pshutt* est un substantif. Il y en a *pshutt*, expression qui n'a pas cours, aurait fait classer ce prédicat dans l'ordre des noms de nombre généraux. Il remplit donc dans la phrase les diverses fonctions auxquelles se prête chacune de ses propriétés, de sorte qu'il figure alternativement comme verbe, substance, qualité et quantité, à la place exigée par la logique dans l'ordre du discours.

L'argot anglais a le mot *phizzing* (1) pour délicieux, beau. C'est le son d'un breuvage aspiré avec plaisir. Pour cela on l'a trouvé propre à rappeler le sens de ce qui est bon et beau, comme la boisson qui fait *phizz* dans la bouche. C'est un homonyme de *pshutt*, la métathèse de *siffler* : toutefois, il ne s'appuie sur aucun de ces mots, ce qui prouve que le langage se forme et se développe de la même façon dans tous les pays. L'argot s'approche du classique to *phizz* faire entendre un sifflement, et présente la métathèse de *to sip* siffler un verre, le siphonner en quelque sorte. L'argotier anglais a trouvé ce mot dans les sons naturels de sa bouche ; il l'y a pris de confiance, croyant que c'est le vrai, sans se douter qu'il pouvait exister chez lui ou à l'étranger, soit avec le même sens de bon ou de' beau, soit avec toute autre signification analogue. On serait étonné à juste titre si l'on entendait soutenir que des deux langues l'une a dû l'emprunter à l'autre. Rien n'empêche que le son ne soit le même des deux côtés de la Manche, tant qu'il garde l'originalité qui lui vient de la nature,

(1) To *phizz* veut dire faire de la mousse : c'est l'air qui produit d'innombrables bulles ; *to phizzle* signifie persiffler.

comme dans le cas présent. Il n'est pas nécessaire, non plus, d'aller à l'école l'un chez l'autre pour connaître le rapport intime entre bon et beau, et pour faire passer le mot du sens concret au sens métaphorique. *Phizzing* est le son *ps* dont il a été parlé déjà, devenu mot et verbe. Dans l'argot de la langue française il ne s'est pas développé, sa place étant prise par des termes synonymes, tels que humer, siffler, siphonner, sabler, tuber, siroter, absorber. Les onomotapees sktes *pust* vénérer, *pûj*, honorer, se rattachent au son *pshutt*. Le sens est : apprécier comme beau, auguste.

A cause de la conformité du sens, bien que le son le range parmi les onomatopées linguo-dentales, le mot *tschock*, synonyme tout nouveau de *pshutt*, demande une place à côté de lui. Pour identifier ce dernier mot, rappelons-nous qu'après avoir bu un trait de la dive bouteille la langue fait entendre un claquement particulier, un *toc toc* accompagné d'un chuintement, d'un jutement particulier par lequel on signale l'absorption d'un breuvage de qualité. Peut-être ce mot, en s'étendant, viendra-t-il à désigner une foule d'autres choses produisant un effet semblable à celui de la boisson. Il lui faudrait un nombreux public, le temps de vivre et moins de concurrents. Le claquement de la langue après la déglutition est un signe de contentement. Rappelons que c'est en faisant entendre ce son que la nourrice cherche à éveiller l'appétit chez le poupon, sachant que ce chuintement doit lui rappeler le mouvement de sa langue quand il avale le lait. La poule, elle aussi, appelle ses petits avec un son qui ressemble fort

à un claquement de sa langue. L'anglais to *chuck* exprime cet appel. Il n'y a pas de mot dans le vocabulaire français reproduisant cet appel. Le coq dit la même chose lorsque, en galant oiseau, il attire l'attention de la poule sur le grain qu'il lui a destiné.

Tschock et *pshutt* peuvent avoir été trouvés pendant la dégustation d'un même verre de champagne. L'un et l'autre sont des créations linguistiques très récentes, du moins dans leur forme actuelle. Cependant, il paraît qu'ils vont céder la place au mot *ah*, qui, lui aussi, est capable de rendre le sens de *pshutt*. En effet, pour exprimer le désir, le soulagement, la satisfaction, l'admiration, nous trouvons au fond de notre gosier largement ouvert le cri spontané *ah*, L. *heu* cri de l'admiration. Le gosier largement ouvert se manifeste dans ἄγαμαι j'admire, formé du même cri avec une orthographe plus gutturale. Ce gosier entr'ouvert par le désir, par la satisfaction rêvée, par le soulagement, prête son cri à l'action des yeux, dont la pupille se dilate, dont les paupières s'ouvrent toutes larges, pour jouir à leur façon de l'objet admiré. Il y a donc une corrélation physiologique entre le sens du goût et celui de la vue, l'un et l'autre éveillant dans l'âme le sens de ce qui est bon ou mauvais, beau ou laid. Celui qui regarde ouvre la bouche (la gueule) comme celui qui respire, qui désire, qui s'étonne. La vue, l'ouïe, le toucher, l'odeur sont forcés d'emprunter le son des phénomènes du goût, parce que lui seul est muni d'un organe sonore qui peut traduire pour l'oreille les sensations d'agréable et de déplaisant qui ont pu être perçus par les autres sens. La

sensation du goût (1), bien qu'elle soit perceptible par la langue seule, semble accaparer également les lèvres et le gosier, c'est-à-dire tout l'organisme de la phonation appelé à traduire par des sons tout ce qui nous émeut. C'est avec ses accents spontanés que nous rendons les sentiments analogues de bon ou mauvais avec leurs nuances, tels que nous les apportent les autres sens. Voir aux mots *oculaire*, *rebouiser*, *spéculer*, *éprouver* (1).

Pshutt, *tschock* et *ah* représentent donc la notation de trois façons d'apprécier. Chacune de ces impressions est capable de suggérer l'autre, les trois sensations se confondant dans une idée unique de bon et, par analogie, de beau, d'agréable. L'expression *c'est beau à croquer* paraphrase cette union entre ce qui est beau et ce qui flatte le goût. Le goût, du reste, est reconnu comme l'arbitre de ce qui est élégant. Le mot *sgoff* beau est une forme du radical qui a formé *gober* avaler et trouver bon, beau. Sous sa forme *gaffer* il veut dire regarder, admirer.

Les synonymes *juteux*, *urf*, *vlan* seront expliqués plus loin.

Pshutt, composé de *p* que l'air inspiré fait sonner sur les lèvres, de *shu* qui lui succède en passant entre les dents et la langue et de *tt* que celle-ci fait entendre en venant toucher le palais, représente une modulation

(1) L'All. *der Geschmack* le goût, H. *smaak* attribuent la faculté, non au gosier, *guttur*, *gustus*, mais à la bouche.

(1) Le H. *proeven* goûter, représente l'examen comme fait par la mastication, Voir au mot *barbaque*. L'Ang. *taste* goût le place dans le tact : *tâter de*.

spéciale que l'instrument compliqué de notre bouche fait produire à l'élément fluide. Nous allons voir le son de l'air se modifier et former d'autres phénomènes suivant que l'acte qui les provoque demande l'intervention d'autres organes, tels que la langue ou le gosier avec ses voyelles, ses aspirées et ses gutturales, combinées ou non avec les labiales ou les dentales. Un son significatif appelé à devenir vocable demande autant de lettres que le fait qu'il exprime affecte d'organes dans l'appareil de la phonation.

Ainsi, l'organe dont le mouvement imprime à l'air le son *b*, *p*, *v*, *w*, *f*, *ph*, soit qu'il souffle, soit qu'il parle, qu'il mange, boive ou bave, prend le nom révélateur de *babines* (1). Dans le thème primaire *bab*, nous distinguons le son des lèvres qui s'entr'ouvrent en faisant entendre *ba* et qui se referment avec un bruit *b*. Ce son devient substantif dans *babines* lèvres. La terminaison *ine* indique une espèce mignonne. Dans l'intention de l'originateur du mot, ce sont des lèvres un peu bouffies et douces : cela ressort du son plein *ba* au bruit duquel elles s'entr'ouvrent et se closent. Ce nom a été attribué à l'organe avec autant de bonne foi et pour d'aussi bons motifs que celui de *coucou* à l'oiseau qui annonce le printemps par ce cri, de *pipit* à l'espèce d'alouette des environs de Paris, de *courlis* au vanneau qu'on reconnaît de loin à ce cri, de *coq*. etc., car, elle aussi, a un son unique qui la distingue toujours. Une

(1) Le Grec χεῖλος lèvre est l'onomatopée de la gueule dont les babines sont une appartenance éloignée. Le mot *lèvre*, en L. *labia*, est le nom onomatopique de la langue, comme l'indique le H. *leppen licher*, une franche *lippée* et le L. *lambo*.

très grosse lèvre s'appelle une *pampine*. Selon les actes auxquels cet organe se trouve mêlé, elle prend le nom de *bade*, *balot* et avec jeu de mot de *baleines*, au Centre de *papette* bouche et lèvre; elle concourt à former les onomatopées *bec*, *bouche* et les formes burlesques *bobèche* et *bobéchon* bouche et par synechdoche *tête*, mots qui jouent sur *bouche* et *bec*, ainsi que *banquette* menton par jeu de mots; elle inspire les mots *pif* le nez, organe du souffle, comme la lèvre, et sa caricature *fifi*, par jeu de mots. Dans le pif les *ailes* font office de lèvres. Nous retrouvons les babines dans les *barbes* les joues, les *barres* les mâchoires, les *bacchantes* la barbe, le *barant*, en H. *bron*, par prosopopée la bouche d'eau, la fontaine, dans *bégard* trou, bouche par assimilation à l'organe humain. Certainement qu'au lieu de banquette, barbes, barres, l'originateur anonyme de ces mots aura voulu trouver des onomatopées plus justes : mais, comme il est difficile de saisir la note originale et exacte des sons et d'en tirer des onomatopées absolument imitatives, on s'est contenté du mot à côté, se consolant de sa défaite par un calembour comique. Il est tout naturel que l'artiste, quand l'imitation exacte ne lui réussit pas, cherche à cacher son insuccès en nous faisant rire : c'est une malice pardonnable. Cependant, cette façon de procéder a ses inconvénients, car, d'abord, *banquette* et *barres* sont des jeux de mots peu égayants : c'est le revers de la médaille pour ce genre d'amusement; l'esprit étant dans la nécessité de chercher une assonance, n'est pas toujours libre de trouver des choses amusantes. Au point de vue de la franchise du

langage, on perd à ce jeu : car, au lieu d'onomatopées de bonne foi et faites d'un jet, nous n'avons que le commencement *b*, c'est-à-dire l'élément labial agissant dans chacune d'elles, tandis que le reste détonne... Desinit in piscem... C'est regrettable : il eût été facile de faire mieux. En écoutant bien quels sons la mâchoire inférieure produit ou esquisse en s'ouvrant avec *p* et en laissant échapper du fond du gosier un son *og*, *ag*, on aurait retrouvé le skt *pîça* le menton ou le G. πώγων, dont le sens actuel est barbe ; il est vrai que le langage populaire se rattrape avec *rigolboche* (I. *bocca*). A défaut d'un mot ressemblant à l'équivalent Grec, on aurait pu trouver un mot sonnant comme l'Allemand *Backe* joue, comme dans *barbaque*.

Pour mettre un peu d'ordre dans les mots où se sont incorporés le sens et le son du souffle labial, commençons par ceux qui expriment simplement l'air, l'élément vague, flottant et libre.

L'air, et par assimilation le vent, en entrant dans le nez, fait entendre le son varié *p, f*, comme s'il était aspiré par les lèvres. Les ailes en touchant la cloison intérieure font, du reste, entendre ce bruit. Plus le canal de l'organe se trouve obstrué ou rétréci, comme *p. e.*, dans l'enchifrènement, plus le son vocal se fait aigu et se rapproche de *i*. Dans ces circonstances, l'onomatopée *pif* est venue se substituer à la forme plus commune *nez* et l'onomatopée *pimer* a été appelée à exprimer le sifflement aigu que le nez fait entendre dans le rhume de tête. L'original une fois créé, l'imitation donne des produits abondants : voilà qu'on l'appelle

fifi, par allusion à l'oiseau qui piaule, *piffre*, qui n'est qu'une corruption de *fiffre*, surnom du nez, ce mot étant le nom de l'instrument nazillard qui fait concurrence au *pif*. Le nez ayant son jeu physionomique particulier, *piffer* ou faire le *f* marque l'arrogance et le mépris. Le souffle du pif pendant le repos a fourni le thème pour former les mots qui expriment onomatopiquement l'acte du sommeil : *pioncer*, *piausser* signifient dormir; l'endroit où l'on dort est la *pionce* ou le *pieu*, le lit.

Le *pif* est synonyme du *bec*, l'un et l'autre constituant des organes de la respiration. Le nez affectant la forme du bec, on l'a surnommé *pic* (1). De ce mot se sont formés *piauler* dormir, souffler du bec, ouvrir et fermer le bec en respirant, souvenir de piailler, la *piaule*, la niche où l'on dort, la maison. Le Bas Normand a pour *pioncer vioncher*, mots où le *ch* comme sa forme sèche *c*, traduisent le chuintement et le sibilement de l'air dans l'arrière-bouche. Le Picard a le mot *viondir* pour dormir. Le *d* de cette forme est probablement dû à l'influence de l'homonyme *vent*, dont le son et l'idée viennent à l'esprit quand on pense au souffle. *Viondir* est une onomatopée mixte. *Envoyer au piautre* est envoyer au lit. *Piautre* veut dire : pas du tout, va te coucher.

Le tabac à priser s'appelle le *fanfouin*, du bruit de vent qui en accompagne l'aspiration; priser se traduit par *fanfouiner* en langue naturelle. C'est la réduplication de *fa* nasalisé. L'*n* marque l'intervention de la langue

(1) La pie en skt *pika*, le pivert en H. *speeht*, doivent ces noms à leur bec.

fermant l'ouverture de la bouche pour permettre au nez de respirer plus puissamment. Le son naturel du vent sur nos lèvres *p, f, v* met notre néologue en harmonie avec les aborigènes de l'Hindoustan qui léguèrent au sanskrit les noms onomatopiques de *pa* vent, *vâ* souffler. Le procédé pour former les mots est le même, malgré les diversités qui distinguent l'homme de nos pays de celui de là-bas et malgré la différence des âges : l'un et l'autre expriment par le langage les faits de la vie en leur conservant le plus qu'il est possible à l'imitation leur voix naturelle. C'est ainsi que l'All. dit *wehen* et le H. *waayen* pour venter, mots qui contiennent le thême skt *va* (en Gr. α) plus un *h* et un *y* pour faire la liaison avec le suffixe *en*. La nature n'a rien changé, ni le son des choses, ni l'organe de l'homme; d'autre part, elle n'a pas modifié notre intelligence qui nous pousse, comme par le passé, à employer les sons universels et identiques pour la race humaine toute entière, afin d'en former le langage au moyen duquel nous devons communiquer avec l'âme de notre semblable : car il est évident pour nous, qu'en frappant son oreille par les sons naturels des choses, il doit assister au même événement et en recevoir les mêmes impressions que nous.

L'esprit est comme le vent : il souffle partout : on ignore d'où il vient, on ne sait où il va. Le son nasalisé du vent qui se fait entendre dans *fanfouiner* a été entendu jadis dans une diversité de pays et partout on l'a utilisé pour exprimer l'action du souffle, comme le prouvent *p'aṇḍa* le ventre gonflé, πνεύμα le souffle,

pantex le ventre, *ventus*, *vent*, *wind*, *der Wind*. Fanfouiner a un pendant dans le H. *fniezen* éternuer. Cependant, les originateurs Français et Hollandais ne se sont pas abouchés pour donner ces noms à peine divers à deux actes dont le premier consiste à aspirer l'air et l'autre à le chasser du nez (*niezen* éternuer) : c'est du moins ainsi que l'expliquent les mots. Le langage humain est fait de ces rencontres. Ce qui est argot en France, parce qu'il est patois ou neuf, est parfaitement courant et accepté ailleurs; le contraire a lieu aussi (1).

Le nom du nez qui aspire et son équivalent la bouche deviennent par prosopopée le nom de l'instrument qui nous sert de siphon : le même souffle donne le nom aux uns et aux autres. C'est ainsi que se sont formés la *pipe*, Angl. *pipe*, All. *die Pfeife*, que le Gr. et le L. possèdent sous une forme analogue à laquelle se mêle un sifflement particulier : σίφων, *siphon, le siphon*. La *soupape* est, d'après l'expression du son, la pipe par laquelle passe une respiration : A. *to sigh*, All. *seüfzen*, H. *zuchten* soupirer. V. au mot assoupir. Aspirer un liquide a donné l'onomatopée identique *sugare* sucer, dont *sou* est un débris. Le mot *bouffée* une bouffée d'air, de fumée, a suggéré les mots *bouffarde* la pipe et la *bouf-*

(1) L'Angl. *to sneeze*, All. *niesen* diffèrent d'*éternuer*, L. *sternuo*, pour la raison que ce dernier dérive de *tor*, reste de *torqueo* tordre et de *nu*, débris de *nasus*. *To sneeze* veut dire qu'il s'agit d'un picotement du nez qui disparait en éternuant. Le *s* indique le sifflement de l'organe, comme le *f* le fait à sa manière, en le nommant *vent*. Eternuer veut donc dire : avoir le nez tordu par un chatouillement, éprouver le besoin d'éternuer. Pour la genèse de *nez* et *tordre*, V. ces mots.

fardière la cheminée. L'une et l'autre émettent de la fumée, comme une bouche vivante : ce sont donc des prosopopées. *Apoffir* (1) au C. veut dire souffler, éteindre par une bouffée d'air, appelée en Angl. *a puff* ou *whiff*, en skt *pâvâka* tourbillon de vent. — La *pompe*, *pump, die Pumpe* est une forme variée de *pipe*, imposée en quelque sorte, parce que l'instrument change de nature. C'est une pipe, H. *pijp* tuyau dans lequel le *piston* (siffleur) aspire l'eau comme le feraient nos lèvres avec un son *pst!* V. Traité, p. 15.

La *bise*, H. *bies* la bise, *biezen* souffler en bise, *bui* bise accompagnée d'eau représente un sifflement particulier du vent, se rapprochant de celui de la bouche humaine. Nous le retrouvons dans *b'asana* la grosse abeille, ψιθυρίζω souffler tout bas, *faire pst!* — *vespa la guêpe, fistula* le pipeau, *festuca* le scarabée bourdonnant, le *bisard* le soufflet, le *fétu* (skt *busa* paille), la *fistule* la plaie qu'on draîne à l'aide d'un tube, *fuser* siffler comme la poudre enflammée qui s'échappe d'un tube, la *fusée,* — *to buzz*, *to wheeze* être asthmatique, *weasand* la trachée-artère, *to whistle* siffler, — *der Püster*, skt *b'âstrâ* le soufflet, *pisten* siffler, faire *pst!*

La *bise* sonne également dans φυσάω (2), le *physéter*

(1) La *fumée*, skt *bâmb*, est une prosopopée. C'est un gaz assimilé à une bouffée d'air sorti d'une bouche humaine, ψέφος fumée, ténèbres.

(2) La nourrice, quand elle veut que le môme fasse pipi, dit : *ps! ps!* pour rappeler à l'enfant de quoi il s'agit par un bruit connu. Le cocher, pour faire uriner son cheval, ne dit pas ps! ps! il siffle, ce qui ne rend plus le même son du tout. Heureusement, comme le cheval est une bête très intelligente, il comprend ce que le patron veut dire et le résultat est obtenu tout de même. *Ps! ps!* répond au L. *mingo, migo, minxi*, onomatopée formée de *ms!* pour ps! skt *mih mûtr*. Le Norm. *fiser* veut dire jaillir, skt *bis*.

le souffleur, l'*emphysème* (*to wheeze* faire entendre le sifflement de l'emphysémateux), *Ouest*,— *West* le vent d'Ouest, — *der West* id., *die Weste* le vent.

S'éboustifler (fler de *flare)* veut dire s'époumonner. Ce mot joue sur boustifailler. Le siège du souffle s'appelle en A. *bosom* la poitrine, All. *der Bùsen* id., skt *pupp'usa* poumon.

Une onomatopée qui dénote que le son *ps!* dont elle est formée se prolonge, que les lèvres, prêtées au vent par l'imagination, répètent leur sifflement et font entèndre *psp* nous est présentée dans ἕσπερος le soir, le vent du ponant, — *Vesper* les vêpres, — *to whisper* chuchoter, *whisp* le fétu, le soufflant, *wispern* chu choter.

L'origine onomatopique de *pistolet* a été exposée p. 96 du Traité. Dans le langage familier, il prend les noms de *sifflet*, de *petouse* et de *blavin*, mots qui désignent l'instrument à vent actionné par un piston, tel qu'on le voit encore dans les mains des enfants : il siffle, pette, souffle avec ou sans métaphore. L'Anglais l'appelle *popgun*, l'All. *der Pùffer* le pistolet.

La *clarinette* étant un instrument à vent, est devenu synonyme de *fusil*, comme le *sifflet* de *blavin :* la proportion a été bien gardée. Le *blavin* (1) est le canon d'où sort l'air, le souffle *(subflare)* activé par la poudre enflammée. Le son *fl* dénote un souffle qui, pour se produire tel, exige l'intervention de la langue. Il s'est fait mot dans : *p'al* vent, — πλεύμων le soufflet, le poumon,

(1) Le son *v* naît sur les lèvres quand le son *a* arrive jusqu'à elles. Le thème est *fla*, L. *flare* soufflet.

— *pulmo* poumon, *flare* souffler, — *soufflet*, *gonfler* (*conflare*), *flûte*, — *to blow* souffler, *flaw* rafale, *bellows* le soufffet, *to blast* faire crever par la distension du vent (skt *phal*), *blasen* souffler, — H. *vlaag* coup de vent.

Le nez que nous avons rencontré tantôt sous la dénomination de *pif* à cause d'un des bruits aigus qu'il produit, se présente cette fois sous le nom de *blair*. Il a plu au public, qui fait son langage, d'y voir un souffleur. Le mouchoir qui sert à recevoir les humeurs que le souffle expulse du blair (1) s'appelle le *blave*, le *blard* ou le *blavard*. Le mot *pompier* mouchoir se rattache d'une façon analogue à *pif*, *pipe* et *pompe*. Il pompe le liquide. L'argot qui s'inspire des faits tels qu'ils se passent s'est trouvé d'accord, une fois de plus, avec la façon de s'exprimer adoptée ailleurs. L'Anglais dit à un enfant *blow your nose*, l'Italien *soffia il naso* mouche toi (souffle le nez). — Au moyen âge la trompette du héraut d'armes soutenait en guise de hampe les armoiries du chevalier brodées sur un drapel. Comme chaque chevalier avait ses armoiries, sa devise et son signal personnels, armoiries et devise ont pris le nom de *blason*, All. *blasen* souffler, sonner de la trompette, forme assibilée de *flare*. Le sibilement *fls* a été retrouvé par un anonyme qui s'est rappelé le son esquissé par les lèvres et la langue quand on souffle dans la *flûte* et utilisé ensuite pour former les mots *blésimarder* (*mard* est le radical de la bouche, le même qui a formé *mordre*

(1) Le *blaireau*, L. M. *bladarius*, suéd. *grävsvin*, porc fouisseur tire son nom de blair qui chez lui a les proportions d'une hure.

V. ce mot) siffler un acteur en marronnant contre son jeu, et *blésinarder* c'est-à-dire flairer après le vent qui mettrait le nez sur la piste d'une aventure. L'un et l'autre mots présentent des synthèses du type : *arc-boutant*, *bain-marie*, *Hôtel-Dieu* où le qualificatif prend la deuxième place, comme dans la phrase analytique habituelle où l'on dirait : arc qui boute, bain de Marie, Hôtel de Diéu, comme on dirait également siffler de la bouche et flairer du nez. Le génie de la langue française qui est analytique persiste donc, lors même qu'elle semble rechercher la synthèse. Dans le grec, le latin, l'anglais et l'allemaud, le qualificatif se place dans les composés avant le mot qualifié. En français on suit l'ordre inverse. — L'argot du crime a le mot *blase* pour nom : entrer dans une piaule sous faux blase. *Etre blasé* est une adaptation au moral du sens de la racine *blas*. Il s'agit d'un cœur dont l'animation est partie ; c'est comme un vin évaporé, une fleur qui ne sent plus ; l'esprit est plat, indifférent, ennuyé. En anglais il y a une expressiou similaire : the flowers are *blown* les fleurs sont passées, elles n'exhalent plus de parfum ; *to pall* veut dire perdre son arome, sa force, all. *flaü* fade. V. Traité, p. 76. *Etre vanné* veut dire que les esprits vitaux ont perdu leur vigueur par suite d'une grande fatigue. Il ne dénote qu'une lassitude corporeile passagère. C'est un jeu de mots sur *éventé*, *évaporé*. — Avoir vent de quelque chose, reconnaître par le flair s'exprime par *vên* connaître, πινύσκω flairer, reconnaître — *venari* chasser en profitant du flair des chiens — *éventer* — to *wind* flairer — *wittern* sentir — H. *werwaayen* avoir vent de.

— Le *brouf*, skt *bṛimi ouragan* est le vent soufflant du large; l'*esbrouf* Ang. *blustering* (1); H. *bluf* la vantardise; *esbrouffé* All. *verblüfft* abasourdi; d'*esbrouf* avec violence. Le classique *ébouriffé* étonné est une forme qui s'appuie sur *esbrouffé*; *ébouriffé* avec le sens de désordre dans les cheveux (la bourre) marque le bouleversement de l'esprit transporté à la coiffure.

Le vent charrie la puanteur et fait, pour ainsi dire, corps avec elle. C'est ce que les expressions suivantes vont mettre en lumière. Souvenons-nous que le linguiste ne trouve pas à analyser que des mots exprimant des choses parfumées ou convenables. Il partage le sort de son confrère en chimie que son métier force d'opérer sur toutes sortes de matières. Plaignons-les et examinons sans fausse pudeur. — La fumée est un souffle plus ou moins acre ou étouffant : skt *b'amb'a*, G. Φέφος le brouillard. Les mots latins *suffio* (*subfio*) et *suffoco* veulent dire : remplir de fumée. V. Traité, p. 39. — La *fiente* πίνος et le *fumier* exhalent une odeur nauséabonde. La *bouse* apporte un vent sui generis. *Bousiller* prend un sens plus matériel : il signifie : gâcher, saligoter le travail.

La puanteur, la fétidité s'expriment par des mots tels que *pûy* puer, *vâs* odeur en général (2), πύθω — *foeteo* — *visio* vesser, *visium* vesse — *puer*, *fétide*, *vesse* — *to fizzle* vesser — *fiesten* et *pfaüfen* vesser et *petter*, H. poepen petter et *vunzen* vesser, sentir mauvais. Le bouc s'ap-

(1) *Boasting* en Ang. veut dire une vantardise moins bruyante.

(2) *Loufer* est une autre onomatopée pour vesser : c'est la métathèse de *flare* qui se retrouve dans le *lof* le vent, All. *die Luft* l'air, H. *lucht* air, *luchten* sentir.

pelle en Skt le puant : *beḍa*. Le mouton en Danois a le nom de *bede*. C'est le même mot que le skt, ce qui prouve qu'on s'est aperçu que le bouc sent mauvais dans le pays du blond Danois aussi bien que chez les Indiens basanés. Tous deux le qualifient par la même propriété, celle d'exhaler un air fétide. Le L. *haedus*, Ang. *wether*, All. *das Widder* rappellent vâs odeur, vâtas le vent — ὄζω sentir (ὄνθος le fumier), *odor*, *odeur*, *weather* l'air, le temps, *das Wetter*. Ces mots ne nous font sortir ni du sens ni du son *vent*. — L'anus s'appelle en en All. *die Fotze*, H. *vot*. *Jean-fesse* et ses assonances *Jean-foutre*, *Jean-foutu* sont l'équivalent de l'All. *Hùndsfott* anus canis. *Le fesse-mathieu* est un terme d'opprobre qui caractérise l'usurier, l'homme d'une avarice sale et sordide. *Fouetter de la carafe*, assonance de *fétide (foeteo)* avec *fouet*, veut dire : avoir mauvaise haleine. Ceux qui, au lieu de prendre leur langage tout fait, l'inventent disent la *venne* pour la honte, paraphrasant ainsi l'expression *honteux comme un pet* sans autres frais de rhétorique. Ce terme, comme la *venette* et le *vestige* (1) qui désignent par jeu de mots la peur (1) deviennent des expressions pour un état moral qu'annonce l'odeur traîtresse. Le calembour est trop en faveur pour que le Vésinet (la Vicinité) et Vésoul (Visolium) ne servent pas pour former *vésiner*, *vésouil-*

(1) *Coquer le vestige* équivaut à *donner le taf*, métathèse de *foeteo* fétide, V. ce mot. *Avoir le trac* rappelle *stercus*, All. Dreck fiente, V. ce mot. Ce sont toujours des paraphases du sens : faire dans son pantalon, avoir la venette.

(2) La *peur*, *L. pavor*, skt *b'î*, φοβος semblent exprimer l'effroi qui fait trembler les lèvres, All. *beben*, H. *biberen* trembloter.

ler en remplacement de *vesser*. On a l'esprit prompt et l'on aime toujours la rigolade dans le pays du vaillant Rabelais. Du reste, le franc rire assainit l'esprit et la pensée. — Le haricot et tous les siens ont été toujours désignés par un sobriquet plutôt que par un nom honorable qu'ils mériteraient cependant. Il s'appelle : πύανος, *faba*, *fève*, *féverole*, *bean*, *die Bohne* ou φασήολος *phaseolus* (pisum pois), *phaseole*, *pois*, Ang. *pea*, pluriel *pease* (1) ou φάκος lentille, βίκια, *vicia*, *vesce*, *vetch*, *die Wicke* mots dont le son répond à Ang. *funk* puanteur, H. *vuig* pourri, L. *faex* la fiente, se *déféquer*. Il y a des gens à qui rien n'échappe et qui conservent toujours la malice ingénieuse de l'enfance. Le haricot (V. ce mot) est pour eux un *vesto de cuisine*, mot qui fait allusion à *vesse* comme pour d'autres plus éloquents une *flûte*, un *flageolet*. — *Crépiter* se traduit par *petter* sans que cela blesse les convenances. A Liège on dit *petter un lièvre* pour lui tirer un coup de fusil; *petter* pour éclater est d'un usage général. La *petouse* est le nom de l'argot pour le *pistolet*.—Le son *prout !* est dans la nature. Les gens grossiers s'en servent pour exprimer le peu de cas qu'ils font d'une chose. C'est le bruit des *bardouilles* et c'est pour cela que celles-ci en portent le nom. Il a formé les onomatopées *pard* puer, πέρδω prouter, puer, βρῶμος la puanteur, *leopardalus* le fauve qui sent mauvais, qui sent le *prt* (2), léopard,

(1) Le nom All. die *Erbse* (l'*ers*) pois est la description de sa rondeur : ὄροβος le pois, orbis, orbe le rond.

(2) *Chaparder* ruser, chercher à surprendre se fonde sur le *chatpard* le tigre et décrit ses allures perfides et félines.

prouter, to. fard, fùrzen, H. *het is niet prut* cela ne vaut rien, ce n'est pas même prt (1) — L'histoire dit qu'un héros accablé à Waterloo trouva au fond de son ennui le mot *merda* en réponse à une sommation de se rendre. Ce mot est une onomatopée comme *prout* avec la seule différence que le *m* remplace le *p*, échange qui se fait habituellement entre ces deux lettres jumelles. On dit irrévérencieusement Cambronne. (2) Le mot *baudrouiller* avoir peur, fuir se rattache comme *baudrier* la courroie qui enserre le ventre au mot *bolge* (bougette), Angl. *belly* ventre : il marque l'effet d'un ébranlement des intestins.

Le langage a considéré ce qui est vil comme un air qui sent mauvais. *Vil* revient par asssociation à un *flatus* qui nous remplit le nez et l'âme de dégoût Il exprime l'effet d'une appréciation par laquelle se manifeste notre sens inné de ce qui est mauvais, la pudeur, V. ce mot. A *vil*: répondent φαῦλος sale, *polluo* salir, *polluer*, *foul*, *faul* infect, H. *vuil* synonyme de *vies* puant, L. *fœdo* salir.

L'air parfumé trouve son expression dans ἄνθος la fleur, mot qui a laissé tomber son digamma *v* ou *w*, V.

(1) La *frousse* rappelle le H. *vreezen* craindre de *vriezen* geler. C'est l'effroi. Angl. *fright*. All. *Furcht* (*frigidus*). Le son fait allusion à prout.

(2) *Bran!* est comme *prout!* une expression de mépris très vilaine. Ce mot ainsi que son dérivé embrener semblent désigner la couleur du stercus, V. au mot brun. Ce n'est pas respecter sa bouche que de le proférer. Rabelais l'emploie très souvent. *Bran* devient par jeu de mots *Bernard*. *Passer la jambe à Jules* est de l'argot militaire. L'expression s'efforce de dire honnêtement : renverser la boite *jaune*, L. *gilvus*, *yellow*, *gelb*, V. au mot jaune. *Tirer l'oreille à Thomas* à le même sens.

Traité p. 48; dans *odeur* et ses congénères, V. p. 55; dans la *fleur* skt *p'ull* s'épanouir, Angl. *to blow*, V. au mot fleur; dans ἴον, viola, violette, violet, Veilchen. *Flairer* veut dire se servir de son *blair* All. die *Plärre* la gueule (d'où *plärren* crier, Ang. *toblurt* id.). *Blair* répond à *pharynx*, V. ce mot. Sentir s'appelle ailleurs ὀσφραίνομαι (ὄζω) exhaler un vent parfumé, *fragrare* odorer, et sans l'idée de parfum, la *brise*, la *fraise*, to breathe souffler, *breast* la poitrine qui souffle, *die Brust* la poitrine, H. brieschen s'ébrouer, skt *prôt'* hennir. — *La braque* est le chien de chasse renommé pour son flair. La sagacité de l'agent de police lui a valu le nom du flair : le *bricul* et le *briculé* (qui sent le —), le *fliquart* comme appartenant à la *flique* ou police, le *friquet* jeu de mot sur *friquet* moineau, L. *fringilla*. V. au mot *fredonner* (1), skt *barh* parler.

Le gonflement, la boursoufflure se présentent dans le langage comme l'effet du vent qui s'est introduit dans une enveloppe quelconque. Les mots *vessie*, *vésicule* doivent le son de leur racine au souffle *vs* gonflant une peau et lui donnant son nom. Il en est de même de : *spôta* tumeur, — φυσίωσις tumeur, — *pustula*, — *pustule*, — *botch*, — *der Bausch* le gonflement, *bausen* bouffer — de φύσκη, — *vesica*, — *vésicule* et de *papula* la *papille*. Βουβών, — *bubo*, — *bubon* est un ulcère virulent. Les mots Anglais *pump* bosse, *pimple* pustule ont également le nom de *wen* petite ampoule, mot qui

(1) Si la nomenclature des parfums est courte, qu'on se souvienne qu'elle s'allonge cependant à l'infini avec les innombrables espèces de fleurs, de bois, de sucs, de gommes, d'huiles et des mille aromes aux effluves agréables, sains et désinfectants.

nous fait rentrer dans le sens de *vent*. Le *bobo* est une enflure, une bouffissure qui s'appelle plaisamment le *bonbon*, par assonnance, et par une assimilation cruelle *bonbon fondant* ou *à liqueur* quand il s'agit des tumeurs scrofuleuses du cou. Il n'y a pas de *bobo* veut dire : il n'y a pas de mal ; le *bobotier* est celui qui se plaint toujours. — *Papilla* le sein gonflé fait en Patois la *poupe*, Angl. *pap* le sein, en skt *papu* la nourrice, la *babou*.— Le *pompon* πέπων.—*pepo*,— *pompon* est une *pomme*, Angl. *pumpkin* la courge et par métathèse *apple* la pomme, All. *der Apfel* id., d'où, par assonnance avec *pomper* boire, aspirer comme la pompe : *prendre du pompon, avoir son pompon*. Le *pépin* le noyau et les extensions du sens incorporés dans *pépite* le pépin d'or, d'où la *pépette* l'argent, rappellent la forme bombée, boursoufflée. Le Grec a incorporé ce son dans ποππύζω souffler, le L. dans *bufo* le crapaud bouffi nommé en G. d'une façon analogue φύσαλος le boursoufflé, le skt dans *pupp'usa* poumon. *La bobine* doit son nom à sa forme arrondie et bombée. Par métaphore la *bobine*, son préjoratif la *bobinasse* et par assonnance la *pipe* deviennent le nom de la tête à cause de la rondeur qui est leur propriété commune : on l'appelle pour la même raison *pomme*, *poire*. Il n'a plus de *fil* (*1*) *sur la bobine* veut dire qu'il a le crane dépouillé. Ce mot nouveau donne lieu ainsi à un néologisme, ce qui prouve qu'il est familier à celui qui l'emploie. — *La bobe* la la montre est assimilée à *la bobine* : l'action de la re-

(1) Le *fil* est ce qui forme *pelote*, une fois enroulé autour de la bobine. C'est le même mot. V. au mot *boule*.

monter ressemble, en effet, à celle d'enrouler du fil sur une bobine. — Le vent souffle dans *le bouffi*, *la bouffigne* le vent (Shakespeare : blow wind and crack thy cheeks) qui présentent le son *ff* de l'élément pur, à moins qu'on ne préfère y voir sa personnification, la poésie lui prêtant des joues bouffies. *Un bouffiasse* est un homme gros, un *patapouf* une grosse pâte d'homme bien levée. *Un bouif* est un orgueilleux qui s'enfle pour se donner un volume considérable. Le skt peint l'orgueil par le même son et la même idée dans *bîbh* se bouffir, s'enivrer d'orgueil. Les passions sont les mêmes partout et se manifestent au dehors par les mêmes actes. *La bouffe* est un autre nom pour la tête ; elle s'appelle en plus *bouffe la balle*, la balle-bouffe. — Les *choses futiles*, H. *beuzelingen* portent dans leur nom le son caractéristique de ce qui est vain. Elles nous font dire ouit ! ft ! on peut s'en ficher. Ce sont, autrement dit, *des foutaises, des foutaisons* ou avec le son du souffle *bb des babioles, des bibelots*, *des bimbelots, des bibus*, Angl. *baubles, bubbles* des bulles d'eau et babioles. — *La balle* est la tête, parce qu'on se l'imagine ronde. *Balle* et *bille* étant rondes désignent l'argent : de là *billancher* payer, (V. au mot *billon.*) — Le souffle *bl* semble avoir renflé et arrondi βάλανος le gland à la forme sphérique, — *pila* la balle, — *le ballon*, *bille, boule, boulon*, *pelote*, *peloton, la sphère* avec *r* pour *l*, *le bilboquet* (bille et bouche), — *ball* la boule, — *der Ball* id. — Βέλος, — *pilum* (javelot), — d'où *bélemnite* coquille fossile de la classe des céphalopodes, — *pile* la flèche, *der Pfeil* id. et le skt *pil* lancer sont des varian-

tes des mots ci-dessus indiquant une transformation du projectile arrondi en flèche (1) ou projectile allongé afin de s'adapter à l'arc et à l'arbalète. — *Le pilier* d'un pont All. *der Pfeiler* affecte la forme d'une flèche d'arc. Le projectile en forme de flèche courte lancée par l'arbalète s'appelle Angl. *bolt*, All. *der Bolzen*. La forme change ainsi pour s'approprier à de nouveaux usages, mais l'idée primitive subsiste toujours. *Envoyer bouler* veut dire envoyer promener avec un mouvement de boule, en skt *pal* marcher, en L. *palari* errer; abouler skt *bal* donner, diriger sur quelqu'un à la guise d'une balle qu'on lui lance; *le boulevari* est le bruit du bouleversement (vari-verto). — *La peau* est, ainsi qu'en témoigne le physique du mot, une enveloppe gonflée : *bal* protéger, — φλοιός, — *pellis*, — *pellicule*, *peau* (2), *balle*, — *fell* la peau, — *das Fell* id. L'*emballage* est l'enveloppe. En argot criminel *être ballonné* ou *emballé* veut dire : être en prison. Pour ne pas manquer un jeu de mots, celle-ci s'appelle le *bal*. Soit dit en passant que les barres de fer de la fenêtre d'une prison s'appellent *la harpe* dont elles figurent les cordes. Le détenu pince de la harpe quand, pour regarder au dehors, il s'approche des barreaux de sa cage. — Le vendeur de *bal* est le ramasseur de chiffons, en Suédois, *pialter* lambeaux. *Le paltoquet* est l'homme dont les habits sont en lambeaux et qui est déchu au physique et au moral : c'est une variante de *pleutre*, H. *ploert* (*plorren* les

(1) La *flèche* semblerait tirer son nom de ce qu'elle frappe, fligo, Angl. *to fling* frapper en lançant. V. au mot *affliger*.

(2) La *blaude*, la *blouse* et avec *r* le *bourgeron* représentent ce vêtement comme assimilé à la balle.

lambeaux). — *Le poil* porte le nom de la peau qu'il recouvre : πῖλος feutre, — *pilus,* — *poil*, *épiler*, *pélisse*, *pelletier*, *feutre*, — *felt*, — *der Filz*. De là le chapeau, L. *pileus* le feutre et *le bloum*, *le bloumard*, mots qui se rattachent à l'All. *der Flaùm* le duvet. — *La flanelle* est une étoffe pileuse, une laine couverte de peluche. *Faire flanelle* joue sur *flane* et *flaner* : c'est flaner d'un café à l'autre sans dépenser, comme sur le trottoir. *Flaner* veut dire aplanir, polir les pavés, H. *straatslypen* émoudre la rue. V. aux mots *plat*, *plan*. — *La bulle* est une boule d'air dans une enveloppe d'eau : *pupp'ula* borborygme, — πομφόλυξ, — *bulla,* — *bulle*, — *bell,* — *die Belle ; la billevesée* est une imagination creuse et vaine comme la bulle et la vessie. C'est un mot composé où un terme renforce l'autre plutôt qu'une battologie. *Floutière*, qui rappelle le mot *filou*, veut dire : rien, tu es volé !

D'un corps renflé par le vent l'esprit peut ne retenir que la forme extérieure et admettre que l'intérieur soit rempli en matière solide : ainsi on dit bombe pleine et bombe creuse. Disons en passant que ce mot est une variante de pomme et de pompon. Ainsi dans la *foultitude*, mot formé de *foule* et d'un débris de *multitude*, la première partie rappelle le skt *pul* être grand, *pûr* remplir, *purus* moult, — πλῆθος la multitude, — *plebs*, *populus*, — *le peuple, la plèbe, le populaire, la foule,* — *folks* le peuple, — *das Volk* id. et *puru*, — πλέος, — *plenus*, — plein, remplir, plantureux, à planté en abondance, — *full* plein, — *voll* id., comme aussi πλοῦτος la richesse, la plénitude des biens — *Plutus* le

dieu de la richesse, — *la ploutocratie*, *Plutus*, *Pluton* la richesse souterraine, le dieu des Enfers, — *fulness* l'abondance, — *die Fülle* id. — L'eau soulevée par le vent forme des renflements pleins dans les noms desquels persiste le bruit du souffle : skt *plava* moutonner, ondoyer, — πελαγός la mer, le flot, φλέβς (1) le flot du sang, — *fluctus* le flot, — *pluie*, *flot*, *fluctuation*, *phlébite*, *fluide*, — *to flow* ondoyer, *flood* le déluge, — *fliessen* ondoyer, couler. *Des flottes* veut dire beaucoup, à flots. *Plonger* revient à immerger dans les flots, skt *pul*, H. *plonsen*, *plempen*. *Spoelen* en H. veut dire rincer. « Fluctuat nec mergitur » Ma barque se maintient sur les flots est la devise de Paris. *Mergere* immerger veut dire : couler en *mer*, comme plonger s'enfoncer dans les flots. V. au mot *mer*. *Mergus* L. est l'oiseau appelé plongeon. L'Angl. dit pour couler: to be swamped ; le sens de *swamp* est marais, All. *der Sùmpf* le terrain spongieux, imbibé, σόμφος, etc. — *Lo blague* est une peau gonflée : σπλάγχνος l'intestin, φλύκτις ampoule, pustule, — *bulga* le sac, — *le flanc* le ventre, *malebolge*, *bougette*, *budget*, — *belly* le ventre, *bilge* le ventre du navire, *bulge* sac, — *der Balg* le sac, le ventre. Le L. *stomachor* s'estomaquer est une expression qui place le siège de la colère dans l'estomac Il se traduit en H. par *zich belgen* s'irriter. Pour le H la colère prend aussi son origine dans l'estomac, le ventre : *de balg*. L'Angl. voit l'acte du ventre boursoufflé

(1) En L. *vena* veine, de *vent*, analogue à *arteria* artère que Pline définit *spiritus semita* le chemin, le couloir du souffle. C'est le conduit d'ai pris pour le canal du sang.

dans *to belch* roter. *L'océan courroucé, le flot courroucé* sont des métaphores hardies. Ce qualificatif veut dire rouge de colère : il dérive de *corusco*, de *ruscus* rouge, rutilant, Le rouge est la couleur de la colère, mais le flot est dans l'intention du poète Neptune lui-même. L'expression hollandaise : *de verbolgen oceaan* l'océan en colère exprime le courroux par un mot qui rappelle le flot, le sein de l'océan soulevé par la colère. *Fluctus, flanc* (1) et *verbolgen* sont de la même origine. H. *zich belgen* s'estomaquer. Chez Homère on trouve la même image οἶδμα Θάλασσης le gonflement de la mer, mot dont le sens s'éclaire par œdème. V. ce mot, Traité p. 55.

Dire des blagues, blaguer signifie dire des riens. Par jeu de mots *blaguer* devient *flaquer* (*placere* plaire), *plancher* s'amuser. L'All. *plänkeln* escarmoucher, peloter en attendant partie semble en être l'équivalent. Etre *ampoulé* est d'un style prétentieux et vide.— La *blouse* du billard est une forme de la blague. C'est un *follis, follicule* (2). Cette différentiation de la forme répond au sens particulier que le mot est appelé à exprimer. *Etre blousé* ou *être au bloc* veut dire être en prison. Je me suis *blousé* veute dire je me suis trompé. *Le bloc, vendre en bloc, un bloc enfariné* répondent à l'Anglais *bulk* masse, c'est-à-dire un volume renflé qui a de la consistance et de la solidité : πίλος, — *pila*, — *pile*, — Angl. *bulk* le tas, la masse.— *Le blocus* à son origine désigne un siège fait au moyen de *Blockhaus* All., c'est-à-dire :

(1) Le mot *flanc* qui veut dire le ventre qui se soulève par la respiration devient l'expression pour une entité abstraite en designant un point à droite ou à gauche d'un objet central.
(2) *Le folliculaire* est le journaliste peu consciencieux.

maison *(Haùs)* construite avec des billes de bois. *Bloquer* a perdu le *us* qui répond à *Haùs* et veut dire tel qu'il est là : enserrer avec des billes de bois. H. *balk* poutre, skt *pallava* branche.

La *bille* (1) et *le billon*, Angl. *bullion* le métal monnayable en barre, ainsi que *billot*, se rattachent, comme on voit, à *bloc* et expriment comme lui un morceau massif plus ou moins approchant de la boule et pouvant servir de rouleau. — *Balouf* en langage de voleur veut dire gonflé, excessif.

La *poche*, Suéd. *pôse* et *ficka* de pösa bouffir, Angl. *poke*, *pouch*, *pocket* poche et *bag* sac, All. *der Bauch* le ventre, le sac reparaît dans *bagage* avec une forme individuelle. Une *bagatelle* est une chose de rien, sans valeur intrinsèque, d'intention première une blague. Le *gilboque* est le billard, pourvu qu'il est de poches et de calots. — *La panse*, H. *pens*, Angl. *paunch*, All. der Wanst est une variante onomatopique du Skt *panda* le ventre — ἔντερον, à cause de la perte du digamma, ventre, — *botulus* le boyau farci, le saucisson — *boyau*, *bedon*, *bedaine*, *bedonner* ballotter comme un gros ventre, *aller bedon bedaine* — *bowels* les intestins — *der Beutel* le sac par prosopopée. — *La boîte* terme de mépris pour maison est un objet industriel dont le type se trouve dans la nature. En Angl. le mot *pod*, variante de *bass*, *bast* enveloppe, écorce, est le nom de la capsule qui contient la graine des fleurs. C'est, comme *la bouture*, une transformation du *bouton*, H. *bot* bouton,

(1) Les mots φάλλος, — *palus*, *palissade*, — *pale*, poteau, *pole*, perche, — *der Pfahl* le poteau sont des variantes de *bille*, *billon*.

uitbotten bourgeonner. Oter cette gousse, cette écorce a donné les onomatopées *pat* dépouiller — σποδέω enlever l'écorce — *putare* peler, nettoyer; *putus* nettoyé, propre — *amputer*, *butin* dépouille — *booty* id. — *die Beute* id. Le G. φύσσα vésicule, follicule etc., sont des variantes onomatopiques de bouton. Dans tous ces mots on aperçoit la présence d'un des sons radicaux du souffle. Les correspondants de boîte son πυξίς diminutif — *pyxis* — *baquet, bac*, *box* d'écurie, *boîte, poquette* renflement, pochette — *box* boîte (1), *bunker* caisse, *pox* la petite vérole — *die Pocke* id. — H. *bus* boîte. *La boussole* I. *bossola* est prise pour la tête, la boîte cranienne qui dirige, la raison qui sert d'aiguille aimantée. — La boîte, la capsule a fourni le modèle pour le tonneau : *b'aṇḍa* vase, *piṭaka* corbeille — πίθος — *Pithaegia* fête qui coïncidait avec le poissement des tonneaux, *vas* le vase · *bassin, bouteille, bidon,* — *vat* tonneau — *das Fasz* id. *der Bottich* id. - *Bassiner* veut dire ennuyer parce qu'on s'ennuie le temps qu'on bassine le lit et qu'il faut attendre pour y entrer. L'Esp. *bodega* est la cave aux vins, et par extension, la récolte, ce qu'on met dans les tonneaux, ainsi que le magasin qui les contient. De là par un nouvel élargissement du sens *la boutique* en Arg. *la boutance, la boutoque, le boucard*. — La gousse, la boîte donne l'idée de

(1) Le thème de boite se trouve dans l'Angl. *boisterous* gonflé, *to boast* se vanter. La *bagnole* est la casquette, la tête, la mesure, la *bagnole* le cabriolet, *la bâehasse* les travaux forcés sur les pontons, *aller à la bâche* ou *bâcher* aller au lit; *le bocson, le bocard, le bouis* sont des boites, des mauvais lieux. Le *bateau* se rapporte à la patache embarcation et voiture.

la cale du vaisseau : de la *pôta* bateau φάσηλος la gousse pour le fruit — *phaseolus* fésole — *bateau*, *vaisseau*, *pont*, *ponton*, *pont à bac* — *boat* le bạteau — *das Boot* id. — H. *boot* vaisseau et tonneau. La *patache* est le bâtiment léger des douaniers et la voiture publique. — Faire office d'écorce, couvrir est le sens des mots skt et G. *sp'uḍ* revêtir, βαίτη vêtement, H. *bast* écorce.

Dans ce qui précède nous avons vu les mots qui se rapportent à la vie et à sa reproduction provenir de radicaux représentant divers sons du souffle. Tels étaient *le ventre*, *le flanc* chez la femme, *le bouton* βότανον, la fleur chez les végétaux. On peut ajouter βόλβος, — *bulbus* — *bulbe* — *ball* — *der Ball*, — H. *bol* pour les plantes. La vie elle-même s'exprime par *bû* vivre, *b'û* être (1), avoir le souffle, *p'usp* fleurir, *pus'* alimenter — φύω engendrer, παῖς diminutif, un petit enfant, l'élève, παὸς parent — *pupilla* une mineure, *poppeia* poupée, *pupillus* l'orphelin, *pusio* le petit garçon, *pumilus* le nain, — *pupille*, *poupon* *poupée*, *poupard*, — *boy* enfant, garçonnet — *der Bùḅe* le garçon. Ce dernier a fourni à l'argot le *puf* de *spispuf*, All. *der Spitzbube*, celui qui tient la tête de la corporation : *die Spitze* la pointe. Avec la forme *fl* nous avons *bâla* jeune enfant, φύλή la tribu, πῶλος jeune cheval ou autre petit d'animal — *filius* fils, *pullus* poulain, *pouliche*, *polisson* avec le sens de dévergondé, *polichinelle*, *poule*, — *foal* poulain, *filly* pouliche — *das Füllen* le poulain. — Suéd. *pilt* le garçon. D'autres mots encore ont été formés de ce son spontané : πέλλαξ la jeune fille — *Pallas* la vierge Athénienne, *pellex* la

(1) *Etre* est *stare* exister, être debout. C'est une autre onomatopée.

fille de mauvaise vie — *le paillard* le coureur de filles, *paillasse* l'équivalent de polichinelle — *der Bùhle* All. l'amant. La feuille qui sort d'un renflement en bourgeon s'appelle *p'ulha* feuille, φύλλον — *folium* — *feuille*, *foliole* — *blade* — *das Blatt*. V. au mot feuille ailleurs. Le son *pu*, *put* a formé *puṭṭ* être petit *putra* fils — φύτον la branche — *puer* le garçon, *fustis* la branche, la trique — *fustiger* donner des coups de bâton, *puéril*, *futaie*, *poutron* ou *pute* fille, *putain* fille et fille de mauvaise vie — *Fitz* (1) dans les noms propres — *die Pùte* dinde analogue à poule — Patois Néerlandais *poeter* coq. — Le *bébé* alias *bibi* qui piaule, qui prend la poupe de la nourrice en skt *papu*, l'enfant qui bégaie a donné les variantes *piote* le petit militaire et *pioupiou* le lignard. Ce sont des réminiscences de *fante* enfant, bébé d'où *le fantassin*. Les mots skts *pôta*, *pôtaka* un jeune quelconque se retrouvent dans le péjoratif *potache* le collégien. *Pantin* est un jeu de mots sur *fantoche* : il fait allusion à *pante*, ou *pantre*. *Pantre* et *Pantinois* sont les faux noms que par jeu de mots l'argot du crime donne à Paris-lès-Pantin. Paris (2) s'appelle également *Pantruche*. Le *pantin*, le *fantoche* s'appelle aussi le *boui boui* variante de bébé ; par jeu de mots *bouiboui*

(1) *Czareviteh* le fils du czar a son équivalent dans υἱός fils — *vigeo* être fort — *végétation* — *wight* enfant, *der Wicht* id. mais avec un sens avili, maintenant, H. *wicht* un petit enfant.

(2) *Pantin* rappelle *Fantano* le Marais : *pota* fond — πόντος — *profundum* — *le fond* — *bottom* — *der Boden*. *Bath* Angl. et *das Bad* All. le bain marquent l'endroit où l'on se baigne; *bed*. Angl. et *das Bett* le lit marquent le trou — H. *bedding* lit du fleuve. Skt. *bad* se baigner.

s'applique au *boxon*, à *la boite* (1), au *bordel*. Au Centre on appelle une petite fille *pauque*, skt *pijga* jeune animal même mot que le Danois *pöike* où *que* = *ke* équivaut au *quin* de *mannequin*, *bouquin*, All. *chen* variante de *kind* petit enfant, petit. *Puck* Angl. est un petit bonhomme, le Suéd. *piga* une petite fille, le H. *pink* une jeune vache. L'élève de l'école polytechnique s'appelle *pipo*, forme fantaisiste qui semble rappeler l'idée de jeune. Le *pivaste* est le bébé qui tette. Ce mot joue sur *pive* boisson, vin. Il en est de même de *pévouine* le tendron, *de pouiffe* ou *pouiffle* la fille publique. La *pouffiace* est la prostituée. La *pougniffe* et la *ponante* ont la même signification. La forme du premier semble poussée dans le sens de *ponere*, mettre sur un même plan avec l'horizon.

La branche, le brin est le bourgeon, développé en skt *paru*. Ils se rattachent à *pras*, *pra* procréer — βρύω bourgeonner, pulluler — *frons* le feuillage — *embryon*, *frondaison* — *sprout* le bourgeon — *der Sprosz* id. — H. *spruiten* bourgeonner. Un souffle de vie gonfle le bouton et le fait perler sur la tige. *Le bras* skt *parvan* nœud, joint est comme une *branche* du tronc humain, *la fourche* un embranchement comme *la brisque* le chevron en fourche qui marque les années de service militaire sur la manche du *briscard*. Le *bersaglier braque* son fusil, le pose sur une *fourche* pour éliminer de son tir l'effet de la vibration de ses nerfs. *Rembroquer*

(1) Le sens primitif de ce mot est un meuble en planches ou bardeaux, de la même racine que *la brette* le sabre en argot *la planche* All. das *Brett* la planche, Angl. *cupboard* l'armoire, le dressoîr. Le nom Holl. de bordel est *Kast* châsse, caisse.

— *rembroquable* voir, visible sont des déformations de *braquer les yeux, les lunettes. La bricole* βρόχος est la branche qui sert de lien : c'est le bras végétal qui embrasse. *Abraqué* veut dire lié, *débringué* dénote une démarche déhanchée, *défringué* et *débraillé* marquent l'absence de (freins) brides (1) dans la toilette. Attacher se traduit dans le centre par *brayer*, H. *breyen* tricoter.

La frette est un anneau de fer qui sert de bride, de lien. Il offre l'image de la rondeur, d'une embrasse, Esp. *abarcon*, G. πόρπη anneau. Cette qualité transportée aux ronds qui facilitent le roulement des marchandises nous valent les mots *braque* liard, *bridoche* et *brobèche* centime, ainsi que *la brisque* l'année, *la broquille* la minute, le temps qui parcourt un cercle. L'anneau est *la brobicante.*

La bricole au billard est le mouvement de ressaut qu'imprime la bande élastique à la bille. L'esprit se reporte à la branche qui revient à sa première position par son ressort naturel chaque fois qu'une force étrangère lui a fait quitter sa position normale. Ce mot répond à l'Angl. *to spring*, All. *springen* sauter. L'Angl. *springe* signifie le trébuchet. *Le brin d'estoc* est une adaptation française du H. *springstok. Broncher,* It. *brancolare*, skt *b'ranç*, indique le manque de fixité comme dans la branche agitée. *Franchir* un fossé se fait en imprimant aux jarrets le ressort de la branche, H. *springen* sauter ; *fringant* sautillant équivaut à l'Angl. *to frisk.*

(1) La *bridaukil* est la chaîne de montre volée et vendue au kilo.

Le berceau est la couchette de l'enfant qui s'ébranle comme la branche balancée par le vent; *brimbale* est le manche d'une pompe qu'on lève et abaisse; *brandir*, skt *b'rânta* mis en mouvement et *ébranler* parlent d'un mouvement de va et vient imprimé à d'autres objets; *la brandillante* est la sonnette, *la branlante* la montre avec son mouvement oscillatoire. *Frétiller*, un *frétillon*, le *frétin* rappellent la petite branche flexible exécutant un mouvement vibratile : skt *sp'ar* vibrer, avoir un mouvement brusque comme une branche qui fait ressort, — ἀσπαίρω frétiller, — *vibrare* avec réduplication vibrer, — *vibration*, *frétiller*, — *to sprawl* agiter les jambes. — *purzeln* id. — *La fertille* (frondaison, sprout) est le chaume agité : *fertasser*, *ferdasser* et *vardiller* dans le Centre sont comme le pullulement de cette forme. Le mot *fronde* désigne un instrument balistique auquel le bras imprime le mouvement de la branche qui revient dans son état normal après qu'une force a pesé dessus. Si ce mot se base sur le L. *funda*, il y a de fortes présomptions que l'ébranlement de la branche, — son brandissement étant analogue à celui de la *funda* et se présentant à l'esprit comme son image, — a fourni le *r* qui a tout à fait l'air de s'être glissé dans ce mot à la faveur de ce rapprochement.

Les rejetons d'une même famille sont des bourgeons, des branches d'un arbre généalogique humain : *bhrâtâ* frère, — φράτηρ frère et associé. φρήτρη la tribu, l'association, — *frater*, — *frère, fraternel*, — *brother*, *to breed* élever, engendrer, — *der Brüder* frère, *brüten* faire éclore. De là, par jeu de mots, *un franc*, un af-

franchi celui qui appartient à la confrérie des voleurs, un frère de l'argot, *une franchine* une amie, *franchir* faire amitié, embrasser, *le farnandel* ou *fanandel* l'ami (analogue au Grec ἄρθμος articulation et amitié), Angl. *friend* ami, All. *der Freund*. — *Le frianche* est le délinquant qui va en cassation pour se rendre amis les juges. *Enfrayer* veut dire enchanter; *le franc, l'affranchi* est le complice. *Le fralin* et *le frangin* sont le frère. Le Suéd. *fria*, en All. *freien* veut dire courtiser. *Ma vieille branche* (1) veut dire mon vieil ami, mon vieu-t-ami par une liaison bonâ fide. — Les cheveux ont été considérés comme une bourre, comme une frondaison végétale. C'est pour cela qu'ils ont reçu le nom de *brigants* ou *brigeants*, termes qui rappellent les mots *bourgeon, bourre* et *brosse*. La transformation du vrai nom est due à l'influence qu'a exercée sur lui le rapprochement avec le mot *brigand*, le forban qu'on a l'habitude de se figurer hirsute.

La végétation qui se développe du bourgeon, boursoufflé par la sève, montre son activité dans le sens que nous accordons à : *br'i* nourrir, *vṛ'ih, vṛij*, produire,

(1) L'argot a souvent la main heureuse. Le mot *franchir* embrasser est comme une résurrection du Grec φιλέω embrasser, faire ami, comme disent les braves gens. Φύλη est la tribu, ce qui veut dire les enfants de même race, du même clan. Ils sont forcément des associés et des amis, φίλοι amis et solidaires, sodales, filii, des fils. Quelque éloignés que nous soyons comme descendants des premiers ancêtres, nous ne cessons d'être frères au sens naturel et religieux surtout, car religion, une forme de *lex* et de *légalité*, est l'engagement du cœur à l'ordre providentiel. Nous sommes de vieilles branches, très vieilles, tous les peuples. Il y a de méchants frères dans les familles; il y a des faux frères en amitié : mais malgré nos colères nous ne devons pas oublier notre affinité, sous peine d'avoir les remords de Caïn. Tel est le sens du mot Français et Républicain : la Fraternité.

fructifier. — βρύω croître, σπαργάω être gonflé de sève, — *fruticor* fructifier, *fruor* jouir des fruits, les recueillir, *brutus* natif, à l'état de nature, *frons* la frondaison, — *bourgeon, brin, fruit, brousse, barre,* — *sprig* branche, *to sprout* bourgeonner, — *spriesszen* id. et jaillir, *der Sparren* le chevron. *Une brinde* est une femme longue et maigre. *Brouter*, en Angl. *to browse* veut dire : manger les jeunes pousses; *la broute* est la nourriture. *La branche* désigne dans le langage populaire la patte, All. *die Brante* la patte de l'ours, It. *branca* la griffe par assimilation avec la branche et ses ramifications. *Abraqué* veut dire embrassé, lié ensemble par une branche, tenu par ce qui forme bras. *La bourre,* chez Hesychius βείρον, est un produit animal ou végétal : l'esprit la rapporte toujours au bourgeon. C'est elle qui a donné le nom à l'animal qui en est hérissé : βρίσσος le hérisson marin, l'oursin (1), — *porcus,* — *porc* le broussailleux qui fournit la bourre pour les brosses *le bourru* le caractère hérissé d'aspérités, *la bardane* la carde — *farrow* le goret, *brush* la brosse, *boar* le sanglier, — *das Ferkel* le goret, *die Bürste, la brosse, der Burzel* la queue du cerf, du sanglier. Les picots des végétaux ont pu donner leur nom à l'acte de πείρω traverser — *foro* — *forer,* — *foret* — *to bore, to prick* percer — *bohren* forer. *La bourre de soie* est la femme de mauvaise vie, porca. L'Esp. *borracha* est une peau de mouton, une outre, équivalent à βύρσα — *bursa* —

(1) *Oursin* est le petit ours, le petit velu mis à la place de *hérisson*. L'origine de ce mot est skt *us, uro* brûler, à cause de son poil roux ou brun. *Bear* Angl., *der Bar* All. désignent également le brun. *Bruin* H. est le surnom de l'ours, en skt *b'alla* le noir, l'ours.

bourse — *purse* — *die Börse*. *Borra* ou *borrego* est le mouton, en Suéd. *far*. *La bourriche*, primitivement l'outre en peau de mouton ou de chèvre, a donné son nom à des réceptacles comme le panier aux huîtres. *Se monter le bourrichon* (la caisse) se monter la tête, paraphrase par à peu près, l'Espagnol *borrachear* s'enivrer, se remplir l'outre, le sac. *La brosse* est une reproduction artificielle des plantes qui grattent, telles que la bardane, Angl. *burr*. *Se brosser le ventre* est une expression ironique et cruelle. Quand on a bien bu, bien mangé, il y a des gens qui se carressent le ventre, donnant à entendre par là qu'ils y éprouvent un sentiment de satisfaction. *Tu peux te brosser* veut dire : tu n'as pas eu ce que tu désires, tu es frustré. On dit de la même façon : *tu peux te fouiller* V. ce mot. *Des brosses* et les variantes *brica*, *broquille* veulent dire : rien, tu peux te brosser. *Une brousse* est une brossée, un raclage, une ratapiaule, une raclée. Les mots *viridis* et *vert* marquent la couleur de la végétation (V. au mot bourgeon) skt *parn* être vert — πράσον — *porrum* — *poireau* — H. *prei*. S'arrondir en bourgeon, en perle, en gemme, en bulle végétale a signalé pour l'originateur du nom la présence du souffle vital : *flare* souffler. De là *p'al* s'épanouir, *phul* fleurir — βλαστανω s'épanouir — *pullulare* se reproduire — *to blow* s'ouvrir — *blühen* fleurir. Repliée dans le bourgeon, quand la feuille fait éclater son enveloppe, elle commence à s'étendre dans le sens de la largeur et de la longeur jusqu'à ce qu'elle atteigne sa forme parfaite. Cette forme plane de la feuille, digitée ou non, a de la ressemblance avec la main. En effet, nous

pouvons la replier et l'étendre ; si nous écartons les doigts nous donnons à la main la forme de la feuille digitée ou édentée ; si nous les resserrons, par contre, elle a la forme d'une feuille à bords unis. C'est grâce à ce rapprochement que la main s'appelle *p'alka* corps étendu — παλάμη — *palma* — *paume*(1) — *palm* — *diePalme* œil de la vigne, empan et rameau du palmier. *La paume* qui frappe se fait sentir et entendre dans *la plamasse*, *la flamousse*, *vlan!* Ce *vlan* s'écrit aussi avec une apostrophe *v'lan*, comme si l'on y voyait un composé interverti de : *en voilà*, *en v'là*. Il n'est cependant qu'une consonnance de *plan*, *rataplan!* le bruit de la main plane ou plate transporté aux sons du tambour. *Vlan* est synonyme de tape. *C'est tapé* veut dire : c'est touché juste, bien fait, beau, et grâce à cet enchaînement d'analogies *vlan* prend le sens de *pschutt*. *Une paume* est une perte, un coup, une plamasse (2). Toucher, tâter, examiner de la main, de la paume s'appelle Ψηλαφάω — *palpo* — *palper*. Comme la paume de la main, *la plante* du pied, qui lui est assimilée, doit son nom à l'éclatement du bourgeon qui permet à la feuille de se développer, Le pied est fait comme la main : l'un et l'autre sont digités ; les articulations du doigt s'appellent orteils (pour arteils) quand il s'agit de celles du

(1) *Pomaquer* veut dire prendre, mettre dans sa paume.

(2) On ne rencontre pas dans *plamasse* le bruit qui sort de l'objet frappé, bien que l'esprit soit porté à croire que c'est cela que le mot doit exprimer. C'est le son radical du phonème *paume* qui tient la place des diversités de bruits que produit son application sur les différents objets dont elle réveille le son. La nature du son provoqué peut-être spécifié par des prédicats.

pied; l'animal se sert de ses pieds comme de mains pour saisir, tenir; le mot patte s'emploie pour la main et pour le pied (1). La plante du pied s'appelle πέλμα — *planta* — *plante* du pied et pied d'arbuste, d'où *planter*, *planton* — *plant* pied de végétal — *die Pflanze* la plante. Le sens abstrait de *plan*, *plat* tire son nom de la plante du pied, le pied posé à plat, d'où l'expression *de plain pied*. Le développement horizontal de ce membre du corps humain est assimilé à la feuille. L'étendue horizontale est décrite dans *prath* étendre — πλάτη la palette — *plaudo* claquer des paumes — *applaudir*, *aplatir*, *plat*, *le plateau* — *flat* plat — *platt* — comme aussi dans πλίνθος *la planche*, la dalle — *planus* — *plan*, *polir*, *plain* uni — *plan* le plan — *der Plan* la plaine. La largeur est une autre propriété du développement dans l'espace. Elle emprunte sa dénomination à la largeur de la paume ou de la plante du pied : la main et le pied ont longtemps servi d'unité pour la mesure de l'étendue. La largeur s'exprime par *prat'* élargir — πλάτυς large — *amplus* large — *ample* — *broad* large — *breit* id. — Le mot *sprachir* que le Wallon cite à juste titre comme preuve de la puissance imitative de son langage, exprime *l'aplatissement* de la chose écrabouillée. C'est le sanskrit *prat'* étaler.

Le pied et sa variante *la patte* doivent leur nom à la bouche dont ils partagent la préhensilité, la faculté de s'ouvrir, de se fermer, etc. Ils ont, en outre, plusieurs

(1) Son correspondant végétal est le *pétale*, la feuille, skt *patra*.

aptitudes qui leur sont spéciales, entre autres celles de battre, de courir, de former le fond, la surface plane, l'extrémité. Telle est la façon dont la genèse du phonème pied et ses dérivés a été expliquée quand ce mot a été étudié dans le Traité de l'Onomatopée. Cependant, il est préférable d'envisager la patte comme un pétale humain et de se la figurer comme un développement en sens horizontal du bouton. C'est de cette façon que se sont produits les phonémes paume, la plante du pied par assimilation à la feuille. D'une façon analogue le pétale doit avoir été le prototype du pied. L'origine de pied, patte est donc la même que celle de bouton, le renflement d'où sort la feuille (V. au mot bouton). Le pied s'appelle *pâd*, — *ποῦς*, — *pes,* — *pied*, *patte*, *pédale* et par assimilation *pétale,* — *foot*, — *Füsz, das Pätschchen* la petite patte. *Battre* s'exprime par *pat* battre de l'aile, *buṭh butter,* frapper, — *πατάσσω*, — *peto,* — *batuo*, — *battre, bataille,* — *to patter* taper des pieds, — *patsch!* le bruit du coup. *Une patoche* est un coup de férule. *Patata* peint le coup de sabot du cheval, *patapatapan* le coup de tambour, *patatrot* la montre qui marque le pas du temps, *la patrouille* et par jeu de mots *la patraque* la ronde qui marche en marquant le pas et que l'argot appelle pour cela la sonne. *Patatrot* est la patte qui trotte, *faire patatrot* fuir, *patatras* le bruit d'une chose qui dégringole : c'est un bruit pour un autre, d'où le Provençal a tiré le verbe *patraccarse* se flanquer par terre. *Patafioler* est *battre la fiole*, la tête. Caresser de la patte se dit en un mot *pateliner* et en Argot *paqueliner*. — *Poser*, mettre sur pied, imiter

une de ses attitudes se trouve dans *pôta* le fondement, — βάσις la base, — *podium* appui, *ponere* poser, *postis* montant de porte, — *appui, butte, imposte,* — *post* le poteau, *die Pfoste.* — *Ponere* poser sur pied est une variante de *fundare* fonder.

Le butant ou *le culbutant* est le fond du pantalon, le pantalon : πύθμην — *fundus* — *fond* — *bottom* — *der Boden.* L'adjectif *bas* veut dire ce qui est au fond. *Le bout* est une variante de *fond,* l'extrémité. *Les bas* sont des pattes en laine, etc. *Perdre ses bas* veut dire ne plus savoir où l'on en est. *Fundus* a inspiré aussi le mot *fodio* je fouille, j'approfondis : de là *la fouillouse* la poche et par ironie *tu peux te fouiller* : tu n'auras rien pas plus que dans une poche vide. — La main est rétractile et capable de serrer, de lier. Cette propriété s'exprime par *bandh, bundh* lier — σπάομαι lier, serrer *funis* corde, *spasmus* corde, tiraillement — *bandage, funiculaire* — *to bind* lier — *binden* id. Ce qui lie au moral, ce qui engage s'exprime par le nom du lien, du serrement qu'on orthographie serment : *bandh* lier — πίστις la foi — *fides* id., *sponda* le lit, l'union des époux, *spondeo* je promets, *fidelis* fidèle — *fédéral epoux* — *pawn* gage, variante du L. *pignus, bond* l'acte, *faith* la foi — *das Band* le lien moral, *bieder* fidèle, loyal, *das Pfand* le gage. Le phonème et le sens de lien se retrouvent dans *le bât* It. *basto* dont le sens primitif semble être *botte* en H. *bundel* paquet et par extension la selle sur laquelle on pose le paquet, la charge, en G. βαστάζω prendre dans la main, serrer dans les bras et porter. *Le bastage* devient aussi le nom du travail, *la*

bâtée un bât plein, *du bâtard* un tas de choses. *Basta! baste!* veulent dire : la charge est complète; il n'en faut plus. Le mot *bâtard* (1) l'enfant illégitime est une variante de *pseudo* trompeur et du skt *b'aṇṭ* tromper. Ce phonème est formé du son radical *ps!* qui exprime un sifflement moqueur. Il est synonyme du L. *spurius* qui n'est pas d'origine sérieuse, mot qui rappelle *sport* et le skt b'arts railler (V. ce mot). — *Le violon* est la prison par métonymie : c'est la boîte, l'emballage (la balle — emballé — le bal. V. ces mots) qu'on veut dire. *Violon* vient de *fides* les cordes, comme *fier* de *fido*. Ajoutons que *finis* fin est l'endroit où deux choses se joignent, Angl. *boundary* les confins, *bounds* la limite. *Bis* veut dire deux fois, *bini* deux à deux. Ces mots désignent deux unités liées ensemble. De là *débiner* le truc démonter un complot, montrer la combinaison.

L'eau qui sort en bouillonnant de la source, de la bourbouille (V. au mot flot) a fourni le verbe *prt'* faire jaillir, — βρύω sourdre, — *bullio*, — *bouillonner*, *borborygmes* les bulles montant de l'estomac, — *to sprout* sourdre, *spring* la source, — *sprieszen* jaillir, ainsi que *parsh* asperger, πρώξ la goutte, σπείρω semer, répandre, — *spargo*, — *asperger, sporadique, spore*, — *to sprinkle* arroser, *freckles* les taches de rousseur, — *sprenkeln* arroser (2). La mousse que produit le bouillonnement de la fontaine s'appelle Angl. *froth*, All. *der Braus*.

La pierre ponce L. *pumex* est une pierre très

(1) En skt bândakinêya.

(2) Skt *prot'* s'ébrouer, H. brieschen rappelle le mot brise (V. ce mot). Le cheval souffle de ses naseaux et en fait jaillir l'écume.

4

poreuse : le mot la décrit comme une mousse fossile. Le phonème est emprunté à *spuma*, H. *spuwen* (V. au mot *pituite*), le mucus écumeux que la bouche rejette. On emploie la pierre ponce pour lisser les surfaces. De là, l'expression *poncer* pour nettoyer.

Par la suite, ce mot est devenu synonyme de laver la tête, laver les oreilles, moucher, donner un savon, une lessive — corriger.

Un mouvement spasmodique, un hoquet soulevant le pharynx sous la poussée du trop plein de l'estomac arrache à delui-ci le bruit dégoûté *burc*. Il n'est pas encore devenu mot courant. Cependant, il existe. Un plaisant malicieux le surprit un jour et en fit de suite un mot en disant : t'appelles donc Burc, feignant de croire que son camarade soulographe appelait quelqu'un, alors qu'il faisait entendre ce bruit involontaire. C'est répondre à un heureux instinct que de détacher l'esprit d'un spectacle révoltant en faisant diversion par la transformation d'un bruit honteux dans le nom d'un mystérieux personnage. Dans *t'appelles donc Burc* on surprend sur le fait, non pas seulement la naissance d'un mot mais encore celle d'un personnage qui pourrait figurer dans la mythologie populaire à côté de tant d'autres qui ont une origine moins curieuse même. *L'homme au sable* appartient à cette catégorie. Son rôle est connu : il passe le soir et jette aux yeux des moutards une poudre subtile qui fait qu'ils n'y voient plus.

C'est le moment d'aller faire dodo. La poussière symbolise l'ombre de la nuit, qui est comme le nuage

poussiéreux. — A Tours *Hugo* est un fantôme de flammes, un feu follet qui fuit et s'éteint quand on a le courage de siffler, de faire *hu*, *huche*! dont on a fait *Hugo* (Angl. *Hugh*, prononcer *ïou*) comme *Burc* de *burc*! *Hugo* est comme tous les spectres : il ne veut pas être troublé dans sa solitude. Le mythe est bâti sur cette vérité banale, ce que les Anglais appelleraient un truïsm : sifflez, c'est-à-dire soufflez sur la flamme, elle s'éteindra. La même fable se raconte dans le Limbourg. Là, l'homme de feu s'appelle le *Vuurman* l'homme de feu. Il a la réputation d'être malfaisant en ce sens qu'il éloigne du bon chemin ceux qui le suivent et les noie dans les marais. — Au centre, on dit aux enfants de ne pas sortir l'hiver parce que le bonhomme Fret (le froid) est dans la rue. D'autrefois, c'est le dalu, une bête malfaisante qui donne l'onglée. (Suédois dalra ou darra trembler. Voir ce mot.) La monnaie de Ste-Farce, la Sainte-Boute-en-train, passer chez Pain, rappellent des personnifications qui attendent qu'on écrive leur histoire. Au Limbourg, le printemps si long pour les imprévoyants et les paysans pauvres. est devenu un personnage appelé *de lange Linte* le long printemps, dont les faits et gestes font l'objet d'un conte qui amuse beaucoup les bébés. *Burc*, de même que l'*Homme au sable*, pourrait devenir un personnage sous la plume imaginative d'un conteur populaire et jouer vis-à-vis des soûlographes le rôle d'un médecin administrant un émétique (1).

(1) Les matelots sifflent, parait-il, pour faire venir le vent. Ils font de même quand ils voient le feu Saint-Elme, cherchant ainsi à l'éteindre Ils le prennent pour un mauvais présage.

Dans *brc*, nous avons un nouveau radical, un thème complexe, mais irréductible, parce que l'émission de ce bruit se fait d'un jet et par un seul effort. L'organe dans lequel naît ce bruit s'appelle, pour avoir fait entendre des bruits semblables : φάρυγξ le pharynx d'où le G. *pharagx* le gouffre, le *barrathrum* et *bragchos* la raucité, l'enrouement qui affecte les *bronches*, autre trachée qui émet le même bruit — *branchiae* — *bronches pharynx*, *les bronches*, *le bréchet* — *breast* la poitrine, *die Brust* id. L'Angl. *to break wind* veut dire : éructer des gas ; l'All. *sich brechen* vomir, *H. braken* id., G. βρήσσω avoir un haut de cœur et σπαράσσω soulever l'estomac, exciter à vomir. *Avoir le cœur brisé*, Angl. *to die of a broken heart*, mourir le cœur brisé donnent à entendre que les chagrins ont tellement rempli le cœur de soupirs que, ne pouvant plus les dévorer, il éclate. En H. *het zal je opbreken :* tu auras des déboires (1) a un sens spiritualiste, les sensations de l'estomac servant à expliquer les regrets de l'âme.

Absorber, faire passer par le pharagx, s'appelle βρύχω avaler. *S'ébrouer* (v. ce mot) rappelle par sa forme un souffle bronchique.

Le son *burc* se présente à point pour montrer une fois de plus que dans la formation du langage nous procédons instinctivement. Nous entendons un son se produire sous le coup d'une irritation physiologique.

(1) *Déboire* est un mot savant, respectueux des oreilles, mis à la place d'une onomatopée dont le son rappelle l'acte. L'esprit de bienséance éloigne du Français tel qu'il est parlé par les gens de la bonne société bien des mots naturalistes qui ont cours dans les campagnes et dans les argots.

L'organisme d'où le bruit s'échappe en fait son nom, comme dans le cas de *coucou*, cri et oiseau. La substance a soin de se nommer elle-même. *Faire burc*, *appeler Burc*, *burquer* (si voluerit usus), l'enrouement en G *bragchos*, tousser *brèsso* et *brucho* manger, le mot patois *s'afragner*, s'égosiller, nous présentent l'organe, dénommé par un de ses sons habituels, dans l'exercice d'actes qui lui sont propres. Nous verrons ci-après la parole se revêtir du nom de l'organe et nous fournir les onomatopées, *b'riu* parler, *prac'* interpeler — Βράχω crier — *praeco* le héraut — *préconiser, fredonner* — *to brag* parler gros, se vanter — *sprechen* parler. Ce que dit le son, c'est-à-dire le sens, est aussi irréductible et absolu que le son lui-même.

Quand le patient produit le son *burc* et son effet, les autres sens sont affectés autant que son oreille et il en reste une impression dans son âme plus ou moins compléte. Après, quand il l'entendra, l'ouïe donnera l'éveil aux autres sens, si bien que le son aura suffi pour lui rappeler l'intégrale réalité de l'événement qu'il accompagnait. En général le son, incorporé dans le mot est suffisant, non seulement pour rappeler les faits dont nous avons une connaissance personnelle, mais il peut même faire deviner, par association, ceux qui ne se sont pas passés en nous. Il est tellement révélateur qu'il présente au physiologue une précieuse indication pour connaître les états des organes d'après le son plus ou moins juste qu'ils font entendre à la percussion.

L'étude des divers objets que la richesse infinie de la nature offre à notre attention fait que nous y recon-

naissons des propriétés, des substances actives qui sont le partage de plusieurs à la fois. Notre esprit se trouve ainsi naturellement amené à désigner un objet par le nom d'un autre. Pour cela nous ne perdons pas de vue les éléments qui les distinguent et nous nous réservons la liberté de les faire connaître sous forme de qualificatifs si la clarté de l'exposition l'exige. La connaissance de deux objets qui se ressemblent entraîne ou bien la formation d'un nouveau mot ou une extension du sens du premier. Donc, si pharygx, brogchos, pharagx et bragchos en Grec et leurs correspondants barant, bourboule etc., offrent des différences, c'est que celles-ci décrivent des nuances de son qu'entraîne la variété de de l'organe et de ses actes ou bien encore des notations diverses d'un même son. Mais, comme l'on voit, la comparaison et l'analyse permettent toujours de retrouver le son et le sens primitifs dans l'homonymie des mots. Ici le thème qui persiste est *br* avec le *guc* (g) broncopalatal. Une fontaine donnant un liquide bourbeux (V. ce mot), un barant qui serait comme un égout offrirait l'image de ce qui se passe quand on appelle *Burc* (1). Nous avons fait observer que *burc* est irréductible étant l'expression unique d'un acte spécial. Chaque élément de ce bruit forme par lui-même, un son produisant un

(1) *Vomir* est l'onomatopée du radical *vm*, que nous avons vu dans *bombe*. *Vomir, bomir* en Provençal est avoir l'estomac comme soulevé par des vents qui éclatent en éructations; skt *vam* - ἐμέω sans le digamma vomir — *vomo* — *vomir-wămblings* nausées de l'estomac, *to wamble* avoir l'estomac qui se révolte — *die Wamme, die Wampe* la panse, *der Wamms* le gilet, *wammsen* rosser, houssiner *le Wamms*. L'All. a pour vomir le mot *kotzen* qui exprime l'action du *gutter* gosier.

mot qui exprime le sens du bruit : *bao* crier, épo (1) parler, *rheo* parler, *aïo* je dis, *écho* l'écho, la parole répétée, mais tous les quatre ensemble ne donneraient jamais le sens de *faire burc* vomir, à moins d'être unis par la nature même dans un ensemble exprimant le haut de cœur par le son propre. Il ne faut donc pas chercher à l'analyser. Dans ce mot c'est *bu* qui forme la partie essentielle ; le *u* spasmodique de la gorge entraîne le *r* et celui-ci le *g* (*gue*), qui en G. s'associe avec un *n* (pharynx). — Nous verrons dans la suite une autre onomatopée pour *burc* quand nous traiterons du mot *éructer* L. *ructare*. (2)

Une baguette, une canne qu'on brandit, — un bouchon de paille, un torchon passés vivement sur un autre corps, — une corde tournée rapidement, — une branche feuillue qu'on agite produisent dans l'air un sifflement qui sonne les lettres *fs*, *fch*, etc. *Ficher*, *fiche*, *fouter* ou *foute à la porte* sont des onomatopées populaires et calembouresques de ce son naturel. Ils expriment que la personne ainsi éconduite est comme balayée, nettoyée, avec un *bouchon de paille*, A. *whisk*. qui

(1) *Epo* et *boao* ont un équivalent dans le mot du centre *hupper* crier qui varie avec *supper*, *zupper* et *jupper* comme d'une façon analogue, l'aspiration grecque permute avec le s latin : *hyper* et *super*. Grâce à une autre permutation l'Angl. possede *to hoop* hupper et sa variante *to whoop*. Le même échange a lieu entre le grec et le latin, comme nous venons de voir dans *émétique* et *vomitif* de *eméo* et *vomo*. — A *to whoop* se rattachent *viouper* hurler comme le chien, puis pleurer et *viper* crier.

(2) Ajoutons que la *bourbe* est envisagée dans le langage comme le produit d'un débagoulement, d'un soulèvement de l'estomac qui éclate avec le bruit burc, d'où le G. βόρβορος la bourbe, la saleté analogue à *cœnum* la boue, obscénité ce qui dégoûte comme la boue, mots qui se rattachent au son *gn* (de la gueule) d'où le L. *ganeo* le glouton, *cœna* le repas, la cêne, *canal* etc.

ferait entendre les sons *fs*. Ficher son camp est lever le camp, nettoyer la place comme avec un balai produisant un sifflement dans l'air. *Fiche-moi la paix* veut dire : va-t-en vite pourque je sois tranquille; *ficher* ou *foute un coup* donner un soufflet. Ce dernier mot est une variante du premier (le son *ft* pour *fch*) H. een *veeg* geven, donner une frottaison de *vegen* frotter, biffer. Les mots *bichonner* parer, caresser, *le bichon* le petit chien à poil soyeux et ondulé bien brossé, bien peigné, *le bouchon* (1) branche de verdure, d'arbre ou botte de foin qu'on met à la porte du cabaret pour engager le charretier à entrer promettant qu'il trouvera de quoi émoucher son cheval ou le nourrir, *bouchonner* frotter le cheval avec un bouchon de paille, Angl. *to whisk*, All. *wischen*, sont des onomatopées qui ont le son du souffle pour radical primaire. Seulement, ainsi qu'il arrive presque toujours, au lieu de former des mots neufs, le néologue se paie le plaisir du calembour et se contente de mots approchant seulement du son naturel et vrai, comme *ficher* variante *de fixer*, qui manque de cachet original, et comme *bouchonner* qui joue sur *bouchon* le corps qui obture l'orifice. L'originateur de ces mots aurait pu enrichir la langue de mots distincts, clairs et sonores, tandis qu'ainsi on n'a que des expressions équivoques et bâtardes. Les autres langues se sont contentées de rendre le son à l'état nature, p. e. l'anglais *to whisk* away s'échapper, filer comme le vent, All, *entwischen*. Le plaisant qui a formé ces

(1) De là le *bouchon* le cabaret. Le Skt. vêga exprime la rapidité de la flèche.

onomatopées que le calembour fait dévier du son juste, qui a recherché ces assonnances qui prêtent à rire, ne s'est pas préocuppé du fait que *fch* existait dans la langue maternelle dans *fugitif*, celui qui fiche le camp, dans *fuire,* φεύγω, *fugere* ficher le camp. Cela lui aurait prouvé que Grecs et Latins, deux peuples qui ont parlé des langues modèles, suivaient la nature dans la formation du langage et ne sacrifiaient pas la vérité à la plaisanterie.

Un morceau de toile qu'on passe vivement sur une surface s'appelle *biffe*, d'où *biffer* effacer, Angl. *to whipe* effacer, *whisp* bouchon de paille, All. *wischen* essuyer, effacer, H. *vegen* (1). *Le biffin* est le chifffonnier, *le marchand de buffeton* celui qui vend des contremarques, *le béni Mouffetard* le chiffonnier du quartier Mouffetard (où il sent mauvais, H. *muf* qui sent le moisi, It. *mofete* lieu où il y a des exhalaisons) parce qu'il porte un *bé* abréviation de *bière* et de *bard* (2) civière. Ce *bé* est devenu par jeu de mots *béni*. Le *biffin* est aussi le nom du soldat d'infanterie, son havresac étant sa hotte à lui. Le son qui a formé le mot *biffe* nous le retrouvons dans φόβη la crinière ondulée qui fouette le cou du cheval et, avec la sifflante dentale, dans *sû* agiter — σόβη avec perte du digamma la queue qui fouette, σείω agiter sans le digamma — *sabanum* l'essuie-mains, la serviette — *faubert* l'espèce de balai pour nettoyer le navire — *to sweep* passer comme le

(1) L'Angl. *fair* ancienne forme *fayer*, Suéd. *vacker* veulent dire beau. Ce sens dérive de celui de essuyé, propre. H. *vagevuur* le purgatoire le feu qui purifie.

(2) En skt *b'ara* qui porte, à la façon de l'arbre fruitier

vent, *to swop* foncer sur la proie avec la rapidité du vent, *to swab, swob* biffer, nettoyer, *swift* rapide comme le vent, *schweben* voguer sur le vent avec un bruit d'aile, essorer, *der Schweif* la queue, *der Schwanz* id. Ces mots nous font toujours revenir au radical *ff* dont l'Angl. offre des onom. pures dans *whiff, puff* une bouffée de vent. — A côté de *biffe*, il convient de placer le mot *vadrouille* H. *zwabber* (Angl. *to swob*); *le faubert* (même mot), le balai de loques avec lequel on lave le navire, l'écouvillon qui nettoie le four ou l'intérieur du canon est toujours l'objet qui est censé passer rapidement sur la surface d'un objet pour le nettoyer. Le sifflement produit rappelle le skt *vâtas, vâjus* le vent, Angl. *to wheedle* agiter la queue, flatter, tromper comme le chien qui caresse quelquefois dans un but égoïste, *to waddle* marcher d'une façon déhanchée qui imite le mouvement de la queue, All. *der Wadel, der Wedel* la queue, *watsheln* comme *to waddle*. La *terminaison ouille* est comme le diminutif Normand et It. *erello*. *Vadrouiller* est se conduire comme le *vadrouillard*, celui qui passe son temps sur le trottoir et dans les mauvais lieux. Ce mot semblerait surtout devoir s'appliquer aux vadrouilleuses, c'est-à-dire aux femmes dont le mouvement de la robe imite le va et vient du balai sur le trottoir : l'un et l'autre sont sensés balayer la rue, comme le flaneur à peu près qui fait comme s'il avait à la polir. *Le fouet* s'appelle en argot *un bouis* : c'est le son naturel de la corde, de la badine qui fait siffler le vent quand on la secoue dans l'air. *Fouetter le camp* est une variante sur ficher et fouter le camp.

Une fouataison est une badine. L'Angl. *whip* le fouet, l'All, *wippen* donner l'estrapade, répondent à φόβη la crinière, au L. *vibex*, la marque sur la peau d'un coup de baguette, d'un fouet. — Les animaux qui se distinguent par le fouettement de leur queue ont le radical du vent dans leur nom, p. e. : ἴχθυς sans digamma -*piscis* — *poisson*, *pisciculture*, *ichthyophage*, *stockfish* morue sèche comme un stick —*fish-der Fisch*; *le fouetteur*, nom original pour son homonyme φασίανος-*phasianus* — *faisan* — *pheasant* — *der Fasan*. Aussi longtemps qu'il existe, le faisan s'est fait remarquer par la longueur de sa queue qu'il fouette quand il prend son vol Ce terme de l'argot est correct à peu près comme son et très juste comme image. Il y a toujours des traces de la prévention pour les mots existants surtout pour ceux quî prêtent aux allusions surprenantes peut-être parce qu'on a peur de paraître trop simple en imitant franchement le son naturel d'un acte. Le *paon*, L. *pavo*, Angl. *peacock*, All. *der Pfaù* porte le nom du vent *pf* qu'il fait avec sa queue. *Les fouates*, une troupe de mimes burlesques qui a donné des représentations à Paris avaient les bras et les jambes tellement flexibles, le corps tellement souple, qu'ils donnaient à leurs mouvements quelque chose de l'ondulation du fouet secoué. Le L. *cauda queue* et son acte *quatio*, *concutio* sont les mêmes que *to wheedle, der Wadel* que nous avons vus plus haut. Le *u* de *quatio* équivaut graphiquemeut au *w* et l'aspiration *c* ou *k* remplace le *h* ou *sch* (comme dans l'All. *Schweif* queue le même mot que l'Angl. *whip* fouet). L'ancien Haut All. et

l'Anglo-Saxon écrivaient *hw. Accouer* les chevaux veut dire : les lier ensemble par la queue; le mot normand *une escouette* un plumeau, est formé de *queue* comme *accouer; secouer* pour *escouer* dénote primitivement l'agitation imprimée à la queue. — Un fouetteur encore est le *hoche-queue*, Angl. wagtail, All. die Bachstelze. Dans le midi, on l'appelle *bataqua*, l'oiseau qui, comme le faisan, bat de sa queue ou la fouette. A Paris, ce mot désigne la prostituée, celle qui balaie le trottoir avec la queue de sa robe, analogue à l'Angl. *draggletail* (1) celle qui balaie le trottoir de sa traîne. Le mot *funda* la fronde est une onom. qui tout en s'approchant de *fundus* fond n'en imite pas moins le sifflement du projectile lancé.

Le feu est d'essence gazeuze. Il fait sur nous l'effet d'un souffle chaud. Telle est du moins l'opinion de ceux qui l'ont nommé : les mots en font foi. Le hale du soleil est une haleine chaude; prendre l'air du feu est une expression naïve qui tombe juste. Le son du souffle se retrouve dans *b'às* briller et brûler, *b'â* éclat et étoile — φάω luire, φέγγος la splendeur — *focus* — *feu, fanal, foyer. fougueux* — *beam* le rayon (Skt bâma lumière) — *der Funke* l'étincelle et les noms de couleurs L. *fuscus* rouge sombre, *fucus* le pourpre, Angl. *fox* le renard au pelage feu, All. *der Fuchs* id.; de même dans *b'akta* cuit — φώγω cuire, brûler — *popina* la cuisine, la gargotte — *fougon* la cuisine du navire, *pepsine, dispeptique, la fouace* le pain cuit sous la cendre — *bacon* le lard à frire, *to bake* cuire — *backen* id. Παίων Péan est

(1) *Tail* veut dire primitivement étoupe et corde, Suéd. *tagel* crin.

le dieu du soleil et également le dieu de la médecine. Le soleil est si bien un médecin, un Péan, que le peuple dit qu'il chasse celui-ci. Ce fut Apollon qui tua le Typhon en assainissant les contrées marécageuses. *Phaebus* est un autre nom du dieu du soleil, congénère de Péan. *Péan* hymne et *du phébus* de l'enflure dans le style se rattacheut à ces deux noms. *Phébus* rappelle *la bouffée d'air chaud*, It. *vampa* l'ardeur, la flamme, comme *focus* rappelle *fog* le brouillard et *pur*. G le feu *la bruine*. *La pivoine* παιωνία la fleur aux couleurs radieuses doit son nom à Péan, et c'est pour cela peut-être qu'elle doit, par surcroît, d'avoir été considérée comme plante médicinale. *B‘r* frire, *b‘raç* briller, *brush* brûler. — πυρ le feu *febris*, *br* avec réduplication *fe* le feu dans le sang — *braise, fébrile, frire, fricasser* (1) — *to burn* brûler — *das Feuer* le feu, *brennen* brûler, rappelleut le radical qui a formé l'onom. *brise*, d'où πύρρος rouge, feu — *burrhus* la bourrique au pelage brun ou cendré — *brun, briller, brûler, la brune* le soir — *brown* brun, *bear* ours brun — *braun* et *der Bär* id., comme le radical *fa* a donné φαιός — *badius* ou *bajus* avec *d* ou *j* pour prévenir l'hiatus — *bai* entre le roux et le brun — *bay*, — sans équivalent en All. — Le thème *fa* a donné au skt *pa* vent, *vâ* sonffler, H. *waayen*, All. *wehen*. *B‘â* φαίνω avoir l'apparence de, qui s'appuie sur ce radical a donné φοίνιξ la couleur de feu, de grenade — *phœniceus, punicus* Carthaginois, rouge — *fané* blanchi, *foin* — *fine* beau, ayant l'éclat du feu, *fein* id. Le Skt a

(1) *La brême* All. *der Brachs* le poisson à frire. la friture et les noms de la pâte cuite : *bricheton, brigolet, brignolet* qui ont poussé sur *brioche, la brique* la pierre cuite se rapportent à frire.

b'ûs embellir. Φαίδρος veut dire gai, ensoleillé en parlant de l'esprit. V. pp. 53 et 54 du traité. L'oiseau *Phénix*, né en Arabie, avait le plumage si rouge qu'il paraissait en feu, d'où la fable que la flamme le consumait sans qu'il mourût, même qu'il sortait renouvelé de sa cendre (de sa mue). Ce mythe, comme tant d'autres, est bâti sur une métaphore.

La *flamme* nous ramène au souffle *fl* : skt *p'lus* brûler, *b'arg'* briller — φλέγω brûler — *fulgur* le feu du ciel — *fulgeo* briller, *flaveo* être clair, jaune — *foudre, flamme, flamber, flamberge, fulgurant, flagrant* — *to flicker* étinceler, *blaze* éclat — *to blink* luire, — *blinken* reluire, *der Blitz* l'éclair, H. *bliksem* l'éclair, *blaken* brûler pour, *blakeren* incendier, *blaak* fumée. — Le *flingot* est le fusil, l'arme à feu ; l'Angl. *flintstone* la pierre à fusil (1), le silex ; l'All. *die Flinte* le flingot.

Le fusil, l'acier à donner le fil au couteau est assimilé au silex, la pierre à fusil, parce qu'il en sort des étincelles par la friction. Nous avons le même son dans σπλήν la rate, la rutilante — *splendeo* resplendir — *splénétique, splendeur, resplendir, blinder* aveugler, par analogie avec *éblouir* frapper les yeux d'un éclat trop vif, donner un aveuglement passager — *blind* aveugle — *blind* id., *blinzeln* fermer les yeux à moitié, *blenden* aveugler. Avec le *r* au lieu de *l* nous avons *bhrajj*, H. *braayen* - φρύγω frire — *frigere* fricasser —

Le *fusil* dérive de *foeus* feu. Celui-ci est une prosopopée du L. *faux* le gosier qui souffle le chaud. Plus nous nous essoufflons plus la chaleur du corps est intenee, plus nous soufflons dans la braise plus elle devient ardente. L'air, le souffle et le feu sont des essences inséparables dans l'esprit des gens.

frire (V. au mot friquet) — *to broil* griller, *to parch* griller — *braten* frire. *La braise* (skt pâru feu) est la cendre et par métaphore la monnaie, l'or, transport de sens analogue à celui qui a donné à *carme (cremo)* le sens de monnaie. — L'Angl. *brass* est le cuivre rouge *le bronze.* Le feu, grâce à la lumière qu'il répand sur les objets, fait ressortir leur couleur naturelle. Le prisme décompose la lumière blanche et nous la rend sous la forme d'un écheveau nuancé imitant les couleurs de l'arc-en-ciel. Dans l'esprit de ceux qui ont formé le langage, c'est le feu qui donne aux objets leur lumière et leur coloration. Quand il éclaire intensément un objet, celui-ci paraît blanc : palita chenu — φάλος — *bellus* — *bel*, *beau* — *blinking* étincelant — *blinkend* id., H. *flonkeren* id. et *blyken* au moral être clair, évident. Quand il fait rayonner un objet, celui-ci devient resplendissant, éblouissant, aveuglant : βλάνος qui voit (mal). V. au mot *resplendir;* ses tons mats le rendent *pâle* : L, *pallidus* — *pâle*, en argot *blescht* — *bleak* gris, *to bleach* blanchir — *bleich* pâle ; sa nuance jaune donne la teinte L. *flavus* jaune — *blond* — *blond* — *blond;* plus vif il communique la teinte L. *fulvus* et *furvus* roux — *fauve* rouge clair — *fallow* id. — *fahl* id. Le L. *ferus* fier, farouche et la bête sauvage veut dire en principe la couleur feu de l'animal. Quand le feu noircit l'objet, il devient βλόσυρος noir et par analogie terrible — *pullus* noir — *blaichard* l'encre noire — *black* noir. L'All. *flackern* brûler, flamber n'a pas donné d'adjectif signifiant noir, brûlé. Une nuance moins profonde du noir est le *bleu*, Angl. *blue*, All.

blau, *Le bleu mat* est *blafard*, plombé d'où le L *plumbum*, *plomb*, All. *das Blei*, le métal blanc sombre. Les expressions : *c'est bleu, elle est bleue* veulent dire : la chose est éblouissante, elle donne la berlue, elle a pour effet que l'esprit n'y voit plus clair, et, par analogie, elle est surprenante, incroyable; *en être bleu*, en *bâiller tout bleu* signifient être tout effaré. L'Angl. *to look blank* (blanc) veut dire avoir l'air de ne pas comprendre grand'chose. *Une colère bleue* est une colère noire. C'est *passé au bleu* veut dire : c'est passé dans la nuit, on n'en découvre plus trace. — En Angl. *I've got the blues* veut dire : j'ai des idées noires, appelées sans élimination de subtantif : *blue devils*. Ces expressions démontrent combien il a existé peu de fixité dans la dénomination des nuances de la lumière.

Quand l'air est trop comprimé, il cherche, tant que son élasticité subsiste, à reprendre l'espace perdu, et s'il arrive à se dégager de l'étreinte, il éclate avec un bruit de *paf*, *pouf*, *poue*, *pan*, analogue à celui qui accompagne la décharge d'un fusil. C'est ce bruit, approchant de l'aboiement du chien (appelé pour cette raison *bafe*, Argot Angl. *bufe*, H. *baffen* aboyer) qui a donné l'onomatopée mixte de *bayaf* la petouse, le pistolet. En Argot Anglais le pistolet s'appelle *barking iron* le fer qui aboie. *Aboyer* se disait en St *b'as'* aboyer. H. *bassen* et *bukk* mot auquel ressemble fort le Grec σπάξ le chien. Par analogie *un bayaf* est un aboyeur, un butor. — *Une paffe*, *une baffre*, *une boffette*, Angl. *buffet* est un coup sur l'oreille, assimilé à l'effet d'une explosion d'arme à feu; *un paffe* est le soulier qui

claque sur le sol, à peu près comme le sabot du *piaffeur,* le cheval.

Le bruit produit par un corps dans sa chute contre terre se traduit par *paf* et *pouff. Faire un puff* ou *un pouff* veut dire faire sauter les sous des déposants, causer *un krach*, en G. ψόφος le bruit. Le H. *poffen* veut dire prendre à crédit : il n'y a que le crédit qui soit sujet à essuyer des pouffes. *La rebuffade* est un coup qui fait reculer, au moral, un refus. Les correspondants de *poue* sont πόππαξ — *vox poppusmatis* — *poue*, *pouff* — *puff* coup, *to bump* frapper, *to boom* le bruit du canon — *der Puff* le coup, *pumps* ! le bruit d'un coup et d'une chute. Le Skt a *ban* résonner. le H. *bim bambom* le son du bourdon, comme dans Frère Jacques et *boffen* toucher (terme du jeu de mail), par extension réussir. *Le banban* est l'affligé qui boîte, qui imite en marchant le battail de la cloche, en Skt *pamb*, *pay* marcher. Le mot Normand *alipan* L. *alapa* a pris un peu de la physionomie du synonyme *pan*. Il répond au H. *klap* tape. Les formes nasales *pan* et *pang* d'où le Skt *baγga* le coup, *la beigne* ou *beugne*, Angl. to *bang*, *to bounce* faire claquer, *bane* accident, malheur, Gothique *banja* blessure ont dû se plier, comme presque tous les sons primitifs que le langage populaire découvre, aux exigences du calembour. *Une beigne*, *une beugne* sont des assonances de *poing*, bien qu'ils ne soient pas des coups assénés avec la main fermée. *S'esbigner* veut dire se sauver de l'endroit où l'on peut recueillir des beugnes. Il y a dans ce mot une atténuation de la voyelle radicale toute classique, comme il

arrive dans *illido de laedo.* L'argot a donc des changements de son. Au lieu d'une *beigne* on donne, avec jeu de mots, *un pain (panis). Passer chez Pain* être battu est une personnification du son *pan!* par calembour *pain!* L'habitude de ces personnifications existe depuis des siècles. Elle a été contractée à l'école. Dans les moralités d'avant la Renaissance on voyait figurer des personnages représentant la Vertu, la Sagesse, le Vice, la Trahison, la Fausse Honte. Ceux-ci représentaient, du moins, des dispositions de l'âme humaine avec lesquelles nous pouvons nous identifier tant soit peu, bien que la chair et les os leur manquent. Mais quelquefois on faisait jouer un rôle à Tartelette, Ognon, Vinaigre qui, eux aussi, se mettaient à raconter leurs propriétés physiques et à débiter ce que nous en savons. C'était la chimie et la physiologie personnifiées. La faculté d'idéaliser, d'abstraire, de quintescencier était poussée ainsi à des extrémités ridicules qui devaient la mettre en discrédit. Pain est de la catégorie de Tartelette. Heureusement pour ce personnage, l'équivoque lui donne comme un peu d'esprit. L'habitude de personnifier des qualités, continue dans la littérature moderne, malgré la faveur accordée au réalisme. Causette, Javert (le gaffineur), Gavroche en sont de brillants exemples.

Un corps renflé, comme la boule, le balai, le bourgeon, la bulle, la blague, quand il vient, soit à crever soit à heurter un antre corps, les bruits variés qui signalent ces évènements ne s'expriment pas. Ainsi le Skt *sp'al* palpiter désigne le bondissement d'un corps

rond, d'une boule, et par extension, du cœur, du pouls. Le bruit peut-être très varié ; c'est à nous à le deviner, le mot ne nous donnant d'autre indication si ce n'est qu'il se passe quelque chose comme quand la boule bondit en heurtant un autre corps — φλάω frapper semble se faire par le choc d'une boule, πάλλω ébranler semble imprimer à l'objct ébranlé un mouvement ondulatoire comme de flots, Βλάπτω atteindre paraîtrait la suite du choc d'un corps rond — *palpito* palpiter, *pello* frapper, *palpebra* (Βλέπω regarder, la paupière qui bat) — *la balafre* la marque d'un coup, *une pile* un coup — *a peal of thunder* un coup de tonnerre — *platzen* éclater, faire explosion — H. *ploffen* donner un coup contre terre, *ontploffen* faire explosion, Βλόψ le bruit d'un corps qui s'aplatit en tombant. L'Anglais *to blow* veut dire souffler et frapper. *Une floupée* est une rossade ; *floper* et *veloper* (Angl. *to wallop*) mots Normands veulent dire *frapper*. Ce mot est lui-même une variante de *flapper* battre. congénère avec *floper*.

Une blague, un ballon etc. s'aplatissent en éclatant. Deux corps qui se choquent sont sensés faire la même chose. Ce n'est pas le bruit particulier de l'aplatissement que nous entendons : le langage dit seulement qu'il se passe quelque chose comme lorsqu'un corps arrondi créve et s'affaisse ou s'aplatit en heurtant un autre. Il n'y a pas d'autre bruit dans *palwala* la flaque d'eau — πλακόεις le gâteau plat, πλάξ le plateau — *placenta* — *plaque, place, flaque* — *place* place, *fleck* ou *blot* pâté — *flat* plat (1) — *Fleck* le pâté, *flach* plat, plan,

(1) Voir à ce sujet le développement du sens de *paume, plan*.

den Fladen ou *der Platz* la tarte — H. *vlek* bourg. Le flot dégonflé reprend la forme de la surface plane dont nous retrouvons le sens dans *palava* la flaque d'eau, *palus* — *paludéen*, *flaque* — *plash* flaque d'eau, *to splash* patouiller, *pool* la mare, *peel* le marais — *der Pfühl* la mare, *plätschern* patouiller, *pladdern* et *planschen* plonger — H. *peel* tourbière,' *polder* marais drainé, *flodderen* patouiller. (Skt *pul* submerger, G. πήλος la bourbe). Ici encore le langage ne nous montre l'étang, le marais que comme un flot soulevé. V. au mot flot. — L'idée de l'aplatissement se retrouve dans une foule d'expressions. *La polenta* est une purée de marrons qui s'étend et prend la forme du plat. Son nom est πόλτος — *puls* — *polenta* — *pultacé* — *poultice* un cataplasme — *der Platz* la galette. *Le plâtre* — *plaister* plâtre et *emplâtre* — *das Pflaster* le pavé de la rue et l'emplâtre révèlent dans leur nom le sens original d'une matière fluitante dont la nature est de s'affaisser et de s'étendre tant qu'elle conserve de l'humidité. *Mettre en plan* veut dire porter chez ma tante, mettre en gage sur les planques du mont de piété, appelé *la planque; laisser en plan*, *rester en plan*, laisser, rester en gage, comme au mont de piété, jusqu'au paiement des consommations; *plaquer quelqu'un* le laisser en plan, le planter là. *Flanquer* par terre joue sur *flanc* pour dire avec plus d'esprit plaquer ou flanquer contre terre. *Flanquer* une gifle veut dire plaquer la main sur la figure de quelqu'un. On dit de même *donner une giroflée* (1) à cinq feuilles. — Le lit

(1) Le mot paraît devoir être décomposé en *flée*, mot Normand

s'appelle *le flac* ou *flacul* parce qu'on s'y étend horizontalement ou à plat. *La planche*, la latte, le sabre joue sur planche synonyme de bardeau (V. ce mot) et de brette d'ou bretteur, Angl. *plank*, All. *das plankwerk* ouvrage en planques ou palanques. *Le placard* est une armoire. La signification primitive est *place* pareille au sens du Latin *loculi* armoire, de *loculus* petite place. *La placarde* est une place, une ville, H. *vlek* bourg. Le calembour H. *de plaat poetsen* nettoyer la plaque veut dire s'esquiver (*poetsen* rappelle le L. *putus* nettoyé V. au mot *amputer*). *Le schuflick* est le savetier qui plaque des morceaux sur les souliers troués de l'All. *flicken* rapiécer, coudre des morceaux.

Le choc produit par un corps arrondi aplatissant ou entraînant un autre se retrouve dans : *b'al* frapper, se fendre, — πλήγω id. — *fligo* id., flagello flageller — affliger porter un coup, attrister profondément, *blesser*, *la plaie*, la flèche (Skt pâla. G. βέλος), le fléau — to fling frapper, lancer, flail le fléau, to fly voler, battre des ailes, to flee fuir à tire d'aile — *der Flegel* le fléau, fliegen battre des ailes, H. *de blouwer* le marteau, All. *der Bläuel* le maillet, Norm. flais ou flée fléau. *Une balle de coton* un coup est une paraphrase de bourrade, le coton étant assimilé à la bourre. V. aux mots bourre et emballage. *Une volée de coups* est une image qui fait ressortir que l'esprit a comparé le bras qui frappe avec le battement de l'aile de l'oiseau qui vole. La dalle à paver s'appelle en Angl. flagstone

pour *fléau*, et *gyrus* le tour de bras, suggéré par *girouette*. La *giroflée* est le *caryophyllon* des Grecs.

plaque de pierre; le H. *plagge* veut dire gazon. A la suite de ces déductions nous voyons que le nom du coup est formé, en dernière analyse, de la même matière que le souffle de nos bronches. En effet c'est un souffle vital qui arrondit la boule et celle-ci, par son éclatement ou son choc contre un autre corps produit un son très variable que frapper, floupée, coup etc. suggèrent sans le spécifier. La variété des sons du coup dépend de la nature de l'objet frappé et de l'instrument de la percussion. On prévoit dès lors que la variété des sons ira se multipliant indéfinimenf et que la généralisation s'impose. C'est pour cela que le sens pratique de l'homme ramène toutes sortes de coups à l'éclatement d'une boule ou à son choc contre un autre corps et leur son à celui du souffle vital.

Le mot *bris* est une prosopopée. Au sens poétique c'est comme si un pharynx, en Suéd. *bringa* poitrine, ouvert dans l'objet lésé, jetait ce cri. Le son de briser naît de l'éclatement d'une enveloppe que l'esprit se figure arrondie par insufflation et dont le nom est représenté par le L. *furfur* balle, *brou* l'enveloppe épineuse, *bourre*, *bourse* V. ces mots, et leurs dérivés *barque*, *barrique*. Le bris se manifeste dans *vraçh* déchirer, *vran* blesser, *vrîs*, *brûs*‘ briser, *plus* partager — σπαράσσω déchirer, φάρσος fragment — *frustum* le morceau, *frango* briser, *fragor* le fracas — *briser*, *bris*, *sprique*, *le vrac*, *le bric-à-brac* — *to break* briser, *brittle* fragile, *wreck* naufrage — *brechen* briser, *der Brosam* la miette en G. βλῶμος. *Brimer*, *la brimade* sont des formes éloignées de briser. On *brime* ou

brise un nouveau compagnon, commé on fait avec un cheval pour le rendre docile ou avec une chaussure pour l'assouplir. En Angl. *to break* a horse veut-dire le dresser. C'est ce qu'exprime le mot πράος doux, apprivoisé, dans le fait, brisé. *La bricole* est la souplesse acquise par la pratique; *connaître la bricole* veut dire avoir de la ruse, *un bricoleur* un rusé, un farceur (1). *Le biribi* est un ustensile de voleur servant à faire *fric frac,* c'est à dire à fracturer les portes. Il joue sur *barre*, Angl. *crowbar* biribi. On l'appelle aussi *sucre d'orge*, l'un et l'autre ayant la forme d'une barre. — *Tirer une bordée* veut dire s'écarter du droit chemin, faire la noce, emportés que nous sommes par un vent de dissipation. Ce mot dérive de *bord*. *Bord* et *borne* sont la brisure, la solution de la continuité, le départage. Partager s'appelle *plus* — φάρω — *partior* — *partager*, *partir* — *to partake* prendre sa part, *brink et brim* bord, *bourne* borne — *verbrämen* garnir d'un bord.

La berme, le bord du chemin, répond à *brim*. *Le bran* ou *la balle* qui éclate, qui laisse le noyau, quel qu'il soit, à nu, a donné lieu aux expressions, παύρος dénué, dépouillé — *pauper* — *paupérisme*, *pauvre* — *to spare épargner, bare* nu — *sparen* épargner, *baar* nu, pur. *Parer* enlever le vieux bois, le bois mort, Angl. *to pare* et *to bare* veulent dire dépouiller du superflu, ôter l'écorce, dénuder. *Purus* et *pur* veulent dire nettoyé, que l'enveloppe grossiére est enlevée, que

(1) Dans l'expression : Comment çà va-t-il? *çà bricole,* ce mot rappelle *broncher*, aller cahin cahan, mots qui rappellent *cahot*. V. au mot *broncher*.

le noyau se montre à l'état émondé. *Privé et propre* dans le sens de particulier et de net veulent dire ce qui est séparé de l'ensemble; ce qui ne fait plus corps avec, ce qui est devenu particulier. *La propriété* est donc un bien séparé de la richesse commune moyennant un prix. C'est une part acquise. — *Borgne* ou *caliborgne*(1) veut dire : *borné* de la vue, n'ayant qu'nn œil, qu'un calot dans la tête. *Le calot* est le caillou arrondi, la grosse bille. Sur *pauper* jouent les expressions : *être dans la purée* et *être purotin*. Le sens essentiel de *purée* est une masse écrasée, affaissée, aplatie : c'est *un brouet* épais dont la masse va s'étendant (Skt part'ava étendue), c'est *le brai* qui fait comme *la* pâte; c'est l'Angl. *porridge* le potage épais; c'est l'All. *der Brei*, même sens. Celui qui nous dépouille, qui nous écorche, le spoliateur se découvre dans le mot φώρ — *fur* — *fourbe*, *furtif* celui qui agit comme le fur. — *Bernique*, *nibergue, niberte* sont des mots qui sortent de l'Allemand. C'est *baar nichts* purement rien (*nihil nichts*). Au sujet de *ne* V. Traité, p. 77. Ce *nique* se trouve aussi dans *niquedouille* All. *der nichts thut* un innocent, *un simple*, un *sinve*. — Enlever la peau, ôter la balle, peler se retrouve dans *dépiauter* peler, *bluter* ôter la balle, *boulanger* le bluteur et dans l'Angl. *to peel* peler, *to flay* écorcher, *bald* le chauve qui n'a plus de gazon sur le préau, plus de fil sur la bobine, le genou, le caillou, celui qui n'a plus de bourre sur le paillasson, pour l'expliquer en Argot, *abbalgen* ôter la peau, *das Fell* la peau, *der Balg* id; dans πλήν excepté,

(1) *Calorgne* veut dire qui lorgne du calot.

hormis, *piller* (1), Angl. *to plunder*, All. *plündern* écorcher, dépouiller, dans le L. *praeda* butin, φωρεία le larcin, la déprédation. *Le pli* est une brisure molle n'entraînant pas la solution de la continuité. V. Traité p. 38. *Frotter fricare* est faire des brisures, des plis; *le froufrou* est le frottement d'une étoffe sur elle-même; *le fripier* est celui qui fait le commerce de vêtements usagés; *la frange* en Angl. *fringe* dénote l'effet de fricare : c'est une bande d'étoffe *froncée*, plissée, godronnée et par analogie effilochée; *fraiser* est faire des plissés. L'ancien Français a pour *frange* les mots *frèpe* et *ferpe*. Ces mots se retrouvent dans la *fripouille*, *la frape* qui dénotent l'état de délabrement des habits et la classe de gens qui ne pensent pas à les entretenir. A ces mots répond le H. *frommelen* chiffonner. *Le fripon* appartient à *la frappe*. *La bribe* est un morceau, H. *brok*, Skt *spriç* broyer : ce mot s'appuie sur *briffer* manger, consommer la barbaque. *Le bricard* est là partie d'escalier d'un palier à l'autre; c'est une brisure. *La brèchetelle*, All. *die Bretzel* est une pâtisserie très-croquante qui s'effrite facilement (2).

Nous avons vu que *pan* était le bruit d'un éclatement de l'air comprimé dans un canon de fusil et que

(1) Avoir *un poil* dans la main est un jeu de mots pour dire avoir *une fêlure, une faute, une faille* dans la main. *La fêlure* est la suite d'un éclatement d'une enveloppe, ici *la peau*. Une pièce d'or rend un son terne quand elle est fêlée : on dit qu'elle a une *paille* soit par jeu de mot, soit par un rapprochement défectueux. *Une faille* dans une roche est une crevasse, une fente. *Faillir*, L. *fallere* veut dire l'état de dépouillement et, par suite, du besoin.

(2) Il faut encore rattacher au pli le mot *flancher*, mollir devenir flanchant au lieu de rester ferme : βλήχρος — *flaccidus* - *flaxe* - *to flinch* manquer de fermeté — sich *hinfletsehen* se coucher, s'asseoir lâchement en sont les équivalents.

par suite de notre imitation imparfaite il a l'air de sortir de notre bouche. Quand une enveloppe, un bouton, V. ce mot, crèvent sous l'action du souffle qui les distend, nous avons l'image de l'entrebâillement. Elle se reproduit par l'acte de *bind fendre* — σπάω arracher, σπάδων l'ennuque — *spado* id., *spatha* épée, findo je fends — *espadon, épée* — *spit* la broche, *to spay* châtrer, *spade* la houe — *der Spaten* la houe. L'éclatement est l'effet d'une extension qui se traduit par σπιθάμη empan (V. ce mot, ainsi que paume et pétale). σπαθάω dépenser, σπένδω répandre — *pando* épandre, *pateo* être large ouvert — *patois* le langage du plat pays, *répandre, dépenser, le pas, l'empan* — *span* 'empan, *to spend* dépenser — *die Spanne* l'empan, *spenden* dépenser et répandre et par le L. *spatium* — *espace* — l'Esp. *patio* la cour. — *Pendere* peser, mettre dans la balance et *pendere* de la deuxième conjugaison marquent la tension (l'extension) que le poids exerce sur le corps qui le soutient. — *L'éclat* le morceau arraché s'appelle *puṭ* écorce, *pat* arracher dépouiller, *puṇya* pur (1) — σπάθη l'écorce dont on fait la corde, la corde, πῆνος la toile — *penuria* le dépouillement, *paene* à peu près, *pannus* le morceau d'étoffe — *pan*, — *panneau*, — *fanion*, *gonfalonier*, *pennon*, *gonfanon*, *pénurie* (πένομαι être dans le dénûment) — *vane* drapeau, *pane* carreau de vitre — *die Fahne* le drapeau — H. *spint* l'aubier. Avec *t* nous avons les mots *ripaton* ou *ripatin* des souliers rapiécés (Skt *pata*

(1) A punya se rattachent ποινή — poena — punir châtier — pain — die Pein.

morceau d'étoffe), Angl. *to patch*, All. *der Fetzen* la pièce, le morceau, It. *pezzo* qui est le Français *pièce* et *pasclin* la place pour *patelin* comme *paqueliner* pour *pateliner*. Skt. *padam* place. *Un panas*, *un panailleur* est le marchand de loques et de verre cassé, de *panas* c'est à dire de débris de toute sorte. *Etre panné*, *être pannesard* ou avec jeu de mots *parmesard*, *être dans la panade*, expression qui joue sur panade soupe au pain, veulent dire *être dépénaillé*, fripé, être dans la misère ou dans *la panne*. *Etre panné comme la Hollande* veut dire avoir autant de misère que la Hollande... fabrique de toile, c'est à dire beaucoup. L'argot n'a pas fait de contre-sens, comme on pourrait croire au premier abord, la Hollande étant généralement considérée comme un pays riche. *Panoter* veut dire tendre des lacets; *le panoteur* est le braconnier. *Se repagnoter* est se moucher avec un carré de toile. *Etre en panais* joue sur *panais pastinaca* et veut dire n'avoir que la chemise sur le dos. Par l'assonance de *panais* avec *fanion, pennon* on l'appelle le drapeau : le drapeau passe, arborer le drapeau blanc. Le mot *pantalon* est peut-être pour *pannellone* avec *t* euphonique, le drap dans lequel on enveloppe le bas du corps des enfants. L'argot l'appelle *pantalzar*, la toile *pannus* qu'on tire de bas en haut, idée qui se trouve reproduite dans *la grimpante*. *La panoufle* est la *pantoufle* faite de lisière de drap. *Panteler* est imiter l'ondoiement du pennon, du drapeau qui flottent au vent : c'est être secoué par l'émotion. *Se panader* est une corruption de *se pavaner*, V. au mot paon.

Le son des lèvres *b* répété a formé les onomatopées qui expriment l'acte de boire. *Le bébé, le bambin* en prenant le sein, la poupe (comme on dit au Centre) ou le biberon ne fait entendre d'autre son. Les plaisants que la dive bouteille ou la chope met en veine ont joué sur l'onomatopée primitive et l'ont remplacée ainsi par une foule de rimes ou d'assonances. Nous allons passer la revue des vraies onomatopées formées du son concomitant à l'acte de boire ainsi que de leurs caricatures. — *Boire* s'appelle *pâ* la potion — πίω boire — *bibo, poto* id., *pipire* sucer, allaiter — *imbiber*, (Skt *pinv*) *boire, boisson, potion, buvoter* (1), *papette* — *to bib, to pimple* biboter, buvoter, *beverage* mot plus juste que *breuvage* où le *r* a changé de place, *pap* la papette, le laitage — *die Pappe* le brouet clair pour les enfants — H. *feppen, fuiven, pimpelen, pooyen* boire. — L'eau claire s'appelle *ap* — ὄπος le suc — *potus* la boisson — au Centre *effe* eau, *évier, abée* — *eaves* le cheneau — *die Aue* le pré irrigué, *Haff* havre. Le radical de boire *bi*, le *p* de potion riment avec *pie* l'agasse, L. *pica*. Le jeu de mot étant plus amusant on dit de la *pie* pour du vin et *pier* pour boire. *La pive, le pivois* le vin, *la bibine* la boisson avec la terminaison diminutive *ine* qu'on trouve dans cantine, *le bibard, le bibassier* le buveur, mots qui désignent également le vieillard qui rabâche, rappellent *pi* de *pie* et le *b* de *boire*. *Pomper* veut dire : aspirer comme la pompe; delà être *pompette* et avec jeu de mots *avoir son pompon*. V. au mot

(1) *La ripopette* est un mélange de restes de vins servis de nouveau.

pomme. Le pompon conduit l'esprit dans la série des ornements du chapeau. Pour varier l expression on n'a qu'à choisir : aussi bien on trouve *avoir sa cocarde, son panache, son plumet, son plumeau* et même *avoir sa barbe* parce que le plumet, le panache étant faits de plumes ont des barbes, ce qui pour l'argot justifie assez l'expression précitée.

La série des panaches étant épuisée l'anonyme farceur s'est mis à dépecer la plume pour trouver une expression neuve. Malheureusement celle-ci nous conduit trop loin de boire et de pompette : on ne la comprend plus du tout n'ayant plus l'homonymie pour nous guider ; il faut intercaler dans la série des comparaisons le terme pompon, égal à plumet, pour justifier l'expression avoir sa barbe. Le plaisir cesse quand il faut se donner tant de peine pour comprendre ; il faut même faire un effort pour ne pas en vouloir à l'originateur d'être si ingénieux et ne point gâter la satisfaction qu'il en éprouve sans doute : les énigmes du sphinx étaient plus dangereuses mais moins difficiles. Cependant, par une indulgence qui est certainement réciproque, ces expressions forcées, basées sur des assimilations impossibles, ne manquent pas dans le langage courant ; p. e. *passer à tabac, chiquer sans tabac* s'expliquent à la fin, mais auparavant il faut avoir étudié l'algèbre du calembour pour saisir ce qu'il y a de raison. Ce qui a pu faire penser aux *barbes* de la plume c'est l'expression *se rafraîchir les barbes* pour la bouche, H. *bakkebaard* la barbe sur les joues. Esp. *las barbas* le menton, Skt *paxman* la moustache.

Ainsi *badouiller* veut dire se rafraichir les *bades* (lèvres) et ensuite boire avec excès. *La bamboche* d'où *bambocher* avec le sens de boire et manger avec excès, en It. *bombare*, *bombettare*, rime sur *bambin*. Boire un coup, avoir un coup de vin a pu suggérer les calembours *être paf* être ivre et *du paf* de l'eau de vie, *s'empaffer* s'enivrer. *Paf* est le bruit de l'air qui s'échappe brusquement. Il est *pavois* veut dire il est paf parce que le mot rime avec *pavois* It. *pavese* le pavillon (1). *Piper la linotte* pour siffler, boire fait penser à la pipe, le tuyau, le chaume dont on se sert pour aspirer les boissons glacées. Le chaume appelle *la buse*, l'objet qui lui ressemble, dont on a fait *buser* (2) et *bouser* boire, *bousin* le cabaret. *Le bousingot* le cabaret joue sur son homonyme, qui dans le Centre veut dire l'avorton, le dernier de la couvée tout envahi par la bouse du nid. L'Angl. *to bouse*, H. *buizen* boire, tuber sont des trouvailles équivalentes. *Le bousin fondu* est le mastroquet qui a fait faillite. Fondre implique que le pauvre diable maigrit de sa perte, que son bedon lui entre dans le dos, car bouse a rappelé devant l'esprit du malicieux faiseur de mots *la poche* gonflée (V. ce mot) et par association le ventre. Le propriétaire du bousin, du lieu où l'on boit s'appelle *le bauce* et avec jeu de mots *le Bauceron* (la Bauce), réminiscence du mot Flamand *baas*, patron, ou comme dit l'argot *le singe* (*simia* la

(1) En It. *padiglione* de pandere, étendre. Le sens est analogue à *tente*.

(2) Notons en passant que les seins s'appellent *les bessons*, Ang. *biestings* le premier lait, le colostre, All. *der Bietz* le lait jaillissant du pis (pectus) avec un son *pst* (Skt *bis* lancer). On les appelle également *bossoirs*, allusion au devant au navire en *bosse*.

ressemblance humaine). C'est à *baas* que se substitue *le bousin*. En somme *le bousin fondu* est le bauce du bousingot à qui la faillite enlève son embonpoint. Ce n'est pas que l'enfant qui est sans pitié quand il s'amuse. — Le mot *le bauce* rappelle le Skt *pati* maître celui qui commande, Angl. *to bid*. Le mot *bistrot*, le cabarétier est formé d'un débris de *buse* et d'une contraction de la deuxième partie de *mastroquet*. Le langage du peuple à la conservation duquel ne veille aucune académie et qu'aucune grammaire n'a réglementé reste dans la main de ses créateurs une matière plastique qu'ils façonnent à leur gré. Ce mot et tant d'autres en fournissent la preuve. *La bastringue* est un cabaret de tout à fait second ordre; c'est aussi *la guinguette* de bas étage. La fin de ce mot est formée de *trinquer* V. ce mot Traité p. 24. *Le bec* du *pichet* (Angl. *piggin*), la petite cruche en terre a servi pour former les mots *picher* boire. Les correspondants de *pichet* sont l'Angl. *pitcher* cruche, *beaker* gobelet, All. *der Becher* la coupe, It. *bicchiere* id. et *pignatta* pot. *Le picotin* est probablement, à l'origine, un vase à bec comme le pichet : ainsi s'expliqueraient *le picolo, le picolet, le picton* pour *piqueton, la piquette, le pichenet* le vin. Ce dernier mot joue sur *pichenette*, la chiquenaude, la détente d'un doigt qui le fait arriver sur le nez dont *nette* et *naude* sont des déformations, V. au mot nez. *Picher* rappelle *picchiare* It., frapper. V. au mot *beugne*. — *Le bec salé* est le buveur toujours altéré. *Le pochard* celui qui joue du pichet, du bocal et remplit la poche de son ventre. C'est une paraphrase de *sac à*

vin. Se pocheter (1), *se pocharder*, veulent dire s'enivrer. *Le rigolboche* est le bon vivant qui se pocharde gaîment en rigolant dans les *rigolbochades*, les festins à boire et à rire. Une *boucanade* synonyme de *rigolbochade* est un jeu de mots sur *boucaner*, fumer, en parlant de la viande et du poisson. Le hareng saur ou fumé, en H. *bokking* rappelle *boucaner*, fumer, skt *pac'*. — *Le pichet, le picotin* sont des mesures d'une capacité modérée. Il faut qu'on ait bu vaillamment pour avoir son *boisseau* (L. pyxis, Angl. bushel) sans calembour. *Le boisseau* se présente à l'esprit parce qu'il rime avec *boisson* et qu'il sert de mesure. *Le poivrot* le soulographe et *se poivrer* se soûler sont synonymes de *bec salé*. Le poivre et le sel donnent soif. — *Le pot* est la copie industrielle d'une enveloppe végétale qui contient la graine et que l'imagination a assimilée à une boursoufflure quelconque : skt *spôta* tumeur, *b'âṇḍa* vaisselle — πύθος — *pithœgia* fête des tonneaux — *vas, vase, bidon, pinte,* — *pod* capsule, *pot* pot — der *Pott* le pot, die *Hambutte* le gratte-cul, *der Bottich* le fût. Les mots *fût, pipe* (fût) ont été formés ainsi. La *bouteille* appartient au même ordre d'onomatopées. V. au mot *bateau*. De là *potiner* boire, jouer du pot, avec jeu de mots. *Avoir sa pointe* joue sur *pinte* : il veut dire avoir bu. *On se pique le nez* à force d'avoir des pointes. *Avoir une pistache* avoir

(1) Le mot *poche* devient par allusion *la baguenaude. La baguenotte* est le portefeuille. *La bacreuse* est la poche creuse, la poche. Le ventre et la poche s'appellent aussi *bauge,* All. *der Bauch* le ventre — avec jeu de mot *bocal. Le bocal* est l'instrument à boire, *poculum* en Latin.

bu, joue sur le mot πιστάκια — *pistacia — pistache*, fruit assimilé au *pois*. V. ce mot. *Pitancher* boire s'inspire de *pitance*. *Avoir son poteau* dit qu'on a potiné, pinté. *Le poteau* suggère à l'esprit le *poteau kilométrique* : c'est là un degrè de poteau ou d'ivresse bien sérieux déjà ; mais il y a un état d'ébriété plusieurs fois superlatif : c'est quand on a son *poteau télégraphique*. *Poteau* par lui-même est ce qui est posé sur pied, ce qui se tient droit. H. *poten* planter. V. au mot *pied*, en skt *pad* être ferme. L'acte de manger exige l'intervention des *babines*. On les voit s'ouvrir avec la bouche partageant chaque mouvement de la préhension, de la mastication, de la déglutition et les entend répéter plus ou moins distinctement le son qui leur est inhérent et que nous avons figuré par le *b* et ses nuances. La forme la plus simple de l'acte est représentée par *pi*, *psâ* manger (All. *die Speise* le mets).— ἴψ le ver qui mange le bois, *obsono* acheter (onéomai en G.) des victuailles, *epulor* manger — *babouiner* manger, c'est-à-dire faire marcher les babines avec allusion au *babouin* (1) le singe. *La pampine* est la sœur de charité, la sœur nourricière. *Les bades* se retrouvent dans *badigoincer* (2) manger (*guancia* en It., en All. *die Wange* la joue, partie de la bouche). Les dents s'appellent chez Hésychius φάγονες les mangeuses, parce qu'elles font partie de la bouche et que les joues, en All. *die Backen*, *die Wangen* suivent leur mouvement. *Backe* se retrouve dans *rabâcher* dire toujours la même chose. —

(1) *Le babau* ou *bau* est le masque effrayant qui dit *bou!*

(2) B*ouder* en Angl. to *pout* exprime une grimace des lèvres. Le *poutoun*, Méridional, est un baiser.

Le son radical qui a formé *bouche*, *bucca*, skt *pic'a* menton, congénère du L. *faux* et de son cri *vox* la voix — donne aussi *b'ax* manger — βέκκος le pain — φάγω manger — *pasco* paître, *pacage*, *pâture*, *anthropophage*, *pignocher*. L'Anglais a l'équivalent du mot *bouche* dans *beak* bec et celui de *balots* lèvres dans *bill* bec, celui de *manger* dans *to pick* becqueter la graine en parlant des oiseaux. En All. *die Backe* veut dire la joue et *picken* becqueter. Le mot *bec* se retrouve dans *becquetance* la mangeaille, *bègue* l'avoine (L. *pinguis*, gras, bien nourri). *La bauge* la nourriture joue sur *bauge* ventre, skt *b'uj'* manger. Les mots *bidoche* la pitance et *la biture* la grosse consommation répondent à l'Angl. *to bait* nourrir, *to bite* mordre. *Bicher* veut dire mordre en parlant des poissons; *biger* embrasser, donner une *bise*. Le Skt a comme correspondants de *biture* *vaṭ'*, *baṭ'* être gras, Angl. *fat* gras, *to batten* engraisser, *to abet* amorcer, exciter. Au moral par métaphore *better* et *best* meilleur, le meilleur veulent dire au concret ce qui nourrit davantage. *La boëte* dont on a beaucoup parlé à propos de la question de Terre-Neuve est un mot Normand équivalent à *bait* amorce; de là *boëter* *to bait*, au moral *to abet* amorcer, taquiner. *Badouiller* est manger, boire d'où la *badouillerie*, *le badouillard*. — *La barbaque*, *le barbaqui* est la nourriture; *la barbacane* est par prosopopée la bouche, la meurtrière, l'ouverture ménagée dans un mur pour l'écoulement des eaux. — Le radical qui a produit *pharynx* (le premier *a* est enthétique) a donné *b'ṛi* nourrir, *vṛiṇ* manger — βιβρώσκω manger — *voro* dévorer

— *bread* le pain, *to fret* ronger — *fressen* manger, *das Brod* le pain. *Briffer* et sa variante, le calembour *fripper* veulent dire manger. Ce sont les Patois de la France qui fournissent la plupart des mots de l'Argot de Paris. On le conçoit facilement en pensant qu'à ce moment, seulement un tiers de la population Parisienne est née à Lutèce la Belle et que Paris a été de tout temps très-hospitalière. Ainsi au Centre on dit *friper* pour manger, *la fripe* pour la friandise. Dans telle chanson provinciale on entend : « les rats l'auriont « *briffé*. — Il n'en restiont plus qu'la têto et l'bout de « ses riboués » (ses souliers rebouisés). — Barboter se présente en Skt et en G. avec des formes à peine distinctes : *b'arv* manger — φέρϐω id., βάρβριξ la gencive. *Barbouiller* veut dire se salir dans un barbotage (où il y a à manger et encore plus à boire). Le poëte Colletet avait fait des vers sur le bassin de Versailles. Richelieu les goûta fort et les paya largement. Cependant, à l'idée du fondateur de l'Académie le passage « la canne s'humectant de la bourbe de l'eau » aurait gagné si la canne avait barboté dans la bourbe (en G. borboros), comme il fait en réalité. — Il est vrai que humecter (1) n'a ni le sens ni le son de barboter, car ce mot, bien que nous ne voyions plus dans barbe que le poil qui recouvre le menton, rappelle toujours à l'oreille le son bucal et par là l'acte du bec. *Le barbotin* est le nom du butin qu'on va *bouloter*, dépenser d'une façon quelconque. *Barbotter* un prisonnier est examiner ce qu'il

(1) *Humecter* veut dire aspirer des lèvres; c'est une variante du son *b* de boire. *Humor* est le liquide; *humecter* signifie mouiller.

a sur lui à son entrée en prison, de là *le barbaudier* le surveillant. Ce transport du sens de fouiller avec le bec, de barboter au sens de *examiner* le place à côté des mots βραβέυω — *probo* — *éprouver, prouver, preuve* — *to prove* — *prüfen* examiner, dont cependant il n'est pas la réédition. En effet la mastication et la déglutition (goûter, V. ce mot) sont une façon de se rendre compte et d'apprécier qui reviennent à l'idée quand il faut juger de la valeur de n'importe quoi. En H. *een proef* une épreuve veut dire un échantillon par où l'on juge du reste et *proeven* goûter. *La boustifaille* est ce qu'il *faut* pour manger, synonyme du H. *mondbehoefte* ce qu'il faut pour la bouche. *Bouffer*, *le biffre* la nourriture, *bouloter* jouent sur *bouffi* et *boule*. Dans *biffre* l'Argot se rencontre avec le Skt *pîv, pinv* nourrir, engraisser, et avec le G. πίων gras — *pinguis* d'où *pingouin*. Dans n'importe quel pays la bouche remplie qui va et vient pendant la mastication, donne aux joues l'air d'être bouffies et la forme de deux hémisphères qui dansent. *Pimpeloter* manger rappelle *la pompe*, bien qu'il n'ait pour but que de faire entendre le *bb* des lèvres, qui accompagne l'acte de manger aussi bien que celui de boire. Le Skt *valbh* manger fait supposer que la bouche exécute le même mouvement que lorsqu'elle *balbutie*.

La parole est la voix des choses qui sont présentes à notre esprit. Elle rappelle le son des évènements de notre vie propre et de toutes celles qui s'agitent autour de nous. Une fois l'évènement devenu souvenir sous la forme d'une image, le son par lequel il a frappé notre

oreille revient à la bouche, toutes les fois que cette image surgit dans la mémoire, soit parce qu'elle reste devant les yeux par une préoccupation continue, soit parcequ'à nouveau des sensations semblables nous la rendent présente. Aux animaux, aux plantes, aux choses de la nature inerte nous avons donné des noms selon les impressions que notre contact avec eux a produites sur nos sens et notre esprit. En même temps que le souvenir de ces impressione revient à la pensée le mot qui les a incorporées se présente aux levrès. Nous mettons souvent une impression et le mot qui l'exprime à la place d'une autre, mais toujours pour rappeler la même chose. Par exemple, le cou du canard et des oiseaux de son espèce, les chénoidés, est un des détails qui frappent le plus dans leur forme. La gueule qui s'ouvre rend chez nous comme chez les animaux qui ont cet organe à peu près formé comme le nôtre un son guttural *chan* d'où χήν l'oie, le Skt. *hansa, cygne*, L. *cygnus*, où *cy* est réduplication et *gn* repprésente le *quan-quan*, *ciconia*, *cigogne*, *canne*, *canard*. Si l'on appelle cet oiseau *canard* ou comme en H. *gans,* oiseau-cou, oiseau quan on veut rappeler que l'animal, surtout sa sœur l'oie. a le cou très caractérisé. En lui donnant le nom de *barbotteur* on le rappelle par le nom d'une autre impression. V. au mot barbotter. *Canard* et *barbotteur* rappellent donc le même oiseau parce que le quanquan, le quiqui et le barbottement le distioguent suffisement des autres créatures. Pourquoi les noms ne sont-ils pas les mêmes, pourquoi y a-til une différence qui pourrait paraitre incompréhensible comme celle de *equus* et *caballus* ? — On

vient de le voir, c'est parce que le le canard produit une foule d'impressions selon que l'esprit est frappé de tel détail de son idiosyncrasie vivante. Le fait qui produit chacune de ces impression rêvet un son particulier et çhacun de ces sons, devenu mot, désigne l'ensemble par un procédé instinctif qui nous fait indiquer la partie pour le tout. Qu'on l'appelle *palmipède* et l'on fera naitre l'impression qui a produit les sons et les onopatopées *palma* et *pes*. V. ces mots. Avec le nom *anatide* nous voyons le canard nageur, celui qui se plait dans l'eau et nous avons l'impression qui a produit l'onomatopée *nager*. V. ce mot. Le langage nous présente le volatile par un bout : le tenant ainsi, c'est notre faute si nous ne le tenons pas tout entier. Le mot *pilet* nous le prèsente comme un oiseau se signalant par son bec. V. ce mot. Quelque désir que l'on ait de s'amuser ou de se moquer du travail étymologique, on aurait mauvaise grace à chercher à renouveler sur les synonymes: *canard*, *palmipède*, *anatide, oiseau aquatique*, *barbotteuse*, *anseride*, *pilet*, *chénoïde* l'effort burlesque de transformer étymologiquement *caballus* en *equus*. V. Traité, p. 160, parce que ces deux mots se ressemblent comme sens. On conçoit que tous ces synonymes fournissent la la preuve qu'on a comparé le canard à d'autres animaux, qu'on lui a reconnu une somme de propriétés qui existent séparément ailleurs et que plus un même objet a de noms mieux il est connu. Combien serait triste l'état de notre langage, si non de nos connaissances, si pour tout ce qu'il est, pour tout ce qu'il fait, nous étions forcés par la pénurie de notre vocabulaire à dire : *can* au lie

de pouvoir le désigner par tant de noms descriptifs. *Barboteur* n'est donc pas le même mot que *canard*, bien qu'ils appellent tous deux devant l'esprit le même oiseau: par contre la *canule*, la *canne* le roseau, le *canon*, le *canal*, le *canivet*, le *cheneau*, le *chenal*, le *caniveau* sont à peu près le même mot étant formés du même radical et ne signifient pas du tout le même objet. Il n'y a de commun entre eux que l'idée de gorge, de conduit semblable au quiqui et à cette partie du canard d'où sort son *quanquan*. L'Italien nomme notre gosier un *canal*, un tuyau de roseau dans le verbe *tracannare* couper la sifile ou le sifflet comme dit l'argot des criminels.

La parole se manifeste d'abord par le mouvement des lèvres *b'an* parler — ἔπω parler, ὀμφή voix, mot dans le quel on voit se dessiner l'autre labiale, le *m* que nous expliquerons bientôt — *ep os* — *épique*, *babiller*, *papoter*, *potiner* — *to babble* babiller — *papeln* id. *Babiller* devient l'expression pour lire, faire *bb* des lèvres en épelant les mots, de même que *legere* remuer la langue pour lire, tout comme si l'on parlait ; delà la *babillarde* le journal, la lettre, l'All. *papperlapapp* les potins interminables. — Les levres s'appellent, comme nous avons vu, les *bades*, son composé du mouvement labial *b* dont la langue emboîte le pas en faisant entendre le son *d* quand elle touche le palais. Delà *bader* parler sans dire grande chose, Skt. *vad* dire, *paṭ* parler et lire. Les lèvres s'appellent aussi les *badigoinces ;* tout l'attirail de la phonation a pour nom la *batterie*, mot qui est comme toujours, un essai de reproduction du son na-

turel échoué dans le calembour et n'ayant de l'onomatopée que le premier son. La bouche, par une assonance caline, s'appelle le *papillon*. Au Centre elle s'appelle *papette*. Les mots qni représentent l'idée de commandement etc. sont représentés par *pat* demander avec autorité — βασιλεύειν être commandant de troupes, être roi (ἴλη le peloton, la cohorte), ποθέω désirer, demander — *peto* pétitionner, *postulo* — *postuler*, *pétitionner* — *to bid* commander — *bitten* prier, *gebieten* commander, ainsi que l'Angl. *to bode* annoncer, *entbieten* mander, Skt. *bodhaga* informer. C'est à ce radical que se rattache *bauce* le despote, le maître, en argot Angl. *boss* le patron.

Bettauder mendier est l'équivalent de l'All. *betteln*, Ang. *to beg*. Le son du Skt. *b'âs* se confesser se répercute dans φάω parler — *fateor* dire, *confiteor confesser*, *fatum* la dictée du sort — *confesser*, *fatidique*, la *fée*, le *farfadet*, le *fade* la part du butin attribuée par le sort. — *Viper*, *viouper* hurler comme le chien, pleurer sont formés d'un cri *ou* qui avec la labiale a donné Skt. *hwê* invoquer, *b'â* interjection pour appeler — ὀυάι — *vae* — *ô* — *woe* — *weh*. *Das Weh* le mal, la douleur. — *Bouffeter* s'emploie pour *bavarder*, ainsi que *baver* qu'on paraphrase en disant: dépenser de la salive, tailler une bavette. Il est naturel que ces expressions prêtent à des échanges avec celles qui décrivent d'autres opérations de la bouche, celle-ci présentant dans differents cas des aspects à peu près semblables et proférant des sons dont il n'est pas toujours facile de saisir les nuances. Au Centre on dit *bavouiller* et en Français *baffouiller*

pour avoir la parole embarassée, s'énoncer mal, par ce qu'on est gêné ou parce qu'on n'est pas maître de son sujet. Un *pavillon* est un racontar, toujours avec assonance et calembour sur *papillon* la bouche. La *bouche*, le *bec* se retrouvent dans *bogue* le nom, *bigorne* papotage, *bigornion* blague, bourde, *bigorniau* Auvergnat, charabia, par jeu des mots *bigorneau* (biscornu) le coquillage, un *Rebecca* quelqu'un qui est mal embouché, qui réplique, qui *bougonne* toujours. Autant de mots, autant d'onomotopées manquées volontairement et n'ayant du son naturel que le commencement *b*. Se *rebéquer* veut dire s'aboucher de nouveau. *Bonir*, le *bonisseur*, le *boniment* veulent dire blaguer, le blagueur et la blague qu'on adresse aux bonnes gens, aux gogos : ce sont des allitérations à des mots tels que *bader*, *baver*, *bouffeter*. Ces mots jouent sur *bon*. Le *boniment* est la sauce piquante à laquelle on arrange une viande médiocre. Le Skt. a le radical *bn* dans *b'an* dire, *b'anj* parler. Le *bécheur* est le hableur : le mot dérive de *bec* et joue sur *bêche*. *Bêcher qq*. est entamer sa réputation comme avec une *bêche*: c'est une rime qui fait entrevoir un sens complexe ; c'est une expression sylleptique qui réunit *bec* et *bêche*, *le pic*. *L'avocat bêcheur* est celui qui abîme la partie adverse, comme si l'on pouvait laver son client avec la crasse de l'adversaire. L'équivoque de *bêcher* avoir un bagou inique a été poussée plus loin. *Bêcher* a conduit à *jardiner*, si bien qu'on ne manque pas de dire: *jardiner qq*. faire du jardinage. A ce jeu on devient incomprehensible pour la plupart des Français, sans parler des étrangers. Ces expressions sont des amusettes

dans la conversation, mais indignes du langage sensé. *Bajoter* joue sur baiser : il veut dire parler. Le patois se rencontre avec le Skt. *b'ix* dans *bigotter* mendier, Angl. *to beg* demander. Le *bigot* est celui qui prie baucoup, mais comme il y en a qui prient pour qu'on ait une bonne opinion de leur dévotion, il est devenu synonyme d'hypocrite. L'All. *beichten*, le H. *biechten* signifient se confesser, primitivement parler, Skt. *vac'* Le *bagou* est le flux de bouche, Skt. *vac'* parler. — Les *balots* les lèvres, Angl. *bill* le bec, ont donné *balauder* mendier, *baloter* pour bouloter. L'Angl. *blubberlips* désigne des lêvres gonflées, des lèvres balottantes. *Bléser* est *balbutier* remuer les lèvres d'une façon embarassée et faire entendre en même temps un zézaiement Le Norm. *bauber* marque l'embarras de la bouche dans l'énonciation des mots. Le mot Angl. *bill* se retrouve dans *pilet* canard de petite espèce. - De même que le *mufle* et le *museau* comprennent le nez et la bouche, le *bill* auquel répond *pilet*, le bec-canard, à suggéré le *blaire* le nez. L'Angl. *to blurt*, l'All. *plärren* crier, vociférer sont comme le *blaire*, le *pil*, qui crient. Au Centre *pile*, *pilon* et *piron* veulent dire oison, en patois H. *pielhen* poule à bec, canard. On les appelle en répétant leur noms : *piele! piele!* conme on dit au Centre : *biberi! biberi*!

Le son radical *bal* se transforme naturellement en *bar* dès que le *a*, cessant de glisser sur la langue abaissée, se fait guttural dans l'intensité de l'énonciation. C'est à cette façon d'articuler que nous devons le Skt *barbara* le langage incompréhensible où l'on ne voit

que le mouvement des balots — βάρβαρος — *barbarus* — *barbare* — *brogue* l'argot, de même que les expressions pour le langage articulé *barh*, *varh*, *b'riu* parler, *prac'* interpeler, *b'ranc'* nom des dialectes employés dans les drames - φράζω parler - *praeco* le héraut - *phrase* — *brangle*, *to brawl* criailler, quereler, *to brag* parler gros, se vanter, *to prate* causer — *sprechen* parler — H. *spreken*, Skt *spṛic* id., *praten* babiller. Parler d'un ton interrogateur ou de prière a produit *brahma* prière, *praç* demander — *proco* je demande — *briguer* — All. *fragen* demander en It. *bramare* désirer. *Bredouiller* est parler un langage confus, mal conçu. C'est un terme de mépris qui rappelle le bruit des *bardouilles* et *prout*! H. *een boer* un rot avec assonance à *borborygme*. Parler *bredibreda* est bredouiller, avoir l'air de dire Breda (1) (Ville de Hollande signifiant Eau-large). Le H. a encore le mot *proesen* pour éternuer, s'ébrouer et éclater de rire (2). *Brailler*, *bruire*, *braire*, *bramer* sont formés du même son radical. — Le mot *schproum* est une orthographe naïve du mot All. *Gebrumm* le grondement, le frémissement : b'rγga bourdon — βρέμω — *fremo* — *frémir*, *bramer* — *to purr* ronronner — *brummen* gronder. L'organe a nom en H. *pram* le sein, la poitrine.

La bouche, *le bec* est capable de serrer, de tenir. Le bec de l'oiseau qui pique, qui tient répond par sa forme et ses actes à *l'épine*, à *la pointe*, à *la pioche*, *au peigne*,

(1) En Skt *prat'* étendu et *a* pour *ap* eau.

(2) Les équivalents de ce mot sont *bourde* le gros mensonge qui fait éclater de rire, Angl. *sport* la plaisanterie, H. *boerten* dire des bourdes, plaisanter.

au poinçon, à *l'épingle* (en Angl. *pin*). Mettre au clou se dit également bien : mettre au *pégole*, H. *spijker* le clou, Angl. *peg* la pointe, *spike* la barbe de l'épi, All. *der Speicher* l'armoire, la penderie, L. *pungere* poindre. — La bouche servant d'instrument pour saisir, pour serrer a incorporé son activité dans *pax* prendre, *paç*, *spaç* lier – πήγω prendre, figer — *figo* fixer — *ficher*, *faisceau*, *figer*, *fixer*, *pincer* — *fang* (1) la griffe, *to pack* serrer, *to fasten* lier — *fassen* et *packen* saisir, *fangen* attraper, *fest* fixer. Le poing πύξ — *pugnus* — *poing* — *finger* le doigt qui serre, V. plus haut, *fist* le poing — *der Finger* le doigt, *die Faust* le poing — H, *vinger* doigt, *pink* petit doigt, Skt *spaç* toucher du doigt — le poing est la main qui serre, acte analogue au serrement pratiqué par la bouche. L'Argot s'est emparé de ce radical : il en a fait *piger* prendre, *pégrer* voler, *la pègre* la corporation des voleurs, *le pognon*, *la pesce*, *la pèse*. *la pèze*, *la pezotte* et avec suppression de la première syllabe *la zozotte* pour dire l'argent qu'on palpe, qu'on serre dans son poing ; il en a formé également *pesciller* et *pescigner* qui veulent dire picorer, pégrer, prendre de la pèze. *Piquer un fard*, *un soleil* veulent dire attraper des couleurs ; *piquer son chien* attraper un peu de sommeil, dormir le jour comme le chien ; *piquer son renard* être surpris par des nausées, renarder, goupillonner.

La bouche étant capable de se serrer prête son nom au poing. Par suite du jeu de ses articulations cet

(1) Le Skt *panc'a* — πέντε — *quinque* pour *hwinhwe* — *cinq* — *five* — *fünf* veut dire le poing, les cinq doigts.

organe peut offrir l'image vivante du compas. De là les noms *b'uj'a* courbe, *bâha* bras — πῆχυς le coude, πύγη la hanche, la fesse — *Callipyge* — *Callipyge* — *bough* branche, *to bow* courber, *elbow* coude — *biegen* courber, *der Bug* l'épaule. — *Le poing* représenté comme frappant a donné *la pige* l'heure qui sonne, en It. *picchiare* frapper, *la bogue* la montre qui sonne les heures, *le bocard* le moulin, *boxer* donner des coups de poing. Le coup se montre dans le Skt *b'anj* frapper, *pun's* broyer — πυγμή le pugilat — *pugno* je combats, *pinso* je pétris, *pistor* le boulanger — *inexpugnable, pugilat* — *to pounce* frapper, *to poke* pousser, *to bang* choquer — *pochen* frapper. *Un bochon* est un coup de poing, *la pichenette* un petit coup sur le nez, représenté par *nette*; *la bince* le couteau qui frappe, Skt *pic'c'*, *vic'* séparer, scinder. — *Le peigne Allemand* désigne les cinq doigts. Le peigne étant composé de pointes montre le bec qui pique, qui point (1). *Se peigner* veut dire se prendre par les cheveux. — *Piquer* se retrouve encore dans *le pégoce* le pou qui pique les gosses et dans *le pégocier* le pouilleux; de même dans *péniche*, en H. *spitsneus* nez pointu, le bateau à nez ou bec pointu et par assimilation une grande chaussure.

C'est par les mouvements de la bouche, par ses bruits, par les différentes formes qu'elle sait prendre que nous exprimons les mouvements de notre être conscient, de la vie de notre âme. L'esprit, pour exprimer ce qu'il ressent se sert des sons dans lesquels s'incorporent les

(1) *La bécane* la locomotive joue sur *bec* et sur *bécan* oiseau, variante de *fifi* : l'un et l'autre sifflent.

sensations qu'il éprouve. Ainsi le dégoût trouve son expression dans le souffle *f* au moyen duquel nous éloignons un mauvais air ou indiquons simplement qu'il y a quelque chose qui pue, un mauvais air, un ventcoulis. Le son *f* est représenté en Français par *fi*, Angl. *fy*, *faugh*, *foh*, All. *pfui*, H. *foei* fi et *verfoeijen* faire fi de. Le son *f* s'ouvrant un passage entre le palais et la langue fait rebondir celle-ci contre le palais et provoque ainsi un bruit que nous notons par d. t. s etc.. De ce radical ont été formés *pûti* (1) la puanteur — βδελύσσομαι abhorrer — *pudet* on a honte, *repudio* je regrette, *fastidio* je suis dégoûté de — *pouah*! expression de dégoût, *répudier*, *pudeur*, *pouacre* sale — *bad* mauvais en Argot *vain*, au Centre *c'est peut* c'est laid en H. *vies* dégoûtant — All. *pfui* fi dont on n'a pas formé de mot. — It. *oibo*, *puh* pouah! — Le peu de cas que l'on fait d'un objet, l'indifférence, le mépris s'expriment par *put*! interj. qui dénote le mépris, *push* mépriser, *bush* et *s'punt* id. — *bah! put! ouit! ouitche!* Angl. *fudge!* des bêtises. *Piau! la piaû!* jeux de mots sur peau equivalent à l'exclamation : des balançoires, des blagues! La prévention pour le jeu de mots a substitué *foin* et *foin de* aux mots *bah, put!* — Le mépris se marque en crachant. On évacue la salive en l'amenant aux lèvres (*p*) et en soufflant dessus (*s*) : L. *respuo* rejeter — *conspuer* — All. *spotten* se moquer de — Suéd. *spe* la moquerie V. au mot *sputation*. — *Bafouer* est un composé d'un mot qui subsiste dans l'It. *beffare* s'ébouffer, *pouffer* de rire et *fouer* que nous retrouverons. *Le bouffon* est

(1) *Vis'* Skt est l'ordure, V. au mot vésouiller.

celui qui amuse par de grosses plaisanteries. D'après le mot c'est un gros bouffi, quand il rit du moins, qui nous fait pouffer de rire. *Se fouer, se fouter de* sont les onomatopées du son méprisant *put, foin! Une bagatelle* est une chose qu'on méprise, qui fait dire *bah!* comme les mots populaires *foutaise* et *foutaison* expriment des choses qui amènent aux lèvres un *ft! Une fichue affaire* en est une qui dans le fond ferait dire *put, ouitche* mais qui ne laisse pas que d'être embarrassante. Il n'est pas *fichu* de rien faire de bon veut dire qu'il ne fiche rien de bon, que la vue de ce qu'il fait provoque chez nous *un ouitche* de mépris; *il est fichu, il est mal fichu* — sa vie ne vaut plus un souffle; *c'est fichu* — c'est mal fait; *se ficher de* (1) — se moquer de, par une assonance à l'*fs* du sifflement, au *p* de put, au *ou (w)* de *ouitche* etc. En It. *ficarsi* faire claquer les doigts est le geste de celui qui se fiche. *Un fico* n'est peut-être qu'un calembour sur le mot fischiare siffler. En Provençal *ficharse* veut dire se moquer. *Fichtre, fouchtra, foutre!* marquent qu'on est ennuyé de toutes ces fadaises, de toutes ces bagatelles. — *La pochade* le croquis burlesque, All. *die Posse, der Spasz* le plaisir — H. *poets* marquent qu'il y a de quoi rire. Le son primitif *ps* est celui de l'air qui s'échappe pendant le rire. *Se baucher, se baucoter* veulent dire se moquer. Ces mots jouent sur *bauge*, sur *bag* de *bagage*, sur l'All. *Bauch* le ventre. Quand on rit le ventre se dresse. *Embabouiner* duper n'est qu'un jeu de mots sur *embobiner*. V. aux

(1) V. au mot *badiner*.

mots *babouin* et *bobine. Le bateleur* (1) est le pitre (H. *Pieter* Pierre, pierrot), le bonisseur des tréteaux de la foire. Ces mots représentent des onomatopées manquées par leur originateur à cause de sa prévention pour le jeu de mots. *Baver* veut dire parler, *la batterie* l'attirail de la parole. — *Battre Job* signifie ainsi amuser le gobeur, par jeu de mots *Job*, *le battage* la tromperie. La porte une fois ouverte au calembour, on en profite : *battre* conduit à *bateau* et en prenant monter dans l expression synonyme : *monter le coup* on a monter un bateau à quelqu'un, chercher à le tromper. *Le bateau* rappelle à la mémoire *le ponton, le pont à bac* et *le pont* : de là *couper dans le pont* croire au boniment et devenir dupe. — *Basteler* veut dire faire du batelage, professer le métier de bateleur.

La bise est le vent qui siffle : le son a l'air de sortir de notre bouche, effet inévitable de notre imitation. Le mot *bizarre* montre dans notre nature quelque chose qui ressemble au caprice du vent qui se lève et s'abat sans cause connue. L'It. *bizza* veut dire colère subite, emportement, l'All. *böse* fâché, Danois et Suéd. *bister* courroucé, Skt *bib'atse* se fâcher.

Un puant est un orgueilleux qui trouve tout mauvais, qui fait *fi* de tout excepté de lui. L'orgueil s'appelle, par jeu de mots, *le piaf*. L'inanité, le vide, le vent qui est au fond du cœur, de l'intention, d'un acte, s'appelle *la vanité. La pompe* est l'inanité des exhibitions publiques, l'enflure du style; *le faste* une parade vaine et odieuse; *la fatuité* l'inanité de nos prétentions.

(1) Le Skt *push* veut dire mépriser; l'Angl. *fudge*, foin de.

Ces mots sont formés de la même matière que *put*, *foin* et *ouitche !* ils s'appellent l'un l'autre. La colère est une animosité violente accompagnée d'un gonflement de l'estomac (stomachor), qui cherche à se soulager en soufflant : ce sifflement s'appelle *bisquer*, variante de *bise* et de l'Italien *bizza* qui a donné *bizarre*. *Avoir son bœuf* est un jeu de mot sur *bœuf* qui veut dire qu'on a l'estomac tourné, qu'on manque sa digestion, qu'on a des flatulences, qu'on est gêné, ne pouvant éclater contre le prochain. *Bœuf* est une onomatopée manquée qui indique le mot *bouffi* (1), Angl. *puff* une bouffée de vent. *Bœuf* est aussi une expression à laquelle l'esprit a recours pour dire ce qui est bêtement étonnant : un succès *bœuf* un gros succès. Le Sanskrit a l'onomatopée *b'amba* pour désigner l'orgueil, et *b'am* pour faire comprendre l'idée d'irritation. Celui qui a des accès de colère est *le bœufier*. — *Le dépit*, Angl. *spite,* H. *spyt* semble indiquer que l'on se mord les lèvres ; Angl. *to bite*, All. *beiszen* mordre.

L'éclat de rire fait dire *pouff* à nos joues, gonflées par le souffle retenu : de là *s'ébouffer* rire aux éclats. — Avancer les lèvres pour marquer la mauvaise humeur a donné le son de *bouder* et avec jeu de mots *bouffer*, Angl. *to pout*. — L'étonnement nous fait ouvrir une grande bouche : *bè* (2), *bà*, *bah !* Autour de ce mot pullulent les variantes et les jeux de mots :

(1) Le Skt. *bimba* disque marque l'objet arrondi par le souffle; *vap* tisser semble vouloir dire : enrouler sur une bobine. V. aux mots bombe et bobine.

(2) Le Skt *p'ut* interjection veut dire qu'on ne comprend pas.

baba, pape, papasse, papote qui veulent dire étonné. *Pocheté* par jeu de mots veut dire épâté, ébahi, ébaubi, Angl. *abashed*, H. *verbaasd*. *Le baba* est celui qui s'épâte de tout, βέκκος. Le verbe *s'épâter* lui-même est un jeu de mots sur *bah!* L. *papæ*, G. βαβαί. *Abafointé* veut dire étonné, mais en même temps qu'on est indifférent pour l'objet qui cause l'étonnement. — V. au mot foin. Rester *bouche bée* équivaut à être interloqué. *Le pigeon* est un sinve, un simple qui se laisse enjoler par d'honnêtes apparences. Les variantes de ce nom sont *bige, bigeot, bigeois* qui riment sur *biger* donner un beccot. *Un badouillard* est un niais : sa grosse bouche et ses discours ont l'air de l'affirmer. — *Un béard* est un homme tranquille : il n'a la bouche tiraillée par aucune passion.

Le bec pris pour la figure comme il arrive avec le mot Latin *os*, bouche et physionomie devient le terme pour le masque et ses expressions. *Le babouin* est le masque dont on se couvre le visage pour se préserver de la piqûre des abeilles quand on va châtrer les rayons. Le jeu de mots *faire la babou* veut dire grimacer, H. *bietebaauw* l'épouvantail, la malebête. *La boubane* désigne la perruque au point de vue du déguisement. *Le pignouf, le pignoufle, le pignouflard* est un mufle. Pour les former on n'a eu qu'à changer ce dernier mot en un des homonymes de bec. — Le masque effrayant est *le bau*, V. plus haut. Il effraie les enfants en disant d'une voix sourde *bau* bruit qui imite l'aboiement du chien, Skt *b'as* effrayer. H. *boeman,* le babau, l'homme qui fait bau ! La figure mys-

térieuse de certains singes leur a valu le nom de *babouin*. — *La frasque*, Angl. *freak* la grimace, le caprice semblent s'appuyer, comme l'Allem. *das Fratzengesicht* la figure grimacière, *die Fratze* la grimace, sur *pharynx* et ses opérations, Angl. *to fret*. All. *fressen briffer*, manger. *Das Gefräsz* en All. veut dire la figure (la bouche qui mange). Saisir par le regard, par les yeux est synonyme dans le langage de prendre avec la bouche. Quand on veut comprendre une chose qui fait notre surprise, notre étonnement, notre admiration, nous ouvrons les yeux pour voir, la bouche pour saisir, le nez pour connaître par l'odorat; dans cet ordre d'idées on dit de même *dresser les oreilles :* on voit les enfants et les personnes naïves qui ne s'observent pas ouvrir même les mains comme pour attraper l'objet qui frappe les yeux. Les sons radicaux qui ont fourni les noms de la bouche ou de ses actes vont reparaître ici avec le sens de voir : *av* observer — ὤψ le regard — *optica* — *optique* — *ophthalmie* — *to spy épier* — *spähen* espionner, skt *paç*, *spaç* surveiller. *L'opinion* est la manière de voir. *L'option* s'appelle probablement ainsi parce qu'elle se fait d'après le jugement des yeux. L'Angl. *hope* l'espérance, All. *die Hoffnung* expriment la perspective du bonheur. C'est le regard tourné vers l'avenir. *L'expectative* exprime la même idée par un radical congénère que nous verrons de suite. Le H. *vooruitzigten* les vues d'avenir, la perspective, l'All. *die Zuversicht* l'espoir expriment la même idée par un terme synonyme. — Remarquer s'appelle *rebouiser ;* ce mot veut dire aussi donner un

nouvel aspect, retaper, requinquer (1) : de là *un ribouis, un ribis* un soulier réparé, un dix-huit (deux fois neuf). *Pimper* veut dire regarder avec une nuance de brutalité, Angl. *to peep* regarder indiscrètement. Le sens de regarder, de saisir par la bouche, ce qui le rend synonyme de comprendre, apprendre se trouve exprimé avec la racine bucale dans : *spaç* regarder, id. — σπέκλον le miroir — *speculum* id. — *specio* voir — *respecter*, *haruspice*, *espiègle* abréviation du Holl. *Uilenspiegel* miroir des hulottes, des farceurs — *to spy* épier — *der Spuk* le revenant, le spectre, *das Gespinst* id. — H *het spook* id. — Le mot *expectare* parvient à signifier attendre parce que l'objet de l'attente et du désir nous font diriger les regards vers l'avenir. De là l'adaptation Anglaise *expectations* ce qu'on peut attendre. (Rester dans *l'expectative*, observer l'attitude de quelqu'un qui attend venir les choses). L'Anglais *in abeyance* veut dire en perspective. — Aller en *vacquerie* joue sur *vache*, *vacque* dans le Nord, L. *vacca :* le sens est aller flairer une aventure, épier un coup à faire, rebouiser. — Le phonème *bades* lèvres revient dans le Skt *bud'* reconnaître, *bud'di* l'intelligence, la lumière de l'esprit, le coup d'œil, *bud'da* le sage, le savant, *Bouddha*, *b'oda* le réveil — *qadauder, le badaud* le museur qui regarde des choses peu intéressantes, *béer* aux corneilles, ne rien faire ; *abadie*, *abadis* foule qui regarde, allusion au nom de *Abadie*. *Badaud* et *bud'da* sont des sens divergents de

(1) Ce mot rappelle *le quinquet* de l'inventeur de ce nom. Le sens est : présenter sous un nouvel aspect, une autre lumière, retaper.

la même idée. *Badauder* marque un état très-inférieur de la curiosité : *bud'da* est comme σόφος — *sapiens* — *sage*, *sapience*, *savant,* celui qui regarde pour connaître. L'Angl. *to bide* attendre est une variante de *expectare* et du H. *verbeiden* id.; *to abide* rester et demeurer, Skt *vid* habiter, sens auquel se rattachent le Suéd. *bo* id., *by* village, *bygd* voisinage, l'All. *das Bühl* le hameau, qui semblent avoir pour sens primitif celui de muser sur place, de s'arrêter dans sa course vagabonde, anal. à celui de *maneo* qui veut dire rester, demeurer et dont le sens propre est muser. V. Traité, p. 71. *Baguenauder*, par allusion au jeu de la baguenaude et au fruit, est par lui-même un composé de deux homonymes de *bec* et de *nez* ayant le sens de courir çà et là, de perdre son temps à muser, dans le fond, de rebouiser (Skt *vaktra* bouche, *vâgdala* lèvre) et de renifler selon le sens de l'Argot. — Le tremblement des lèvres *bb* annonce la peur, l'ébranlement des nerfs : *b'î* crainte — φέβομαι je crains — *hydrophobia* — *gallophobe* — All. *beben* — H. *beven* et le fréquentatif *bibberen*. — Le beccot étant le signe de la réconciliation, l'accord s'exprime par se *rabibocher* se réconcilier, *çà baise* on tombe d'accord, se *rapapilloter* jeu de mots sur *papillote* et *papillon* s'accorder de nouveau. *Un baiser* se dit en Langue d'Oc *poutet* de *pot* ou *pout* la lèvre, *la bade*. Un petit museau, un mignon s'appelle *poutouno*.

Le mot *bouche* est une adaptation Gauloise du L. *bucca* formé du radical *buc* et de la terminaison *a* avec redoublement du *c*. *Buc* est le son naturel de l'organe :

Grâce à l'onomatopée, il en devient le nom. Tel que le son le représente, il ne paraît composé que des lèvres et du gosier : ce sont du moins les seules parties de la bouche qui se soient fait entendre quand le grammairien a noté ce phonème. — Nous venons d'entrevoir que le son des lèvres peut être accompagné de chacun des sons propres aux différentes parties qui composent l'appareil complexe de la bouche. Celle-ci étant l'organe de la respiration et de la nutrition, tous les actes se rattachant à ces deux fonctions doivent forcément se traduire en sons spéciaux, sensibles et perceptibles pour l'oreille. Les sensations intérieures qui précipitent ou ralentissent la respiration aboutissent également à la bouche et s'exhalent par des cris particuliers. En conséquence le corps du mot, c'est-à-dire la façon dont on le prononce, l'épelle ou l'écrit, change, selon que les lèvres, le gosier, la langue, les dents, le palais, le nez, seuls ou réunis, contribuent à l'acte de cet organe complexe et simultanément au son qui en résulte. C'est la somme des sons spéciaux de chacune des parties de l'organe mises en jeu qui composent les radicaux primitifs et constitue ainsi le fond des mots que l'onomatopée en a formés. Les nombreuses consonnances que l'Argot met à la place d'onomatopées d'origine ne comptent pas. Nous avons vu comment il prend des mots homonymes tout faits dont le sens lui fournit l'équivoque recherchée : comme cela il n'a pas à se donner la peine de reproduire le son et avec lui le sens intégral tels que la nature les présente. Il se contente de mots qui riment avec le son naturel dont il a la per-

ception au fond de son oreille. Il aime le calembour, surtout celui qui ajoute quelque chose au sens qu'il faut exprimer. Ainsi dans l'expression : *il a son bœuf,* qui veut dire il est bouffi, il est gonflé de colère, il souffle la colère, le mot *bœuf* est une rime du mot bouffi, mais qui ajoute au sens que la colère, l'animosité est de la taille d'un bœuf.

La métathèse de *bucca* bouche est *gobe*, *gaffe*. Ces mots qui veulent dire gosier, reproduisent les mêmes sons dans l'ordre inverse, tel qu'il en existe dans le bruit de l'acte même. Dans le cas présent c'est le gosier qui sonne le premier en s'ouvrant pour saisir et cette ouverture entraîne celle des babines qui font entendre leur note à elles, le *b*. Dans *bouche* ce sont les lèvres, l'orifice qui entraînent les autres sons, c'est-à-dire la voyelle et la gutturale : aussi bien, ceux-ci sont-ils en quelque sorte secondaires. C'est pour cela que le sens de bouche prédomine bien que le gosier ait sa part avec *uc*. *La bouche* est donc *une gobe* et *une gobe une bouche*, All. *die Backe* la joue. A cause de la prédominance de la partie de l'organe indiquée par la première lettre, nous ne prenons pas ces mots comme équivalents bien que la même activité des mêmes parties de l'organe produise la somme égale des éléments sonores qui constituent leur radical. La différence d'ordre dans la mise en mouvement des organes établit donc une différence fondamentale entre *bouche* et *gobe*. Il n'en est pas de même quand la lettre initiale, comme p. e. le *b* de bouche est remplacé par une autre labiale, car les mots qui désignent la bouche se rencontrent dans le

langage aussi bien avec *m* qu'avec *b*. Ces deux labiales sont jumelles (1). Le son *m* se prépare quand nous pressons les lévres l'une contre l'autre : il se produit quand elles se desserrent. Si au lieu de les séparer simplement pour l'énonciation du son, nous chassons au dehors l'air contenu dans notre bouche, nous énonçons *f*, *b*, *p*, *mb*, *mf*, etc. — Le *b* et le *m* étant jumeaux, ces deux lettres se trouvent volontiers ensemble, p. e. : Skt *ap* et *ambu* eau, *cubo* et *accumbo* je couche. Le *m* n'étant pas soufflant et par conséquent incapable d'exprimer la respiration, le gonflement, nous ne rencontrerons pas de mots avec *m* dans lesquels ces actes soient incorporés. Il n'y a d'exception à faire que pour le cas où la bouche est prise pour le nez, synonymie qu'il est d'autant plus naturel à établir que la bouche suit les mouvements de cet organe et semble aspirer en même temps que lui. — Les diverses onomatopées produites par l'organe labial désigné par *m* se rangent dans les mêmes catégories que celles du phonème *bouche*. Les mots qui vont suivre sont donc simplement des variantes avec *m* du mot *bouche* avec le sens de lèvres ou d'ouverture de l'appareil phonétique et par synecdoche des organes secondaires qui en font partie. Ainsi au Centre on dit très-bien j'ai mal à mes bouches pour j'ai mal aux lèvres, en Skt *vâgdala*. La bouche sous sa dénomination de μύτις *le museau*, en Skt *masta* tête par synecdoche, se confond avec *la mâchoire* et les joues, parce que, quand la bouche agit, on voit plusieurs de ses parties se mouvoir à la fois. De là les

(1) Le son soufflant de *m* est *f*.

noms de *muk'a* bouche et voix — μάσταξ mâchoire — *mandibulum* id., *maxilla* joue, parceque le mouvement des deux est simultané — *mandibule*, *maxillaire*, *mâchoire*, *le mégot* le bout de cigare mâché — *mouth* la bouche et le verbe *to munch* mâchonner — *der Mùnd* la bouche et *schmunzeln* bouder. *Le museau* désigne aussi bien le nez que la bouche et par synecdoche toute la figure : Skt *muk'a* visage — μύκτηρ le nez, la trompe *mugil* — *le muge* (1) la grosse bouche, le poisson ainsi fait. *La mandibule* est une variante de *bade*, *maxillaire* de *bouche*. *Les balots* reviennent dans la variante μύλλον lippe, grosse lèvre, μύλλος le mulet — *mulus* id. *mulet* (2), dans le Limbourg H. *moon* variante de *mond* museau, bouche, All. *das Maul* la bouche. Le *meulard* est le veau (*meugler*, *beugler*); *malarder* expectorer, rejeter de la bouche. *Les babines* ont leur son équivalent dans *le mufle*, All. *der Muffel* l'homme aux grosses lèvres. Les autres langues ont le radical, mais elles n'en ont pas formé de substantif désignant l'organe en lui-même. Ainsi *marmara* murmure — μεμφομαι (3) marmotter contre, H. *mompelen* exprimer son mécontentement tout bas — *mimus* le mime, en Skt *mâja*, qui simule le jeu d'une autre mine — *to mump*,

(1) Les mots correspondants peuvent manquer en Angl. et en All., mais les radicaux existent avec un sens synonyme, comme Angl. *maw*, All. *der Magen* la bouche, la gueule pour l'estomac, *mögen* aimer, suivre les désirs de l'estomac, où se rattache le Skt *mag'a* bonheur.

(2) Le correspondant Angl. existe dans *meal* le repas, All. *das Mahl* id. — Le son de la bouche, du museau évolue dans *to mewl* tirer la bouche, pleurnicher, All. *schmollen* réchigner, dans le G. μειδιάω rire, variante de *badiner*. V. au mot *bâtard*.

(3) Un mauvais trait de la bouche exprime la haine μισέω d'où misanthrope et le Skt *mis'a* envie.

to mumble manger comme les enfants et les vieillards, *to mope faire la moue,* bouder, être triste; *mumps* la moue, *to mumble* parler indistinctement — *müffeln* manger la bouche close. — Tous ces mots comprennent un radical qui avec ou sans terminaison aurait pu signifier la bouche (la marmouse, la barbe qui entoure la mâchoire et suit ses mouvements). Le nom du *bufle* congénère du Skt *mahî* vache se confond avec celui de son *mufle :* l'un et l'autre sont formés du son *mu* avec répétition de la labiale. Le H. a *buffelen* et *muffelen* manger à bouche close, de sorte qu'on n'aperçoit que le mouvement des lèvres; de là H. *buf* une bouchée (*le buffet* le garde-manger), Skt *bam'* mâchoter.

Parmi les noms exprimant un acte volontaire ou involontaire de la bouche et commençant par *b* on trouverait à rapprocher *baver, babiller, bibarder, bibasser, bavarder, bouffer* etc. qui tous marquent un son de la bouche produit dans des circonstances différentes. Le mot *mine* sert d'expression pour la figure toute entière, mais ne désigne que la bouche selon la valeur du son, Suéd. *mun* bouche. Ce radical *mn* se montre dans μινύρομαι se plaindre, tirer la bouche — *minae* menaces, c'est à dire figure qui présage des malheurs — *menace* — *mind* l'esprit, l'imagination, la mémoire, la faculté qui conserve les images, les formes des choses et les enchaîne — *die Minne* le souvenir, l'amour en Skt *mind* aimer. *Montrer monstrare* veut dire rendre présente, retracer la figure des objets, *monstrum* le signe analogue à l'Angl. *beck* signe. *Le masque* qui désigne toute la figure est à l'origine le nom de la bouche seule.

Il se retrouve dans *maja* (1) la mômerie, *maxa* l'hypocrisie V. Traité p. 124, dans σμύχω mâcher — *moschus* le jeune bufle — *mâcher*, *manger* — *to munch*, mâcher — *mucken* et *muchzen* bouder, être rancunier, *munkeln* parler tout bas (μογγὸς qui parle la bouche fermée, Skt *manmana* chuchotement — Suéd. *mask* mite qui ronge, la larve, *le mouton* la larve du charançon — H. *masker* et une variante *mom* le masque (2) — Angl. *to mumm* masquer — All. *die Mummèrei* la masquerade, la bouffonnerie. — *La marmouse* est la barbe. Ce mot est composé de deux sons bucaux dont le premier se retrouve dans *marmoter*, *marronner*, *marmonner* et l'autre dans museau : la signification naturelle du mot serait donc museau, bouche. — *La margoulette* est la bouche : ce mot se compose de *mar* signifiant la bouche et *goulette* gueule. *Margoulette* et son synonyme *marmotte* passent du sens de bouche, gueule à celui de caisse fermée, *malle* analogue comme sens à *muette* V. ce mot. De là *le margoulin* le petit marchand forain qui vend à la boîte et *margouliner* vendre au détail, porter la marmotte comme le margoulin. — Le Grec a encore formé le mot Μόρμω le masque horrible, l'épou-

(1) Le Skt *maja le mage* est une variante de bud'da le sage et un congénère de rebouiseur et de mouchard.

(2) Le produit de la bouche s'appelle d'après une de ses variantes *mucus* la mucosité. Il faut y rapporter *le muche* l'honnête jeune homme qui devient facilement la dupe des roublards, variante de *pigeon*. *Le mousse* le petit matelot est représenté comme quelqu'un dont le dessous du nez est encore humide. Il n'y a pas honte : il y a en Espagnol Las mocedades del Cid, le poëme qui chante la jeunesse du Cid pour prouver que tout jeune et par conséquent peu considéré on peut avoir de la valeur. *S'amucher* la figure veut dire : se donner des coups sur la figure, sur la bouche, alias des *mandoles*, mot qui rappelle museau, (H. *mond*).

vantail, variante de μόρφη la figure. Ces mots nous ramènent à *marmouse* la barbe. Le mot du Centre *marmouser* bavarder lui restitue son vrai sens de bouche. Il y a le même échange en Grec entre πώγων dont le son dit *bouche* et dont le sens est *barbe*. De même le L. *mentum* le menton veut dire en All. *der Mund* la bouche entière. *Le marmouset* est la figure laide, *le marmot* le singe, l'enfant. *Mornos* et *mornée* veulent dire *mor* bouche et *nos* nez, donc museau. — Le mot *Vermouth* imité de l'All. *der Wermuth* est un doublet de *armoise* et sous sa première orthographe une mauvaise représentation graphique du Grec et du Latin *artemisia*. Le mot Allemand semble faire allusion au sens de *wehren* et de *Mund*, l'herbe qui défend à la bouche d'approcher : les mamans, en effet, pour détourner les poupons du sein frottent la mamelle avec le suc de cette herbe. L'Anglais, aussi peu fixé sur le sens, en a fait *wormwood* le bois contre les vers. *Artemisia* est le nom de l'absinthe, l'herbe de la vierge. *Artemis* est le nom de la Pucelle Grecque, appelée Diane (1) et Phébé comme Reine de la nuit. V. Traité p. 91. Les surnoms de l'absinthe sont *la verte, la perruche, le perroquet. Allumer le mistouf* est une expression de l'argot qui veut dire éclairer une figure de la lumière du regard, l'examiner. *Le mistouflet* est le poupard, l'enfant gâté; *le maffion* l'enfant éveillé, le petit museau. — *La mornifle* est un coup qui atteint le *mor* (V. *mandole*) radical de la bouche et *le nifle* le nez (V. *renifler*). *La mandole* représentant le coup, *le mandolet* devient le nom

(1) V. au mot diurne. L'Argot l'appelle la luisante.

du pistolet à un coup. *Le moirmoufe* est l'enfant joufflu de *moir* pour *mor* et *moufe* qui rime avec *mufle.* Embrasser sur la bouche, sur le mufle se présente avec ce radical dans *moufier* embrasser, *le moutier* (Angl. *mouth* la bouche), *le mounin* le baiser (Suéd. *mun* bouche). *Le mafflu, le moufflet* l'enfant joufflu, le mot Normand mataflu id. sont des composés d'un radical rappelant la bouche et de *flare* souffler. — *Le mouflon* est le chevreuil muflé. On dit *le mufle* pour caractériser le nez et la bouche de la race bovine ainsi que des cerfs. — *Le mouchard* est le nom de l'image, du portrait qui reproduit la figure. L'Argot, abandonné à ses propres ressources, retrouve par comparaison des mots analogues à *imago, imitor* l'image, *imiter*, reproduire la figure, la bouche. V. Traité p. 62. Le Skt, à la suite d'une comparaison similaire nomme le miroir *makura.* *Le moucheron* par jeu de mots est le petit minois d'enfant, *le morbec* un composé qui dit la même chose deux fois. *Le môme, le momaque, le mômard, le momignard* désignent toujours l'enfant par sa petite bouche qui fait m m.

Le nom du *meunier* le poisson blanc présente dans son orthographe une déformation du mot Berrichon *meugnon* le chabot qui a grosse bouche comme le muge, le mulet, le goujon, (gave) en H. *moon.* Dans le Berry ce nom indique aussi le museau. *Le macaque*, au Centre *maca,* Angl. *monkey*, Esp. *mona* la guenon rappellent leur masque étrange, leur babouin, au sens de l'argot. — *Le margouillis* (1) est le vomissement et par prosopopée

(1) La boue *paγka*, la bourbe sont représentés dans le langage comme

la boue qui sort d'une bouche, d'un égout, d'une canalisation quelconque. Delà *le margoulin* celui qui fait du margouillis, du gâchis, le gâcheur, le mauvais ouvrier. Nous avons vu comment le son *margoulette* indique la bouche : *le margoulis* représente ses cris et par assimilation le scandale. *Le moure* la figure mignonne joue sur amour. L'expression *un moule à claques* cache un mot comme l'All. *das Maul* la gueule (V. mulet) et joue sur *moule* la forme. Or *le moule* est le modèle. *Moule à claques* est donc, grace à l'équivoque, et une figure qu'on claquerait plutôt qu'une autre et la forme où se moule la main. *Moule* (2) est la contraction du latin *modulus* la norme, la mesure. *La mesure* est dans la main. Celle-ci emprunte son nom à la bouche telle que nous la connaissons par *mounin* baiser, Suéd. *mun* bouche. Ce que l'esprit L. *mens* médite, la bouche se le marmote tout bas et la main le mesure quand la justesse de l'idée et la pratique le permettent.

Le Skt. a *man* penser, *méd* méditer variantes de *bud'* reconaître, rebouiser. La mesure qui est dans la main s'emprime par *mâtra* — μέτρον — *metrum* — *mètre* — *meter* — *der Meter*. *Modus* la norme, le mesure d'après laquelle se font les choses en est une variante, ainsi que *modius* le muids, la mesure. *Le moss* est une déformation de l'All. *das Masz* la mesure de bière. — *Malarder* veut dire, comme nous avons vu expectorer ; il rappelle le L. *mala* la mâchoire, dans

un produit de la bouche. Le *péché* en L. *peccatum* signifie la boue, la souillure.

(2) La *moule* L. *musculus* est le coquillage qui s'ouvre et se ferme: μύω fermer. *Une moule* est un homme sans vigueur.

d'autres langues la bouche ; il est homonyme et congénère de μύλος la dent molaire, en Argot *molard.* V. au mot *moulin.*

Le museau, le nez aspire, sent, souffle, coule, etc. Tous ces verbes paraphrasent des actes s'exprimant par les noms du nez, du museau. Ainsi μύτις le museau se retrouve à l'état actif dans *musser* flairer. Ce qui exhale une odeur empestée s'appelle d'après le museau reniflant: *matka* — la punaise — μίνθος l'excrément humain, doublet de fiente — *mutire* puer — Norm. *émeutir* puer — All. *des Mist* le fumier — H. *muf* qui sent le moisi. De même les bonnes odeurs que nous aspirons s'appellent d'après le museau : μίνθα — *mentha* — *menthe* — *mint* — *die Münze.*

L'Angl. *mugwort* veut dire absinthe, l'herbe qui parfume. Le L. *mephitis* l'odeur soufrée, *méphitique* se retrouve dans *mofette*, *mouffette*, Méphistopheles, All. *müffen* et *mücheln* sentir le moisi, puer. *Le muguet* emprunte son nom à son parfum, de même que *le musc* qu'on nous donne à aspirer : μόσχος — *muscus* — *musc* — *musc* — *der Muskus.* L'Argot a fait de ce mot, par antiphrase: *mouscailler*, fienter. Les fraises du bois s'appellent *les mousses* à cause de leur parfum. *La mousserie* est la chaise percée. — En terme de voleur *musser* veut dire sentir. — *Le flair* est dans son sens plus étendu l'exercice d'un organe ou d'une faculté qui nous renseigne sur l'identité des personnes et des choses, sur leur valeur, etc. C'est pour celà que l'examen, la reconnaissance s'expriment par le radical qui a formé museau. Le museau agit dans μαστεύω examiner, interroger, μαν-

θάνω apprendre - *mathesis* - *mathématique*. *Remoucher le pante* veut dire l'observer; *remouchicoter* chercher le vent d'une aventure. L'agent de police a été comparé au chien de chasse qui s'élance, le nez sur la piste, à la poursuite du malfaiteur; de là les mots *mouchard* en Skt. *mâja* celui qui flaire, observe et *moucharder*, *mouchailler* épier. *Etre mouchique* (1) à la police être dans le nez de la police joue sur *mougik* le paysan Russe et se rattache peut-être aux démêlés des nihilistes avec la police Française. Dans le composé *Rupinkoff* un Russe *Rupin* ou *urf* nous avons un débris de noms Russes, servant d'indice pour la nationalité du Monsieur *urf*. (V. au mot chickmann). *Le mouton* est quelqu'un qui musse, qui moucharde. Sa spécialité est d'espionner ses codétenus. *Un morne* a le même sens : c'est le mouton avec allusion à mornos la bouche, le museau qui mouchicote. *Etre en quête de* s'exprime également par une autre racine de la bouche, que nous avons déjà rencontrée dans *marmouse*, *margoulette* : c'est *marauder*. *Le maraud* est le quêteur d'aventures dans son mauvais sens (2). *Le marpeau* ou *marpaut* est le niais qui regarde bouche bée sans comprendre ; *peau* semble être mis à la place de *bah*. V. ce mot. *La maraille* est le nom de la multitude, des badauds. *Mazette* (3) marque d'étonnement. Ce mot contient le son de museau

(1) En Skt. *bogika* valet, palefrenier; l'homme à gages, Skt. *boga*, La variante est *mû* lier, faire un pacte.

(2) Le sens de courir les aventures se trouve dans *miter*. synonyme de *chaparder* V. ce mot. *Miter* est faire comme *mitis*, comme le *matou*.

(3) *Mazette*, mauvais petit cheval est une variante de *Mœhre*, mot All. qui veut dire jument et qui se trouve dans *cauchemar*, le succube avec allusion a chevaucher et couche. L'Angl. *hagridden* exprime une idée analogue : chevauché par les sorcières.

qu'on suppose entrebâillé, cherchant à comprendre les merveilles qui s'offrent aux yeux, Angl. *amazed* étonné.

C'est également le nom du marpaut. *Faramineux* marque l'effarement lisible sur la mine. Le radical *mar* employé pour exprimer l'étonnement dans le mot *maraille* fait le même office dans *miror* j'admire, c'est à dire j'ouvre la *marmouse*, *la margoulette* en me laissant aller à la contemplation. *Gaffer les mirettes* démontre l'assimilation, presque constante dans le langage, des yeux et de la bouche ; le sens est ouvrir les yeux, gober de la bouche et des regards. Les correspondants dans les autres langues sont : *ma* connaisance, *smar* penser, *vismayé* s'étonner — μερμαίρω j'examine — *miror* — *admirer*, *remarquer* (1) — *to mark* faire attention — *bemerken* remarquer. *Démarquer* le linge s'appelle *démorfiler*, retirer le fil qui marque le nom et en quelque sorte la figure du propriétaire. *Mur* revient au Latin *os* bouche et figure, μόρφη figure, équivalent au Lat. *forma* (le même son que *mormo* V. ce mot), It. *morfia* la figure. — *Le maroufle* Suéd. *murfvel* veut dire primitimevement un homme d'un aspect commun. C'est une variante de *mufle*. — Le regard intérieur, l'âme qui subsiste en nous active quand l'observation à cessé s'exprime par le nom de la bouche. Nous savons que l'attention de l'esprit venant aboutir à elle, devient sonore et rend un son *b* ou *m* et qu'ainsi le regard qui est muet entre dans le domaine du langage de la façon la plus naturelle. Ainsi ont été formés *mati* pensée — μήτις — *mens* — *mental*, *démence* — *mind* l'âme — *die*

(1) Le Skt. *marmika* est l'homme savant, pénétrant.

Minne l'amour, le souvenir, das *Gemüthe* l'esprit, le cœur. — Le mot *morningue* la monnaie dérive de μνάομαι — *mnâ* mentionner — *mentionem facio* je fais mention, *moneo* j'avertis, *monstro* je montre, *moneta* — *monnaie*, *monument*, *admonester* montrer — *to remind* rappeler — *das Merkmal* le signe, *das Denkmal* le monument. La monnaie porte l'effigie du gouvernant et l'indication de sa valeur. *Morningue* rappelle *mornos* la figure, l'effigie. *La mémoire* est la vue présente des choses passées. L'idée première d'observation persiste dans le nom. C'est par l'observation que l'âme s'eveille et s'éclaire. Tous les peuples l'ont pensé et exprimé ainsi : *smar* qui se souvient — μνεία la mémoire — *memor* qui se souvient — *mémoire* — *to remind* se souvenir — *das Gemüthe* ce qu'il y a de pensée et de sentiments dans le cœur. Le Skt. place le courage dans la pensée : sans doute qu'il la suppose forte parce qu'elle est bonne et juste : *manjus*. L'Anglais *mettle* a dévié : c'est la témerité. Le mot All. *der Muth* place le courage également dans la pensée. Le mot du Centre *s'éméïer*, Ang. *to be dismayed* veut dire se décourager. — *Badauder*, *muser*, c'est a dire regarder la bouche ouverte a voulu dire quelquefois : passer le temps à des riens ; ils n'ont même plus d'autre sens. L'idée de *muser*, de s'attarder, de *démeurer*, de rester sur place semble se rattacher à la badauderie qui nous immobilise : *mandira* étable — μονή la demeure — *maneo* rester sur place, demeurer, *mora* la demeure, le retard — *mansion*, *le mas*, *le ménage*, *la demeure*, le séjour, le retard — *to mouthe* badauder, muser — *die Müsze* la badauderie,

müszig museur, inoccupé, fainéant — H. *marren* tarder — Le Skt. a *manda* le paresseux, *môg'a* vain, inutile, le Gr. μάταιος vain.

La corde, le lien qui attache le navire à la rive, qui le fait demeurer près du rivage s'appelle l'*amarre*, d'où *amarrer* attacher au rivage, en Angl. *to moor*, démarrer quitter la halte. Le mot Latin *remurca* signifie la toue : *remorquer*, *prendre à la remorque* et *remorqueur* en dérivent. La corde qui amarre s'appelle en Gr. μέλεθρον l'instrument par le quel on effectue le retard, le lien. Attacher est en Skt. *murv*. Ce mot répond à μέλλω je muse, je m'attarde dans une méditation qui n'en finit pas. *Démarrer* fait en Argot *démurger*, forme plus rapprochée de *remurca*. *Le marmenteau* est le bois de haute futaie qui demeure debout alors que le reste tombe sous la cognée. — Nous revenons au sens de nez avec *moucher* donner un coup sur le nez, variante de *amucher amocher* et de donner une *mandole*. On *remouche* qq. en lui tirant un coup de *blavin*, mot qui veut dire mouchoir et pistolet. V. au mot *blavin*. *Le moufion* est un autre nom du mouchoir : c'est un torche-moufle. *Le mufle* et sa variante *le moufle* se retrouvent à l'état actif dans *moufler* flairer. L'Angl. *to smell* sentir, congénère de *myrrhe* et du Skt. *marut* vent, est formé d'une façon analogue d'un radical qui se montre dans to mewl pleurnicher et dans l'All. *das Maùl* le mufle. On entend *le mufle* aspirer dans *la muffetée* la prise de tabac. *Une muflée* est une bonne quantité, plein une bouche, un mufle. Le même sens se trouve dans l'expression : avoir une vraie *muffée* avoir bu à l'excès. — *La morgue* est

l'endroit où *l'on montre*, où l'on va rebouiser, (1) gaffer les morts. Le mot marque la bouche ouverte. C'est nous qui regardons les cadavres : l'endroit où ils sont exposés porte le nom de l'acte de nos yeux eyprimé par le phonème de la bouche. *Morgue* est congénère de *remarquer* et de *montrer*. V. ce mot. La *morgue* l'orgueil veut dire une figure sur laquelle se peint l'envie de primer les autres, primitivement l'ostentation. Les mots Normands *moucher*, *mouquer* veulent dire : faire une réprimande, dans le fait torcher le nez. Cette dernière expression passe au sens figuré de « corriger » par l'association même qui donne à *savonner*, *laver les oreilles* celui de reprendre. *Moucher* veut dire enlever les muscosités : *muç* couler — μύξα — *mucus* — *mucilage* — *mug, mud* boue — *der Schmutz* la boue, *die-Schmiere* la crasse, le produit du museau, du mufle. D'une façon analogue la *boue* et le *margouillis* sont représentés comme l'éjection d'une bouche, d'une margoulette; la *bave* apparaît comme formée par les lèvres; la *bourbe* comme le dégorgement d'un barant qui borboryse. La *bouche* s'appelle πήγη la bouche d'eau, la fontaine par prosopopée — *fons* — *fontaine* — *bog* le marais — *der Bach* le ruisseau. Le mot *borborygme* a des congénères dans *prus*' arroser — βρύω bouillonner, jaillir — *ferveo* ou *ferbeo* bouillir — *effervescent*, *fervent* — *to pearl* perler, *to purl* murmurer comme la source qui jaillit — *perlen* perler. V. au mot burc. La mousse sur le liquide est assimilée à un mucus spumeux.

(1) Le Skt. *maxa* est une variante de *respect*. Il se rattache à la même racine. *Mêv* veut dire honorer.

V. au mot *poncer*. L'écume est en Skt. *p'êna*. La *mousse* la plante parasite (Skt. *mridu* de *mrid* humecter) passe dans le langage comme un *mucus*. La plupart du temps elle est un produit de l'humidité. — Le mot *morve*, l'humeur qui coule du nez semble s'appuyer sur un radical qui se trouve dans *morfier* manger, *maroufle*. C'est le museau représenté par une onomatopée congénère. *Se relicher le morviau* veut dire s'embrasser sur la bouche et attraper un peu de l'humidité du nez. Le sein s'appelle en Argot *monzu* ou *mouzu*. H. *min* la nourrice. La première partie est le radical de le bouche, semblable à celui de *mounin* baiser, la seconde est un reste du verbe *sucer*. V. Traité pp. 15 et 17. C'est par assimilation de l'eau avec la bouche ou la fontaine qui la dégorge que se sont formés les mots *minv* arroser — *ma* couler — *mî* aller — μύρω couler d'une source, d'un fleuve — *mare* la mer (Skt. *mîra*), *muraena* l'anguille de mer, *mergo* je coule, *muria* la marinade (Skt. *mâr-j'ana* la baignade), la saumure, *manare* couler — *mer*, *murène*, *maritime*, *Meuse*, *Moselle*, *marais*, *la mare*, *méat* le couloir — *moor*, *marsh* le marais, *mere* le lac — *das Meer* la mer *der Morast* le marais. Ces mots sont des prosopopées au même titre que les produits de la bouche d'eau et du barant. V. ces mots. — Le Skt. *maṇḍa* nous présente un congénère de mousse écume. *Maron* et *morgane* qui veulent dire sel marin sont des assonnances à maron et à morganer (1) manger et jacasser. Le sel donne du piquant, il mord en quelque sorte. En Argot le radical de la

(1) Le mot nous reporte à *amelgo*. V. Traité, p. 16. En Skt. *Mriç*

bouche n'exprime le feu que dans le mot *méruche* le fourneau. Ce mot joue sur *maure* noire comme le nom de l'ustensile de cuisine appelé *coquemar*. V. Traité pp. 52 et 53.

Manger, donner de l'exercice à l'organe qui fait entendre cette variété de sons radicaux *mor, morg, morf*, s'exprime par l'onomatopée *morfier (morfia), morfigner* et *morfiler* avec jeu de mots sur *morfil*. La *morfe* est le repas, comme son congénère *le mess*. *Le morfil, le marfil* est l'ivoire, la matière dont est faite la dent qui mord. *Le muget* est la soupe, la lavasse que la bouche barbotte. *La mite* doit son nom à ce qu'elle mange les draps : μαδίζειν être mangé par les mites, devenir teigneux — *manduco* je mange — *démangeaison, mite* — *mangy* galeux, *moth* la téigne, *mite* ciron — *die Motte* la teigne — H. *made* mite, *mot* teigne. En Normand *le man* est le ver blanc (1). — *Le mastar* est le nom du plomb qui recouvre les faîtes des maisons : il le doit à sa nature ductible, à son épaisseur qui le font ressembler au gras double. Or, *mastar* est une adaptation phonétique de l'All. der Mastdarm l'intestin droit de maesten nourrir, engraisser et de *Darm* en L. tormina les convolutions des intestins (2). *Mastarou-fler* veut dire *rafler* ou *rouffler* le mastar. — *Mastoc* veut dire grossier, sans art. C'est une adaptation du mot All. *der Mastochs* le bœuf gras. Pour le sens de *Ochs* V. Traité p. 107. On dit à peu près de la même

(1) *Le morbec* et *le morpion* sont des parasites qui causent des démangeaisons.

(2) *Die Mast* le pacage, le bois a donné *le mât*, Angl. *mast*, All. *der Mast* l'arbre du vaisseau.

façon : un succès *bœuf*. — *Le gallimatias* est un discours confus. C'est un mot fantaisiste composé des éléments *gueule* transformé en *galli* et *matias* souvenir de *Mathias*, *Matthieu*, dans le fait, le radical de museau qui a donné *moutier* le baiser, Angl. *mouth*. La partie phonétique démontre que le gosier ainsi que la bouche (le museau) se font entendre : le sens de *coufus* découle des circonstances. Dans *galimafrée* nous voyons la gueule et la bouche (mafflu) se donner un vigoureux exercice : de là le sens d'un repas très-abondant.

Mordre est un autre acte du museau. Pour varier l'expression on attribue cette propriété à la figure, au visage qui en Argot et dans le patois Normand s'appellent *morgue*. Ainsi s'est formé le mot *morganer* manger. En Grec le radical a été employé pour rendre le sens de voir, badauder et non celui de mordre : μέρδω veut dire considérer, remarquer, bien que le même mot que *mordeo* je mords — *mordre*, *remords* — *smart* douleur — *der Schmerz* id. au figuré. *Démorganer* veut dire démordre de ses opinions, ne plus s'entêter. — Le sens de broyer, d'écraser vient s'enchaîner à celui de mordre. Les instruments servant à l'écrasement ou à des actes produisant le même effet tels que couper, séparer, diviser prennent des noms dont le thème remonte à la bouche et à son acte de mordre. Tels sont p. e. *le maillet*, *le martau*, *le martinet*, *la masse*, *la massue*, *la meule*, *la meulière*. Ainsi l'effet du coup assimilé au broiement opéré par la bouche se montre dans *mac'* frapper — μάχαιρα le couteau qui coupe, l'épée — *mactare* abattre — *la maque* le brisoir, au

Centre *macher*, *machurer*, *la masse* — *a smack* (1) un coup de fouet — *die Schmicke* le fouet. L'instrument, quelle que soit la forme que l'industrie lui ait donnée dans le cours du temps, garde toujours à travers ses transformations progressives le nom primordial de sa destination première. Le fouet s'appelle en Grec μάστιξ. A la racine de ce mot on peut rattacher *mas'* abattre, *mêd'* frapper, *ma'dya* maque, *maṭ'* broyer — μυστίλλω mutiler — *mutilare*, *mutilus* — *mousse*, *mouque*, *émoussé* — *to smite* frapper *schmeiszen* lancer. Μικρός Dor. μίκκος représente l'effet d'un coup; c'est un morceau, un débris de. — La houe s'appelle *mah* abattre — μάκελλα — *mactare* abattre, *macellum* boucherie, *mancus* mutilé — *le massacre, le masquart* le boucher, *manquer* (où il y a eu diminution), *manchot*, *la masse*, *le moignon*, *matador*, *mater* — *to smash* briser — *mank* manchot.

A la manque veut dire où il manque quelque chose, incomplet. Μαυλιὰς est le couteau qui frappe, qui coupe (couteau-hache), Skt *mar* broyer, *malana* écrasement *malleus* — *malléable*, *maillet* — *to maul* frapper, *small* petit, un morceau de — *schmal* étroit, extension du sens petit. *Le moulin*, le bocard où la pierre mue par une roue écrase le blé s'appelle *malana* écrasement μύλη — *mula* — *moulin* — *mill* — *die Mühle*. *La millerie* est la loterie, la roue de la fortune assimilée à celle du moulin. *Le mouloir* désigne les dents, sens analogue à celui de molaires. L'Angl. *mattock* la houe

(1) Ce mot signifie encore le baiser, le bruit des lèvres quand on embrasse et le goût, en All. *der Schmatz* le baiser, *der Geschmack* le goût.

se rattache à *mâṭ'a* la route battue, μέταλλον la fosse, la mine — semita, sentier, *metallum* — *métal* et *médaille* — *métal*, *sentier* — *das Metall. La mine* elle-même appartient au groupe σμινύη la pioche — *minuo* — *diminuer*, *menu*, *mine* — *mine* la mine, *mole* la taupe qui sape, qui mine — *mindern* diminuer, *der Maulwurf* la taupe, à proprement parler la taupinière. Le sens abstrait de μονὸς repose sur l'idée d'un objet concret diminué, séparé du tout. — Nous venons de voir le sens de μικρός et ses variantes *small* et *schmal* se rattacher à *maque* et *maillet* : la soustraction, *la diminution* arithmétique, bien qu'étant une opération toute intellectuelle ayant lieu sur des nombres et non sur des choses, remonte à un fait concret, celui de diviser, d'ôter une partie, V. au mot *mine. Moins* répond à μείων — *minor*, *minus* — *moindre*, *moins* — *to make smaller* diminuer — *mindern*. — *Le marteau, le martinet* répondent au Skt *mar* broyer, *mṛid* briser. Le Latin *marculus* répond à *brac* de *bric à brac* et au H. *braken* broyer. Le Latin *mulco* je frappe, *multa* ou *mulcta* l'amende dont on est frappé sont des variantes de *marculus* : le *l* a permuté avec *r* comme dans *remurca* et *remulcum* la toue. *Le morceau* (Angl. *morsel*) est obtenu par une morsure. Le *c* remplace le *s*. *La maturité* est l'état du végétal qui demande à être moissonné, coupé ; *meto* moissonner, *messis* la moisson, V. au mot *mutiler*, All. *das Messer* le couteau, Skt *mat'a* marteau. Le Centre possède les mots *moison* tronçon et *moisonner* couper. — *Mitonner* signifie bouillir à petit feu, de façon que la chaleur donne aux

légumes un haut degré de maturité. Le Latin *mitis* doux est une des qualités de ce qui est arrivé à la maturité. En Suéd. mûr s'appelle *mogen*, mûrir *mogna*. Le H. *mak* veut dire doux, traitable. Au Centre les enfants mettent les fruits qu'ils ont picorés quand ils sont encore trop surs pour les manger de suite, dans une cachette et ne les en retirent que quand le temps leur a donné la maturité. Le mot est Scandinave comme beaucoup d'autres employés au Centre. Les Goths l'ont introduit et non les Latins et c'est dans leur langage seul qu'on retrouve ce mot. *Mag* est une forme gothique du latin *mat*. *Le magot*, l'argent qu'on tient caché, doit son nom par assimilation au magot des petits maraudeurs. *Mijoter* a le sens de mitonner sous une forme un peu différente. Dans le H. quand on élide le *d* on le remplace, dans la prononciation du moins, par un *j* : *moeder* — *moejer* mère. — *Rendre malléable* semble s'être reproduit dans μαλάσσω — *mollio* — *malaxer*, *mollir* — *mild* mou, doux — *mild* id. Une variante de *malleus* se présente dans μάῤῥον la houe — *marra* — *la marre* — *to maul* broyer — *die Schmarre* le coup, la balafre — Skt *mar*, *marṇ* broyer.

Le partage, le morcellement s'exprime par des mots formés de diverses racines primaires provenant de sons bucaux avec *m* : *marya* borne — μερίζω je partage — *meridies* — *méridien* ou (Skt. *maṭ'* broyer) μέσος — *medius* — *médian*, *moitié* — *middle* milieu — *die Mitte* le milieu. De là *être de mèche* être de moitié ; *un mistich* un voleur étranger opérant en France, *un métis*, un demi-race, *mistiche* demi. *Le moyen* est l'instrument

par lequel on effectue quelque chose, l'intermediaire, la voie qui conduit du principe à la fin, en Zend *madh*, *mit'as* mutuellement — μέσον — *medium, remedium, medeor* — *remède, moyen* — *means* moyen, *middle-rate* moyen terme — *das Mittel* le moyen. *Il n'y a pas mèche* veut dire: il n'y a pas moyen. — *Mêler* deux deux choses ensemble est dans le sens le plus simple prendre la moitié de chacune d'elles et les réunir. C'est le sens que comporte la forme du mot: *micr* ou *misr* mêler — μισγέω — *misceo* — *mixture* (1), *mélange* — *to mingle*, *to mell* mêler, *to medde* se mêler de, *among* parmi — *mengeln* mélanger. Μάσσω, μάγω pétrir semblent être des variantes de μίγω mêler et signifier en fait mêlanger, réduire en pâte — *maceria* le torchis — *maie*, *mie, miette, miche*, *masser*. *Le miché* ou *michet* est celui qui a de la galette, des ronds, la miche étant ronde; *le macaron* l'huissier, le notaire dont l'enseigne a la forme du macaron, pâtisserie en forme de miche. *La maquette* est l'ébauche faite avec une matière pâteuse comme la miche. — *Fichumacer* veut dire faire un fichu travail. *Ce macer* ou *masser* et avec jeu de mots sur *maculer* et *maquillage*, *maquiller* répond à μηχανάω effectuer à l'aide d'un moyen, μῆχος le moyen, l'expédient — *machinor* — *machine, mécanique* — *to make* faire — *machen* id., V. au mot *moyen*. Par jeu de mots on appelle le travail le *mastic* et travailler *marner*.

Mêlé à ou mêlé avec s'exprime par la préposition μετὰ — *meta* — *meta* — *meeting* une société, des gens

(1) La grandeur, au concret, résulte du mélange: Skt. *mahat*, μέγας, Angl. *much* et la variante *multus, moult*, skt. ḿaγxu baucoup.

qui s'assemblent, *met* qui s'est rencontré avec, *to meet* rencontrer —*mit* avec, ensemble. La réunion des deux moitiés a fait le mariage : l'une des deux moitiés s'appelle μέρος la moitié, la partie — *mas* - *maris* le mâle *le mari*—*man* l'homme—*der Mann* id., en Skt *manu*, All. *der Gemahl* l'époux. *La ménesse* est la femme. Ces trois derniers mots rappellent la racine de *communis* commun, *communauté* etc. V. au mot *mêler*. *Masculin* rappelle *miscere* mêlanger. La femme *la moitié*, est en Lat. *mulier*. La racine de ce mot a formé également L. *mulus* la mule, Angl. *mule*, All. *das Maulthier*, le Suéd. *emellan* parmi. *La moucaire* la femme malpropre est une édition peu correcte de l'Esp. *muger* de *mulier* femme. Le mot Angl. *man* reparaît dans *mannequin*, *la mounine* la femelle et dans les mots du Patois Berrichon *mogne*, *mougne*, *moigniau* la petite fille, la petite femme. Les époux *mas* et *mulier* s'appellent en Suéd. *make*, c'est-à-dire les personnes mariées. En H. *de magen* veut dire les parents. L'Anglais a le mot *match* la réunion des époux et, par extension, de personnes et de choses qui se conviennent; de là le sens de *égal*, pair, compagnon. Le compagnon, l'ami assorti s'appelle en H. *makker* ou quand il s'agit des compagnons dans la marine : *maat*, Suéd. *make*, Angl. *mate*, *to mate*, *to match* être pair et compagnon avec. Le Skt *maetrya* veut dire amitié. Il se peut que du nom H. *maat*, arrangé par jeu de mots en *Mathurin* et *Mathelin*, soit devenu le nom *matelot* et son homonyme *Mathurin*. Le H. a par la suite emprunté au Français le mot *matelot* qui par contraction est devenu *matroos*,

avec le même sens que *maat*. En Angl. *matros* veut dire servant d'artillerie de marine. Les Mathurins ne sembleraient pas avoir à faire autrement que par jeu mots avec saint *Mathurin* qui est le patron contre la folie (1). *Faire trimer les mathurins* veut dire par jeu de mots *mâcher*, mettre les *mandibules* en mouvement (2). — De l'idée d'union naît celle de pluralité. L'une et l'autre s'incorporent dans le même radical. Ainsi *moult*, *multiple*, *multitude* rappellent par leur racine les mots *mulier*, *mule* et l'All. *der Gemahl* l'époux, *sich vermähben* convoler. Formés d'un autre radical, reproduction également d'un son de la bouche, nous trouvons les mots *makâ* grand — μέγας — *magnus* — *magne* grand, c'est-à-dire beaucoup de qualités réunies, mélangées — *much*, au pluriel *many* beaucoup — *mancher* plus d'un. — *Le Meg des Megs* est le Grand des Grands, Dieu.

La main emprunte son nom à la bouche. Chez l'enfant, aussitôt qu'à la vue d'un objet le désir s'éveille, les yeux, la bouche, la main semblent obéir à la même inspiration et rassembler leur effort en un mouvement unique. celui de prendre possession de la chose convoitée. C'est pour cela que ces deux instruments du moi portent le même nom : *mani* poignet — μάρη (1) — *manus* — *main*. L'Angl. et l'All. n'ont pas le mot avec

(1) La folie s'appelle en Skt *môta* le trouble de l'esprit, Angl. *mad* fou, It. *matto*. Le sens paraît être qui s'amuse à des choses insensées. Le Skt *müra* veut dire fou.

(2) Ajoutons que le Holl. *op mijn gemak* à mon aise veut dire que la position me va, est en harmonie avec mes désirs. L'All. *gemächlich* exprime le même sens. Le Skt *man* veut dire désirer. Angl. *to mind*.

(3) Le radical *mn* se trouve dans la métaphore μνᾶ — *mina* — *mine* la mesure, *minot*. V. au mot *mètre*.

la même labiale, mais Angl. *fang* la griffe, All. *die Finger* les doigts qui dérivent de bouche le remplacent dans l'esprit de ces peuples et n'en sont du reste que des variantes. — *La manique* est le gant et le métier, la main d'œuvre; *faire la manivelle, jouer à la manivelle* sont des jeux de mots sur *manique* et des syllepses de turbin : *la manivelle* a un mouvement rotatoire, *le turbin* également. V. ce mot. A propos de *museau* Suéd. *mun* et de *main* ajoutons que le son radical de *moi*, l'ensemble des désirs personnels, est pris sur les lèvres qui demandent : *maγx* désirer — μάω id. — *amo aimer*. Le pronom personnel *mâm* moi — μέ — *me — moi, me — me — mich* et les possessifs assortis représentent l'acteur pris pour l'acte. *Moi*, cette chose parfois si oublieuse des autres, rappelle le premier âge, Les lèvres l'ont appris en s'attachant à la mamelle, mais comme tout notre moi était tourné vers le sein de notre *mère*, c'est ce mot et celui de *papa* que nous avons appris les premiers. Ce n'est que plus tard et seulement à la suite des satisfactions reçues que le sens du moi se développe outre mesure et que le mot devient odieux. Le Skt *maga* veut dire le bonheur — le G. μάκαρ bienheureux, l'All, *ich möchte* je voudrais. *La bouche* étant l'organe de la parole qui retentit à nos oreilles, c'est elle qui a prêté son nom au *mot*. Tout ce que la bouche profère de sons significatifs pour en communiquer le sens à nos semblables s'appelle *mot*, acte et produit du museau. Exercer l'organe de la phonation s'exprime par *muj'*, *munj'* parler, *maç, miç* crier, *maṇ* murmurer; l'effet se trouve dans μῦθος — *mythus* —

mythe, *mot* — *to mutter* murmurer — *der Volksmund* le dire des gens, *die Mundart* le dialecte. *Mot* est une variante de ἔπος la parole et de *verbum* verbe dont les correspondants dans les langues congénères ont un sens plus vague : βαρβαρίζειν parler, ἔρω avec perte du digamma parler — *verbum* — *verbe* (1) — *word* — *das Wort* — Suéd. *ord* la parole. — Renfermer la parole dans la bouche, la comprimer en serrant les lèvres produit *le mutisme* : *mûka* muet, *mona* silence — μουνδὸς id. — *musso* ne pas ouvrir la bouche, *mutus* muet — *marmotter*, *marmonner* murmurer tout bas, mystère — *mumps* le silence, la bouderie — *mücken* ne pas dire mot avec un mélange de bouderie. *Motus* et *mut*, deux mots du patois, signifient le secret : on les fait comprendre par un geste qui consiste à serrer les lèvres et à mettre le doigt dessus. *Le mystère* est la connaissance qu'on ne divulgue pas. *La mystification* s'appelle de là *mistouf*, *mistoufle*. *La maffia*, société secrète formée en Italie, dont on a parlé beaucoup, il y a quelque temps, à propos des évènements de la Nouvelle-Orléans, est une forme du mot mystère qui s'approche de *mufle*. Nous avons à faire, en effet, au radical dont on a formé *mafflu* et *le mafflon* l'enfant dont le museau exprime la vivacité, *le mouflard* au visage rebondi, All. *der Müffel* l'homme aux grosses babines. A côté de *maffia* il convient de placer *moufler* couvrir, enve-

(1) Le mot *verbe* la parole et *verbe* nom d'action, est une preuve que les mots sont à leur origine des verbes. Le *verbe* substantif est un mot d'élection ennobli par ses acceptions élevées. Au point de vue du son il répond au thème de *barbarus*, de *balbus* et rappelle le mot Esp. *las barbas* le menton, l'organe labié.

lopper de mystère, Angl. *to muffle*, mot parallèle à boucher, fermer l'embouchure βύω, — *la moufle*, H. *mof*, Angl. *muff*, All. *das Müffchen la mitaine* qui recouvre la main d'où *emmitoufler*, — *misti* enveloppé, — *la moufle* le couvercle, All. *die Muffel. La mitaine* est une variante formée du radical que nous avons rencontré dans *mutisme :* elle emmitoufle la main et la protège contre les intempéries.

L'anglais a *to smuggle;* l'All. *schmuggeln* passer secrètement des marchandises sans payer pour elles les droits d'entrée, *mogeln* tricher au jeu, *der Meuchelmord* le guet-apens dans le meurtre ; le Skt a le mot *mus'* dérober. *La malle* arrive à désigner le secret, la cachette par la même voie que *la moufle*. La serrure, la cachette sont assimilées à des lèvres qu'on serre. Le radical est *ml :* nous l'avons vu dans *mulet* le poisson. V. ce mot. *La mître*, *la motte*, *le muitard* la prison où l'on met les malfaiteurs au secret, *la muette*, *la mue*, Angl, *mew*, (au Centre *se musser* se cacher, *la mussouère* la cachette, *la musse* trou caché pratiqué dans une haie), *la meute* la bande de chiens qu'on tient dans *la muette* doivent leur nom au sens de *mystère*, de cachette qu'ils expriment. Au Centre on rencontre encore le mot *moume* avec le sens d'enveloppe des fleurs des graminées et *moque* ou *mente* capsule de la châtaigne qui ne contient pas de fruit. *Le morion* le casque d'assaut présente une forme congénère de cachette faite du son bucal *mor*. Comme celui-ci *l'aumusse*, All. *die Mütze,* H. *de muts* emmitoufle la tête, acte qui s'appelle en Skt *muṇṭ'* couvrir, cacher, *maṇḍ*

couvrir, vêtir, dont *mante* et *manteau* sont des formes connexes. Par une association d'idées très-rapprochées l'une de l'autre la cachette s'assimile au mur : c'est ce que les mots semblent indiquer : *mura* clôture, *mur* envelopper — ἄμυνα la défense — *murus* — *mur* — *mure* — *die Mauer* ou avec *n muṇṭ* couvrir — ἀμύνω je défends, *mœnia* la muraille, *munimentum* — *munir*. Oter l'enveloppe s'exprime par la forme verbale du substantif : mundare. De là *mundus* (1) nettoyé, dépouillé, mondé, émondé, et par conséquent pur, propre.

La bouche sert à l'expression des états de notre âme. Dans sa mimique elle entraîne les autres parties de la figure, si bien que selon la variété de nos impressions, la physionomie présente un masque différent. A chacun des mouvements de la bouche répond un son qui est en parfait accord avec ce mouvement et qui donne ainsi une voix spontanée aux états de notre âme. Nous allons voir ces sons radicaux ainsi que les mots qu'ils ont fourni au langage en se transformant en onomatopées. Le regard, l'examen, l'étonnement, l'admiration, le désir, la méditation, le calcul, le mystère s'expriment par des mouvements de la bouche en y provoquant un mouvement particulier. Ces pensées et ces émotions sont loin d'épuiser tout ce que la figure est capable d'exprimer.— Elle sert de type pour qualifier ce qui est beau. Ainsi l'ancien Français dit qu'un objet est *misti* pour dire qu'il paie de mine, qu'il est d'un

(1) *Mundus* le monde pourrait avoir le sens du monde élégant, poli, comme κόσμος monde, veut dire ce qui est égoussé, ce dont le contact n'est pas rude. V. au mot *gousse*.

aspect agréable ; *muche* et *mout* veulent dire gentil, *mignon* a le sens de charmant, aimable. *Muche* a pour correspondant Skt *mâγk* orner, All. *schmücken* embellir, H. *mooi*. Affecter la gentillesse par des mines étudiées s'appelle *mignarder, minauder, faire des mistions*. Des *mièvreries* sont de petites mutineries, de petits airs effectués avec la bouche (mufle). L'Angl, *miffish* veut dire boudeur. *La mijaurée* est la femme qui *mijaude*, qui cherche à être mignonne. *Faire mine de* se retrouve dans le mot μύνη l'apparence, le prétexte. Les nuances de la laideur percent dans *marron* déplaisant comme la figure du *marronneur*, dans *moche*, *mouche* ce qui présente un air de *moue*. *La menace* en L. *minæ*, (*minax* menaçant) appelle devant l'esprit une mine sombre qui médite la vengeance. Le sourire donne à la bouche l'expression du contentement charmé : *smi* — μειδιάω sourire, Angl. *to smile*, *to smicker*, *to smirk* sourire, All. *schmeicheln* sourire, cajoler. Le H. *smeeken* supplier, dénote une expression attristée et boudeuse du museau. *L'éminence* est par prosopopée une hauteur dont la mine, le front dépasse le pays à l'entour. — *S'amuser* est dans le fait être là le museau bâillant, regarder à l'aise ; de là n'avoir rien à faire, être libre de soucis, s'oublier dans ce que l'on voit. L'argot dit *se marrer*, offrant ainsi au Français classique un mot que celui-ci n'a pas et qui existe ailleurs : Skt *mrêd* être fou — μῶρος le fou, l'homme amusant — *morio* id. — *marant* risible — *merry* plaisant. Le correspondant All. manque. La richesse des racines dans l'Argot est le résultat de son

habitude de préférer le son naturel : il l'entend se produire dans des circonstances dont ses yeux peuvent se rendre compte. Il compose son langage plutôt avec les sens qu'avec la réflexion. Il ne synthétise pas assez pour trouver des abstractions au sens universel comme *démence*; *un détraqué*, *un aliéné* sont des qualifications raisonnées créées par un effort du cerveau. Aucun de ces termes n'a rien d'individuel, rien de précis. Il faut à l'Argot ou le nom juste comme *marant* amusant, qui a été cueilli sur la bouche du badaud qui s'amuse, ou une image qui peigne bien la situation, p. e. : il bat la campagne. Le voici qui surprend encore le son propre de la badauderie : *le matassin* est le museur, d'abord, celui qui s'amuse, et ensuite l'homme plaisant, risible, qui amuse les autres. Pas plus que *marrer* ce mot n'existe dans le Français classique. Le Grec a μάταιος museur et de là vain, plein d'inanité, Angl. *mad* fou (*to mouthe* regarder), It. *matto*. — On devient malin (1) à force d'observer : *mariole* est la qualité de celui qui s'est bien rendu compte, qui est devenu avisé à force d'ouvrir les yeux ; *le marlou* (2) est un finaud ainsi que ses homonymes *le marloupate*, *le marloupiat*. C'est un individu qui mouchicote. *Le loup* en tant que mot est la gueule qui hurle *(ulf)*. *Matois* veut dire rusé comme *le matou*, — *miter* se conduire comme *mites*, fureter. *Mites* équivaut à l'All. *der Mietz* — H. *mies*. Ces mots

(1) Le Skt *mala* sale, le L. *malus* mauvais, *mal* ce qui fait rechigner, ce qui provoque sur les lèvres l'expression du déplaisir. V. *malarder*.

(2) *Le marlou* a été fainéant, museur, gaffeur, guappeur avant de devenir souteneur : le sens primitif est gaffeur.

et leurs variantes Angl. et H. *puss* et *poes* semblent être le mot *mus - muris* souris, Angl. *mouse*, au pluriel *mice*, All. *die Maus*, plur. *die Mäuse*, H. *muis* qu'on répète au chat pour attirer son attention (en Grec) est σμίνθα. Le sens du mot semble être sapeur, mineur, mulot, l'animal qui fait des trous. V. au mot mine. *Mites* et *matou* n'ont les radicaux *mit* et *mat* que grâce à la fantaisie du jeu de mots. *Moumoute* est le petit minois, la petite chatte. — *La chattemite* est la personne qui se fait douce comme *mites* pour mieux surprendre. *Croquemitaine* est mites qui croque les souris employé comme épouvantail. — *Mâtin* et *mâtine* sont des qualificatifs du finaud. On veut dire *matois*, *madré* mais on préfère un jeu de mots sur *mâtin* le chien de race mélangée, *le métis*, V. ce mot. *Madré, madrice, madrin* sont le mot madré et ses variantes qui veulent dire variolé, pointillé, au lieu du terme propre *matois* rusé comme chat. — *Madré* qui se dit des taches dans le bois et sur la peau est une corruption de *macula* macule, Angl. *measles* la rougeole, All. *die Masern* id.—*Maculer* répond à μιαίνω maculer, à l'origine, avec les mucosités qui coulent de la bouche. *Macula* est le point où la salive (All. *spuck*) a touché et forme *mouche* (Angl. *speck*) en quelque sorte. Le Skt a *mud* émettre, faire jaillir d'une bouche. *Le madrouillage* est la ruse. — *Moumer* veut dire remuer la bouche : c'est une variante labiale de *bouger*, All. *mücken*, H. *mikken*. Pour l'expression de la *moquerie* et du *mensonge* V. les radicaux et les dérivés, Traité, pp. 68 et 69.

Le canal du nez a deux embouchures, l'une sur l'air extérieur, l'autre sur le pharynx et les poumons. La continuité de ce conduit est ménagée par la langue qui en se collant contre le palais empêche la cavité de la bouche de s'y amorcer et de constituer une seconde issue (1). Les bruits que le passage de l'air provoque dans ce canal sont différents selon qu'ils se produisent sur l'un des trois points indiqués. Quels sont ces bruits et par quels signes alphabétiques les reconnaissons-nous ?

(1) Si ce sont les lèvres *m* of *f* qui interceptent le passage de l'air par la bouche, il passe soit dans les fosses nasales en faisant entendre un sifflement *s* comme dans *museau*, soit dans le pharynx où il produit le son *g* eomme dans *mugir*, *mucus*, *moucher*, *remouehicoter*, ou bien il occasionne l'apparition des sons *n*, *t* ou *nt* parce que, pendant que le nez souffle, la langue est collée contre le palais. Nous avons rapporté les onomatopées ainsi formées à la *bouche* parce qu'elles se présentent avec un *m* initial.

LE NEZ

Tout le monde peut se convaincre que dans les narines l'air donne le son du sifflement réprésenté par l'hyéroglyphe S, image du serpent qui se contourne et qui siffle. Dans le pharynx l'air provoque un bruit guttural *r* qui lui-même entraîne le son de la gorge profonde, le *g* ou le *ch*. Du côté de la langue c'est le *n* qui s'ébauche. Si la pression de l'air force la langue à se serrer davantage contre le palais et à glisser en avant c'est le son *nt* qu'elle produit en se détachant de la voûte bucale; si, au contraire, un serrement intense de la langue refoule l'air vers le pharynx, c'est un *g* qui se dessine. Les consonnes *s*, *r*, *n*, chacune accompagnée d'une voyelle plus ou moins ouverte forment ainsi les sons naturels que le fonctionnement de l'organe fait entendre. Chacune, soit qu'elle se produise séparément, soit accompagnée de ses voisines, rendra un bruit significatif de l'organe et de ses actes. Chacun de ces bruits présentera pour l'étymologie un thème primaire, une racine irréductible qui est le terme ultime de l'investigation linguistique. Au delà nous tombons dans le domaine de la physiologie : à elle d'expliquer la nature des organes ainsi que les causes qui déterminent leur action. Cette racine ainsi générée est monosyllabique. En eflet, c'est toujours, soit un seul organe, soit deux ou trois réunis dans un accord parfait qui produisent un bruit ou sim-

ple ou bien composé, mais d'une façon indissoluble. Pour notre esprit le sens de cet acte est simple et irréductible également. Le bruit et l'acte qu'il accompagne sont inséparablement liés à l'intelligence que nous avons de l'un et de l'autre. De cette union intime est né le sentiment de l'harmonie imitative des mots, c'est à dire des onomatopées qui reproduisent la voix des choses agissantes. L'acte, le son et l'intelligence s'enchaînent si bien dans une seule inspiration, dans un seul mouvement qu'ils forment une trinité dont les éléments, bien que pris à part, s'appellent constamment l'un l'autre. Ces bruits employés comme noms des actes donnent des onomatopées, c'est à dire des mots qui reçoivent la mission irrévocable de servir de signes pour les choses de l'expérience humaine. Ce ne sont plus des voix spontanées et involontaires qui échappent à la vie dans son activité, mais des signes reconnus exacts et véridiques que nous employons sciemment et avec intention pour rappeler des faits lors même qu'ils ne sont pas présents. Le mot est ainsi la premiere histoire de l'homme en societé en même temps que la plus intime et la plus populaire des épopées d'une nation.

La plupart des mots exprimant un acte du nez présentent des métathèses l'un de l'autre quand on les compare entr'eux. Or ces métathèses n'ont pas été faites de propos délibéré. Le grammairien qui s'est chargé de transmettre les mots par l'écriture les a notés dans l'ordre qu'ils semblaient présenter à l'oreile, et a donné la première place à celui des trois *s*, *n*, *r*, qui prédominait dans le bruit, d'où il lui est arrivé quelquefois de ne

point tenir compte des autres.

Le nez comme organe a plusieurs propriétés : il respire, hume, éternue, sent, perçoit, se rend compte pour éclairer l'intelligence; il a ses impressions de ce qui est bon ou mauvais et par extension de ce qui est convenable ou non. Assimilé à la bouche il en accepte les attributions. Le bec de l'oiseau et la prédominance de cet organe dans la figure des animaux l'ont fait confondre avec la bouche. Le museau, le mufle, le groin, la hure désignent le nez et la bouche à la fois.

La respiration nasale se présente dans *an* respirer, *antar* âme — ἄνεμος *animus* — *anémomètre* et avec la notation de la labiale dans le Skt. *vâti* vent, l'Angl. *wind* le vent — *der Wind* id. — Suéd. *and* esprit et souffle. — La puanteur s'appelle ὄνθος le fumier. — Le L. *anima* est l'acte du soufle vital transporté à ce qui est impérissable dans nos désirs : la conscience d'être, de sentir, d'aspirer à un'idéal de bonheur. Le Grec exprime l'âme, la vie de la conscience par ψύχη onomatopée du souffle labial. Ce mot se compose du souffle linguo-labial *psu* entraînant un son guttural *ch*. V. le radical *ps* au chapitre bouche. Le *n* en refoulant l'air comprimé par la langue vers le pharynx y fait naître un *g*. Ce son *ng* a donné lieu à plusieurs onomatapées : Suéd. *àng* la vapeur, le souffle — ἄχλυς la vapeur, le brouillard et à des dérivés exprimant la pénurie du souffle : ἄγχω ôter le souffle, ἄγγαρος (prononcez *ng*) celui qui s'essouffle, qui peine — *angelus* ange, le messager — *ahaner* s'essouffler — *angel* l'ange — *der Engel* id. (1)

(1) Aspirer après donne au Skt. *vaγx* désirer, Angl. *to wish*, All.

Le nom de la vie doit sans thème au son du souffle nasal : ζάω V. Traité p. 57. L'organe prend le nom des bruits qu'il fait entendre. Le nom le plus commun est le nez : Skt. *nâsa*. Le Grec a la forme métathétique de *naris* narine dans ῥίν le ronflant et la forme nez gutturalisée dans κνώσσω ronfler, dormir — *nasus* — *nez* — *nose* — *die Nase*. L'Argot a le mot *schnes* le nez qui se place à côté de l'Angl. *snout*, All. *die Schnautze* — H. *snuit* — Angl. et H. *snot* la morve; H. *den neus snuiten* se moucher; un jeu de mots a donné *nazareth* le nez. — Le son des narines reparaît dans le Skt. *nard* mugir — νάρκη le ronflement, le sommeil léthargique et la torpille qui donne le sommeil électrique, ὄνειρος le rêve, le sommeil; anal. à *somnium sommeil* et songe — *narcoticus* — *narcotique* — *to snore*, *to snort* faire trombonner le nez en dormant — *schnarchen* id. L'organe s'appelle en All. *die Schnurre* nez ou narines et gueule d'où *der Schnurrbart* la moustache, le poil du nez — H. *opsnorren* rechercher en reniflant.

Un bruit nasal qui ressemble à un ronflement sort de la corde qui vibre : pour celà on lui a prêté le nom de cet organe comme le démontrent *snâsa* la corde — νεῦρον — *nervus* — *nerf* — *snare* ou *noose* le lacet dans lequel on prend le gibier — *die Schnur* la ficelle — H. *snaar* la corde du violon, *snoer* le fil. Ces mots sont le phonème métathétique de ῥέγχω ronfler l'acte du rynche qui s'annonce par ce bruit spécial — *ronchizo* — *ronfler*, *ronronner* — H. *ronken*. L'Angl. ni l'All. n'ont appliqué ce radical au sens de ronfler. En Argot *le ron-*

wünschen. Suéd. *enska*.

flant est le poêle qui ronfle. V. p. 127 du Traité. Le mot nuage en Skt. *nak* est une prosopopée du souffle du nez. V. Traité p. 51. L'Argot a tiré de l All. le mot *nasalbor* onguent pour faire disparaître la rougeur du nez, de *Nase* et *Salbe* onguent. Les gens à la recherche d'expressions nouvelles disent *mon niert*, (1) *mon gniasse* pour moi-même et par une tournure analogue *mon orgue* (nez), *ma fiole*, expressions qui rappellent le ronflement et le souffle du nez. *Le nez* dont *niert* et *gniasse* sont des déformations tient lieu ici de la physionomie, de ce qu'il y a de plus personnel dans l'individu. *Le snoboye* est par métaphore un homme qui a des goûts plats, qui s'émerveille de choses ordinaires : dans le premier cas il est synonyme de *mufle*, dans le second de *gaffeur*. Les mots Angl. *snob* et *snobbism* marquent un homme et des manières sans distinction. *Snoboye* veut dire aussi splendide, ce qui a de la mine (*Snob* rappelle *le reniflant* le nez). Au Centre le mouchoir s'appelle *le gniau*. Le son du nez sert ici d'indice pour le blavin. — L'Argot qui a le sentiment de la verbalité du sens des mots trouve d'instinct *le renaclant* et le *reniflant* pour le nez. *Renifler* (2) aspirer par le nez a des correspondants dans *to sniff* sentir, prendre le vent, *to snuff* priser, ou par un mot naturaliste qui est la métathèse du verbe Angl. *fanfouiner*. — All. *schnauben* souffler du nez. — H. *snuiven* priser, aspirer le vent et

(1) Pour dire *moi-même* on a inventé également les expressions *mesigo* (*moi* et *ego*), *mésigue* et avec jeu de mots *mézières*.

(2) L'Argot a *renobler* pour reconnaître, mais comme ce mot dérive de *gnosco* avec *g* initial nous le rapportons aux expressions formées des sons du gosier.

souffler du nez, *snuffelen* fureter (1), *sneven* et *sneuvelen* expirer. — Le nez qui se confond dans ces expressions avec le rostre ou bec, comme nous le faisions pressentir plus haut, a donné en fait de mots provenant de cette racine: Angl. *snaffle* espèce de mors qui bouche à volonté les deux narines, *snipe* (2) la bécasse au long nez ou bec — All. *der Schnabel* le rostre, *die Schnepfe* la bécassine et la grue dans le sens de l'Argot — H. *snavel*, *snep* et *snip* bec.

Les mots *odeur*, *ozone*, *senteur* sont faits du thème de l'aspiration nasale *z* ou *d*. V. Traité p. 56. *Sentir* répond au Skt. *ciṅg'* flairer et sentir bon. — Le sens de de l'odeur servant à la reconnaissance, *la renifle* a pu contracter le sens de la police, *le renifleur* (3) de l'agent qui comme le chien se confie au témoignage du nez pour se mettre sur la trace du malfaiteur. On s'aperçoit par ce synonyme de mouchard combien la police fait l'objet des préoccupations de l'argot criminel. *Renifler* veut dire aussi reculer parce qu'on a vent des difficultés que présente l'affaire dont on nous parle. *Gniouj* est un son nasal par lequel on exprime que l'odorat est satisfait et que l'appetit est éveillé; il en est probablement de même pour *nif: du vin nif*, *de l'eau nife* désignent du vin clair, de l'eau limpide et fraîche qui n'offense pas l'odorat. Le *f* du son *nif* semble indiquer que les ailes du nez ont touché la cloison médiane et ont

(1) Le Skt. *nisk* qui veut dire considerer, peser, renifler a un sens analogue.

(2) La connivence denote qu'on ferme d'oeil comme un bec; le mot du Centre *niber* a le sens de voir. de regarder avec de petit yeux.

(3) Le Latin *nasutus* veut dire malin, le Skt. *niç* penser, méditer, *nisnâta* habile, instruit.

formé le *f* habituel aux lèvres. — *Le gniaf* le cordonnier tire son nom de la senteur de la poix et du cuir neuf qui imprêgne ses habits et sa boutique. De lâ *gniaffer* synonyme de *saboter*, faire de la mauvaise besogne. Il y a du *gnaf* veut dire qu'on sent quelque chose de suspect. *Après rafle gniaf* donne à entendre qu'après un bon coup de dés ont tombe dans la déveine, nommée par les Allemands *Pech* poix qui sent, qui excite le son *gniaf* du reniflant. — Les mots nez, nasal ont suggéré la déformation *la renache* ou *l'arnache*, synonymes de *la renifle* la police. L'Argot Angl. a le mot *nark* espion. *Le renaché* est le fromage dont on sent les odeurs acres. Ces expressions donnent une nouvelle preuve que le peuple aime à s'exprimer par des mots qui reproduisent la perception par les sens et s'écarte des termes réfléchis tels que *police, agent*, la *sûreté*, la *brigade centrale*. — *Renacler* (1) veut dire se montrer peu satisfait, synonyme de *renifler*. Dans cet ordre d'expressions et d'idées nous avons les mots *renas*, le renaclement, le mécontentement, *le renaud* la querelle, le bruit qui en est la suite, en Skt. *nind* blâmer, en Gr. ὄνειδος le blâme, *le renaudeur* le grognon. — Le bruit du nez est par fois pris pour celui de la bouche: de là le Skt. *nâs* crier, *nal* parler, les termes d'Argot *narguer* confesser, *le narquois* espèce d'argot, All. *schnattern* remuer le bec, *le schnes* — H. *snappen* et *snateren* jaser.

Nous avons déjà vu le nez exprimer dans *sentiment*,

(1) Le Skt. a *nal* avec *l* pour *r* sentir; l'All. *schnurrer* pour fureter. examiner du nez. Le mot Suéd. *snilt* exprime le génie, en principe le nez, le flair.

renifle, *renache*, *renacler*, *renifler* des fonctions du sentiment intérieur. Quelque naturaliste que soit leur origine, ces mots deviennent des signes d'actes appartenant au domaine de l'esprit. *Narguer*, *narquois*, l'Angl. *to sneer*, l'All. *die Schnurre*, *die Schnarre* la moquerie, *schnurrig* comique indiquent certaine expression qu'imprime au nez le sentiment de ridicule et de mépris que les faits et les gestes d'une personne font naître dans l'esprit des autres. *Der Narr* Allem. est le sot.

Le nez assimilé au bec fait comme lui fonction d'organe préhensile : de là l'Angl. *to snatch*, All. *schnappen* prendre, *le Schnapps* All. et Argot, la goutte qu'on avale d'un trait. *Le schnick* est la goutte et l'eau de vie: c'est une variante du H. *slokje* une gueulée. V. au mot lac. Le Patois du Centre de la France contient des onomatopée nasales que le langage populaire de Paris semble ignorer, p. e. *un nasillard*, quelq'un qui renacle, *nasiller* jaser, parler avec malveillance, (H. snateren), *le gnoufe*, *le gnoufle* le nez, *arnauder* maltraiter (renaud), *renicer*, *arnoqueter* refuser, en Limousin *niflo* nez, *siner* priser. V. le Dictionnaire des Patois du Centre de la France par M. le Vicomte Jaubert.

Le mot ῥύγχος metathèse de nares — *rostrum* le bec — *ringor* tordre la bouche, *rictus* — *ornithorynche* — *reed* le roseau par prosopopée, *rush* id. — *der Rüssel* la trompe, *das Rohr* le roseau (1), le tube et par métaphore *der Runks* le mufle nous conduisent du nez à la

(1) *Roseau* et ses congénerès Angl. et All. s'appuient sur ρώθων le nez, d'où *ruderc*, *rugir*, *raire*.

gargouille, variante de gorge et gosier. Les Patois du Centre nous ramènent au radical de ce mot avec *rignaut* grognon, *rigner*, *roincer*, *roigner*, *ruinger*, *runger* grogner, *roincer* et *roinger* ruminer, c'est à dire expulser le contenu de l'estomac avec un rôt afin de le remâcher, *rouincer* pleurnicher ; le langage populaire et l'Argot avec *ronchonner* montrer sa mauvaise humeur en grognant, *rogner* être rogne, *rognionner* même sens que *ronchonner*. — Ici s'arretent les citations des mots où la présence de *n* indique spécialment que le nez a sa part dans la production du son de leurs racines. Les onomatopées avec leur sens soit primitif soit métaphorique qui vont demander notre attention reposent sur les bruits de la gorge provoqués dans cet organe par des causes physiques ou morales. Le son *r* qui part de la gorge s'associe avec ceux que produisent les autres organes de la la parole entraînés dans le mouvement. Nous nous trouverons ainsi en face de son simples et complexes qui se rendent par les phonogrammes *r*, *rr*, *rg*, *rch*, *rt*, *rth*, *rl*, *rm*, *rn*, *rng*, etc. Ce que nous avons vu arriver avec le *b* et le *m* de la bouche se reproduit avec le *r* guttural. Dans les deux cas ce sont des raisons physiques et morales qui déterminent l'intervention des organes dans la production des sons afin de les accorder avec la diversité des impressions dont ils sont le signal.

LA GORGE

L'Argot nomme l'organe *la ruette*, employant comme presque toujours l'homonyme au lieu du son certain et ferme. Il était cependant si près du Lat. *os-oris* bouche (2). Ce mot a pu provenir de l'association de la gorge avec le *ravin* (la gorge), *la rigole*, *le ru* dont *rue* (*couloir*) et *ruette* sont des variantes. Le Skt. a *ru* parler, *raṇ* résonner; le Suéd. *röst* le cri. Comme organe de la parole le gosier a produit des onomatopées congénères en *ruc'* parler — ῥύω id. — *rhetor* — *rhéteur* — *to rout* parler à tort et à travers, *to roum*, *to rown*, *to round* parler bas (du gosier), *to ring* résonner — *rauncn* parler bas, *die Rune, la rune* la parole mystérieuse — H. *rinkelen* résonner. C'est lui encore qui donne εἴρω demander et parler — *oro* prier, *rogo* demander — *rogatoire*, *interroger*, *oraison*. L'Angl. *to read* signifie lire mais veut dire dans le fond parler, reproduire la parole écrite. L'Argot dit d'une façon analogue *babiller* pour lire. L'All. *reden* veut dire parler. Le *ragot* est le bavardage, métathèse de *argot* le langage guttural. Au Centre *des rogatons* veut dire du rabâchage, *rogatouner*, *roincer*, *rouinger* rabâcher. De là le Français

(1) L'onom. Grecque στόμα veut dire la voix, d'où son sens actuel de bouche. Il répond à l'All. *Stimme* voix, H. *stem* id. radical produit par le mouvement de la langue et des lèvres. V. au mot *tatouil*. *Os* est l'organe au son duquel nous devons les phonèmes *aura* air, L., et *uru* poitrine, Skt.

des rogatons des restes de viande, qu'on sert de nouveau. L'Argot a le mot *arçonner* parler avec jeu de mots sur arçon. Le mot *argot* designe un langage se composant de sons gutturaux, du moins où il n'y a qu'une chose de claire, c'est à dire que le gosier marche tout le temps. Les Grecs et les Romains appelaient les étrangers des *barbares* parce qu'ils n'apercevaient de leur langage que le mouvement labial *bar*. Le Centre a les mots *ricard* le geai qui ricane (1). *ricasser* rire. Ce sont toujours des sons de l'organe qui se proclame lui-même dans son bruit habituel : *rynchus*. *Rogonner* et *rouspeter* veulent dire parler. Ce dernier mot a la même racine que le H. *ripsen*, All. *rülpsen* roter. *Roubler* signifie parler, déposer, anal. *à manger le morceau* avouer, débiner le truc, composé de deux onom. avortées dont le son indique le mouvement des lèvres quand on parle; *raper* chanter ; *ravaudage* cancan par jeu de mots. La langue, par association avec la gorge s'appelle la *rouscaillante*. Il y a là un jeu de mot sur *rouge*, L. *ruscus* ; l'argot Anglais l'appelle *red rag* la loque rouge. Le thème de ῥάμφος bec, par métathèse ἔρεβος le gouffre, l'enfer se retrouve dans *rumor* — la rumeur, le *ramage* — *to roup* vendre à la criée (H. uitroep criée) — *rufen* appeller — H. *roepen* id. et *reppen* bouger — Skt. *rêb*,

(1) *Margot* est un autre nom du geai, H. gaai. C'est un jeu de mots sur Margot, Marguérite. Le geai ainsi que la pie ont un rire sec et humiliant. De là *margauder* éreinter par une critique féroce, par un ridicule cruel, où la sympathie ni l'équité ne pourront jamais avoir de place. Le H. appelle le geai *meerkol* de *meer* pour *mare* la nouvelle et *kol* pour *kouw* le geai, le choucas. Ce dernier s'appeile en All. *die Dohle*, L. monedula, de la racinc de *tatouille*, Angl. *to tell* dire- Le mot *mare* répond à μάρτυρ le témoin — *Martur* — *martyr* -- (*to murmur*) — *die Maehre* la comunication.

rép résonner. *Un rême* est une réprimande de même, que de la *rémone* et *Romaine* avec jeu de mots sur *ramoner* et *de la Romaine* la salade; *passer à Rome* veut dire se faire réprimander: toujours le penchant pour le jeu de mots, comme si l'on voulait à toute force brouiller les idées. Il y cependant plus de mérite à les distinguer.

Boire est un acte qui dans certaines circonstances provoque un bruit guttural. Celui-ci entraîne un frémissement des lèvres. C'est ce qui est arrivé quand on a entendu le radical de *ramponner* boire, à proprement parler absorber. A ce mot répondent *sarbh* — ροφέω. A la métathèse du mot Grec répondent *sorbeo* — *absorber, sorbet, sirop* — *sherbet* le sorbet, *sirup* — *der Sirop* — H. *stroop* — S. *sörpla.* L'Argot se laissant guider par la notion instinctive que le son naturel donne le mot le plus véridique et l'expression la moins récusable a trouvé *urf, hurf* pour dire excellent à absorber et, par extension, excellent, beau, pshutt. C'est la métathèse du mot Grec qu'il rend, du reste, à la lettre dans *rupin.* Le transport du sens bon à celui de beau provient de ce fait que lorsqu'un breuvage (siroté) est bon, les yeux le voient en beau sur la foi du goût (καλαγαθία). En trouvant un néologisme si étrange et si fruste parmi les expressions du langage courant on se demande d'où il vient et si l'on n'est pas dupe d'une mystification. Et cependant ce mot n'a pas été créé par miracle; c'est une réédition des onomatopées indiquées ci-dessus. En effet les sons qui se succèdent dans l'absorption se composent de celui qui marque l'ouverture

de la bouche *o* ou *u* avec un son sifflant *s* que le Latın, le Français et le Suédois ont noté, mais que le Grec et l'Argot ont omis. Il est juste dans un sens de dire l'Argot, mais cette fois-ci il parle comme la nature, circonstance qui doit faire disparaître tout ce qui peut s'attacher de blâme à ce nom. Le *s* est déterminé par la position de la langue : l'air inspiré entraînant le liquide vers le gosier y réveille le son tremblé *r* et détermine en même temps sur les lèvres vibrantes le son de *f*. L'Étymologie pour identifier ce mot qui n'a pas reçu de baptême, que l'Académie n'a pas officiellement inscrit sur ses registres n'avaient qu'une donnée : le son, seule clef étymologique pour les racines intégrales. La reconnaissance des sons naturels, leur identification avec les voix de la nature est le terme extrême de l'étymologie. Nous ne pouvons y arriver qu'expérimentalement, en comparant le son des mots et leur sens implicite avec le bruit et le sens de l'acte dont il signale la présence. L'érudition la plus vaste, après avoir rattaché *urf* au Sanskrit ou à des langues plus anciennes encore et plus primitives aura toujours à expliquer la genèse du mot. La cosmogonie Indienne qui, afin de trouver un appui pour notre globe le place sur le dos d'un éléphant, se voit forcée de poser celui-ci sur un autre et ainsi de suite, sans jamais cesser de voir toujours le vide bâiller au dessous de son interminable échafaudage. — Mais au point de vue des mots et de l'origine du langage, la nature demande-t-elle une fondation artificielle? Ne se soutient elle pas par le système de la Création? Et ses accents sont-ils si dépourvus de sens

et de son pour qu'ils ne puissent figurer dans notre langage? Le son est-il donné à la voix pour déguiser les sentiments du cœur? Mais lui-même nous donnerait un démenti; la nature entière nous accuserait de fausseté. Si Grouchy à deux pas de Waterloo avait écouté la voix du canon, elle lui aurait dit que ses frères d'armes étaient engagés. Il serait accouru à cet appel suprême et son nom ne serait pas flétri dans l'histoire à l'égal de ceux des traîtres.

Chaque racine a eu sa naissance selon la nature. Elle est le premier et l'inaltérable cri d'un acte de la vie. Nous, comme tout ce qui remue, spontanément ou non, nous avons des voix qui viennent diverses selon la nature même du mouvement et l'organe dont la Providence a doué tout ce qui fait partie de la Création. La matière inerte elle-même rend des sons qui varient selon les corps quand un ébranlement quelconque les secoue de leur torpeur. Les rudiments du langage, en se confondant avec des bruits spontanés que provoquent les évènements de la vie et s'identifiant avec les manifestations d'une nature spontanée et franche proclament eux-mêmes leur raison d'être. Ils existent parce qu'ils doivent exister. La philologie en trouvant dans le son naturel une base aussi évidente et aussi sûre que celle des sciences expérimentales prend rang parmi les sciences positives. Elle entre en possession d'elle-même; elle connaît son principe et sa fin qui est de veiller par la grammaire à la conservation intacte du son et du sens vrais; à ce qu'un nom ne soit appliqué à autre chose que lorsque les objets désignés par le terme com-

mun ont entre eux une analogie frappante; à ce que les mots soient enchaînés selon l'ordre des évènements qu'ils décrivent ou arrangés selon les habitudes ou les mouvements, même exceptionnels, de la pensée, qui eux-mêmes restent toujours tributaires de la logique. — En cherchant à expliquer le son et le sens inhérents à *urf*, la bonne foi linguistique pourrait avoir été surprise par ses illusions ou ses facilités et donner ainsi dans le piège d'une mystification. Mais pas plus que pour le mot *pshutt* le mystificateur ne s'est nommé pour recueillir des applaudissements pour le tour qu'il aurait joué. De plus dans tous les mots que nous avons vus et qui appartiennent comme *urf* au langage populaire nous avons vérifié des énonciations franches et primesautières. C'était Esaü qui parlait, ce n'était pas la voix de Jacob imitant celle de son frère. Nous avons vu que les gens trouvent les nouveautés de leur langage dans la voix de la nature, toujours les mêmes et toujours neuves, plutôt que dans la réflexion ou dans la ressource des gens instruits, les livres; qu'il rencontre la métaphore, ce néologisme de l'esprit, dans la comparaison des choses de la vie telle qu'il la pratique et telles qu'il les connaît; que pour cela les gens qui aiment à siroter appliquent la qualité des liquides qu'ils ont l'habitude d'absorber à ce qui leur plaît autrement, p. e., à ce qui charme les yeux. — Les autres langues n'ont appliqué l'impression de ce qu'on absorbe ni à ce qui est bon ni à ce qui est beau; mais ces associations n'en sont pas moins naturelles; elles auraient pu le faire sans nous étonner, nous qui nous apprivoisons

avec d'aucunes de leurs métaphores infiniment plus hardies. L'Argot en appliquant le sens de ce qui est bon à ce qui est beau est de ce fait parfaitement d'accord avec l'association d'idées contenue dans l'expression binaire Grecque τὸ καλόν τε κ'αγάθον. Il n'y a peut-être que cette différence que les Grecs, du moins selon Platon, mettaient le beau avant le bien.

Au lieu de rupin on dit rupino avec une terminaison Italienne et on dit *rupinkoff* pour exprimer le urf Russe ou *chocnosoff* pour désigner leur chic. L'Arabe a *sharab* breuvage et le Lithuanien *srobti* aspirer, siffler. Une autre expression pour ce qui est bon et chic est le mot juteux. La racine de ce vocable est une variante phonique de celle de *urf*. La différence consiste en ce que le *s* de l'inspiration qui se note dans sorbet est remplacé par un *j* chuintant. *Juteux* vient de *jus — juris*, Angl. *juice*. Le même radical se rencontre dans le Grec συρίζω (1) siffler (2) (*siffler* un verre est en quelque sorte le faire juter dans la bouche) ; *le sureau*, L. *sambucus* est le tuyau, le siphon qui sert à aspirer, dans lequel on siffle (to sip buvoter, All. saufen) ; c'est toujours la tige creuse qui forme pipe, V. ce mot et au mot *piston*. Le Skt a le mot *j'usha* soupe.

Le souffle en passant dans le gosier fait entendre un bruit qui a été traduit dans l'onomatopée *roupiller*, Picard *ruquer*, Normand *rouquer*, Skt *vṛin'h*. *Le rêve*

(1) La *seringue* est un instrument qui absorbe le liquide pour le projeter ensuite. La racine est la même.

(2) Le *saffre* est le friand, le goulu. *Le jus* s'appelle, d'après d'autres sons de l'aspiration : ζωμός jus. Le Lat. *succidus* veut dire *juteux*. On suce le ζίζυφος, *juiuba*, *jujupe*, qui répond au Skt *su* faire, juter, presser.

est le sommeil, le roupillement comme *le songe* est le *somnium*, la respiration *sm*, *sf* qu'on entend marcher. L'Angl. *to rest* reposer, All. *ruhen* id., *die Rast* le repos, le sommeil sont des onomatopées faites avec le bruit d'un ῥώθων, *rostrum*, *rostre*, c'est-à-dire le rynchus, le nez qui ronfle. Au Centre *rouffer*, veut dire souffler en parlant du vent ; *râler* s'y traduit par *roumioner*. *La rafale* se rattache, comme phonème, au verbe *rouffer*. Brantôme appelle *le râle le roumiau*, qui comme roumioner s'inspire de rhume, l'écoulement par une ruette. V. ce mot. *Roumeler* et *rouiner* respirer appartiennent également au Patois du Centre. A force de roumeler il se forme au bout du nez une perle liquide qu'on appelle *la roupie*, dont le sens primitif est respiration pénible : c'est l'effet prenant le nom de la cause.

Dans le Centre l'appendice nasal du dindon s'appelle *roupie*, *reuche* ou *rouche*. *Le roupion* est le jeune commis d'un magasin de confections : c'est une traduction du sens de morveux. *La roupie* est une formation parallèle à l'All. *der Rotz* la morve. Le râle sonne dans ψυχορραγία râle, All. *röcheln*, au Centre *raucher, roucher* respirer avec bruit ; H. *ronken*. Le râle d'eau est nommé d'après son cri. Les Grecs ont entendu le son de κρέξ. Le Patois du Limbourg décrit le bruit guttural plutôt qu'il ne le nomme dans *graasstreuts* le gosier des prés ou bien le *teersman* qui rappelle l'Angl. *throat* gosier ; les enfants signalent sa présence en criant *rèpe*, *rèpe* qui est une reproduction locale d'un bruit analogue à celui de *rouffer, rouffioner*. V. au mot

raper. *Le roquet* veut dire le petit chien grognon.

Le gosier est sujet à quantité d'affections qui sont indiquées par son phonème habituel. Ainsi roter se traduit par ἐρεύγομαι — *ructo* — *éructation*, *roter* en Argot *rouffionner* -- *to reach* vomir, avoir des hauts de cœur — H. *rispen* roter — All. *rülpsen* id., ainsi que *räuspern* tousser pour évacuer les crachats. — Le bruit que provoque le rhume dans le gosier se nomme *le roumion* dans le Centre; il a des variantes dans *le ramion* et *le rouinement*. *Ronronner* s'y appelle *ramiouner*. *Raminagrobis* a un *roumionnement* grave. Le Centre a le mot *raguer* vomir, formation parallèle à l'Anglais *to reach, to retch* vomir. — A côté des causes physiques qui viennent affecter le gosier, il y a des états d'esprit : ceux-ci s'expriment également par son nom habituel arrangé en verbe. La mauvaise humeur, l'irritation, la colère s'abattent sur l'organe et lui arrachent des bruits qui nous disent ce qui se passe dans le cœur. Ainsi *la rage* s'appelle ὄργις — *rancor* et sa variante phonique *rabies* — *rancune* et par une étymologie de bonne foi populaire *rancœur*, Angl. *anger* (1) la rage — *der Aerger* id., *sich aergern* se fâcher. La mauvaise humeur est nommée *rouspetance* (peter) ; *grogner* fait *rogonner*, variante de *ronchonner*, *le raguenasseur* (nez) est le grognon ; *rognionner* et *rogner* veulent dire être de mauvaise humeur. Au (C.) *raigne* et *resse* signifient fâché, *ramiouner* bougonner,

(1) Le *ng* pour *g* permute avec sa voisine gutturale *r*. Le mot All. *arg* qui veut dire mauvais a un correspondant dans l'Angl. *arch* dont le sens est malin, plaisant. La relation intime entre *g* et *r* se montre dans la prononciation quasi gutturale de l'*r* Espagnol.

la riotte la querelle, Angl. *riot* émeute. L'Anglais *to rue*, l'All. *reuen*, H. *berouwen* regretter est le son d'un soupir qui fait vibrer les cordes vocales. Le mot *regret* est une expression analogue. Le Suéd. *greta*, et le Holl. *schreyen* et *greyen* est une variante de *gridare* crier, *quereler*. L'odeur est le vent chargé de senteurs que le nez respire. Le pharynx débouchant dans cet organe, le son produit par le nez se répercute jusque dans le gosier. Ainsi se sont formés : *rêk, rag* soupçonner, éventer et la métathèse *ghrà* sentir — ῥογέω fleurer — *rosa, rancidus* qui sent fort — *rose, rance* — *to rankle* se gâter, devenir purulent — *riechen* sentir. Etre téméraire, être homme à ne pas se rendre compte par les sens et la réflexion de ce qu'on entreprend, s'appelle en Angl. *reckless*, sans flair, sans odorat, All. *ruchlos* — H. *roekeloos* et *reukeloos, de reuk* l'odorat (Skt *uru* la poitrine qui respire). — Le souffle du nez a donné son nom à la fumée : Angl. *reek* la fumée, *rack* les nuages, All. *der Rauch* la fumée — H. *rook*. Une *roustissure* est une fumisterie, V. au mot *rousti*. La chaleur qui sort du gosier a fait que le feu a été nommé par prosopopée du vocable de l'organe. Elle est décrite comme une exhalaison qui fait l'effet d'un hale. Brûler s'appelle *ark*, briller comme le feu, *ros, rich, hrîc* - αὔω brûler, ἄώ souffler, ἄυριον l'aurore - *uro* brûler, *areo* dessécher - *aride, ardre* - *hearth* le foyer — *der Heerd* id. Le pain cuit au four s'appelle ἄρτος en Argot *artiche* ou *artif*. La couleur dufeu, le rouge a nom *ru'dira, ruhita* — ἐρυθρός — *rutilus, rubus, rufus, rusceus* — *roux, rouge, rutilant* - *red* - *roth*.

Ces mots appellent auprès d'eux l'expression *la rousse* la police. Nous avons déjà vu les noms *friquet* et la variante *flicard* qui rappellent *frire*, *fricasser* et le Latin *fragrare* sentir. On entend dire dans le Limbourg : *tu t'es brûlé* ou *roussi* pour dire gracieusement : tu as vésiné, tu sens mauvais. Or, quand l'argotier dit *la rousse* pour la police, *le roussi* pour l'agent il veut nous faire comprendre que ce qui est roussi, et par conséquent devenu roux, sent, et, par une assimilation vicieuse flaire le malfaiteur : il met prendre des odeurs à la place d'en donner. Peut-être l'originateur du mot a-t-il eu l'idée de nous faire accepter roussir comme l'onomatopée de l'acte de sentir, mettant, comme il arrive souvent le mot assonant au lieu du son vrai : rynchus qui ronfle, ronronne et aspire avec un bruit guttural. — La police forcée de se défendre tape : cette habitude lui a valu le nom de *roustamponne*. Par allusion à *rouspeter* parler, elle s'appelle *la rouspetance*. Par jeu de mots sur la ville de ce nom *le rouen* est devenu le synonyme *du roussi* en ce sens qu'il signifie l'officier de gendarmerie. *Le Rouin* est l'agent de police, *Martin Rouot* le gendarme : l'un et l'autre jouent sur rousse. *Rouin* semble rappeler le Latin *ravus* ronan, Angl. roan rouge, bai. *Attrimer les robaux* veut dire mettre la gendarmerie sur les dents, les forcer à *trimer*, à parcourir *les trimards* (les chemins) à la recherche des malfaiteurs. *Robaux* est une altération de *rubus*, *rufus* rouge d'où l'Angl. *robin* le rouge gorge. Le *Martin* de *Martin Rouot* rappelle *Martin pêcheur* qui a le ventre rouge, le dos vert et

azur. Le *rateau* jeu de mots sur *rutilant* est l'ex-officier de police. Par une autre allusion qui nous sort complètement du son de rouge il prend le nom de *bigarreau* (bis variolus). Entre *le bigarreau* et le flair le chemin est très long à parcourir et encore faut-il le trouver. Que serait-ce si l'on se croyait forcé d'unifier les mots *bigarreau*, *roussi*, *rouin* ou *rateau*, comme on croyait devoir le faire pour *equus* et *caballus* parce que ces mots ont le même sens. Si jamais l'envie prenait au public de faire entrer ces mots dans le langage courant et dans le Dictionnaire, qu'il se demande d'abord comment l'enfant pourra arriver à comprendre que *bigarreau* puisse devenir une appellation pour l'agent de police. Il saisirait si l'agent portait un uuiforme rouge ou que telle fût la couleur d'une des pièces de son habillement. Mais quand on voudra faire entrer dans sa tête que *le bigarreau* mérite ce nom parce qu'il a le flair très développé et qu'il fait la chasse aux malfaiteurs il sera bouleversé de l'esprit de ses aînés. Ces énigmes rebutent celui qni ne comprend pas, l'étranger d'abord. L'étude du Français Classique offre des difficultés qu'il surmonte avec bonne grâce : bigarreau pour agent de police lui paraîtra toujours déraisonnable lors même qu'il saura que c'est un effet de l'équivoque. Nulle langue n'en fit jamais une figure de style. On conçoit que ces mots naissent dans une corporation qui a besoin de mystère; que d'autres en rient parce qu'ils sortent de l'ordinaire : mais les métaphores de l'argot des voleurs répondent à une tournure d'esprit que ne partage qu'un infime nombre de Français. C'est

donc un abus de vouloir les faire accepter comme d'accord avec les idées et le langage de la généralité. Ce serait faire trop d'honneur à l'esprit et au langage des voleurs que de leur emprunter l'un et l'autre : ils seraient les premiers à s'en étonner puisque leur argot se compose presque tout entier du langage des honnêtes gens devenu dans leur bouche une sinistre caricature ne montrant que des mots déformés exprès avec un sens qu'on a éloigné le plus possible du vrai.

La gueule fait entendre chez l'animal quand il saisit sa proie, la tient et la déchire, le son guttural de la rage jalouse. En même temps que la gueule, la griffe se tend vers l'objet convoité, innervée qu'elle est par l'organe qui gronde dans le ventre affamé. A cause de la simultanéité dans le jeu des ressorts du gosier et de la griffe celle-ci prend le nom de la gueule : ῥάγες les ongles qui déchirent comme elle.

Nous connaissons le son du *rynchus* et de ses répresentants. Nous les retrouvons encore dans le mot All. *der Rache* la gueule et dans le H. *raak* le palais, dans *l'argot* et *l'arguche* le badaud qui regarde à gueule ouverte, le bêta. L'appétit qui tend les ressorts de la gueule et de la griffe s'appelle *râga* passion — ὄρεξις l'appétit — *irritatio, orexis* — *anorexie* — *to reach* (1) tendre, atteindre — *der Reiz* l'appetit, l'attrait — H. *reikhalzen* tendre le cou, appéter, désirer ardemment. D'autres appétences s'expriment par ὀργή la passion, ῥάγη l'excitation — *urgeo* j'excite — *urgence* la néces-

(1) Ριγέω etre tendu, raidi par le froid — *rigor* — *rigueur* marquent une tension fixe appliquée à uu autre objet.

sité. L'Argot appelle la faim *organe*. Cette dénomination s'écarte du vrai vocable qui est *orexis* par jeu de mots sur *organon* orgue. L'orgue s'est présenté à l'esprit à l'appel du mot tortorer manger, satisfaire son appétit, se remplir les *tormina*, les tripes qui font des tours dans notre corps. *Tortorer* rappelle les tours qu'on fait faire à la manivelle de l'orgue. *Tarter*, l'expression pour excréter est en rapport avec *tortorer* et organe. Nous verrons par la suite comment *organe* est devenu le nom de l'articulation.

L'animal que la faim dévore s'appelle Skt. *urkas* le loup en Suéd. *varg*. *Orcus* est le gouffre, l'enfer, la tombe vivante des anciens. Nous connaissons le loup par le cri de sa gueule affamée, l'ululement, le hurlement qui se reproduit dans le Suéd, *ulf*. V. p. 1 du Traité. — La griffe et par extension la main s'appelle l'argamine, composition dans laquelle on distingue *mine* pour *main* et *arga*, le mot *organe* mutilé. *L'arga* est la part du butin, ce qu'on palpe ou touche de l'argamine. *Argamine* se place tout proche de ῥάγες les ongles dont sa première partie forme la metathèse. Leur présence se fait sentir dans *lik* gratter, *rixa* divisé — ῥή-γω déchirer — *riscus* la fente, la déchirure primitivement produite par les ongles, *rimor* je déchire, *runco* j'arrache, *rumpo* je romps — *arracher*, *ronger*, *rogner*, *rompre* (1), la *racaille* — *rag* le lambeau arraché (ῥά-

(1) Par la permutation de *l* et de *r* nous avons obtenu les mots *lambeau*, *lopin*, l'Angl. *slip* une bande, *lap* le pan de l'habit. All. *der Lumpen* le lambeau. De là *le frelampier* le vagabond, équivalent de l'All. *der Lump* le déguenillé. Skt *lup* couper, *lôpa* morceau, H. *lubben* couper.

κος), *to rive* fendre — *reiszen* arracher, *rücken* tirer — Skt *ra'da* moitié, produit du partage. — Rayer une surface, la gratter constituent des actes primitifs de l'ongle, puis de l'instrument qui les remplace : ρίνη la lime, ρυκάνη le rabot, la varlope — *raïa* et *rhina* le patin, *rado* raser, *runcina* le rabot, *rastrum* le rateau, *rutabulum* id., *ranca* instrument crochu pour sarcler — *rabot*, *rateau*, *racler*, *raser* — *to rake* ratisser — *der Rächen* le rateau — H. *raken* érafler, atteindre — Suéd. *raka* tondre, raser — Skt *rad* fendre. *La raie* se rencontre également dans ρύπτω racler — *raspa* le râpe, *ruspor* gratter, et avec *l* pour *r*, *lappa* la bardane — *râpe* — *rasp* — *die Raspel* la râpe, *die Raspe* la gale. Au Centre *le râpé* est le marc de raisin tiré des râpes, *le rapillon* le grappillon. La grappe qui porte les baies doit son nom à sa forme hérissée : on l'associe de loin au rateau : c'est ce que démontre ῥάξ la grappe — *racemus* — *raisin*, *ribes* — All. *der Rogen* la grappe d'œufs du poisson (1). — *Rude*, dans le Centre *rufe*, *rufle* et *rufard* marquent une surface raboteuse. Le Suédois *raka* tondre et le Danois *rakker* écorcheur appellent auprès d'eux comme forme ou comme sens les mots du Centre *ragâche* la rosse qui n'est plus bonne qu'à être écorchée, *le riquet* et *la rique* le bidet. L'Allemand exprime un sens analogue dans *die Schindmähre* la jument qui ne vaut plus que sa peau. Le prêtre s'appelle *le ratichon* à cause de sa tonsure, l'église *la ratiche*, l'endroit où *le ratichon* officie. Le capucin qui garde

(1) L'Anglais *rack* signifie entre autres une suite de clous qui servent de denderie.

toute sa barbe a reçu le nom de *barbichon*. Le sens négatif de rare découle de ce qui est rasé : *virala* — ἀραιὸς, ῥαδινὸς — *rarus* — *rare* — *rare* — *raar* — It. *rado*. Le Skt exprime un sens analogue dans *rad* fendre. — *Ratisser* est en Esp. *rastare*, *rastrare*, *rastrellare*, *rastagnare*. Le rateau laisse des traces sur le sentier; les coups de gourdin ou de fouet strient la peau d'ecchymoses. La peau se dit vulgairement cuir, en Esp. *cuero*. Tel Espagnol des Colonies qui avait l'habitude de maltraiter ses esclaves a reçu le nom de rastaquouère, gratteur de peau. Ce sobriquet s'est étendu aux Brésiliens d'abord et ensuite à tous les étrangers qui ayant gagné leur fortune avec le travail et la souffrance du nègre viennent le dépenser avec ostentation à Paris. La même image se reproduit dans *tanner le cuir* ou *la basane*, *ratisser la couenne (cutis* la peau — *cutaneus)*, *la peau*, *le cuir* pour frapper. Des variantes de *ratisser* se trouvent dans *rosser* et *raser*. Une *ratapiaule* est un châtiment appliqué sur la *piaule*, forme provinciale de peau, *pellis*. *Une raclée*, *une rouffle* marquent l'effet de plusieurs coups laissant des stries sur la peau. On dit à peu près avec le même sens *une torchée*. V. au mot *torcher*. — *Le riflard* (1) est une espèce de rabot : on l'applique par jeu de mots à un vieux parapluie tout riflé, tout râpé, tout éraflé. — *Le rabiot* ou *rabiau* est un restant de potage ou de vin : il faut soi-disant racler le fond pour l'avoir. Ils représentent également le supplément qu'on gagne à veiller, le surplus de temps qu'on reste au service pour purger les punitions. La variante

(1) On peut y rattacher *le linve* le couteau. V. au mot *lisser*.

rafiau est le temps qu'on reste à l'hôpital après la maladie. *Rafalé* est un jeu de mots sur *râpé*. *Rater* veut dire glisser à la surface, l'érafler sans pénétrer : de là *le raté*, celui qui manque le but. *Le rapin* gratte, soi-disant, la toile avec le pinceau.

De la tension énergique de notre esprit vers un objet naît la ligne droite du chemin que nous prenons pour y arriver. Celle-ci devient à son tour l'expression pour le rang, l'ordre : ὄρχος l'alignement, ὀρθός droit — *ordo* ordre, le rang — *ordre, rang, rangée* — *rank* rang, *row* id. — *der Rang* l'alignement, *die Reihe* tour — Suéd. *rad* rang, file. *La race* est la lignée, l'ordre des descendants. *Arrimer* est mettre sur une même ligne. Compter par unités ou lignes, arranger des nombres s'appelle Angl. *to reckon* calculer (1), All. *rechnen* id. Le H. *rooster* (gril) est un tableau d'ordre, une échelle de la même structure que la *ridelle* et le *ratelier*. *L'Arithmétique* est d'après le nom et le sens une méthode instituée pour aider au sens du droit : ἄριθμος le nombre est primitivement la ligne qui rappelle la façon dont les gens peu instruits comptent encore en alignant des traits perpendiculaires qu'on barre cinq à cinq ou dix à dix. Il a pour variante ῥύθμος le nombre, la mesure — *rythmus* — *ratio* et sa métathèse *ordo* — *raison* — *ordre*. La raison *ratio* est donc le sens du droit qu'il faut appliquer en toute chose. Les Grecs l'appelaient λόγος la parole, ce que la langue dit, parce que la parole était pour eux l'expression rationelle, aussi exacte

(1) *To reckon* se fait par traits, *calculer* par cailloux.

que le nombre (1). C'est pour cela que leurs œuvres littéraires sont des modèles de proportion et de mesure. Leur architecture semble la solution du problème le plus simple et le mieux posé. Leurs personnes mêmes, si nous pouvons en croire les statues qu'ils nous ont laissées, avaient dans leur port et leurs attitudes cette mesure qui est le reflet de la pondération, de la vigueur et de la grace qui en résultent. Les Grecs étaient d'autant plus portés à prendre le mot *logos* pour le nombre (*nomen* — *numerus*) qu'ils n'avaient pas des signes spéciaux pour les chiffres mais se servaient des lettres de leur alphabet. Du reste comme nous venons de le voir *numerus* qui veut dire primitivement *nomen* prouve que la même habitude existait un jour chez les Romains. Pascal, qui postulait pour les termes une définition rigoureuse avant de les faire servir pour le raisonnement, tâchait de faire du mot un *logos*. Le Latin exprime par le verbe *reor* — *ratus sum* qu'il croit, qu'il opine parce qu'il raisonne, que sa raison est satisfaite, que c'est sa raison qui parle. *Res* est la chose dont il est question, une chose de raison (*reor*, *ratio*): elle fait l'objet du raisonnement et s'enchaîne avec les autres selon ses lois. — Un enchaînement, une rangée s'appelle selon la diversité de l'objet auquel il s'applique, *varga* rangée — ὄρχος id., ῥάχις l'éspine dorsale, l'enchaînement des astragales, ῥαχία le promontoire, la chaîne des rochers — *rupes* le rocher — *la roche*, *le rocher*, *rachitique*, *le rable* l'épine dorsale, le dos — *ridge* la chaîne de

(1) Ce mot veut dire parole, discours, compte, calcul, supponatint, rapport et proportion.

montagnes (le Wallon a l'expression analogue *un tiers* une tirade, un enchaînement de colline), *rak* les articulations du cou, *reef* le rocher, le récif, *rump le rable* - *der Rücken* le dos, c. à. d. l'épine dorsale, *der Rumpf* le rable, le tronc, *der Hundsrück* nom d'une chaîne de de collines. L'Angl. *rib* côte, All. *die Rippe* id., peuvent être rattachés à ces mots comme formant les arêtes du rable (1). *Le rumpsteak* est un morceau de viande bien connu dans les cuisines. — La main qui gratte a la même attitude que la main qui prend. De là la présence de son nom dans *rafler*, *ribler* voler, *ratiboiser* voler (gratter le bois), *roustir*, avec jeu de mots sur roux. Le Skt. pour dire voler a le mot *ruṇṭ*. *Agripper*, soit par le ῥάμφος bec, soit par tel instrument qui le remplace comme *le harpon*, *la griffe*, *le harpin*, *le ragot* la clampe, *l'ergot* l'éperon du coq, s'appelle ἁρπάζω — *rapio* — *Harpagon*, *ravir*, *ravager* — *to rob* ravir — *rauben* id. — La griffe, la patte, la main (en Argot de voleur *les accrocs*) sont formées d'un enchaînement d'articulations qui lui permettent de se recourber en griffe ou grappin au gré de la volonté. Nous pouvons nous figurer la main comme *paume,* c'est à dire plate; comme *empan,* c'est à dire étendue afin de se rendre compte de la dimension d'un objet; comme *grappin*, c'est à dire dans l'attitude convenable pour saisir. Cette dernière capacité s'exprime par *ar* atteindre, *arjas* attaché — ἀρτάω je suspends — εἴρω je noue — αἱρέω j'a-

(1) Que le lecteur veuille bien examiner s'il ne serait pas préférable de rattacher le sens de ces mots à l'idée de courbe, de rondeur. La racine est la même, le sens semble comporter l'une et l'autre explications. V. la génèse du sens de courbe.

grippe — *haereo* — *adhérer* — *héritier* celui qui prend sa part (L. hercisco je partage) — *hard* dur, qui tient — *hart* id,, *der Erbe* (1) 'héritier et avec la permutation de *l* pour *r* *halten* tenir, en Angl. *to hold*, — Les points où les membres de notre corps s'adaptent l'un à l'autre sont, ainsi que le démontrent la réalité et le langage, des clampes renforcées par des tendons. Le fait de l'accrochement s'exprime par les mots ρέθος membre, ὀργυία coude, ἄρθρον articulation — *artus* — *articulé* — *wrist* le poignet avec un *w* notant le mouvement des lèvres qu'entraîne la prononciation de *r*, lettre absolument secondaire dans le son de l'acte, *to wrestle* s'accrocher à son adversaire, *to wring* tordre — *der Rist* le pouls, sans le di gamma comme le Grec rethos — H. *het gewricht* l'articulation — Suéd. *vrida* tordre. — Enchaîner, adapter l'un à l'autre comme par des articulations s'exprime par des mots où transparaît le nom de l'organe: ἀρτέομαι préparer, gréer (en Angl. to make ready, H. gereed maken), ἄρω coordonner — *artire, artare* emboîter — *articuler* (2). L'expression Angl. *to hold with* tenir avec quelqu'un implique une convenance quelconque entre le deux parties, de même que l'All. *es mit jemandem halten*. A l'idée d'arrangement par adaption se rattachent encore les expressions: *aram* convenable — ἄρι juste, ἄρτι juste, ἄρτιος convenable — *ars* l'art, l'ordre dans la disposition, la convenance des

(1) Prendre s'exprime en Anglais par *to earn* gagner, en Grec ἄρνυμαι je reçois.

(2) Etre ébranlé dans l'articulation, osciller à la suite d'un accroc s'appelle *heurter*, Angl. *to hurtle* cahoter, *to hurt* ébranler, blesser en choquant, H. *een horrel* un heurt et l'intensif *horten* donner contre.

parties, la proportion d'où l'unité dans l'ensemble. — L'All. *die Art* veut dire ordre, espèce, l'adjectif *artig* joli, convenable, l'effet des choses bien ordonnées. Les Grecs préoccupés d'ordre et de convenance ont dans leur langage de nombreuses expressions rendant ces idées : ἀρέσκω je plais, je conviens, ἀρθμέω je m'accorde avec, ἄρθμος (1) l'amitié, la convenance des caracterès, ἤρεμα graduellement.

Une articulation bien connue dont le nom se rattache à la racine *ar* est *îrmas* bras — ἅρμος nœud — *armus* — *armon* — *arm* — *der* A*rm*. Le sens d'harmonie a été conçu en écoutant des sons se soutenant les uns les autres. Par assimilation le nom qui l'exprime se confond avec les mots qui veulent dire articuler, enchaîner : ἁρμόζω coordonner, ἅρμοι sur le champ, incontinent comme ἄρτι (2) juxta — *harmonia*, ritus *le rit* — *harmoste* le magistrat qui dirige, *harmoniser*.

La tension exercée par la volonté sur les articulations, sur les phalanges et généralement sur tout ce qui dans le corps humain est susceptible de se tendre et se détendre, transforme ces derniers en agents, en instruments : ὄργανον — *organum* — *organe* (V. au mot

(1) Le sens d'articuler, d'adapter l'un à l'autre s'accorde également avec l'image de la ligne droite synonyme de rang et d'ordre. Cependant l'ordre par adaptation étant plutôt celui de la nature et celui de la ligne droite l'œuvre de l'esprit, on pourrait être tenté de rapporter le sens d'ordre à celui del'adaptation, de l'organisation. L'image entrevue dans l'esprit est, ou bien une main recourbée qui trace une règle, une raie sur laquelle viennent s'aligner ces éléments, ou bien ce même organe qui les accroche les uns aux autres. Les racines des deux mots sont congénères : la forme des mots ne semble pas s'y opposer. Que le lecteur veuille bien examiner le cas et le résoudre pour lui-même.

(2) L'autre racine gutturale d'où se développent les noms de l'accrochement est *ach*. V. Traité, pp. 78 et 86.

articulation). L'opération de ces organes s'exprime par *arj* faire ἐργάζομαι je travaille — *ergastulum* — *ergastule* — *to work* avec digamma travailler, *wirken* id. On dit très juste : arriver à la force du poignet. C'est une paraphrase du travail des organes. Les ressorts intérieurs nerveux ou musculaires qui soutiennent la volonté s'appellent par un terme collectif ῥάγα la force — *energia* — *énergie* (1) ou ἀρετή — *virtus* — *vertu* la force morale qui donne le courage de l'action, ou bien encore ὅρμη, ῥίπη l'impulsion et ῥώμη la force — *robur* — *robuste*. Nous avons expliqué le mot *orexis* l'appétit au début du chapitre des racines gutturales. Exciter se dit ὄρω, ὀρνύω mettre en mouvement. Les articulations des végétaux sont assimilés dans l'esprit et dans le langage à des bras : de là *îrmas* le bras, L. *ramus* — *rameau*, *ramée*. Pour personnifier le végétal et le considérer comme occupé par un démon ou le produit d'une métamorphose humaine, l'invention poétique n'avait qu'un pas à faire. Les racines congénères ont servi, elles aussi, à former les noms de la branche : ἔρνος branche, ὄρπαξ id., ῥόπαλον verge — *virga* la verge et *virgo* la vierge, le tendron, la jeune branche par assimilation, le nouveau jet de l'arbre, *virgultum* l'arbrisseau - *vergeter*, *verge*, *vergue* en H. *ra*. Le mot ῥέθος (2) articulation, reparaît avec des sens divers dans *radius* bras de roue - *radié*, *rayon* - *rod* la verge - *die Ruthe* id., en Skt *rudh* croître. La branche ῥάδιξ a donné *radix* — *racine*, *radicelle* — *root* racine *die Wurzel* id.

(1) On peut ajouter ἄλκη la force en faisant permuter le *l* avec *r*.
(2) Le travail de l'articulation se traduit par ἔρδω, ῥέζω faire.

A la suite d'une assimilation avec le bras et le mouvement rotatoire qu'il est capable d'exécuter la rame a reçu le nom de ce membre : de là *aritra* la rame — ἐρέσσω ramer — *remus* la rame — *rallum la godille* (*cauda* la queue, V. ce mot) — *rame* — *to row* ramer, *oar* rame, *rudder* gouvernail — *das Rùder* id. — H. *riem* rame et *roer* gouvernail. L'oiseau est un rameur aérien. Le mouvement de ses bras (ἔρνος branche), de ses ailes battant l'élément fluide, ressemble au mouvement de la rame dans l'eau. De là ὄρνις l'oiseau, la poule — *ales* l'oiseau avec permutation de *r* avec sa voisine linguale *l* et les mots de l'argot *ornie*, *orniffe*, *ornichon* poule. Ce n'est pas la première fois que nous voyons des mots qui dénotent la connaissance du Grec figurer dans l'Argot. Il y a donc eu des gens dans la corporation qui avaient étudié. L'Angl. a *aery* le nid d'aigle, l'All. *der Aar* l'aigle, en Hollandais *arend*, Suéd. *örn* l'oiseau de proie par excellence (1).

La courbe reproduit l'image de l'articulation qui plie. C'est, comme dans tous les cas précédents, notre racine gutturale avec la terminaison que lui donne la grammaire, appliquée à un objet particulier. Ce sens particulier fait partie de la somme des capacités dont l'organe est doué. L'esprit, pour deviner le sens spécifique des mots se trouve guidé soit par les circonstances, soit par des terminaisons, soit par des nuances que présente la forme même et qu'on dirait expresses:

(1) *Aquila* aigle répond à l'All. *der Vogel* oiseau. Ang. *fowl* poule. Ces expressions dénotent le battement de l'aile, de l'articulation. V. au mot *aigle*. *L'oiseau* en L. *avicula*, Skt *vî* doit son nom au vent qu'il fait avec ses ailes.

armon, rame, rameau. L'arc bandé comme une articulation sur les tendons de laquelle tirerait notre volonté s'appelle ἶρις l'arc-en-ciel — *arcus* — *arc*, *arcade*, *arceau*, *rinceau*, *arganeau*. La roue (1), l'arc complet a nom *ari* la roue, urnâ la laine qu'on file — ἄρκυς le filet en roue comme celui de l'araignée, ἀράχνη le rouet, l'araignée — *arachne*, *rete* le filet, *restis* le lacet (variante du sens de *lacs*), *rota* la roue — *rets*, *rotation*, *roue*, *araignée*, *rouet*, *raquette* — *rack* roue, *rundle* marche d'échelle — *das Rad* la roue, *die Reuse* la nasse. *La ruse* est le sens abstrait et général de *rets*, *Reüse*. — Imiter le mouvement de la roue, tourner, touiller, il le faut pour préparer *le rata* ou *la ratatouille* : le mot contient l'enseignement culinaire. La roue a donné son nom à la voiture qui roule, qui marche sur roues. Ce vieux sens se trouve exprimé dans le mot nouveau : *la roulotte* : *râta* chariot — ἅρμα chariot — *rheda* id., *paraveredus* le palefroi *(perveho* et *rheda) petorritum* voiture à quatre roues (*petor* Ancien All. *fieder* — *quatre* et *ritum rota*) — roulotte, palefroi — *to ride* aller à cheval — *reiten* id., anciennement aller en voiture. Le vaisseau dans sa dénomination L. (*ratis*) semble être une métaphore de *rheda*. Le rond, le cercle complet s'expriment par un mot de même provenance : ὄρχις testicule — *orchestra* l'endroit où l'on danse en rond, *orbis* le cercle — *orbite*, *orchidée*, *orchestre*, *rigodon* — *ring* anneau, bague —

(1) Imprimer un mouvement d'oscillation autour d un point de suspension ou d'accrochement s'appelle *to rock* ébranler en Ang., *rütteln* secouer, en All. Ces mots ont un sens voisin de *heurter* causer un ébranlement dans l'objet qui donne contre un autre. V. ce mot.

der Ring id., *der Reigen* la ronde. — Le sens de s'agiter en cercle, se tordre, se contourner trouve son expression avec cette racine, d'où *hurc'* aller en courbe, *ramb* circuler, ῥέμβω tourner, ἕρπω et sa métathèse ῥέπω serpenter — *rhombus la raie,* le cercle magique — *rampe, rhombe — to roam, to ramble, to rove* rôder (Skt *vṛitta* rond) — *rope* la corde tordue sur elle-même, *roof* le toit en arcade, la voûte — *der Reif* le cercle — H. *reep* cerceau, *roef* le toit arrondi de la cabine du vaisseau. — Les mots *radis*, Angl. *radish*, All. *der Rettig* le légume rond, *rave, chou-rave* Angl. *rape,* All. *die Rübe* navet, tiennent leur nom de leur forme ronde. *Pas un radis* est un jeu de mots pour pas *un rond*, nom de la monnaie à cause de sa disposition circulatoire. Un tableau radis est celui qui revient sans avoir trouvé d'acheteur. Il y a idée de retour, de cercle parcouru et le sens de renvoi suggéré par le navet minuscule. *La roue de derrière* est la pièce de cent sous, *le rêche* le sou *(araignée, rack).* L'un et l'autre ont la forme ronde, emblème de la circulation. L'adjectif rond reparaît dans le Skt *raṭ* rouler — ῥαίβος courbe — *rotundus rond — rond — round, to run* circuler, courir — *rond* et par jeu de mots *gironde* replet, aux contours arrondis. L'Angl. *to ravel* veut dire entortiller. — Le sens de rouler, être en bordée s'exprime par une variété de mots tels que *river*, *être en ribote*, *rouscailler*. Le rouleur s'appelle *le ribaud, le ribleur*, la femme lancée dans ce chemin, *la ribaude, la rivette*. *La rouflaquette* est une roue de cheveux plaquée sur la tempe. Le mot *roublard* nous présente un roué qui

roule son monde : c'est un jeu de mot sur *rouble*, le rond Russe. *Rouler quelqu'un* est le rendre dupe : le mot est le Latin *rotulare*, Angl. *to roll* rouler, *to rile* troubler en tournant, anal. au Skt *rup* troubler, All. *rollen* rouler. — *On rive* un clou en le retournant sur lui-même ; *river le clou* à quelqu'un veut dire faire en sorte que son langage ne blesse plus, rabattre son caquet. — Les rondes que fait la police lui ont valu le nom de *raille*. L'Angl. *reel* désigne une espèce de ronde. L'All. *reisen* voyager, revient à roue, faire un tour, Angl. *to travel*, to make a *trip* faire un grand, un petit tour. — Le cercle que décrit le temps s'exprime par la même racine dans *yâre* — ὥρος année, temps — ὥρα temps — *hora* — *heure* — *year* année — *das Jahr* id. Ἔαρ en Ionien ἦρ avec digamma exprime le retour du beau temps, du soleil et de la vie dans la nature, le renouveau. Il a ses correspondants dans le Lat. *ver*, le printemps orthographié avec le mouvement labial *v*, dans *vernal* et *primevère*. Ce *v* (1) se trouve également noté dans *vertere* tourner, *vergere* incliner, tourner — *conversion*, *converger*, *vertèbres*, *virer* — *to whirl* tourner — *wirbeln* tourner, *der Wirbel* l'articulation vertébrale, *werden* devenir (to turn to be) — H. *zwerven* avec assimilation virer, voyager sans but.

(1) *Esca* et *vescor* la nourriture et manger en L. est un exemple de l'emploi presque facultatif de ce *v*, comme en Suéd. *ulf*, en Ang. *wolf*. Ajoutons, qu'étant donné qu'on dit aussi bien *er* que *re*, il faut s'attendre à des métathèses fréquentes de la voyelle avec la consonne *r* ; la voyelle initiale a pu être aspirée ou non au gré de la prononciation locale, de sorte qu'on trouve les orthographes hélice et révolution sans sortir de la même racine. Pour ces deux derniers mots, ils se rattachent à ce groupe, pour peu qu'on tienne compte du changement de *r* en *l*.

Les mots *verne* et *vergne* sont des variantes du mot *ville*, en Danois *vaern*. Le sens de ces mots est identique : il n'y a entre eux qu'une différence d'orthographe qui consiste dans la permutation de *r* avec sa voisine *l*. Le sens est *garde*, endroit gardé. Le sens de garder découle de celui de tenir, d'enserrer, propriétés l'une et l'autre de la gorge et du croc (1). Il s'exprime par *rina* place de guerre, *var* clore, ceindre, *rah* sa métathèse préserver, *vrinj'*, *vri* écarter — ἐρύω protéger, garder derrière des murs, ἕρκος enceinte, ἕρμα appui, ῥύω fortifier — *Roma* la ville forte, même racine que *vallum*, *la verne*, *arceo* défendre, *arx* la citadelle, *arcanes* ce qui est défendu contre la curiosité profane, *arguo* maintenir, défendre une proposition — *boulevard*, *argument*, *guéret* champ entouré d'une haie, en H. *waard* polder, garde — *bulwark* boulevard — *die Warte* la garde, *die Werke* les remparts. Le même sens s'exprime par les formes congénères ulciscor L. se venger, Angl. to wreak, All. sich rœchen, repousser, rendre la pareille.

Le vergne l'aune commun ou glutineux préserve les ouailles contre le maurouge. C'est la description qu'en donne le précieux Dictionnaire des Patois du Centre. Cette explication éclaircit le nom de l'arbre et rend compte de son homonymie avec *la vergne*, *vallum* (Skt *vall* couvrir). — 'Ερύω répond au Latin *servare* conserver et au Skt *vṛi* couvrir (2). Cet *s* presque fa-

(1) Les mots *grippe* et *croupe* qui dénotent la gorge diversement affectée font ressortir l'identité du nom de cet organe et de la *griffe*.

(2) Le Skt a encore *varuna* la calotte des cieux, *varanda* l'emballage, *vārana* obstacle, empêchement.

cultatif marque comme le *v* une des hésitations de l'orthographe. Les grammairiens qui se sont chargés de noter le son des mots n'ont pas été d'accord pour arrêter s'il fallait considérer comme partie indispensable et intégrante du mot les sons secondaires qu'entraîne l'émission des voyelles, tels que *h*, l'aspiration gutturale, *s* l'aspiration sibilante que nous venons de voir dans servare, *v* le contact de la voyelle avec les lèvres que les Grecs représentaient autrefois par le digamma et quelquefois par *b*. Non pas seulement dans des langues différentes, mais aussi dans chacune prise isolément se manifeste l'effet de cette incertitude : ἐρύω veut dire tirer, σύρω avec *s* également ; σεῖρα est la chaîne qui tire, qui ferme ou bien la série, tout comme εἵρμος le mème mot sans le *s*. Esprit doux et digamma, esprit rude et sigma permutent entre eux et tous ensemble. On voit donc qu'il y a bien des causes qui, pour être toutes naturelles, n'en changent pas moins l'aspect des mots à telles enseignes qu'on doute parfois qu'ils soient les mêmes. Et cependant c'est bien le cas. — Une variante orthographique qui a lieu de nous surprendre est celle de *gü* Français avec *w* Allemand. Le double *v* doit avoir été prononcé *ou* tout large avec une aspiration. L'organe Gaulois inhabitué aux sons gutturaux profonds l'a transformé en son dur prononcé à la hauteur de la glotte (1). C'est ainsi que *verne* est une variante orthographique répondant aux mots *garnir, garnison* les troupes de défense. Dans l'un et

(1) On dit que le Français parle de la bouche et que c'est pour cela qu'il a le cœur sur la langue.

l'autre mots la prononciation évite le son guttural profond.

La guerre, Angl. *war* est une défense : c'est le rempart du bras, des armes. Ce mot peut se rendre en Grec par ἕρμα défense, l'armature — *arma* — *armes* — *wear* digue — *das Gewehr* l'arme, le fusil, *die Wehr* la défense. *La guérite* est une protection pour la sentinelle, Angl. *to ward* garder, All. *warten* avec le génitif faire attention à, en Angl. *to attend on*, Lat. *subservire*. *La varenne* (lieu dit) H. *warande*, *Varennes* nom de Ville, *Waremme* dans la Province de Liège sont le substantif *garenne*. *Le warrant* est une garantie en marchandises, All. *die Gewähr*. *Guérir* veut dire dans le fond préserver de la maladie, défendre le patient contre la déchéance physique. — *La garde* exercée par les yeux, l'observation est l'origine de *regarder* : Angl. *to be aware* s'apercevoir, All. *gewahr* werden id. — H. *ontwaren* apercevoir. Les expressions Françaises *tiens*, *tenez* qui accompagnent *voici*, *voilà* et la tournure Anglaise *behold* regarde, à proprement parler *tiens*, paraphrasent le sens de *observer* et de son congénère *regarder*.

Regarder se traduit en Grec par le congénère ὁράω. Ce mot nous ramène à la prosopopée ὀυρὸς le fossé, le trou — *os-oris* la bouche — *oral*, *orifice*. Nous ouvrons instinctivement la bouche pour apercevoir, comprendre et saisir au sens moral, tout comme s'il s'agissait d'un objet matériel dont nous voudrions prendre possession. — L'All. *die Warte* la garde permute avec *die Wacht* (Angl. *to wait on* avoir des attentions

pour, servir) *r* et *ch* (1), étant deux gutturales voisines l'une de l'autre. Die Wacht a donné les mots *guet* et *guetter*. *L'échauguette* la tour d'observation se décompose phoniqnement en *schauen*, la forme Allemande de σκέπτομαι (2), en Argot *gaffer* ouvrir le gavion, regarder, et son synonyme *guette* répondant au substantif féminin *die Wacht*. Dans le mot *vagmestre*, All. *der Wachtmeister* le chef de la garde, le mot original s'est conservé presque intact.

La garde, l'éveil se montre dans *vîxê* regarder — ἐγείρω s'éveiller — *vigilo* — *veiller*, *vigilant*, *vigile* — *to awake* s'éveiller — *erwachen* id. Le regard s'appelle ὄκκος — *oculus* — *oeil*, *oculaire* — *eye* — *das Auge* — Skt. *axi*. Ces mots montrent la gutturale *g* mise à la place de sa voisine *r*. La montagne ὄρος est au fond une garde, un poste d'observation. Notre Dame de la Garde de Marseille, l'eglise qui regarde la mer exprime poétiquement cette idée. Οὐρεὺς est le veilleur, le garde. Le mot Allemand *die Wacke* veut dire la pierre, le rocher. Ce mot est la variante de *guet* et *Wacht* avec le sens métaphorique de montagne. La montagne par sa hauteur est une garde, un poste d'observation. La variante Allemande de *wachten* est *achten* considérer, avoir des égards; *gieb Acht* veut dire fais attention. Ces doublets orthographiques sont fréquents, comme nous avons pu remarquer, dans toutes les langues. Le mot *Hort* la place gardée, le trésor, en Angl. *hoard* nous

(1) En Anglais le *ch* s'est changé en *i*. Il y a là un abandon de la gutturale, déterminé, sans doute, par l'influence de la prononciation Anglo-Normande.

(2) En Skt *k'av* se montrer comme les *spectres* (visions).

présente une troisième variante, qui nous rapproche de la gutturale *ch*, l'accompagnement naturel de *r* dont nous parlerons plus loin.

La prefixe *re* en Skt. *ṛitu* retour périodique, exprime le retour, le tour de roue. L'expression Anglaise : when the year comes round au renouvellement de l'année, à son retour en est une paraphase. Le mot *retro* est un composé de *re* (*rota*, *rete* V. au mot *araignée*) et *tro* qui veut dire tour également avec tous ses congénères τερέω tourner — *teres* rond, *terebra* vrille — *tour* — *to thrill* tourner — *drehen* tourner. La génèse du mot et du sens de *roue* ont été élucidés plus haut. V. Traité p. 91, celle de *tro* sera expliquée après. Comme une conséquence nécessaire du retour la particule *re* exprime parfois la négation (1), le verso, le revers de vertere tourner. (V. au mot conversion), ainsi qu'il a lieu dans *révéler*, Angl. *to unveil* dévoiler. En Latin *revincio* réprouver, désapprouver, *remitto* abandonner la rigueur, en Français *relâcher*, *refuser*, *réfuter* montrent également le sens négatif de *re*. Dans une révolution compléte il y a toujours une moitié qui est négative, c'est à dire celle qui prend depuis le milieu jusqu'au point de départ. Ce *re*, comme tous les mots d'un usage fréquent, surtout ceux qui s'allient continuellement à d'autres mots, représente les restes d'un phonème qui est encore en usage. C'est une ruine mais dont il y a assez de bout pour permettre de reconstituer l'ensemble. Dans cette entreprise l'étymologie trouve

(1) Par la même marche d'idées les originateurs du Skt ont donné a ritê le sens de excepté et de en outre.

un appui dans des expressions comme *redivivus* qui revit, *reddo* je redonne, je rends, *redimo* je rachète où *re* montre une forme plus complête, *red* répondant au H. *rad* roue. D'Autres mots exprimant le mouvement en rond, comme p. e. le Grec ῥέω se mouvoir, Allem. *rühren* touiller, émouvoir, troubler, H. *roeren* troubler, de Raad van *beroerten* le conseil des troubles institué par le duc d'Albe dans les Pays-Bas contre la Révolution du seizième siècle nous montrent la particule *re* à l'état de racine intégrale. Il en est de même du Skt. *ír*, *rî*, *ri* aller, circuler — ἔῤῥω aller mal, bricoler — *erro* — *errer* — *errand* le tour, la course — *sich irren* être dans l'erreur. L'All. *der Ort* est la circonscription, le cercle. Dans l'investigation du sens l'étymologie trouve la piste tout indiquée par des expressions comme μύλη rotule du genou, à proprement dire le moulin ; *se démoleter* le bras au Centre veut dire se le dèboîter. démonter la molette. Elles rattachent si bien l'idée de tour à l'articulation qu'elles l'expriment par une image dont le sens ne laisse aucun doute. Pour faire le moulinet il faut admettre une articulation autour de laquelle se meuve le bras ; de même, afin de *ruer*, il faut que le cheval fasse la roue avec sa jambe. L'articulation emporte donc dans l'esprit des gens l'idée de tour comme nous l'avons vu ressortir des citations rapportées plus haut. Ce qui prouve encore que dans *re* nous avons bien à faire à un congénère de roue c'est que dans le Centre on trouve pour recoin un *rabicoin* et pour errer *reber* dont nous avons rencontré des affiliés dans *rivette* et dans l'Angl. *to ramble*, *to roam*, *to rove* errer.

La lettre *g* est tellement rapprochée dans le gosier du point où se produit le *r* que l'une entraîne l'autre comme on le voit dans ru et rigole, ronchonner, rogner et grogner, raturer et gratter, garde et guet (All. wacht). Bien des mots qui commencent par un *r* se rencontrent aussi avec un *g* initial dans la même langue: *rictus*, *rynchus* et *gurges*, *racler* et *carer* (1).

Le même mot dans deux langues diverses se rencontre avec *r* aussi bien qu'avec *g* initial: *rigoler*, en Allem. *gicheln* rire, *roucouler* All. *girren* — H. *kirren*. Aucun de ces mots pris en particulier ne cesse pour celà d'être une onomatopée indépendante. Aucun n'est la copie ni même la métathèse de l'autre. La différence provient de ce qu'ils ont produit sur l'oreille de l'auditeur une impression tant soit peu differente. Les sons naturels ont eux-mêmes leurs nuances de ton et pour les reproduire les peuples n'ont pas eu a leur disposition un alphabet commun dont les signes fussent les représentans exacts des sons naturels. Delà baucoup de diversité dans l'orthographe. Selon que d'autres organes s'unissent à l'action qui prend son point de départ dans le gosier nous verrons tour à tour les voyelles, les consonnes linguales, les dentales, les labiales, isolément ou toutes à la fois s'associer au son guttaral comme nous avons vu pour *bouche* et *rynchus*. Quel que soit l'acte de l'organe, qu'il respire, saisisse, déchire, avale, grogne etc., etc., c'est toujours lui qui agit et le son as-

(1) Nous parlerons plus tard de la permutation de *l* et de *r*, de *gurgulio* pour *gulgulio*, de *gurges* et *gula*, de *hurler* pour *ululo*. Disons que dans la prononciation le *g* descend au dessons de *r* et que le *l* remonte vers la bouche.

sorti ne peut manquer de se produire avec l'acte, vu que l'appareil sert à l'accomplissement de ces fonctions et à leur phonation en même temps. Si nous reproduisons ces actes sous la forme de souvenirs, de notions et d'idées, même abstraites, c'est à dire, lorsque par un acte de notre volonté nous mettons le langage au service de qui ce qui se passe dans notre esprit, nous nous servons des sons entendus quand ces actes se passaient dans la la réalité. Le son rend le fait présent à notre esprit et réveille par association tous les sens par lesquels il fut perçu. C'est même dans l'usage que nous savons faire intentionnellement de ces sons pour la communication avec nos semblables que réside la haute valeur du langage. Il constitue la preuve de la superiorité de l'homme car seul parmi les créatures il a su le créer, le conserver et le développer. L'homme retient les sons et forme des mots parce qu'il a conscience de ses actes dont les sons sont l'accompagnement révélateur et parce que cette conscience lui est nécessaire pour connaître l'état de son âme, se diriger et être libre dans le sens élevé du mot. Il conserve et développe son langage parce qu'il poursuit, pour sa postérité comme pour lui-même, un idéal de progrès et de perfectionnement illimité tandis que les autres créatures ne paraissent point capables de sortir des bornes où le sort les a parquées. L'homme a le sentiment d'avenir tandis que l'animal paraît se contenter des sensations du moment et se reposer sur le milieu plus que sur lui-même. Entretemps le langage que se créent les humains donne à leur pensée un support pour les aider dans l'étude d'eux-mêmes et

de la Création qui les entoure afin que, par la connaissance des rapports qui les unissent à la société et à l'univers, ils trouvent leur assiette dans ce monde.

Les sons que fournit la gorge pour la formation de noms sont simples ou complexes, nous le savons déjà, d'après que ses diverses parties attenantes et aboutisantes contribuent à l'accomplissement d'un acte dont il paraît seul l'initatieur. La composition des racines reproduit l'image fidèle du concours des differentes parties de l'organe dans la production du son significatif.

Contrairement a ce qui a été fait pour les onomatopées de la bouche et du rynchus qui ont été groupés d'après leur sens, chaque thème, cette fois, sera traité en particulier. Nous n'y rattacherons que les noms qu'il a été seul à former, en ayant soin, comme par le passé, d'indiquer les liens qui unissent les nouvelles formations à leur point de départ.

Le nom le plus simple du gosier est le *quiqui* (1). Ce mot désigne, en outre du cri et de l'endroit d'où il sort, *le cochon* et son cri *coï*, Angl. *to queack,* All. *quiecksen*. Par jeu de mots *le quiqui* devient *le coco*. *Du riquiqui* est de l'eau-de-vie qui ravigote. Le cri étant le signe de l'animation et de la gaillardise chez l'oiseau et l'enfant, et l'eau-de-vie les donnant ou les rendant à l'homme exténué, elle doit son nom honorable à ce bienfait passager. *Des quiquis* sont des abattis de poulet, des cous surtout, qu'on trouve dans les tas de balayures ménagères. Couper *le quique* veut dire couper le cou. Par jeu de mots on dit couper la chique pour interloquer,

(1) On l'appelle au Centre le *cacquet* et le *gagouet*.

ôter l'usage du quique. *La planche au chicage* est le confessionnal, *le chicage* le caquet, le mensonge. L'église s'appelle *la chique* en raison du mouvement des lèvres dans la prière : c'est une paraphrase de *la priante* (1). Criailler, disputer sur des riens s'appelle *chicaner* et avec une variante *chicoter* par jeu de mots sur chicot, reste d'une dent, souche. *Faire couic* veut dire mourir. *Le quack* (2) est une note forcée, un affaissement de la voix.

Quand le gosier s'ouvre, les mâchoires, les joues, la bouche partagent le mouvement de sorte qu'un nom semble convenir pour l'organe tout entier aussi bien que pour ses parties. Ainsi le H. *kaak* signifie la mâchoire et la joue, tandis que *quique*, le même mot cependant, veut dire gosier et que le L. *gingiva* les gencives veut dire la partie charnue des mâchoires et non *le gavion*. Le Skt a comme correspondant de *quique* *k'a* cavité, assimilée au gosier, le Grec χάος — *hiatus* — *hiatus*. Les verbes exprimant le cri, le chant, la parole sont fort nombreux : Skt *u*, *ku* etc. résonner, *ah*, *kâ* dire, *gâ*, *gae* chanter, *kac'* crier — καυχάομαι je me vante — *aïo* je parle — *huer*, faire *hou* ! *caqueter* — *to cackle* caqueter, to raise *the hue* and the cry crier après quelqu'un. — *gackern* caqueter comme la poule qui a pondu — H. *uitjonwen* huer. *Coquer* veut dire dénoncer comme ses congénères *goualer* et *gourler*; *le coqueur* est celui qui dénonce, qui fait aller le quique

(1) *L'entonne* et *l'antiffe* sont des noms de l'église, ayant le sens probable de chant qu'on entonne (chantante) et antiphone.

(2) L'Angl. *quack*, All. *der Quacksalber* est le charlatan. *Charlatan* rappelle l'It: *ciarlare* caqueter.

ou coco. — Parmi les oiseaux qui doivent leur nom à leur cri figurent le *coq* (V. Traité pp. 9. 10. 11) en Skt *kâhala* le coq. *La cocotte*, *la cocodette*, *la cocodès* surnoms de la femme galante équivalent à poule. *La cocotte* signifie la jument par allusion à pouliche, comme *coco* le mâle à poulain, congénères de poule. *Le coquebin* est le célibataire : *bin* est l'All. *Bein* jambe, membre qui se fait remarquer dans la démarche fière du vieux garçon. Le Skt *kâga* ou *kâka* veut dire corneille, en Patois Néerlandais *kaak* ou *kwaak* équivalents de *geai* et de *choucas*. D'après le son le Grec κάκκαβος la perdrix est le nom du coq en général comme il semble confirmé par le nom All. *das Rebhuhn* et H. *veldhoen* poule des champs. Le Latin *quacula* répond au Français *caille*, Angl. *quail*, All. *die Wachtel* au lieu de *Quachtel* — H. *Kwartel* avec permutation de la gutturale avec le *r*. — Le cochon (V. p. 11 du Traité) a en Angl. le nom de *hog*. C'est le son de son aspiration gutturale : l'équivalent verbal est *hogner* avec le sens de *grogner*.

En outre des cris qu'il est capable de produire, l'organe dans son sens métonymique sert également à la mastication; de là : *jax* manger, Angl. *cheek* la joue, *to chew* mâchonner, All. *Käuen* id. *La chique* est le tabac qu'on mâche, *chiquer* et avec jeu de mots *cacher* manger, *le chiqueur* le glouton. *Chiquer* par jeu de mots avec *chouer*, attraper les oiseaux en se servant de leur ennemie la chouette pour les attirer, lui a valu le sens de tromper, duper. Parce que *chiquer* appelle l'idée de tabac, au lieu de chouer ou de ses dérivés,

nous nous trouvons appointés, grâce à ce jeu de mots, de l'expression : *raconter un tabac*. Cette métaphore repose sur l'échange de chiquer pour chouer : elle est incompréhensible à moins qu'on ne tienne compte du jeu de mots, c'est à dire d'une licence qu'on ne devrait point se permettre avec sa langue maternelle. Sans doute qu'elle n'a jamais eu la prétention de passer dans le style sérieux : pour cela il faut que les écrivains de valeur qui respectent le Français ne les introduisent jamais sous la protection de leur drapeau. Dans *chiquer* et ses homonymes nous voyons le quiqui, le quique, le kique, le coco fonctionner comme verbe avec le sens de mâcher, sens qui ressort de la forme particulière des mots qui l'incorporent sinon des circonstances dans lesquelles ils sont employés. Du reste le nom seul de l'organe nous met sur la trace de ses actes en nous faisant penser à ses propriétés.

Le rire secoue le gosier; on entend son cri dans : Skt *jaks* rire, *kak'*, *gagg'* id., Angl. *to giggle*. All. *gicheln*. C'est le *haha*, *hihi* transformé en onomatopée. Les correspondants sont καγχάζω rire — *jocor* faire le fou — *jongler* — *to joke* plaisanter — *der Geck* le fou qui rit — H. gekken badiner, gek fou. V. au mot gaillard. — Les spasmes du gosier qui accompagnent le hoquet ont fait nommer celui-ci d'après le bruit habituel du gosier : Skt hikk avoir le hoquet. V. au mot gaga. Les mots Français *hoquet* et *coqueluche* (V. ce mot), l'Angl. *hickup* et *chincough* par un rapprochement vicieux avec *chin* menton, l'All. *der Keichhusten* la coqueluche, *das Aechzen* le hoquet du sanglot, le soupir, le

H. *kinkhoest* la coqueluche, *de hik* le hoquet expriment comme le Skt l'évènement par le son. Le resserrement de la gorge, l'étouffement se traduisent par le même son, ainsi qu'en témoiguent ἄγχη l'esquinancie - *angina* — *angine* — *to choke* étouffer, *to cough* tousser — *keichen* avoir de l'asthme (1) — H. *kugchen* tousser — Skt *kas* tousser, *kaça* rhume. Au Centre le hoquet s'appelle *chiquot*, *choquet* et *loquet*. Ce dernier mot nous met en présence de *lingua* et de *luche*, la seconde partie de coqueluche (λύζω sangloter). La cahuette est la coqueluche. Ce mot contient une réduplication du son guttural ou plutôt les deux sons congénères *ca* et *hu*, dont le dernier a fourni l'All. *husten*, H. *hoesten*. Les correspondants sont *çuc'* pleurer — κωκύω sangloter — *Cocytus* le lieu des sanglots — *le Cocyte*. L'Anglais *to keck* exprime le hoquet qui accompagne le vomissement, le haut de cœur. Les désirs s'expriment par les cris qui s'échappent du gosier à la vue de l'objet convoité : *îhâ* ardeur, *ic"*, *kaγx* dêsirer, Angl. *to ask* désirer, *eager* désireux, *to wish* avec digamma désirer, All. *wünschen* désirer, *heischen* et sa variante *heiszen* auxquels répond *souhaiter* — H. *wenschen* et *haken* (V. au mot *anxieux*) id. — *A gogo* à volonté a été formé de la même façon. Les choses qu'on ne désire pas resserrent le gosier : *anxius* — *anxieux* — All. *die Angst* la crainte; la colère le fait davantage, elle nous étouffe, nous prend à la gorge comme une angine : Angl. *anger* colère. La voix eurouée se fait entendre

(1) L'organe de l'asthme s'appelle par prosopopée ἴσθμος le gosier, le cou qui relie une presqu'ile au continent, en L. isthmus.

dans l'All. *heiser* rauque où la gutturale s'est adoucie.

Le *ah* de la douleur a donné l'onomatopée ἄχος la douleur. — La fumée est assimilée à un souffle qui sort du gosier et entraîne un bruit guttural : ἄχνα fumée, Suéd. *a'ng* vapeur, Skt *vaxas* poitrine. Le feu est selon le langage la chaleur du souffle : *agni* — ἄχλυς caligo, la fumée — *ignis* — *igné* — *ingle* le feu — Suéd. *ugn* le four, le feu et *ôk* brûler, *ôk'* dessécher, *ka* feu — καίω brûler — *coqueo* cuire — *le queux* le cuisinier, *décoction* — *cake* gâteau (cuit), *kitchen* la cuisine — *der Kuchen* le gâteau, *die Küche* la cuisine, *kochen* cuire — H. *kagchel* le poële, *kok* cuisinier. La préfecture de police s'appelle la cuisine, celle-ci rappelant le feu qui, à son tonr, nous fait souvenir de *roussi* l'agent, de *rousse* la police, qui sent. — Briller s'appelle Skt *cuc'*; l'éclat αὐγή.

Le gogo est celui qui regarde à bouche (gueule) ouverte ; *goguenarder* veut dire narguer (narder) le gogo. Le bruit qui accompagne l'entrebâillement de la bouche sert d'expression pour le regard avide des yeux. La raison en est que l'avidité du gosier, étant sonore, peut seule servir d'expression pour celle des yeux et de la main qui est muette. — Le gosier, les yeux, la main obéissent à une seule et même impulsion qui part du cœur et fait crier le gosier. Quelle que soit la dénomination de cet organe, quel que soit le cri par lequel il se fait connaître ou le synonyme qui tient la place de ses onomatopées ou noms réels, toujours l'acte de regarder revient à un mouvement de la bouche entr'ouverte comme pour appréhender, apprendre, comprendre,

saisir, ainsi que nous avons vu dans *rebouiser*, *optique*, *béer*, *badaud*, *gaffer*, *inspecter*, *épier*. De là encore la présence du son guttural dans *ci*, *ich* apercevoir, *ix*, *ax* regarder, *aγk* noter, *kaxa* regard, *axi* œil — ἀγάω j'admire, je suis stupéfait — faire *ah* ! (V. *ah* à la rubrique *pshutt*), ὄκκος œil — *oculus* — *oculaire* — *eye* — *das Auge*, *gucken* regarder — H. *kijken* id. Le mot Latin *ecce* regarde, voici ont des correspondants dans *gué*, *yé* et *aga* du Centre. Le Provençal possède le mot *agachar* considérer. *Hagard* veut dire qui a les yeux farouches. La perception par l'oreille s'exprime par un mot formé de la même racine : ἀκούω écouter, soi disant la bouche ouverte. Que cette métonymie ne nous étonne pas trop, puisque la sentinelle veille par l'odorat. C'est un sens pris pour un autre. — La science considérée comme fruit de l'observation s'appelle *kâ* intelligence, organe des sens, *ki* connaître, *uh* concevoir, *gag* id. — κοέω comprendre, γοής le voyant. V. au mot renobler les congénères formés de la racine *gn*.

L'œil, V. ce mot, s'appelle par jeu de mots *le coquard*, *le coquillard*, expressions qui rappellent *la coque* et *la coquille*. En typographie *une coquille* est une gaffe du compositeur. Le mot est une variante de *coquard* l'œil ouvert. Le sens est ironique comme dans *gaffe*, l'une et l'autre sont des bévues. Le compositeur prend bien, mais ne vérifie pas sa lettre. — Le guichetier, le surveillant, celui qui doit avoir l'œil au guet, s'appelle *l'escargot*. Ce mot signifie carcasse, cuirasse, V. ce mot. *Ecarquiller* les yeux, veut dire faire l'escargot, regarder, gaffer les mirettes. C'est une expres-

sion où il y a une redondance provenant de ce qu'on a pas bien compris le sens de écarquiller, qui est analogue à jouer des coquards, les ouvrir. Le mot coquard n'a ses correspondants dans *cagk'a* — κόγχη la coquille — *concha* — *conque* et par analogie *caque*, *casque* — *keg* ou *kag* caque — *der Kanker* l'araignée à cause de sa ressemblance avec le crabe, en L. *cancer*, qui a une carapace, — H. kaak caque. *Avoir son casque* et par jeu de mots son *caquet* est synonyme de avoir son pompon, son plumet. Le sens de ces mots semble être puisé dans celui de tenir, contenir χάω comprendre, ἔχω avoir. Que le lecteur veuille bien examiner pour son propre compte si cette assimilation mérite la préférence sur d'autres que la nature de la coquille et la forme du mot peuvent suggérer. La gousse, l'enveloppe sert de désignation pour κόκκος — *coccus* — *coccinelle* — *cockchafer* le hanneton, le coléoptère, *cockroach* le cafard — *Kackerlack*, *le concrelat*, pour καρκῖνος — *cancer, cancre*, pour *la coque* et *le cocon*. A cause de ses glands couverts d'une gousse, d'une coquille, le chêne s'appelle en Angl. *oak*, All. *die Eiche*; La tête s'appelle *le coco*, parce que dans l'esprit de l'originateur du mot c'est une boîte (anal. à *caisson*), une gousse dont la cervelle forme le noyau. Par extension, ce mot devient le nom de l'individu : un drôle de *coco*. L'œuf tire son nom de sa coquille : Angl. *egg*, All. *das Ei*. *Les cocanges* sont les coquilles de noix, *la cocarde* la boîte cranienne, comme *coco* (1) et *avoir*

(1) La tête à cause de sa forme arrondie s'appelle aussi *ciboule*, *citron*.

sa cocarde (mot formé de *conque*) avoir son pompon, son plumet, son casque.

Le coquillage prenant la forme du cône en spirale a prêté son nom à la *cale* qui sert à fixer une roue. C'est une contraction qui reconstituée donne le H. *Kegel quille*, en All. *der Kegel* le cône contracté *der Keil* la cale. La forme arrondie du coquillage a donné les mots *die Kugel* la bille, la balle, H. *Kogel* id. *Jouer des quilles* veut dire s'en aller. — C'est un souvenir du jeu de quilles ainsi que l'expression *envoyer bouler*, anciennement *envoyer quiller*. *La coquille* servant d'enveloppe et de cachette son nom a passé au rideau appelé *le coquerit*, à *la coquante* l'armoire, *au coquard* l'arbre, probablement le chêne. V. plus haut, si ce n'est la souche, homonyme de chicot V. ce mot. Le sens de prendre, de tenir que nous avons rencontré dans les attributions du gosier et de la main se retrouve dans la hanche et les autres jointures du corps. Prendre s'appelle *kuk* prendre, *kac'*, *kanc'* lier, *aj'*, *yug*, *yu* joindre — χάω je prends — *jungo* je joins, *juxta jouxtant*, *joignant* — *juste*, *jonction* — *to hook*, *to hang* accrocher — *hänken* accrocher, *hängen* être pendu. — L'ongle qui agrippe comme le gosier s'appelle *nakhas* — ὄνυξ — *unguis* — *ongle* — *nail* (contraction de nagil) — *der Nagel*. Mettre le croc sur un objet, le prendre, le voler s'exprime par *coquer* saisir avec les ongles, *quiger*, *aquiger* voler, prendre. *Coquer* veut dire aussi donner, à la façon d'un coup de pied. V. au mot gigoter. — L'*ongle*, le sabot en L. *ungula*, par une extension du sens, est arrivé à signifier le soulier, *le ripa-*

ton, le vêtement pour les pieds. De là *chou* ou *chu* de *chuflick*. A *chu* répondent σόκκος — *soccus* — *soc*, *socle* — *shoe* — *der Schuh* — Suéd. *sko* — H. *schoen*. Le *soc* du mot *soccus* est une désagrégation du *sk*, *sh* en Grec ξ *(x)* comme il arrive avec *seco* qui répond au Grec ξέω au lieu de κέω couper. — L'ongle étant pointue, crochue, a donné le mot *aqucher* variante de *agacer* It. *aguzzare*, *déchiqueter* arracher avec l'ongle. Les mots Normands *chiquetailler, chicoter* gratter sur le prix, obtenir de petites diminutions ; l'Angl. *to haggle* marchander en est une variante. Le *soc* de la charrue All. *der Secht* répond à secare, V. plus haut. La pointe qui coupe, l'ongle s'appelle ἄκη. *La souche* est *le chicot*, ce qui reste planté après que ce qui sort de terre a été coupé. Son nom Normand est *chouque, chuque*, *chique*. — *L'ornie* nous l'avons cru démontrer, désigne le rameur. L'aigle, l'oiseau par excellence, tire son nom du mouvement de ses aisselles, de ses ailes. *Ornie* et *aigle* expriment la même idée rendue par deux radicaux différents sans cesser d'être congénères. *L'aisselle* s'appelle *asas* épaule, *aγga* membre en général, *ka* tout ce qui remue, *aksha* l'essieu — ἄκχος — *axilla* — *aisselle* — *axle* essieu — *die Achsel* l'aisselle. — En se figurant l'aisselle comme imprimant le mouvement au bras on a une indication caractéristique pour l'oiseau : c'est celle qu'énoncent le Skt vâka la grue aux grandes ailes — οἰωνὸς — aquila — aigle (1) au vol puissant, l'Angl. *fowl* poule, All. *der Vogel* l'oiseau

(1) Le mot *oiseau* avicellus veut dire qui évente : skt *vâ* souffler — ἄω. Son nom Skt est *vâj'in* l'éventeur.

avec digamma, H. *wigchelaar* augure. Agiter l'articulation soit de l'épaule, soit de la hanche s'exprime par les verbes *iγk'*, *aγg*, *an'h*, *ak*, *kak*, *kaγk*, *ug*, *uk'*, *uγk'* vaciller, aller, *nak'* aller, *kaka* homme déhanché, dégingandé — ἄγω peser, mettre dans la balance, κίω je vais, je remue les jambes — *agere* agir, *cio* ou *cico* je meus, *jacere* (*e* court) jeter en agitant le bras et avec digamma *vacillare* (Skt çaγk douter) vaciller — *osciller, injecter, choquer* — *to wag* vaciller, *to go* aller, *to shake* choquer, remuer, *to quake* trembler, *to swing* avec digamma aspiré *osciller* — *gehen* aller, *wanken*, *schwanken* vaciller, *die Schwinge* l'aile, *hinken* clocher. Les caprioles du bouc et de la chèvre leur ont valu le nom de bondisseur *aj'a* bouc — αἴξ chèvre (1). Se coucher en s'appuyant sur les coudes ou en s'accroupissant sur les hanches constitue des actes où l'articulation est en jeu, ainsi que le dénotent les noms *ki* être couché — κεῖμαι je suis couché, *quiesco* je repose *jaceo* je suis couché, *cossim* à croupetons, sur les cuisses — *adjacent*, *gésir*, *quiétude*, *cimetière* — *to hitch* être accroché — *kauern* se mettre à croucrou, à croupetons, *hocken* rester sur place, ne pas avancer — It. *accosciarsi*, *accocolarsi* s'accroupir. *Le hic* est l'endroit où celà tient, où l'empêchement agit.

(1) L'eau qui s'avance en faisant des vagues s'appelle *vâγka* la mer, *vaha* çours d'eau — ἄιγες les ondes — *aqua* — *vague*, *aqueux*, eau, *voguer* — *wave* (Anglo-Saxon waeg) — *die Woge*. La vague exprimant le mouvement (le chemin qui marche et qui porte) se rencontre avec *açva* le cheval — ὀχέω convoyer, ἄιγες les ondes que les peintres et les poëtes représentent comme les chevaux de Neptune — *equus* — *équestre* — *way* chemin, *gait* démarche — *der Weg* le chemin, *der Gang* la marche.

La hanche, l'ischion, la cuisse s'appelle *jaγg'â* jambe(1) *gigot* chez le mouton, le chevreuil, en All. *der Schinke* le gigot de porc, *der Schenkel* le tibia, Angl. *shank* l'os, en All. avec une variante sur *Schinke* le jambon *der Knoch*. A *gigot* se rattachent *la gigue* la danse, *gigoter* agiter les jambes, *cahoter* subir des secousses, les mots Anglais *to joggle*, *to jingle*, *to jangle* cahoter, subir des déhanchements, *gig* la gigue, la voiture légère qui saute facilement — *die Geige* le violon sur lequel l'archet exécute un mouvement de va et vient. *Le chahut* est *le cahot* des jambes qu'on leur fait subir en les agitant avec violence. *La chacone*, espèce de danse répond *c'anc*, *kak*, *chanceler*, *çaγk* douter, balancer de l'esprit Angl. *to shahe*, All. *schaukeln* balancer. Ce qui ébranle agite ou son effet se nomme *le choc*. Au Centre on dit *coquer* pour *choquer* (Skt. *kaj'* remuer). *Aquiger* veut dire frapper, lancer un coup de pied, Angl. *to kick* ruer. *Le chiquant* est le marteau qui frappe, qui *aquige :* de là *passer* à *tabac* par jeu de mot sur *la chique* de tabac et *filer la pipe* par une aggravation de l'équivoque. *Aquiger* sous la forme anglaise sonne *to hack* tailler avec la hachette, All. *hacken* id. *La chiquenaude* est un petit coup sur le nez (naude). *La hanche* et les autres articulations emportent dans l'esprit l'idée d'agencement, de coordination: de là l'All. *schicken* arranger. Le H. *opschik* la parure, l'arrangement dans la mise

(1) En Français les mots hanche, ischion, agent, adjacent, vaciller, osciller, gigot, aiguille, (skt ahi), acuité. chanceler, guingois, dégingandé, genou, angle (skt vaγka détour), aine, (L. inguen), chignon, nuque, ongle, (skt. nak'a), anguille, ischion, sciatique dérivent tous de la même racine gutturale, avec les métathèses et les accroissement phoniques qu'elle comporte. Ajoutons joindre, skt uc', juste, jouxte.

est l'équivalent du Français *le chic* le fond d'élégance dans la façon de s'habiller, de se tenir, de la manière de faire, etc.. La *coche*, Angl. *chink* fente nous ramènent à *hacher* et sa métathèse κέω couper, de la même racine que *châtrer* (*késtron*). — Avec le bal, *la guinche* et *la guinguette*, le bal de la barrière où l'on danse avec force gigotements nous revenons aux mouvement de la hanche et du genou. *Guignol* est le pantin qui danse; *gance* est le mouvement mesuré, H. *gang* la démarche; *le cancan* le gigotement démésuré avec jeu de mots sur *cancan* cri du canard et par extension racontar, le canard et l'oie, l'autre chénoïde, étant bêtement loquaces. *Le guingois* dénote quelque chose qui ne suit pas un mouvement normal : c'est le contraire de *chic*. Dans un habit *ginguet* il y a un guingois, un faux pli. *Ginginer* veut dire cligner des yeux, les lever et les abaisser continuellement. La *guigne* est le mauvais œil qui ensorcelle entre deux clignements, de paupière: Angl. *to wink*, All. *winken* cligner. Le dégoût s'exprime par *ah!* d'où les onomatopées αἴσχρος laid, αἰσχύνη la pudeur, le sens du laid qui nous arrache l'exclamation *ah*! C'est une nausée se terminant dans un hoquet que l'obscénité, la turpitude produit en nous. V. au mot *hoquet*, Angl. *to keck* vomir. Κακὸς mauvais est la qualité d'une chose qui nous inspire du dégoût, ce qui menace d'amener un hoquet. *Le gaga* d'où par euphémisme *le gâteux* (σκατός — Angl. *shit*, All. *Scheisz*), rappelle le son guttural qui a formé *canal*, *colon*, *goulotte*, *quique*. *Coenum* la saleté, *inquino* salir, obscénité sont des mots formés d'une racine qui a donné *canal*, *ganeo* le glouton, etc. Ils dénotent

ce qui sort d'une gorge, d'un canal quelconque : le vomissement (1). La laideur, le dégoût se rencontrent dans les noms L. *acco* la femme dégoûtante, Angl. *ugly* laid, All. *der Ekel* le dégoût, H. *hekel* aversion et probablement dans le L. *æger* malade, le dégoût des aliments, du jeu, du plaisir.

Nous allons aborder maintenant un nouveau thème formé par le fonctionnement du gosier *g* qui lui-même entraîne le mouvement des lèvres *b*. Les sons *g* et *b* sont l'accompagnement phonique de fonctions variées. Ils sont donc inévitables étant inhérents à l'activité de l'organe. Nous trouvons l'onomatopée de celui-ci dans *kûpa* — κύπη, par prosopopée, trou — *scaphus* (2) le creux de l'oreille — *gaffe* bouche et langue, *gave* bouche et estomac, torrent et ravin ou gorge, *gaviot* bouche et gorge, deux endroits qui se font suite dans l'organe, *javeau* gosier, *guimbarde* porte par assimilation à la bouche ouverte ou fermée, *les gaffes* les joues, *le jabot* l'estomac, *la jappe* la bouche - *chaps* la mâchoire, la gueule, *gap* le gouffre — *der Kiefer* la mâchoire. Par analogie le mufle, le nez s'appelle *le cep*, It. ceffo. La mort est appelée la camarde avec *m* pour *p* à cause de sa jappe hideuse. *La camuse* est la carpe à cause de son gros mufle. Tous ces mots nous font entendre les onomatopées *bouche*, *bagou*, etc., dans leur forme métathétique. Ce sont, aussi bien, les mêmes organes qui ont formé les deux phonèmes pendant l'accomplissement

(1) Le skt çakan, le L. cacare sont dans le même cas.

(2) L'usage n'a pas appliqué ce mot au gosier parce que la nécessité d'un nom pour cet organe ne s'est pas fait sentir. Le mot aurait été très-juste comme son et comme image.

du même acte physique, avec cette différence que dans l'un l'action semble être partie de la gorge et dans l'autre de la bouche. — Pour rendre le sens de manger le langage nous montre la bouche, la gaffe, le cep en action. L'imagination supplée le reste. La nourriture que l'on prend s'appelle *cibus* L. mets, *cive* herbe, d'où *civard* pré, *civade* avoine, en Esp. *cebada*.

Saisir, afin de mordre, est un acte du même organe : on n'a qu'à le présenter comme verbe, les circonstances dans lesquelles il est présenté disent le reste. De là *happer, habiner*, Angl. *to hap*, All. *happen* saisir, mordre et le chien qui happe *le hobin, le hubin* ou avec jeu de mots *le cabau, le cabot*. La voix qui présage ce mouvement a été notée dans *japper* ouvrir la jappe. V. pp. 42, 43, 99 du Traité. Prendre, saisir de la bouche ou par des instruments capables de la remplacer, s'appelle *paryâpta* apte — ἅπτω accrocher — *apto* adapter, *habeo* avoir, tenir, *adipiscor* j'obtiens — *adapter, recevoir, chiper, capter, chasser, cage* — *to have* avoir, *to hamper* retenir — *haben* avoir. *La flanchipe, la flouchipe* désignent la bouche en la représentant par des *balots qui chipent*, qui happent. — L'accrochement des membres l'un à l'autre, l'articulation tirent leur nom de ce thème : *gamb* jambe, *kamb, kamp'* aller, remuer les jambes, *cav, kap, kêp, kup* id., *çapa* serment, *çap* promettre — κόμβος le nœud — *copula* la jonction, *cubitus* le coude — *accouplement, cubital, coude, jambe*, en Argot *guibe, guibole, guibone* le membre accroché — *hip* la hanche — *die Hüfte* id. Faire marcher l'articulation a donné le Skt *gam* aller, le Français *gambiller*,

gambader, *guiber*, *regimber*, l'Angl. *to gambol* sautiller et le H. *schommelen* osciller, balancer. En remplaçant le *p* par le *m* nous avons l'articulation appelée *omoplate*. Ces formations sont parallèles à celles qui ont pour thème l'articulation nommée par le son *g*, d'où *gigoter*, etc. — *La gavotte* est une espèce de danse. *La guimbarde* doit son nom à la baguette en acier qui sursaute sous la pression du doigt. *Camboler* veut dire broncher, tomber. Le pli, le coude formé par une conversion incomplète de l'articulation, se trouve reproduit dans les phonèmes *kûb*, *xub'* fléchir, *kam* s'accroupir, se reposer — κάμπω courber — *scambus* arqué des jambes, scævus gauche — cambré, gibbosité, s'esquiver, s'échapper, prendre la tangente, faire un coude pour s'en aller, — *hump* (*hunch*) bosse — *schief* en biais, en coude, *die Gabel* la fourche. La patte qui happe, qui agrippe, comme le gosier, marque sa présence dans *çapa* l'ongle du cheval, le sabot — ὁπλή — *capulus* manche, poignée — *sabot* (1), et par attribution de la propriété de l'ongle *cable* qui retient, qui lie — *hoof* le sabot — *der Huf* id. — *Saper* incorpore une autre propriété de la griffe, celle de creuser, de fouiller. Le *s* est le *sk* ou *sc* zézayé.

Selon le livre des Juges, ceux d'Ephraïm prononçaient Sibboleth au lieu de Chibboleth (écrire sh) tout comme les Méridionaux. De tout temps il arrive aux tribus et aux nations ce qui arrive chez les enfants des mêmes parents : telle sœur ne sait pas prononcer le *k*

(1) *Sabot* désigne le revêtement par le nom du pied, comme *ripaton*, *patin* par celui de la patte, *corset* par celui du corps, et en Wallon *ventrin* le tablier, par celui du ventre.

dans son enfance et met de bonne foi un *ti* à la place. La petite serre trop la langue aplatie contre le palais en voulant produire du gosier le *k* dur, qui demande un trop grand effort. C'est ainsi qu'au lieu de coucou elle a dit *tiou-tiou* jusqu'à ce qu'avec un peu d'exercice elle s'est mise à parler comme les autres. Si le Méridional veut ramener un peu sa langue en arrière, le son chuintant viendra tout seul en même temps que le sifflement doux. Ce bégayage enfantin des langues est pour beaucoup dans leur diversité. — *Saper* répond à σκάπτω, congénère de ξέω couper. Travailler grossièrement, comme s'il s'agissait de faire un sabot, s'appelle *saboter*, *sabouler*. *Un sabourin* est un ouvrier inhabile. *Sabouler, sabouloter,* veulent dire donner une avalanche de coups de sabot. *Le sabouleur* est le mendiant qui simule des attaques d'épilepsie en agitant les pieds sabotés. V. au mot *digue-digue*. *Savate* est une variante de *sabot,* de même que ses congénères *escafe* et *escafignon*, en Skt *çap'a* le sabot.

La main qui tient présente l'emblème de la garde, de la protection. De là *capâla* le crâne, *kavaka* le champignon. — σκέπη le toit — *capsa* la boîte, *squamma* écaille — *échoppe*, *squammeux*, *capsule*, *chapeau*, *champignon, chape*, *chef, caboche*, *coiffure, coupe*, *coupole*, *cabochon*, *caban* — *cap* casquette, *shop* boutique, échoppe, *heaven* le ciel, la calotte des cieux — *der Schoppen* l'échoppe, *die Schuppe* la squamme, l'écaille, *das Haupt* le crâne, la tête (1). La maison,

(1) Au Centre *cive, civot, ciboule* veulent dire la tête d'ognon, d'où *cipollata* — l'All. *Zwiebel* ognon, H. *siepel.*

l'abri, se traduisent par *cambuse, cambriau, le caboulot, cambriole* la chambre. *Le cambrioleur* truque les *cambrouses*, fait rafle des objets qu'il trouve sous la main. Les mots *kûpa* rocher — σκόπελος — *scopulus* — *écueil, cap* représentent une éminence, une hauteur assimilée à la tête, au crâne : κεφάλη *caput* — *chef* — *cape* le cap — *die Kuppe* la cime. Le mot *caisse*, en Latin *capsa*, a donné par jeu de mots sur *casque* (V. ce mot), le verbe *casquer* payer, sortir de la caisse. — Etre coiffé de quelque chose équivaut à : en avoir la toquade (la toque, V. ce mot). L'expression repose sur une équivoque, de même que avoir le casque, ressentir un engouement passager, toque, casque et casquette étant synonymes.

Avaler, *gober, se gaver*, nous montrent une autre activité du gosier : Skt *c'am* manger, boire — κάπτω je mange avidement — *cibus* la nourriture — *gober* avaler, et au moral aimer — *to quaff* boire — *käuen* en H. *kaauwen* mâcher, l'acte du *Kiefer* la mâchoire. *Le goinfre* et *le gouffier* sont des gloutons. *Gobsec* (qui avale sec) est un personnage (de Balzac) usurier et ladre : car comment donnera « qui lèche son couteau » dit une poésie du moyen-âge. — *Dégobiller* marque le gosier qui rejette au dehors les aliments que l'estomac refuse. A cause de la ressemblance de *goupillon* avec *gober, gobiller* et *dégobiller*, ce dernier a été remplacé par *renarder*. Entre ces deux, la liaison doit être établie en intercalant un troisième terme : le goupillon, la queue de renard qui nous suggère le mot renard, *vulpes, vulpilis* (cauda), en Français *goupil, goupillon*.

Le gosier parle quand nous lui faisons répéter sciemment, à l'usage de l'auditeur, les sons qui ont répondu au mouvement de notre âme ou qui se forment à la suite du fonctionnement de notre organisme. Ces deux catégories de sons constituent le fond, c'est-à-dire les racines primaires des mots que nous souffle notre propre nature. Il reproduit également les cris des animaux et les rumeurs que font entendre les corps inertes quand une réaction quelconque secoue leur torpeur. Ces deux nouvelles catégories forment les thèmes primaires des onomatopées dont l'origine est en dehors de nous. Il est inévitable que les sons extérieurs contractent, en passant dans notre bouche, quelque chose d'humain et que notre conception des êtres et des activités qu'ils nomment en subit le contre-coup, c'est à dire que nous nous faisons, de ce qui nous entoure dans la création, une opinion d'après nous-mêmes. Toutes les impressions reçues ainsi et conservées dans notre mémoire avec leur son se renouvellent en nous-mêmes et chez l'auditeur quand nous les répétons par leurs onomatopées, c'est-à-dire leur essence exprimée par le son. Avec l'onomatopée, incorporation vivante des objets de notre expérience, la pensée compose les expressions qui en contiennent une synthèse quelconque sous la forme de collectifs, termes abstraits, etc. Tout ce matériel du langage se réunit dans un mot marquant tout ce que la bouche peut proférer : Skt *çabd* dire, *çub* parler, *jap* parler bas. A ce thème se rattachent les onomatopées *javoter* parler, *le javard* le causeur, *du jobelin* du potin, *cabasser* et *capir* parler,

comberger confesser, *gomberger* narrer, *la comberge* le confessionnal, *le cabot*, *le cabotin* l'acteur. Les vociférations, les cris tumultueux trouvent leur expression dans *chamberder* faire du *chambard* ou du *chamberdage* et avec jeu de mots faire *du chabanais*. Le Skt *cumb* dénote la bouche qui donne le beccot. Ce mot en est la métathèse. — *La gave* s'ouvre (Skt *j'ab', j'amb'*) pour saisir en quelque sorte ce que les yeux voient : elle fait le simulacre d'appréhender afin de comprendre. La bouche qui s'ouvre est l'emblème de l'esprit qui apprend, comprend, saisit sous une forme matérielle et physique, la seule capable de donner un son à l'idée. De là que l'admiration, l'émerveillement s'expriment par *s'équaffer*, ce qui est beau, pshutt par *sgoff*. De là encore *comberger* calculer, méditer, *caveo* je suis sur mes gardes, j'ai en suspicion, *gaffer les mirettes* ouvrir les yeux et tout uniment *gaffer, gaffiner* observer, *gaffeur* gardien de la paix, avec jeu de mots *cabestan* (H. *kaapstander* cabestan et fanal). *Javert* le personnage créé par V. Hugo est une variante de *gaffeur*. *Faire gaffe* veut dire faire attention : *une gaffe* par ironie est une bévue. L'argotier et le Skt s'expriment de la même façon : celui-ci a *çam* regarder. *Le gobilleur* est le juge d'instruction qui reconnaît, qui voit. *Le gavroche* doit son nom à son attention d'enfant, à sa curiosité inépuisable qu'il peut satisfaire de mille façons dans sa grande ville natale. C'est le mot *gaffeur* ou *gaffre* avec la terminaison péjorative *occio*, *uccio*. *Le gobet*, *le guappeur* désignent le rôdeur qui guette la mangeaille, la boisson (κῶμος le festin).

La guappe est la corporation des guappeurs ou *goipeurs*. (1). Par jeu de mots sur *giberne*, *goiper* devient *giberner*. — Par prosopopée l'observation se trouve transportée de l'œil à d'autres objets. Ainsi ont été formés *kup, çub'* briller, *k'êv* considérer, respecter, honorer — σκέπτομαι je regarde — *scepticus* — *sceptique* — *to show* montrer — *schauen* contempler, *die Rundschau* la revue — Esp. *gaffa* la lunette, ainsi que les mots *cabonde*, *cabonte* participes présents, *camomble*, *calbombe*, et *camoufle*. C'est la lumière qui fait office d'œil, qui comme lui éclaire, éclaircit, observe. D'une façon analogue *le gaffeur* l'agent de police qui observe les allées et venues du malfaiteur est appelé *le lampion*. *La giberne* est la cage, la boîte, V. au mot *caisse*. *La camoufle* veut dire aussi le visage (gueule) et *camoufler* observer. *Le camouflet* est un tuyau de papier qu'on allume par un bout pour en souffler la fumée dans le nez de quelqu'un qui dort. Ainsi fait, il ressemble à la chandelle. Souffler au nez d'une personne la fumée d'une chandelle ou d'un cigare est un acte de mépris. De là le sens d'affront qu'on attribue à ce mot. *La camoufle* (terminaison upola) veut dire aussi le masque, le faux visage. C'est la métathèse des racines congénères de *masque* et de *moqueur*, V. ces mots. *Camoufler* veut dire sophistiquer, donner une fausse apparence. Le Skt *kape*, en G. κῆπος, désignent le singe par sa *camoufle*. Donner une fausse apparence, *camoufler*, se traduit par *c'ap* tromper — σκωπτω se

(1) Il porte aussi le nom de *gouillou* (gueule) de *gouspin* et *goussepain*, celui dont la gueule demande le pain. *Gouspiner* veut dire badauder, *jaspiner* dire oui.

moquer — *cavillor* id., *Gabba* nom transparent du fou de Tibère — *se goberger* se moquer, *se gaber* id., *des gabes, de la gabatine* la moquerie (Skt *kapaṭa* fraude) — *to scoff* se moquer, *to make game of* se jouer de, plaisanter — *der Gimpel* le gogo, le jobard. *La gabégie* est la duperie. *Prendre son café* est par jeu de mots *se gaber*, se moquer, à cause de la consonnance de ce dernier avec *moka,* la fêve de l'Yémen. — *Le gogo* s'appelle par une variante *Job* et *Jobard. Battre Job* ainsi que les verbes *jobarder* et *chaparder* veulent dire se moquer du gogo. V. au mot battre. En Normand *battre Job* veut dire flaner, c'est-à-dire battre le pavé en *Job*, en *gaffeur*, en *badaud. Jaspard*, au contraire, est l'observateur intelligent, celui qui est capable de tromper les autres. *Gaspard* est le Normand qui observe bien, qui est finaud.

En nous imaginant la figure (*la gaffe*) comme laide, nous nous expliquons le sens de *goffe* ridicule, mal fait et de *gaupe* femme laide et ridicule. Les désirs du cœur s'expriment par le nom du gosier qui saisit : Skt *kam* désirer, être cupide. *Le gavion* ouvert pour prendre haleine ou laisser échapper les *ahan,* les *ah* de la fatigue et de l'essoufflement se retrouve dans le sens des onomatopées κάμνω être fatigué, κοπιάω peiner — *gemo - gémir* — *to gape* bâiller, *to gasp* être essoufflé — *der Kummer* le gémissement, la peine. — A ces onomatopées s'attache le mot *geindre*, le mitron (1) qui manie la lourde masse de la pâte et geint chaque fois

(1) Celui qui mélange la pâte. V. au mot mêler.

qu'il la laisse retomber après l'avoir péniblement soulevée. C'est l'air accumulé et retenu pendant l'effort qui s'échappe, en gémissant, quand le soulagement arrive. *Geindre* est le clamor concomitans du métier, exprimé, non par le soupir spécial qui est *s !* mais par un mot qui désigne le gémissement en général. C'est pour cela qu'il est devenu le nom de l'agent qui le produit. Le marin qui hale la corde, le campagnard qui enfonce le pieu, le forgeron qui bat le fer ont un cri de soulagement après l'effort. C'est ainsi que s'est formé ahaner auquel répond le mot Grec *angaros* l'homme de peine. La métathèse de *gemo* est μογέω avoir de la peine, soupirer — *mugio* — *mugio* — All. *die Mühe* la peine — H. *moeite* id. *Ah*, *gm*, *mg* sont trois clameurs concomitantes d'actes spéciaux, trois sons signalant un évènement. *Clamor concomitans* est un nom savant pour ce qui signifie essentiellement thème primaire, le son devenu nom de ce qui sonne et formant la racine des onomatopées. Tous les thèmes primaires sont des clameurs concomitantes : leur orthographe en est la reproduction notée. Grace à cette reproduction orthographique, nous sommes à même de les rapprocher de leurs prototypes dans la nature et de les identifier avec eux. Le thème primaire a un sens, indéfini, il est vrai, comme un verbe à l'infinitif, mais il y a un sens. Il consiste dans la notion spontanée (subjective) ou acquise par l'observation (objective) de ce qui se passe au dedans ou au dehors de nous quand l'évènement et le son se produisent. Une clameur est concomitante à un acte pour que l'acte s'explique par elle ;

elle est pour l'oreille l'acte même et pour l'esprit la résurrection du fait.

Au Centre la tige, les côtes s'appellent *jebiche* ou *chebiche* mots auxquels répondent σκήπτρον — *sceptrum, cippus, scipio* le bâton — *sceptre, cippe, chevron* — *shaft* tige — *der Schaft* le bois, façonné — H. *Keper* le chevron façonné à la hache, Angl. *to chop, couper,* hacher. V. Traité p. 99 et dans ce livre au mot *saper.* De là *la cibige* et *la chibiche* la cigarette, le tabac qu'on vend ayant parfois trop de côtes. Le mot *cive* en H. *kip* poule est formé sur le mot *chapon*, le coq coupé V. Traité p.99. Donner des *coups de cible* veut dire donner des coups de pied dans la cible placée au bas du dos: All. *die Scheibe* — H. *schijf* disque, plaque à proprement parler tranche, de la même racine que couper. *Cest moi qui écope* veut dire : c'est moi qui paie lcs cibles, les ronds, en H. *schijven* les ronds. — *Le sabre*, It. *sciabola*, All. *der* Säbel. le couteau qui sert de hache à servi de thème aux mots *sabreur*, *sabrenas*, *sabrenat* le savetier, le mauvais ouvrier, le sabotier ; à *sabrenasser*, *sabrenauder* travailler mal, saboter, V. ce mot. *Le sabre d'abattis* est le couteau en forme de sabre avec lequel on se fraie un chemin dans les taillis. *Chapuiser* veut dire donner certaine forme en taillant : Skt. çip être raboté, Angl. *to shave* raser, All. *schaben* et *hobeln* raboter. *Escoffier* veut dire tuer à coups de hache, de couteau.

Le *r* guttural imprime à la glotte d'abord, à la langue en suite une vibration qui, au bout de ce dernier organe se transforme en *l*.

Il y a des personnes qui pour une cause quelconque ne font pas vibrer la glotte et passent directement au son *l*. Pour celà nous trouvons ces lettres confondues dans l'orthographe du même mot comme dans ἀμέλγω et ἀμέγρω traire (H. *melken*), *calupto* et *krupto* cacher, *colonos* et *corone* cime — *scribo* et *glubo*, *gurgulio* réduplication de *gula* gueule — *clampe* et *crampe*, *hurler* et *ululer*, *glouteron* et *carde*. — H. *rieken* et *luchten* sentir. Cet échange se présente plus souvent dans les mots appartenant à des langues différentes, l'uniformité étant plus difficile à établir : *gargouille* H. *hals*, en L. *collum* et *gula* — ἄρτος et *altus* haut — κίρρος et le H. *geel*, en L. *gilvus* jaune — *calebasse* et le L. *cucurbita*. Mais dans la plupart des cas les permutations de lettres qui se présentent dans les mots appartenant à des langues diverses se produisent aussi dans chacune prise isolément à raison de la facilité même avec laquelle l'organe humain passe d'une lettre à sa voisine. Il y a plusieurs dialectes dans la même langue, comme il y a plusieurs façons de prononcer chez les enfants d'une même famille et, dans l'ordre moral, plusieurs caractères; dans le même homme il y a des natures diverses : la philosophie, à tort ou à raison, en a établi deux, l'une qui entraîne au bien et l'autre au mal, l'esprit de dévoûment et l'egoïsme.

Nous pouvons tous nous en convaincre, dans notre organe le *g* provoque soit un *g* soit un *r*. Cet *r* se trasformant en *l*, c'est le son radical ou thématique ainsi obtenu qui va nous occuper d'abord, afin de suivre l'ordre alphabétique. L'organe qui émet le son se pré-

sente sous la forme *gola* — γωλεὰ le trou, la grotte prosopopée de gueule — *gula* gueule — *gargouille* — *halse* (Chaucer) cou — *der Hals* le cou et sa variante *die Kehle* le gosier. Par analogie *le gueulard, la gueularde* désigne le sac qui bâille, comme *gousset* sac de gilet et la paraphase *la creuse* ou la profonde, en Grec γώλεος sac — *culeus* id. et par extension χόλαδες les intestins (*la goulotte*). V. Traité p. 58. Le cri de cet organe se manifeste par le Skt *çûl* crier, *kali* querelle, en H. *kwelen* chanter, Skt. *kêl* chanson.

En Argot *chialer* veut dire crier, au Centre pleurnicher. *Galouser* signifie chanter ; il est formé de la même racine que *gallus* coq, en Skt. *kalâvika*. En Skt. *le courlis* s'appelle *kalika*. A l'All. *klingen* sonner se rattache *le clec* la monnaie. — Le gosier soufflant, haletant donne *haloter* avoir la respiration fréquente et *halot* soufflet.

Le gosier qui s'ouvre tout seul dans l'étonnement comme s'il voulait saisir l'objet qui frappe, donne *s'équoler* analogue à *s'équaffer* admirer. Le souffle embrasé du gosier, *le halot* ardent se retrouve dans ἥλιος le soleil — *sol* — *soleil, hale, halo* — *sun* soleil, *summer* l'été — Suéd. *sol*. La couleur feu, or ou jaune en dérive son nom : *hiraṇa* or, *k'aru* blanc — κάλος beau — *clarus* clair — *clarté* — *clear* — *klar*, de même que le cuivre χάλκος et l'or, en Angl. et All. *gold* et *das Geld* All. l'argent, la monnaie, les jaunets. Le jaune s'appelle en L. *gilvus* — *jaune* — *yellow* — *gelb*. Le noir, la nuance la plus foncée de la couleur feu s'appelle *kâlos* noir, κέλαινος. *La guelte, la gaite, la gueltouse* est l'or;

l'argent, la monnaie béneficiaire sur les ventes faites par les commis. *Le jalo* est l'ouvrier qui travaille le cuivre, le métal jaune ; *le galuche*, *le galon*, le passement d'or. L'ancien Français a *galandé* avec le sens de orné, en Provençal *agalhar* embellir. V. Traité p. 52. *Le hale* du soleil, en Grec ἕλη auquel répond le Suéd. *eld* le feu permute avec σέλας la splendeur. Le *s* prend souvent la place de l'aspiration sifflante *c*. Ἥλιος permute avec σείρ soleil, en tenant compte du changement de *l* en *r*. Ce mot se retrouve avec une légère variante dans συρίζω souffler en général sans idée de chaleur. Le sens de brûler par un souffle ardent se présente dans *sru* déssécher, *swar* briller — σείρω brûler — *sera* la brune — *le soir*, *saur* séché, fumé, roussi — *to sear* brûler, havir — *schwarz* noir, couleur de brûlé — Suéd. *sort* noir. Le soir, le commencement de la nuit sombre dérive de *seiro* brûler comme *brune* de *brûler*. V. ce mot et consulter le Traité pp. 128 et 133. L'Argot appelle la nuit très-savamment *la sorne* et *la sorgue*. Du mot *sorne* brune, nuit on a fait le verbe *sorniller* brunir et comme brunir signifie donner de l'éclat, ce nom devient synonyme de donner un savon, laver les oreilles. Le soulier astiqué est le *sorlot*. *Le sartanier* est le membre de la *sartane*, la poële à frire, en Latin *sartago*. *Le sérieux* caractérise une figure, une parole sèche. *Le siroco* est le vent sec rappelant le Skt. *sûrx* dessécher — *Sirius* est l'astre de la canicule. *Les Syrtes* doivent leur nom à leurs bas-fonds qui sont presque à sec. Dans le Limbourg les bancs dans la Meuse s'appellent *Droogen*, *Syrtes*, endroits secs (taris). *Le blé sarrasin* est noir

comme ceux qui portent le nom du qualificatif. Le temps *serein* est caracterisé par l'absence d'humidité, en Latin *serenus*, de la même origine que ξηραίνω dessécher, mot qui a le *x* pour le *s*. Le mot Français *sournois* désigne le rêveur mélancolique, couleur du soir, ou sorne et ensuite qui cache ses intentions, qui médite le mal en silence. Il y a donc eu un temps ou sorne était de du bon style.

La chaleur s'exprime par *c'ûl*, *c'ur* brûler — χλιαίνω — *caleo* — avoir *chaud* — *to glow* — *glühen*.

Que le lecteur veuille bien prendre note que si le thème qui nous occupe se trouve accompagné d'une gutturale finale *g*, *ch*, *ng*, *nch* c'est que dans leur prononciation le *g* initial et le *r* (ou *l*) qui le suit ont entraîné ces lettres. Ce *g* et cet *r* ont été entraînés eux-mêmes par la prononciation gutturale des voyelles. Si *gl* est suivi d'un *t* ou d'un *s* ceux-ci ont été déterminés par la vibration de la langue qui produit le son *t* ou sa forme adoucie *s* lorsqu'elle touche le palais. Quand il se trouve une labiale à la fin on peut admettre que c'est le *r* (ou sa variante *l*) venant après le *g* qui a entraîné celui-ci de sorte qu'on peut considérer ces nouveaux thèmes comme équivalents de ceux qui se composent de *rb*, *rp* avec une voyelle, thèmes dont nous avons expliqué la génèse en traitant du *rynchus*. Ces explications ont été motivées par le mot *clec* à cause de son *c* final. En effet, en disant *cle*, le *cl* qui permute avec *cr* (claquer, craquer). même le *e* voyelle et à plus forte raison *cl* et *e* combinés sont capables d'entraîner dans la prononciation le *c* dur de la fin. Le *c* dur final peut à son tour s'associer un *n*

en forçant la langue raidie à toucher le palais, ce qui produit le *n*, d'où le Latin *clango*, Angl. *to cling*, All. *klingen*. — La gorge secouée par l'effet d'une joyeuse surprise éclate en sons spasmodiques qui représentent le rire ou plutôt la gorge (gueule) en activité : Skt. *hlâd* se réjouir — γελάω je ris — *hilaris* (1) — *hilarité* — *gaillard* joyeux compère — *yule* le cri de Noël, Noël *glee* la joie, *glad* joyeux — *geil* lascif — H. *jool* joie — Suéd. *galen* fou. *La galleure*, *la galloise* sont les noms de la femme agréable.

La moquerie, le sens de tromper par l'apparence, par le masque (la gueule), par la grimace a donné *kala* la fraude en Skt. l'Angl. *to gull*, H. *kullen*. Peut être ces mots veulent-ils dire simplement se rire de, V. hilarité. — Le gosier mangeant a donné le Skt *gal* manger — *la goulée*, *engouler*, *engoulevent*, Angl. *to swallow* engloutir, All. *schwelgen* id.; H. *halzen* engouler. Dégoûtant se dit *dègueulboche*. — La main faisant dans la préhension l'office de la gueule a reçu son nom : χηλη griffe, variante naturelle de ἧλος clou et de χείρ main, par métathèse ῥάγες les ongles. De là que l'idée de agripper, de saisir avec les griffes ou ses auxiliaires se rend par *kul*, *kîl* lier, faire office de clampe — κολλάω coller — *glus* colle, *gluten* la matière gélatineuse, *le gluten*, *glutino* coller, *glacies* la glace qui fait coller, *gelu* la la gelée — *la glu*, *la colle*, *la glèbe*, *globe*, *agglomération*, *cliché* — *clay* argile, *to cleave* coller, *to cling* s'attacher à — *kleben* coller, *der Kleister* la papette. La

(1) C'est la voyelle initiale prononcée gutturalement qui entraîne le *h*.

clampe qui attache a une variante dans *clavin* la grappe et dans *clavigne* ou *calvigne* mots composés de *clou* et de *vigne*. *La clampe* servant de croc et d'ongle et par extension de grattoir se retrouve dans le mot *calabre* pour grattelle, *la gale,* variante de ce mot. *La clanche* variante de *clampe* se retrouve avec un sens verbal dans les mots Anglais *to cling* s'attacher, *to clench* fermer le poing, dans l'All. *die Klinke* la chevillette. Nous le retrouvons également dans *clic* et *déclic*, dans *déglinguer* décrocher, variante de *dégringoler* se décrocher. *La clampe* organe s'appelle *çrone* — κλόνις — *clunis* la hanche, la cuisse. *Déglinguer* que nous venons de voir signifie aussi avoir une démarche déhanchée, *lochante*, *claudicante* (1), en All. *schlenkern* locher. *Der Schlingel* est le dégingandé. - *Pousser une colle* dans un examen veut dire attraper le candidat comme à une *glu*. On est *décollé* quand on perd sa place, son crédit. — Le gosier s'appelle dans le Centre où la langue Française est si riche *la cloquette,* sans doute en souvenir du son *glou-glou* qui éclate dans le *goulot* d'une bouteille. Le H. a le mot *kolk* variante de *golfe* le gouffre. *Le goulot,* la goulotte, en Skt *k'alla*, s'appelait à Rome *cloaca*, *le cloaque*, en Angl. *slough* le marais, par prosopopée, All. *die Schlinge* la lamie (V. ce mot), *der Schlauch* le gosier, le gouffre, *verschlingen* engloutir. De là répandre une mauvaise odeur, ouvrir le cloaque *chelinger* ou *chlinguer* sentir mauvais. Le H. *slokken*, *slikken* engouler se retrouvent dans *un verre de schnick een slokje.*

(1) Attacher, fermer d'une façon quelconque s'appelle κλείω je ferme — *claudo,* id. — *clore* — *sluice* l'écluse — *der Schlüssel* la clef.

Pour manger il faut actionner le gosier : de là *claquer* avec jeu de mots pour *engouler*. Le gosier qui agit en proférant le son et la parole se reproduit dans *çulk*, *çwalk*, *çlôk* parler. La poule *glousse*, en H. *klokt :* c'est le cri de son gosier. Le cri d'un objet qui se brise retentit dans l'onomatopée *claquer, calancher* qui a le sens de mourir. *Le gilquin* est une claque, grâce à un jeu de mots sur le dimunitif de *Gilles*. Le Skt *klêç* veut dire blesser : il incorpore le son d'un coup qui fait claquer ou craquer l'objet atteint. Ce son forme également le thème de l'Angl. *to clash* heurter, en All. *schlagen* frapper, d'où *la schlague* les coups, le châtiment. Celui qui observe bien, celui qui ouvre les yeux et *la cloquette* devient ce que l'All. appelle *klug* malin. Le H. *kloek* veut dire, par extension, courageux. La fausse apparence, le masque joyeux a donné le mot H. *klucht*. Nous avons avec la labiale un nom pour le gosier : *le galoubet* par association du sens de ce mot avec celui de *siffle* ou *sifflet*, surnom du gosier. *Galoubet* s'aligne avec κόλπος le sein — *colpos* le colostre et par prosopopée — *golfe* — *gulf* — *der Golf. Le galoubet* se mettant en train de manger nous fournit, pour exprimer ce sens, le mot *clebjer*. *Le galfâtre* est le goulu comme *le galioufard*, nommé au Centre *galaffre* et *goulipard*, en Anjou *goulipate*.

Engouler se traduit en Suéd. *gluffa*. En parlant, le gosier se fait connaître dans une nouvelle activité par les mots *galp*, *jalp* dire, *klap, ȟlap, lap* parler. *Le galop* est par jeu de mots la réprimande; par jeu de mots également, *galvauder* veut dire réprimander avec

aigreur. Les bruits de la nature inerte ayant été assimilés à des cris analogues à ceux que profère notre gosier quand nous sommes secoués, battus, blessés, il s'en est suivi que la voix a été appelée *clipet* (1) et qu'en Wallon la langue s'appelle *clapette*, congénère avec les mots Angl. *clap* coup, All. *klopfen* battre, H. *klap* coup, *kloppen* frapper, *klepel* battant de cloche, *klepper* le cheval qui frappe la terre du mouvement cadencé de ses sabots. Le Latin *sclopus*, It. *schioppo* par le changement habituel de *l* en *i* a donné le Français *escopette* avec perte de *l* ou *i*. Ce mot exprime un engin qui donne un éclatement, qui produit un coup. Les mots Angl. *to clepe* nommer et H. *klappen* et *klikken* (cloquette) rapporter, ne diffèrent pas du nom du coup *clap*.

En Hébreux le nom du chien est *celeb*, en Arabe *kelp*. Selon la Bible, Dieu fit venir les animaux devant Adam pour qu'il leur donnât un nom. Celui de *Celeb* paraît avoir été donné d'après le même principe que tant d'autres. C'est, si nous pouvons en croire la correspondance des mots, le nom de la gueule, du *galoubet* dont la génèse a été expliquée plus haut, présenté comme verbe avec le sens de aboyer. Le son *kelp* signifie gueule qui aboie, comme *cabot* et *hubin* veulent dire gueule qui *happe* et *jappe* en même temps, comme *chien* signifie gueule qui s'ouvre en disant *houn*, comme *bayafe* veut dire bouche qui *aboie*, *aboýeur*. Le chien aurait pu être appelé *basser*, *baffer* d'après les racines primaires *bas* et *baf* reproduisant pour

(1) *Clapper* veut dire faire claquer la langue.

l'oreille Hollandaise le bruit de l'aboiement. Tous ces noms tiennent compte de bruits réels qui se produisent divers selon l'espèce des chiens et leur état d'excitation. *Een keffer* dénotera toujours pour l'oreille Hollandaise un petit chien à la voix perçante. Le chien comme *hurleur*, à l'instar de son frère le loup qui est resté dans les bois, aurait pu être appelé comme lui. Et cela arrive en effet, car en Angl. *whelp* et en H. *welp* veulent dire petit de chien ou de loup. Ces mots sont des variantes de l'Angl. *wolf* (prononcez *woulfe*) et du H. *wolf* loup. Tous ces noms sont justes parce qu'ils sont formés de cris naturels accompagnant des actes de la vie de l'animal; ils attestent en outre qu'ils sont le produit de l'observation juste. Pour nous autres, bien que Dieu ne nous place pas lui-même devant les animaux et la machine du monde en mouvement, nous nous trouvons de fait avec tous nos sens larges ouverts en présence des réalités qu'il s'agit de connaître, de comprendre et de nommer telles que leur nature les manifeste. Le son les manifeste à notre oreille, et en les nommant d'après ce système, comme Adam semble avoir fait pour *celeb* et le Français pour *clabaud*, nous respectons la création dans sa miraculeuse réalité telle que la Providence la fit et l'a maintenue depuis. Les noms qui ne sont pas spontanés, mais reposent seulement sur des analogies avec un objet qui a révélé son nom par sa voix propre, ceux-là sont justes aussi dans la mesure de l'exactitude de nos comparaisons et pour cela conformes à la nature du langage. Aussi bien celui-ci, s'il ne contient pas tous les sons réels, consiste

au moins exclusivement de sons vrais et conformes aux actes et aux sujets qui les produisent. Dans toute langue, la quantité de racines primaires ou de sons spontanés est en raison inverse des noms créés par analogie. Notre esprit, le sixième sens en quelque sorte, le plus intime et le plus subtil certainement, devient bientôt plus actif que notre oreille et prend une part toujours plus grande dans la fixation des noms. En faisant la connaissance d'une fraction quelconque de l'infinie diversité des êtres, le sens intérieur est naturellement frappé aussi bien des propriétés qui leur sont particulières que de celles qu'ils partagent avec d'autres. Il est donc aussi naturel de désigner un objet par le nom d'un objet analogue que de le signaler d'après son nom spontané. Dans le premier cas c'est donc l'esprit qui détermine le nom, dans le second c'est l'objet lui-même. Ce dernier est spontané et par conséquent individuel, l'autre ne l'est pas, bien que l'objet contienne dans la somme de ses propriétés celle dont le son naturel forme la racine de son nom d'emprunt. L'esprit humain étant perpétuellement pénétrable à la vérité et à l'évidence et les êtres n'ayant pas changé la somme de leurs propriétés, il est prévu que l'homme peut trouver les mêmes rapports entre les mêmes objets et les exprimer par un nom commun, et que d'autre part les mêmes propriétés se rendent par des noms différents suivant la quantité d'objets dans lesquelles on peut les rencontrer. Les langues les plus diverses fournissent la preuve de cette assertion. Ainsi, quand nous appliquons le mot *clabauder* au sens de criailler (Skt

klap, *hlap*, *jalp* parler), nous donnons à entendre que, d'après notre observation, les hommes crient et se querellent quelquefois comme des chiens. Le mépris avec lequel on accueille la médisance fait que nous l'assimilons volontiers à l'aboiement d'un chien qui n'ose nous attaquer de front. Les éléments pour ces comparaisons et ces assimilations se trouvent partout. Le *clabaud* est le chien de chasse qui donne de la voix hors de propos. En All. *kleffen* veut dire aboyer, *clabauder*, *klaffen* ouvrir la gueule, *das Klafter* la brasse, la mesure de deux bras étendus, transportant le nom de la déhiscence du gosier aux bras. *Cerbère*, le chien de l'enfer, est probablement le même mot que *clabaud*. On *s'esclaffe* de rire lors qu'en poussant son *ah ah* on a l'air d'aboyer. Sa variante *glapir* qui est tout proche de l'Angl. *to yelp* dénote une voix de chien aigue et intéressée (*to yaup, japper*). L'attention ou tout simplement la badauderie, l'amusement aux choses inutiles ou mauvaises s'expriment par la racine de *galoubet* transformée en verbe. Pendant que nous badaudons, le galoubet s'ouvre en même temps que les yeux. Nous avons vu aussi la bouche entr'ouverte prêter son nom au *spectateur*, au *rebouiseur* etc. *Le Gaffeur* va reparaître ici sous une dénomination congénère, car généralement quand il y a des racines équivalentes telles que *ga*, *gal*, *gaf*, *galf*, on tire de chacune d'elles des homonymes ayant le même sens. Ainsi le museur, le coureur s'appelle *le galvaudeux*. *Galvauder* son argent, veut dire le dépenser en s'amusant d'une façon licencieuse. *Le galapiat*, *le galapiau* sont synonymes de

galvaudeux. Ces mots proviennent du Centre où ils ont pour synonymes les congénères *galuriau*, *galefertiau*, *vallaupiau*, *galibard*, *galetru*, *galbiau* et *galetaud*. *Le galvaudage* s'appelle au Centre *le gallouage*. *Le galopin* paraîtrait plutôt un jeu de mots sur *galop* que le mot *galop* lui-même et tenir la place de *galvaudeux*, *gavroche*. C'est en effet un petit *voyou* (1), un garçon impertinent. *Le galifard*, *la galifarde* désignent le petit apprenti et la petite demoiselle de magasin. Ce sont deux petits museaux qui gaffinent soit pour apprendre, soit par curiosité. *Le galfâtre* est l'imbécile qui regarde sans comprendre. *La galupe* est la coureuse, *la galvaudeuse*. — Le masque joyeux, la moquerie, peut-être le rire qui l'accompagne, s'exprime par le mot *galipette* qui a le sens de farce (H. klucht); *le galipeteur* est le plaisant. La gueule qui saisit, qui enserre, a prêté son nom à l'instrument qui agit comme elle : de là le mot *clampe* et ses congénères; *gluc'*, *glunc'* saisir — κλεῖς la clef qui tient — *clava* l'articution, *clavis* la clef, *clavus* la barre du gouvernail qui le fait tourner — *clef*, *club*, *agglomération* (avec *m* pour *b* ou *p*) — *clubfoot*, pied bot, ramassé autour de l'articulation *club* groupe de sociétaires, *claw* griffe, *clueglomus*, pelote — *die Klaue* la griffe, *die Keule* le gigot, la hanche. Etre perclus, claudicant, marque un défaut dans l'accrochement. Cette articulation défectueuse mise en mouvement donne le sens de *kôla* boiteux — χωλὸς id. (γλουτίς la hanche) — *claudus* qui

(1) *Voyou* est synonyme de *gavroche*. *Voir* est assimilé à *gaffiner*. Pour la génèse du son *vid*, V. Traité, p. 55. *Vid* en Sanskrit veut dire savoir.

cloche, *claudiquer*, *clocher*, *clodoche* qui a les articulations décrochées (1) — *to halt* claudiquer (*cluster* grappe, *to clutch* agripper) — *schlottern* locher. Le galop en Grec κάλπη semblerait avoir le sens de *clava* sabot, avec la qualification de frappant la terre. Tel est le sens de *galop* lorsque, par jeu de mots, il est employé pour rossée, grêle de coups. V. au mot *clapette*. Ce mot, par redoublement d'équivoque, se remplace par *danse*, le tapement des pieds. La patte, le membre articulé qui frappe, V. au mot *chiquer* frapper, exprime son acte par κολαφίζω je frappe, je châtie — *alapa* le soufflet — *le galop* — *to clap* frapper — *klopfen* battre.

La clampe qui tient, qui enserre, a donné son nom à l'enveloppe, à la protection : *kalapa* carquois, *kôlaka* casque — κάλπη crâne, cime, rocher élevé — *chlamys* le manteau et *glubo* ôter l'écorce, *le glume*, *clam* d'une façon couverte, cachée — *heaume, calebasse* — *helmet* le casque, *clam* coquillage comestible, *scollop* coquille *der Helm* le casque. De là le mot *globe,* en L. *globus*, l'objet qui a la rondeur de l'enveloppe, en Argot le ventre, à cause de sa forme rebondie. De là encore *le galbe*, la forme qui présente des contours arrondis comme le globe. *Calypso* est la nymphe qui se cache. Sans la labiale nous avons, pour exprimer la cachette, la protection : *ç'il* vêtir, *kûl* protéger, empêcher, *kôli* carquois — κωλύω je défends — *cilium* le sourcil, *chelys* la tortue — *cellule*, *cale*, *calotte*, *écaille* (2) —

(1) *Eclopé* marque un défaut de la *clampe,* comme l'Ang. *to limp* être éclopé (sans gutturale) et le Skt *klam* variante de *çram*.

(2) *La galure, le galurin* désignent le couvre-chef, le chapeau.

scale écaille — *die Hülle* idem. — La rondeur de l'enveloppe se retrouve dans *le galet* avec sa forme roulée et dans son congénère *le calot*, en Latin *calculus, le caillou* et en Patois Limbourgeois *kuls* bille. *Le caliborgne* est borgne des calots. En Patois du Limbourg *schèle kuls*, est le sobriquet de celui dont les calots roulent en sens opposé. *La galette* est la miche qui a la forme du *galet*. *Avoir de la galette* veut dire avoir des ronds, de la monnaie. La rondeur se fait sentir dans *c'al* vaciller, *c'îl*, *hwal, kêl*, *kwêl* rouler; *k‘al*, *xal* vaciller; *cal*, *kar* se mouvoir — κυλίω id. — *cylinder* — *cylindre, caillou, calcul, calculer* — *to coil* enrouler en cercle — *der Kelter* le manège pour écraser les grappes, le pressoir, *kollern* avoir le vertige — H. *hollen* s'emballer (1). — *Le coloquet* nous ramène à l'enveloppe. Le sens est calotte, en Flamand *klak*. Le mot est modelé sur *cloche*, variante de *calice*, avec le sens de *ampoule* et *écaille servant de grelot*. Oter l'écaille, la gousse (V. plus haut), nommé en H. *schillen,* donne le sens et le son de séparer et concerne les choses qui ont de la différence entr'elles. Nonchalant est une expression qui équivaut au H. *onverschillig*, *peu me chault* à *het kan me weinig schelen*. L'Ang. *skill* veut dire habileté; ce sens découle de celui de discernement, inhérent à ce phonème. *Une calotte* est par jeu de mots un coup sur la tête. Au fond, on veut dire un coup de *calot*, V. ce mot. Cette expression est synonyme de *gilquin*. — Sans la labiale de la fin et

(1) Le sens de s'emballer est : bondir comme la balle, rouler avec des soubresauts comme la bille, la boule, partir comme la balle du fusil.

avec l'aspiration remplaçant la gutturale, nous voyons l'accrochement s'exprimer par ἧλος le clou — *vola* avec le digamma, le creux de la main et accrocher par *lâ* saisir — εἵλω id. — *haereo* adhérer — *adhérent*, *adhésion, haler* tirer sur — *to hold* tenir — *halten* id. — Le mouvement imprimé à l'articulation produit la rotation de l'aile, du bras, de la jambe. — ἑλίσσω tourner *volvere* et sans le digamma *ala* l'aile, *ales* oiseau, *volo* je vole (comme l'oiseau), V. au mot *ornie* — *évolution*, *villebrequin* (1), *hélice*, *valse* — *to wheel* tourner, *to wallow* rouler — *wallen* voyager, rouler — H. *wiel* la roue — Skt val *aller*, circuler.

A fin de rester fidèle à l'ordre alphabétique nous traiterons le thème *c-n* avant celui qui sonne le *c-r* malgré l'intime liaision de ce dernier avec la racine *c-l* dont nous venons de suivre quelques évolutions.

Quand nous raidissons la langue pour prononcer le *g* dur, nous la sentons qui touche le palais et produit ainsi le son *n*. Réunis ils forment le thème *g-n*. Le *n* de son côté en fermant par sa production même l'ouverture bucale amène le *g* dur. Il n'est donc pas étonnant de voir ces deux lettres prendre, dans le même mot, indifféremment la première ou la deuxième place. L'accession de *n* à *g* dur se produit, par exemple dans *guingois* de la même racine que *agiter*, dans le H. *ik ging* j'allais de *ik ga* je vais (je gigote), dans le Grec κεντέω (2) extension de κνάω gratter et κέω fendre. La métathèse, nous l'avons vue appliquée dans *genou* et *angle*. — L'or-

(1) La première partie *ville* est une variante de *virer*.

(2) Quand nous appuyons la langue contre le palais pour former le *n* il se produit un *t*.

gane qui produit le son *gn* et en dérive sa dénomination s'appelle *gaṇḍi* goître, *gaṇḍa* — γενύς la joue, le menton — *gena* id. — *ganache* (1) — *chin* le menton — *das Kinn* id, la mâchoire inférieure qui suit les mouvements du gosier et en emprunte le nom. Par prosopopée il s'appelle *canna*. V. au mot *canal* et Traité pp. 135 et 137. Un des bruits du gosier a donné l'onomatopée *hogner*, grogner comme le chien. V. Traité p. 1. L'animal hogneur s'appelle en Skt *çuna*, *çwan*. D'autres sons du canal guttural se présentent dans *kuṇ*, *kan*, *swan*, *kwaṇ*, *c'un* qui veulent dire crier, à peu près comme clabauder signifie aboyer et criailler. Le chien est pris pour ses qualités dans la boutade: ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est le chien. Il a du chien veut dire il est vaillant, fidèle. Les mauvaises qualités du chien ont servi pour désigner des dispositions analogues dans dans l'homme (2). *Etre chien* veut dire être avide et avare comme lui. *Câner* signifie être lâche comme *canis*. Au Centre on dit *s'escaner* pour se sauver comme le chien. L'adjectif *cagnard* exprime sa paresse: de là *le canasson* le cheval paresseux. *Le cagneux* a les jambes arquées du basset. Au Centre *le cagnard* est le mur ensoleillé propice aux paresseux, *le câgnaud* le papelard, l'homme confus, l'individu caressant avec hypocrisie.

Le pays de *Cocagne* est le pays des paresseux, des

(1) A l'aide d'un jeu de mots *la ganache* signifie le fauteuil. C'est le mot *banquette* assonance de bouche (V. ce mot) qui sert de trait d'union entre ganache, mâchoire inferieure du cheval et le sens de fauteuil. Ganache et fauteuil n'ont qu'un rapport d'équivoque.

(2) *Aduler* en L. adulari rappelle lè chien qui ulule par montrer sa joie. Quand la joie est trop démonstrative elle est souvent fausse chez l'homme.

gens qui aimeraient à passer leur temps à dormir comme le chien. *Le mât de Cocagne* porte une couronne à laquelle sont attachés tous le dons du pays de Cocagne. On n'a qu'à aller les décrocher. Nos pères étaient sages de faire comprendre qu'on n'arrive aux biens que par la peine. Le trésor, au lieu d'être caché dans le champ, comme chez le Fabuliste, est suspendu en l'air : le sens est le même. — Au Centre *le cagni* est le petit polisson par allusion à la pétulance du jeune chien. — *Caner la pégresse* veut dire crever la misère, être maigre comme le chien pauvre. *La cane* est la mort et ses angoisses qui nous font peur, *le canage* l'agonie et l'abattement qui l'accompagne. — Le cri du chien se retrouve dans κνυζέω ouvrir la gueule, japper en parlant du chien — *gannio* id., en Angl. *to whine* pleurnicher comme le chien, Allᵈ *winseln* ululer — It. *gagnolare* id. — *Le quenottier* est le spécialiste qui soigne les quenottes. La quenotte veut dire à proprement parler la gueule, le canal oesophagique, puis la ganache, la mâchoire et les dents. C'est la partie prise pour le tout. *Les badigoinces* désignent les lèvres seulement, au lieu des lèvres et des joues ensemble, comme le dit ce composé de *badi* pour *bades* et *goinces* équivalent de l'It. guancie joues ; delà *badigoincer* manger. *La henne* et *la hane* sont des prosopopées synonymes de *gueularde* sac. — La voix de l'organe se reconnaît encore dans *kaṇḍ* gémir, pleurer — καναχέω par prosopopée, résonner — *cano* — *chanter* (1).

(1) Le chenoïde, l'oiseau qui dit *quan-quan*, Angl. goose, a, comme la poule, donné son nom aux jeunes enfants et par extension aux adolescents. De là le gosse l'enfant de 7 à 15 ans, le gosselin et le gosse-

Quand la gueule happe et saisit, la mâchoire inférieure s'abaisse puis se resserre. De ce jeu le langage ne donne d'autre détail si ce n'est que le gosier (χάος) agit. L'agrippement produit par le gosier prête son nom aux *ongles*, au coude (ἀγκοίνη), à *l'aiselle*, à la cheville (H. *enkel*), au talon (H. *hak*), au *genou*, à la *hanche*, au *gond* ou emboîtement de la porte, en It. *ganghero*, etc.

L'*ongle* se mouvant avec l'articulation et se confondant avec elle a prêté son nom aux objets qui sont tranchants. De là les noms de *kaṇṭaka* pour l'épine, *l'acanthe* en H. *beerenklaaw* griffe d'ours — γένυς hache, (Skt *kâta*), même nom que pour dire menton et joue — *cuneus* le coin — le *coin* variante de angle, *cognée* — *cant* le bord tranchant — *die Kante* id. Couper, se servir d'un coin, d'une cognée s'appelle *han* couper, *xṇu* aiguiser, *c'unṭ* et *kunt'* couper, *k'ad* fendre — ξαίνω couper extension de κέω couper et de ἄκη pointe — *scindo* — *scinder*, *le chantier* où l'on débite le bois, *la cantine* où l'on *détaille* le vin, *échandole* copeau — *keen* tranchant, *to sned*, *to snathe*, *to notch* couper, entailler — *schneiden* entailler. L'expression *de champ* sur le côté devrait être ortographiée *de chant* comme le H. *op zijn kant* (de chant). *Le chantage* est un attentat sur notre bourse (cutpurse, coupe-bourse): au lieu de nous voler *le chanteur* veut nous faire donner nous mêmes en nous menaçant de scandale, dans l'intérêt de sa bourse, bien entendu, ét non pour venger la justice. *Faire chanter quelqu'un* pour: lui extorquer de l'ar-

man l'enfant avec les terminaisons *lin* en All. lein, diminutif et man homme, le gonse, la gonzesse la femme. Gonsalez est un jeu de mot pour gonse. Goslin Angl. est une jeune oie.

gent pour le chantage est peut-être un jeu de mots voulu : en tout cas ce n'est pas le verbe chanter, canere(1). L'expression juste serait *chanter qq*, le mettre en coupe. La racine de ce verbe théorique se retrouve dans *chanteau*, en Skt *kaṇḍa* morceau, copeau. éclat de bois mince, *échantillon* morceau détaché par lequel on juge du tout, dans *chanlatte* et dans le verbe *chantourner* (2).

L'Argot montre souvent qu'il connaît la bonne adresse pour se fournir de vocables. Le mot *gandille* pour couteau qui se rattache au groupe ci-dessus, peut servir de preuve. — *Cogner* jusqu'à ce que mort s'ensuive, avec un coin, une cognée ou n'importe quel istrument meutrier a donné *cônir* tuer. *Nocher,* en Angl. *to notch*, est la métathathèse de *cogner*.

L'articulation qui s'emploie à saisir, à tenir fait venir à l'esprit l'idée de garder, de conserver, d'enserrer ; de *c'and*, *guṇṭ* couvrir, *g'ana* le cuir — κάνθαρος vase et *cantharide* le coléoptère — *cantharus* le vase — *échine* le dos c'est à dire la peau du dos — *skin* la peau — *schinden* ôter la peau, écorcher. De là *chiner* et avec jeu de mots *faire la chine*, *aller à la Chine* porter sur le dos. *Chiner quelqu'un* veut dire lui enlever la peau, lui faire tort avec de méchants propos, *s'échiner* se donner mal dans le dos, s'éreinter à force de travailler.

(1) Ces deux verbes se ressemblent parce qu'ils sont formés de la même racine. *Chanter* et *scinder* sont deux capacités de la gueule, le premier de la gueule elle-même, le second d'un agent analogue qui porte son nom.

(2) Ajoutons que dans l'expressiou *avoir une aiguille*, ce dernier mot désigne une barbe hérissée de picots tranchants qui appellent le rasoir.

Le guinal, en Argot Angl. *sheeny* est l'usurier qui écorche. - La reconnaissance emprunte son nom au son de la bouche (gosier) qui s'ouvre instinctivement pendant l'observation. De là *gan* apprecier, *j'nâ* connaître — γνόω id. — *cognosco* id., *genius* le génie, l'étude approfondie — *ken* le coup d'œil, *to know* connaître — *kennen* connaître. L'argot a *renobler* pour réconnaître.

L'organe qui remplace la bouche dans la préhension et telle de ses actions s'appelle *hnu*. *giṅ*, *gun* prendre — χανδάνω je prends — *prehendo* id. — *appréhender*, *apprendre*, *hanter* tenir avec, être l'associé de — *hand* la main — *die Hand* id. — La gloutonerie se devine dans les mots qui ont pour thême le son du gosier tels que le Skt *k'éd*, *k'ét* manger, *k'ànika* le trou, le L. *ganeo* le glouton, dans le F. *le goinfre*; l'acte de ronger, d'exercer les quenottes dans l'Angl. *to gnaw* ronger, en A. *knaupeln* id., dans *knirren* et *knarren* égruger les dents, dans *knirschen* id. et dans le H. *knuwen* mâchonner, pressurer sous les quenottes. La gorge dont nous avons rencontré des bruits, des noms et des actes dans les onomatopées contenant les thêmes *g*, *gb*, *gl*, *gn*, nous allons la reprendre à propos du radical *gr* par lequel elle s'énonce également. Ces deux lettres sont entraînées par l'émission de la voyelle, celle-ci faisant vibrer le gosier *g* et la racine de la langue *r*. Depuis ces deux sons s'appellent réciproquement de sorte qu'on les trouve volontiers réunis dans le même nom: *r* venant après *g* et *g* après *r*. Le *g* dur s'associe souvent avec *n* comme il a été exposé plus haut. Quand lé *g* s'échappe

de la gorge avec un sifflement nous avons le phonême *gs* qui se transforme en *gt* quand la langue, au lieu de le laisser échapper, l'intercepte en se collant au palais. *La gorge*, *gurges*, est ainsi une variante métathétique de *rynchus*. Le *r* de ce mot a été entraîné par le *g* initial et tous deux par la voyelle *o*. Le second *g* est un appendice de la prononciation de *r*. Le *n* de *rynchus* est né en même temps que le *ch* dur. Le nom Skt est *krika*. La racine de ces onomatopées, est empruntée au cri de l'organe, l'un des plus habituels et des plus frappants.

Le coeur est selon l'opinion populaire l'estomac : n'avoir rien sur le cœur, avoir mal au cœur rentrent dans le sens populaire de l'organe. Ainsi compris on peut s'expliquer l'homonymie de *coeur* avec *gurges*, celui-ci formant l'entrée du tube digestif dont l'estomac forme la partie la plus considérable et la plus sensible. Son nom Skt est *hrid* auquel répondent κέαρ — *cor* — *cœur* — *cordial* — *heart* — *das Herz*. V. Traité pp. 12 et 13. En Argot la gorge s'appelle la *gargagoitche*, mot composé de *gorge*, *gargouille* et de *gouache* ou *gouatche* qui rappellent l'It. *guancia* joue : *la gargante* et la *gargoule* sont des noms congénères. Ainsi que le Skt *k'îk'îraka* tube, roseau. Au Centre on l'appelle *la goure* équivalent du nom Provençal *gourgue* et de celui de *gour* qui, par prosopopée, désigne un trou dans une rivière ou une baie fluviale. Boire *à tire l'arigot* veut dire boire à grands traits. *Arigot* est une forme allongée de *argot*, l'organe où se produit le langage de ce nom. *Tirer* marque, dans cette expression, l'effet d'illusion optique qui fait qu'on prend la descente de la

boisson par l'argot comme l'effet d'une traction exercée sur lui. *L'aricoteur* est le bourreau qui coupe le cou ou *l'aricot*, par jeu de mots sur *haricot*. *Aricot* et *arigot* présentent des métathèses de *gurges* et de *rynchus*. D'autres noms du cou nous sont offerts dans *gargarousse gargoine*, *garguine* et *gargamelle* par lesquels on cherche à lier les idées de *rougeur*, de *gargante*, de *gamelle* avec celle de gorge.

En donnant à notre figure une expression qui n'est pas la vraie nous formons la grimace, en Angl. *grin*. *Gourer* veut dire tromper par de fausses apparences, peut être, se jouer de, en riant, H. *kullen* tromper, duper. V. au mot *hilarité*.

Le cri dont l'organe a tiré son nom est présent dans les noms de toute espèce de sons : *kur*, *g'ur* résonner, *kruç*, *krid*, *kril* crier — γηρύω parler — *garrio* fredonner, gazouiller, *carmen* le chant — *charmer*, *crier* — *to cry*, *to shriek*, *to scream* crier — *kreischen*, *schreien* id. — *Haro* veut dire simplement cri ; *crier haro* répond à l'Angl. *to raise the hue and the cry* huer quelqu'un et crier apres lui ; *harauder* signifie tenir des propos malveillants quand la victime a le dos tourné ; *gourler*, variante de *goualer* ouvrir le gosier, parler, dégorger son secret, avouer à la justice ; *churler* crier ; *cribler à la grive* crier : attention ! voici le guet ! *La grive* est par jeu de mots le nom de l'agent qui met le *grappin* sur le voleur. – Le *jargon* est le nom d'un langage particulier où l'on n'entend soi-disant que des sons gutturaux. Le Normand l'appelle *jargole*, l'Italien *gergone*. Le H. *gorgel* veut dire gorge. *Jargouiller* a

le sens de parler d'une façon incohérente, *jarviller* de jaboter. *Dévider son jars* semble être une corruption, peut être un jeu de mots en guise d'adaption, du vocable Angl. *yarn* qui veut dire une longue histoire, par extension du vrai sens : fil, chanvre tordu en corde. Les correspondants de ce mot sont: γύρος — *gyrus* — *giron* la partie du corps où l'on met la ceinture, *girouette* — *to gird* ceindre, *garter la jarrettiere* — *der Gürtel* la ceinture. Voir pour la génèse de ces mots les explications données à propos de *rinceau* et de *croc. Le jars* est le mâle du canard, nommé ainsi d'après le cri de la gorge comme la grue. *Jarc'* et *j'arj'* en Skt veulent dire parler.

Quand il se produit une solution de continuité comme dans l'écrasement, le cri de la nature inerte imité par nous contracte quelque chose d'humain. De là les prosopopées Sanskrites *gris'* broyer, *c'urn* écraser — κρούω — *crotalum*, *crepitaculum* grelot, *crécelle* — *écraser, égruger*, *gruger*, *gruau*, *craquer*, *croquer* — *to crush* écraser, *to creak* craquer, *to craunch* croquer, *to grind* moudre, *groat* gruau — *die Grütze* id., *krachen* craquer, *der Grund* le sol, le sable menu, variante de *der Grind* le sable. De là *le croquenau* le soulier qui craque, *le gringue* le pain croustillant qui croque quand on le grignote, *écrabouiller* écraser, *crabosser* écraser et bosseler, *une croquignole* un petit coup sur le nez (gnole), *cramser* et *crapser* crever. *La cravache* emprunte son nom à ses coups qui produisent l'effet de quelque chose qui crève.

Le cri guttural du *corbeau* lui a valu son nom Skt

de *kârava*, en Suéd. *korp. Kâkâri* est une espèce de hibou nommé d'après son cri, *karata* la corneille : l'un et l'autre sont Skts. L'Angl. *cur* le chien mâle veut dire grogneur : « *r* est la lettre du chien » dit Shakespeare. Le H. *kirren* présente la métathèse de *roucouler :* l'un et l'autre mots cherchent à noter un bruit guttural. Le nom de *la grue* au long cou a été expliqué Traité p. 12. *La grenouille* en L. *rana*, doit son nom à son cri guttural. Un autre nom de la gueule, celui de *quiqui*, a valu à la tribu aquatique le nom de peuple *coassant*. — Ce mot répond au H. *kwekken, kwaken*. Grenouille contient la racine de γρώνη par prosopopée gargouille, en L. *suggrundia*, équivalent de l'It. *grondana*. La cagnotte (1), le magot qu'elle contient s'appelle populairement *la grenouille :* au jeu du tonneau, c'est la coasseuse qui avale les palettes quand le joueur est assez adroit pour les lui lancer dans le chasme de son gosier.

Le cochon grogne par habitude. Le sanglier (singulier, en Angl. single, synonyme de solitaire), en Skt, a le nom de ses congénères apprivoisés. V. Traité, p. 12. A cause de sa ressemblance avec le cochon, l'homme sale s'appelle *le gorgniat*. En assimilant *le goret*, le petit cochon domestique, avec le marcassin (le goret marqué, strié de blanc) du bois et en tenant compte que ce dernier mot désigne également le petit apprenti, on s'explique qu'on l'appelle aussi bien *groule* et *groulasse,* variantes de goret. *Le graoudjem*

(1) La *cagnotte* semble désigner un canal, un gosier de chien au fond duquel glissent les sons économisés. La *tirelire* représente un gosier quelconque. V. au mot *sternum*.

est le charcutier. Ce mot paraît cacher l'élément *goret* et *heim*, terminaison de plusieurs noms de famille en Allemagne, et désigner le charcutier Allemand établi à Paris. Ce serait donc une formation analogue à *chicmann*, le tailleur Allemand, désigné par la terminaison *mann* indicative de l'origine. *Heim* répond à hameau ; *mann* se retrouve dans *mannequin*. V. ce mot. Les poissons ne disent rien. Il y en a un cependant, un seul peut-être qui a le nom de son cri : c'est le *grondin*, en Angl. *gurnard* le grogneur, comme en H. *knorvish* poisson (piscis) qui a la voix du cochon. Les onomatapées *hure* et *groin* désignent la tête du cochon d'où s'échappe le grognement. Au lieu de nommer l'animal d'après son cri, comme il arrive pour *goret, coq*, *coucou*, c'est sa gueule et par extension sa tête, son mufle.

L'*horreur* (1) en L. *horror* fait que les cheveux se hérissent comme les picots du hérisson. V. Traité, p. 12. *Hérisson* répond à *goret*. Le Centre où le Français est si véridique, a les mots *goure* pour truie, *gouri* pour *goret, agrasser* pour exprimer le grognement de tendresse que la truie fait entendre en allaitant ses petits. Au delà de la Loire, *grolle* et *agrolle* désignent le corbeau.

En mangeant, le gosier est censé faire entendre son bruit habituel : de là *gar* manger, mot qui nous présente le gosier mangeant — γῥάω id. *La gargotte* est la maison où l'on mange, où *la gargagoitche* trouve à se satisfaire.

(1) En All. *grauen* et *grieseln* avoir horreur, en H. *afgrijselijk* horrible.

Le mécontentement provoque dans le gosier un grognement qui exprime l'état moral dans lequel nous nous trouvons placés. De là *le grignon*, le juge sévère, qui aux yeux du voleur se fâche, parce qu'il punit selon la loi. Ce mot contient la même racine que les mots Allemands *der Grimm*, *der Gram* la colère, *der Groll* la rancune. De là encore *grubler*, en Angl. *to grumble*, en H. *grommen* grogner, *être crin*, *être grincheux*, avec jeu de mots sur *crin* cheveu, parceque de grogner l'esprit, par association, passe au bruit du crincrin, *haricauder* se fâcher pour un rien, *hargoteur* querelleur, *hargne* pour hargneux. Le Skt a *krud'* s'irriter, l'Angl. *to grudge* garder rancune.

La main, comme instrument de la préhension, prend le nom de la gorge qui saisit. De là les vocables *kara* main, *gruc'* accrocher — χείρ la main et le nom des instruments formant croc : *hirpex* le grappin, la herse — *crochet*, et en Argot des voleurs *carouble* fausse clef, *caroubler* user de fausses clefs, faire du *carroublage* — *harrow*, la herse, le rateau -- *die Harke* id. *Le croquis* est l'esquisse vivement faite, *croquée*, c'est-à-dire linéamentée prestement. Ce mot représente le dessein comme fait avec un *crochet*, un stylet de *graveur*, une plume qui *écrit*. Croquis est formé d'une racine congénère de celle qui se trouve dans *gravure* et dans *graffognade* tableau. Le peintre inhabile gratte ou râpe la toile sans effet : de là son nom de *rapin*. *Croquer le marmot* veut dire passer son temps à attendre de la besogne et le tuer en faisant *des croquis de marmots*, de *marmouses* (figures) sur le buvard. — L'agrippe-

ment se manifeste dans *grimer*, *grouper*, *groumer*, *grubler* qui veulent dire voler. Tous ces mots sont des onomatopées manquées, influencées qu'elles sont dans leur forme, par des réminiscences de *grimer*, *grouper*, *groom* et *grubler* (grogner en Argot). *La grive* est l'oiseau grivelé, c'est-à-dire marqué de gris (V. au mot *grisette*) et par jeu de mots le guet qui empoigne, qui agrippe : de là par extension *le grivier* la sentinelle. — *La grimpante* désigne le pantalon (1) qu'on fait grimper sur les jambes (2). On grimpe en *s'agraphant* par les crocs aux rugosités de l'arbre. Agripper se traduit par *grah* saisir, *grabh* agripper — καρπίζω recueillir les fruits — *carpo* je recueille — *carpe* articulation de la main, *agripper*, *crampon*, *gerbe* la javelle recueillie *to crop* aoûter, recueillir, *to grapple* accrocher, attaquer, *to grope* chercher à prendre, tâtonner — *greifen* saisir, *der Krieg* la guerre, plus juste l'attaque, *kriegen* prendre, obtenir. *Gerber* en argot veut dire condamner. Peut-être l'argotier se dit-il qu'étant gerbé, c'est-à-dire ligoté comme la gerbe, il est près d'être emballé dans la grange, en prose, d'aller en prison. L'Argot appelle le crédit *crome* ou *croume*. Credo semble vouloir dire je donne *(do)* ma foi. *Cre* se trouve pour *cred*, ainsi que le prouve *credulus* facilement croyant. Chez Plaute on trouve *creduam* et *creduim* pour *crediderim* ce qui donne à supposer que do - didi est postiche ou une mauvaise interprétation de *credo* qu'il eût fallu lire *cred - o*. En Sanskrit *çrat* veut dire

(1) L'Argot l'appelle *le pantalzar* ou *le grand col*.

(2) La façon de marcher des insectes a été transporté à la locomotion, d'où les mots Skts *k'arb*, *garb*, *c'arb*.

lien et fidélité, *çrad* s'en remettre à quelqu'un. Les correspondants semblent se présenter dans χόρδη le lien, la corde — *chorda* — *corde* dont le sens est volute, V. aux mots giron, girouette. Ainsi compris cre, revient à je lie, j'engage, je donne ma foi (fidem) ce qui explique le sens de penser, tenir pour vrai. La forme de l'Argot semble vouloir remplacer la *corde* par *la clampe*, H. *kram*. V. aux mots religion et fidélité.

La griffe qui agrippe est armée pour gratter, rayer, entailler une surface. De là *carer* voler en Skt *hri* enlever, *rafler*, *racler* (sa métathèse) dont l'origine est la même que celle de *récurer*, en H. *schuren*, de l'Angl. *to char* ranimer la braise en la raclant, de l'All. *scharren* gratter et *schüren* exciter le feu. — Par jeu de mots *carer* devient *carotter* et *tirer une carotte*. Par jeu de mots encore *le careur*, *le carottier* devient *le charron*. Le recéleur s'appelle *le charrieur* pour le distinguer de son complice *le charron* V. ce mot. — Gratter et son effet tondre, couper s'exprime par les onomatopées *xur*, *c^rur*, *kur*, tondre — κείρω id. — *securis* la hache, le couperet, *crinis* le crin, les cheveux obtenus par la taille — *écharper*, *déchirer* — *to shred* déchirer (*k'ard* mordre), *to carve* couper, *sharp* tranchant, *shears* ciseaux, *hair* le crin — *die Scheere* ciseaux, *das Haar* le crin, *die Scharte* la fente, forme à laquelle répond *écarter* séparer. Au moral *le discernement*, *la discrétion* expriment la distinction, la séparation qu'on sait faire entre le vrai et le faux, le bien et le mal : κρίνω — *cerno* — *discerner*, *crible*. L'Argot

des malfaiteurs fait preuve encore une fois de sa connaissance du Grec avec le nom qu'il donne à son triste couteau, *le surin* d'où *suriner* et *chouriner* assassiner à coups de couteaux. Le Skt *çiri*, l'Angl. *sword*, l'All. *das Schwert* l'épée désignent, sous la même dénomination des armes plus fières du moins. Couper se traduit en Skt par *çrî*, *swr*. Le Latin *serra* scie dénote un instrument servant à couper. *L'escorte* est la compagnie détachée du gros de la troupe. Le Latin *cohors*, forme redoublée de *cors*, désigne la même chose. Avec *l* au lieu de *r* nous retrouvons l'acte de couper dans *kalpani* ciseaux — γλύφω je sculpte — *sculpto* — *sculpter* — *to cleave* fendre, *to clip* couper, *clever* qui discerne, qui est capable — *klieben* fendre. *La griffarde* est l'instrument qui sert à écrire, à griffonner, *le grafin* le chiffonnier qui racle les tas de détritus. V. Traité de l'Onomatopée, page 42.

La griffe servant à enserrer, l'enveloppe et ses propriétés se forment du même radical. Telle a été l'origine de *karpara* le crane — κρανίον la tête — *cranium*, *corona*, *cerebrum* (le contenu pour le contenant) — *crane*, *couronne*, *cervelle* — *crown* couronne — *die Krone* id.. La tête, la partie la plus élevée et la plus noble du corps est l'emblème du pouvoir : κρέω je commande — *curo* j'ai soin — *cure*, *aristocratie* — *care* soin, *cark* souci — *Herr* chef. De là *kâra* seigneur, chef, *cûra* héros — κύριος — *herus* — *Hera* la dame de Jupiter — *hère* avec mépris — *harlot* homme méprisable, *churl* homme grossier — *der Herr*, *der Kerl* homme grossier. Le Vieux Français a *arlot* Angl.

harlot avec la terminaison augmentative *otto : Arlequin* est le diminutif de *arle*, *arlot*.

Le chef de bande s'appelle *Coire* (*Coros*, *Cyrus*) chez les voleurs. L'Argot qui a peu de termes se rapportant à la religion ou à la morale a un nom pour Dieu : *Hariadan*. Il est probable que ce mot marque l'expression Allemande *Herr I - ott* Seigneur Dieu avec la prononciation commune de *ï* pour *gue* (*Gott*), comme il arrive pour *gilvus* — *jaune* — *yellow*. La terminaison *an* semble être une manière de hébraïser le mot pour lui donner un air de famille avec Nathan, Jonathan, etc. Puisque le mot *Gott* semble se rencontrer dans ce composé, nous l'analyserons plus loin. *Le crane* (la couronne) se transforme en adjectif dans l'expression : *c'est crane*, c'est d'un esprit résolu, hardi, d'une tête ferme. *La corniche* est un entablement près de la couronne d'un édifice. Par extension du sens de crane, *la crête* en L. *crista* marque le point le plus élevé de la tête. *Le coryphée* marche à la tête du chœur. — Le nom de l'enveloppe a des formes très-variées qui se réflètent dans ἐσχάρα — *crusta* — *croûte, escarre* — *crust* — *die Krustc*. La substance cornée, dure comme l'écorce, s'appelle κέρας — *cornu* — *corne* — *horn* — *das Horn*. *Corner* veut dire ronfler, faire entendre des bruits qui ressemblent aux sons tremblotants du cor ; *le cornard* est le cheval asthmatique. — La matière cornée de l'enveloppe a donné son nom à *la carapace* et aux animaux qui en sont pourvus, tels que *la crevette*, *le caret* la tortue de mer, *l'écrevisse*, *le crabe*, *le scarabée* et par assimilation le *scorpion*, en Skt

k'arj'ûra, le crapaud à la peau sèche et rugueuse, en All. *die Kröte.* Le Latin *crabro*, en Angl. *hornet*, désigne le frelon au ventre couvert de lames concentriques, au corps garni d'une carapace. *L'escargot* doit son nom à sa carapace, de là *caracoler*, exécuter des volutes à cheval, imiter dans ses mouvements la spirale de l'escargot. Dans le Nord *le crangon* est le nom de la petite crevette. En Angl. *crayfish* dénote l'écrevisse, *crawfish* la langouste. — Les fruits à gousse tirent leur nom de leur enveloppe, tout comme les animaux à carapace. C'est ainsi que nous avons *karkâru* noix — κάρύα — *corylus* le noisetier, *cornum* le fruit du cornouiller à cause de son noyau, *hordeum* orge, *cerasum* la cerise, fruit à noyau, *cucurbita* courge — *caroube, gourde, haricot, haricot de Varennes* huître comme on dit inversement dans le Napolitain *noce di mare* noix de mer pour moule, *carquois, carillon, grain, graine, crotale, grenade* — *core* noyau — *das Korn* le seigle, *die Gurke* le cornichon. *La cruche* a été, en principe, une gousse, une gourde : *karîra* cruche — κρώσσος — *ceramus* (H. *scherf* têt) — *cruche* — *crockery ware* la faïencerie — *der Krug* la cruche. *La carafe, l'alcaraza* sont des objets similaires. *Fouetter de la carafe* avoir mauvaise haleine, contient un double jeu de mots : *fouetter* rappelle *fétide (fœteo)* et *carafe* l'endroit où se forme *le croup*, où l'on est *grippé*, H. *krop* jabot. — *La grêle* est assimilée aux noyaux des fruits : *kara* — χάλαζα — *grando* — *grêle* — *corn* grain — *der Kern* le noyau. — Un *carbeluche galicé* est, par assimilation avec la carapace qui recouvre, le

chapeau de soie. *Galicé* répond à l'Angl. *gloss* et à l'All. *der Glanz* le lustre. V. au mot chaleur. — La gousse qui est l'image de la coque du navire, a donné son nom à la *carène*, en L. *carina*, Angl. *keel*, All. *der Kiel*. *La caraque* en H. *kraak, la caravelle* sont deux navires à coques différentes. — L'écorce protectrice prend le nom de l'enveloppe, de la carapace *k'ura* le sabot de cheval : χάρτης l'écorce, le papier — *charta* papier, *quercus* le chêne et en particulier le chêne liège, *cortex* l'écorce, *carbasa* les voiles, *corium* le cuir — *écorcher* ôter *le cuir, l'écorce* — *cork* le liège, le bouchon de liège, *der Kork* id. — *La carence* dans procès-verbal de carence marque l'enlèvement de l'écorce, le dépouillement, le dénûment. — *Le carcer* H. *kerker* est assimilé à l'enveloppe qui garde, qui enserre. En Argot il s'appelle *la carruche*. *Mettre à la care* veut dire garder, mettre de côté, *la care* la cachette, *le carreur* et par jeu de mots *le charrieur* le recéleur. La garde se trouve également dans χάραξ le rempart — *carceres* la barrière du champ de course, *accore* appui pour renforcer un mur, *écharpe*, *carique* (H. *jurk*) *caraco* — *shore* la côte, la falaise qui protège la terre — *der Schrank* l'armoire. L'obstacle, l'Argot l'appelle avec jeu de mots *escare*. Une falaise *accore* est une falaise à pic, un mur naturel. La même idée et la même racine se présentent dans *écran*, en Angl. *screen* et dans *écrin*, en Angl. *shrine*, en All. *der Schrein*, dans *escarmoucher*, *escrimer*, All. *schirmen* protéger par les armes, en Angl. *to skirmish* escarmoucher, dans l'All. *die Schürze* le jupon. L'enceinte,

la clôture s'appellent *çri* = couvrir — χῶρος l'enceinte *hortus* le jardin — *jardin, horticulture* — *garden* — *der Garten* et dans les noms de ville *Grad*, *Kars, Carthagène* selon les pays.

Dans les mots χρώς — *corpus* — *corps* on est en droit de voir l'enveloppe, l'habitacle de l'âme. De là sans doute des paraphrases comme *dépouille mortelle, guenille.* Selon la Bible le corps fut fait de terre comme le vase du potier. Le têt s'appelle en Skt *kharpara*, en Angl. *sherd*, en All. *die Scherbe.* La chair *kîra* — κρέας — *caro* — *chair*, en Argot *crie* et *criolle* d'où *criollier* et par jeu de mots *crinolier* boucher. La griffe *le carpe*, en Skt *karabâ* se disposant a saisir affecte la forme du croc et présente ainsi l'image primitive de la courbe. Les idées d'angle (sinus) et le cercle sont analogues à celles de la courbe. Ainsi se sont formés le nom Eolien κύρπος — *curvus* — *courbe* — *to crimp* recroqueviller — *krumm* courbe. L'angle s'appelle *carne*, en Angl. *corner* le coin, en Suéd. *hornsten* pierre angulaire. Il le devine dans *crux* — *croix* — *cross* — *das Kreuz*, dans l'Angl. *crutch* la béquille, en All. *die Krücke.* Le L. *cardo* désigne le gond, le clou en croc sur lequel tourne la porte. C'est une espèce de *charnière* et une variante de ce mot. Il partage la forme et le sens avec *carduus le chardon* qui est pourvu de picots recourbés. — Le cercle s'exprime par κίρκος — *circulus* — *circus, cirrus* boucle — *cercle, cirque, cercopithèque* — *curl* boucle — *der Kreis* le cercle, *der Kreitz* la circonscription, *kraus* bouclé, *der Kreisel* la toupie — H. *kring* cercle. V. au mot *girouette.* Au tour

du mot cercle il convient de grouper *charron* nom par jeu du mots du récéleur, ainsi que *charrier* voler, en suite *char*, *carrière*, *courir*, *se carapater* courir en faisant retentir le pavé du bruit des pattes. Se mouvoir en cercles, en replis tortueux se traduit par les mots congénères *srip* — ἕρπω (1) — *serpo* — *serpent* — *to creep* ramper, *to cringe* ramper, faire des bassesses pour obtenir ce qu'on demande, *to crave* implorer lâchement — *kriechen* ramper.

L'avidité du *goulu*, en H. *gulzigaard* (engouleur). analogue au Skt *k'aṭ* désirer s'exprime par le nom du gosier présenté comme verbe. C'est la convoitise du cœur qui fait que le gosier se tend, que la main saisit. Le son du gosier se présente sous la forme métathétique dans le Skt *rc'* désirer, dans *gourmand*, dans l'Angl. *greed* l'envie, en All. *die Gier*, d'où *gierig* avare ainsi que l'adj. *geizig* avare, *der Geizhals* l'avare (le cou avide). — La bonne volontè, la bienveillance s'exprime par χάρις — *gratia*, *carus* — *grace*, *gré*, *cher* — *to yearn* désirer tendrement — *gern* volontiers — H. *gaarne* et *graag* volontiers — *begeeren* souhaiter, métathèse de *rogare* demander.

L'odorat s'exprime par une forte aspiration nasale qui produit un ronflement au fond du gosier. C'est ce que prouvent le Skt *ghrâ* sentir, en H. *geuren* répandre son parfum. Ces mots attribuent aux fleurs l'acte de notre organe, comme quand on dit la fleur sent.

La chaleur et le feu tirent leur nom, par prosopopèe,

(1) L'All. *die Raupe* en H. *rups* la chenille est formé de la même racine que *ramper*.

du souffle du gosier. V. au mot *jaune*. C'est son nom qui se retrouve dans *k'aru* blanc, *hari* jaune, clair, marquant des effets de lumière, *crip* éclairér, *g'arin* briller — γαργαίρω resplendir — *crocus* jaune — *chrysolithe*, *crocus*, *gris* noir mêlé de blanc — *gray* gris — *grau* id. La vieillesse blanchit les cheveux, de là : *j'rc* blanchir vieillir — γῆρας la vieillesse — *Géronte* — *hoary* blanc — *der Greis* le vieillard. De là encore le nom de la gorge dans *çrâ* cuire, *k'ara* chaud — γράβιον torche, d'après le son et les correspondants, le tison ardent — *carbo* le charbon — *to char* brûler — *die Griebe* la rillette, *gaar* cuit, *die Schaarwoche* la semaine des cendres. — *La grisette*, synonyme de cocotte, avec la différence du temps et par conséquent des mœurs, doit son nom à une assimilation équivoque. La sœur de charité, ou tel ordre de sœurs voué aux œuvres de charité, porte un uniforme gris. Confondant l'amour avec la charité on a nommé l'ouvrière complaisante *grisette*. - *Le carme* est l'or roux ou jaune, la monnaie qui a la couleur du feu. Le mot se rattache à κάρφω dessécher — *cremo* je brûle — *crémation* — *cream* la crème, la croûte qui se forme sur le lait chauffé, en All. *der Rahm*, avec perte de la gutturale. - Quand le *g* s'adoucit il entraîne après lui un sifflement *s*. Si ce sifffement devient aigu la langue touche le palais et produit *t* au lieu de *s*. De cette racine naturelle ont été formés γεῖσον la gargouille par assimilation à notre gosier — *guttur* — *guttural*, *goître*, *gosier* — *gate* la porte, l'ouverture, par prosopopée — *die Gasse* la rue, le couloir — Suéd. *gata* rue. — Répandre de l'eau revient à l'acte d'un gosier qui dégorge un liquide

k'ôḍ jeter, lancer, *gaḍ* couler — χέω je répands — *chymus* — *chyme* — *gueuse* bloc de fonte — *to cast* fondre, *to gush* jaillir — *gieszen* fondre, répandre, *kotzen* vomir. Le souffle, le gaz ont été traités p. 37 du Traité. Le Skt à le mot *'g'anda* odeur, *kut'* puer. La toux qui secoue le gosier s'appelle en Skt *kâxa*. L'All. *heiser* veut dire égosillé, rauque. La parole, le chant, tels bruits manifestent leur origine gutturale dans *kad*, *kaṇd*, *kuḍ*, *kêḍ* *gazouiller*, *gad* parler, dans les mots de l'Argot *jaspiner* parler, *gouspiner* dire, *jaspin* oui, c'est ce que je dis. Quand on dit que les oiseaux *gazouillent* on donna à entendre que leur gosier rend des notes qu'on ne spécifie pas.

Le chat huant, V. Traité p. 10, veut dire *chat qui hue*. En H. on dit *katuil* hibou chat (hùlotte), en All. *Gaùch* et *Kautz* hibou. Ce dernier mot est une différenciation de *Katze* chat. L'All. *der Uhu* est le huant, le hibou. *Chat-huant* contracté a donné les mots *chouan*, *chouette* et *chevinette* en It. *civetta*. De ce que l'oiseleur se sert de la chouette pour attirer les oiseaux sur les gluaux on a employé le mot *chouer*, comme l'It. *civettare*, pour tromper. Par calembour on dit *chiquer* pour *chouer*. Delà l'expression *chiquer sans tabac* tromper, expression qu'on n'arriverait jamais à comprendre sans faire intervenir l'homonyme *chouer*. V. au mot *chiquer*. Jouant ensuite sur *chiquer* on a fait le mot *aquiger* séduire dont la forme approche de *aquiger* prendre. Dans le Centre *chouer* prend des formes variées qui en éclaircissent l'origine. Là on dit *cahuer*, *acahuer*, *achavanter* pour chouer. Il a également lé mot *chouser* pour

tromper, équivalent de l'Angl. *to hoax* cajoler, de *to cheat* et de l'All. *huzen* qui veulent dire tous deux tromper. Là bas le *chavan* est un objet qui représente un chat huant en terre dans lequel on souffle pour imiter ainsi la voix du hibou et attirer les oiseaux contre lesquels ils est sans défense le jour.

Le coucou, V. Traité p. 10, qui trompe les oiseaux en pondant dans leur nid et en faisant couver par le voisin, a servi à former le son et le sens de *cocanger* tromper et par extension escroquer. *cuocter* tromper, en Angl. *to coax* cajoler, *to decoy* séduire. *Acoquiner* veut dire allécher, tromper, *s'acoquiner* se laisser prendre. Avec le mot populaire *chevinette* qui veut dire ma belle, mon cœur, nous revenons à la *chouette*. *C'est chouet* c'est joli. Ces deux mots ont une variante dans le mot *coquet* et dans la *coquette* la femme qui cherche à attirer l'attention par des manières agaçantes. Ces manières on les a comparées a celles de la chouette qui, cherchant à regarder la lumiere en face, travaille des yeux et tourne la tête d'une façon si drôle qu'on ne peut s'empecher de rire. Les oiseaux reconnaissent à ces gestes involontaires que leur ennemi est aveuglé par le jour; l'absence du danger les attire pour lui donner la chasse, mais l'oiseleur qui voit, lui, les attend lâ pour les attraper à ses gluaux ou les prendre dans ses filets tendus autour de l'appeau. - Ce qui fait rire est *cocasse* (1), comme les manières de la chouette, en All. *Gauch*. Le

(1) Le H. *uilenspiegel*, miroir des hulottes, a donné le mot Français *espiègle* (*speculum*). Le livre, ainsi întıtulé, contient des histoires cocasses.

H. *koddig* risible rappelle le chat-huant et ses mouvements burlesques

Nous avons vu l'origine du son et du sens d'appréhender en traitant des racines congénères. L'articulation est décrite dans le langage comme l'endroit où deux membres tiennent ensemble par accrochement. Elle s'appelle en All. *die Kothe. La goutte* est une affection arthritique qui siège de préférence dans le grand orteil. Ce mot est une déviation du son incompris *de Kothe* vers celui de *goutte* qui était familier. Le H. *kuit* désigne le mollet, les muscles en dessous de l'articulation du genou. — Les parties charnues du corps s'appellent généralement d'après leur emplacement vis-à-vis du squelette. Le siège de la maladie détermine parfois son nom, comme il arrive pour *het pootje* la petite patte, nom H. de la podagre et pour *goutte* maladie de l'articulation (1). — Le déhanchement, comme nous avons vu pour *boîter*, avoir l'emboîtement dérangé, *clocher* et comme il sera prouvé pour *locher*, s'exprime en indiquant tout simplement la hanche. Les circonstances doivent dire le reste. La jointure s'appelle en Skt *gaṇḍa*, l'aisselle *k'aṇḍika* : à nous de comprendre que *k'ôḍ* signifie être boîteux, comme les congénères *g'aṭṭ* et *çuṭ'* — σκάζω boîter — *scandalizo* faire broncher, faire tomber, *cadere* tomber primitivement, fléchir dans l'emboîtement *chute, ca-*

(1) Nous rattachons ce mot à χανδάνω *apprêhender*, V. ce mot, parceque l'articulation s'est présentée jusqu'ici comme un accrochement, une prise. Au lecteur de vouloir bien examiner les motifs qui pourraient faire incliner vers un rapprochement avec le verbe encasteler, enchâsser, emboîter.

dence — *to shunt* faire aller sur une route de traverse, *to squint* loucher (σκαιωρέω) et, selon l'Argot espiègle, boîter des châsses (V. ce mot) — *die Schande* la honte, le scandale — H. *schuin* en biais. La queue, en Latin *cauda*, s'agite au gré de l'animal. Le son du mot est celui que nous venons de voir ; le sens est assimilé au va et vient ménagé par l'articulation. Dans *cauda* on retrouve le sens de *quatio, concutio* secouer, en All. *schütteln*, en H. *schudden*, en Skt *gaṭṭ*, d'où *k'iḍ k'ad* tourmenter. La *bataqua* est dans le Midi le hoche-queue (*qua* contraction de *cauda*), l'oiseau qui bat de la queue, qui la secoue, le fouetteur, en Skt *kaṇâṭina*. A Paris c'est le nom de la traîneuse, parceque dans ses allées et venues sur le trottoir, la queue de sa robe est agitée de mouvements continuels, en Angl. *draggle-tail* qui salit sa traîne. *La godille* diminutif de *cauda* est à la barque ce qu'est la queue pour le poisson. Le *cador*, *le cajor* sont des noms du chien empruntés à sa queue que dans son désir de plaire il agite souvent : de là *cajoler*, imiter *le cajor*, flatter, chercher à plaire.

Préserver, garder, envelopper, sont considérés, d'après le son des mots, comme des effets de la préhension. On la distingue dans *kaṭṭi* — κίστη — *cista* caisse — *encasteler, enchâsser, châsse*, en Argot *châsse* œil qui comme l'armoire ou la caisse s'ouvre et se ferme — *chest* armoire — *die Kiste* la caisse ; dans *gud'* gousse, *gudh* couvrir — σκύτος cuir — *cutis* peau — *cytise* arbre à gousses, *housse, gousse, cutané* — *hide* peau — *die Haut* id., *die Schote* la gousse ; dans

kakud cime — κόττη crâne — Angl. *head* tête — All. *der Scheitel* le crâne ; dans *kaṭʿinâ* vase — κύτος carène *catinus* écuelle — *écuelle* — *scuttle* id. — *die Schüssel* id.; dans *chad, skud, kʿaṭṭ* couvrir — κεύθω cacher — *castra* le retranchement — *château, case, écusson* — *shed* abri, *to shut* fermer — *schützen* protéger, *die Scheide* la gaîne. La protection qui nous vient du vêtement s'exprime dans *ridingcoat redingote* et dans l'All. *die Kotze* ou *die Kutze* la couverture. — Le chapeau s'appelle le *gadin.*

Le goût (gustus) d'après les Latins résiderait dans le gosier. Certes quand on a faim tout est bon. Cependant ils avaient le mot *deliciæ* délices, en H. *lekkernyen* qu'ils appréciaient par le contact de la langue : le mot est là pour le dire. Pour celà elles étaient considérées comme *luxus* luxe, le contraire des goûts sobres. *Goût* répond à *kâ* organe des sens — γεύω goûter — *guttur* — *gosier, guttural, gargante* — Angl. *to guzzle* avaler. Ce que l'on goûte on le trouve bon, en Angl. *good*, en All. *gut,* en G. ἀγαθός. *God* (1) et *Gott* les noms de Dieu en Angl. et en All. semblent signifier bon. C'est le nom que les féroces Arcadiens donnèrent au leur quand ils résolurent de vivre sous des lois de bonté et de douceur. Les faux Dieux s'appellent en All. *götze.* En Suéd. et en H. *Gud* et *God* veulent dire Dieu, *god* et *goed* bon. On peut admettre que ces

(1) Le Bien Suprême est un des noms du Dieu Chrétien. Il fait lever son soleil sur les bons et les méchants. Il ne demande pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive. Dans le parallèle des vies de Thémistocle et de Camille, Plutarque décrit l'essence divine comme faite de bonté : « Car, bien que la nature des Dieux, qui est la « bonté même et qui se hâte de pardonner et tarde à punir, etc. »

mots, ainsi que le nom Gothique *Guth* ne présentent dans leur forme que des différentiations imposées par la diversité du sens qu'ils doivent exprimer et qu'au fond ils sont les mêmes. La bonté ainsi divinisée marque un effort de l'homme pour élever son âme vers l'Etre Accompli, aussi bien que lorsqu'il l'appelle Dieu (1)-Lumière, ou Jehovah — Celui qui est. Comme Etre Accompli son nom est ineffable et incommunicable.

L'ongle qui accroche est en même temps le prototype de l'instrument tranchant. De là la présence de la racine gutturale dans le nom de la main (hand) assimilée au gosier qui prend et dans l'ongle. V. aux mots *acanthe*, *appréhender*. L'acte d'une ongle se trouve dans *k'aḍ, cat* fendre, *çastrî* – κέστρον couteau — *cædo* couper — *incision* — *to cut* couper — *scheiden* séparer. — Les marches d'un escalier consistent en autant de planches ou de plaques obtenues par la taille ou la section : σχέδη — *scandula*, *scheda* — *scédule* — *shingle* plaque — *das Scheit* copeau, branche de bois : de là gravir des marches : *scando*, *ascendo* monter — *ascendant*. — Manger est un acte du gosier, en Argot *gosi*. On n'a qu'à se le figurer en action pour deviner ce que le verbe signifie. — Ainsi se sont formés *k'ê* manger, *g'as* id., *gaḍa* manger et dans l'Argot *gousser* et *regatter* manger, *la regatte* la viande trouvée sur les tas d'ordure.

(2) L'Argot appelle Dieu *le Avre*, *le Havre* et *le Aure*. Ce sont des variantes du même thème. *Avre* donne *Aure* comme *robur* chêne donne *rouvre*. Le sens est suprême : ὑπερ — super — super — hyper — up — oben, auf, sur, au-dessus.

LA LANGUE

L'organe qui fait suite à la gorge est la langue. Le son tout spécial par lequel nous distinguons son action est le *l*. De là le nom de l'organe, en Skt *lôla*, *lalanâ*. Etre trémulent comme la langue s'exprime par *lôla* tremblant en Skt et en H. par *lillen* trembler, *lel* lobe de l'oreille. Selon que d'autres organes de la phonation seront engagés avec elle dans la même action, les mots qui la représentent contiendront la lettre, ou le son spécial à chacun d'eux. Ainsi nous voyons l'intervention de la lèvre dans le *v* de *lavika*, l'organe qu'entre autres fonctions on voit prêter son concours pour *laper* — λάμος la gueule pour les lèvres, λόφος le cou, pour les lêvres, comme laissant échapper l'air (V. au mot louvoyer) λίβας, par prosopopée, la fontaine, les lèvres d'où s'épanche le liquide — *labia* — *lèvre*, *lippe*, *labié* — *lip* — *die Lippe*, *die Lefze*. *Abalobé* en Argot veut dire pourvu de grosses lèvres, en Skt *lulapa* le mufle. Aucun de ces mots ne désigne spécialment cette partie de l'appareil phonique qui a nom langue, bien qu'elle joue un rôle apparent comme l'indique sa place au premier rang. Le contraire a lieu également : ainsi le Skt *kaka* désigne la langue bien que ce soit le nom propre du *quique*. En tirant la langue on fait voir la gueule et c'est, sans doute, cette impression que le spectateur traduit.

Il en est de même pour *laper*, *lamie* gueule : quand le chien lape le spectateur peut être autant frappé par sa bouche qui suit le mouvement de la langue que par l'activité de cet organe même, et quand les Grecs se figuraient une Lamie dévorant les enfants ils étaient impressionnés autant par les lèvres de cette gueule avide que par la langue sur laquelle elle était censée recevoir la pâture. D'autres fois nous voyons la gorge prendre une part prépondérante dans l'action commune. Il se forme alors des onomatopées comme λαυκανία la gueule — *lucius* le brochet vorace, le loup des rivières et des étangs, le même mot que λύκος le loup, en All. *des Lachs lacus* par prosopopée — *lac* V. Traité p. 22.

Il arrive aussi que le souffle, se trouvant enfermé entre la langue et le palais, la prononciation amène un *s* qui, lorsque le sifflement devient aigu et que la langue touche le palais se transforme en *t*. Cette dernière lettre s'associe volontiers avec un *n*. Le Skt *lus* s'amuser et le Latin *laetus* joyeux dont nous verrons la genése, incessamment sont des produits de cette phonation.

A cause de la proximité des sons *r* et *l*, le prémier logé à la racine, le second dans la partie mobile de la langue ceux-ci se confondent souvent dans la prononciation et par conséquent dans l'orthographe. Plusieurs des mots qui seront cités ici sont simplement des doublets des mêmes phonèmes avec *r*. Notons encore que les mots où le *l* remplace le *r* ont trait à la gorge ou à ses opérations et qu'on doit, par conséquent, s'attendre à voir ces mêmes mots figurer dans le langage avec *g*, ce qui constitue une nouvelle série de doublets. Ceci posé

nous allons voir défiler les noms des diverses proprietés de la langue ainsi que des organes comme la larynx et les lèvres auxquels elle a communiqué son vocable par un effet de syllepse.

Quand la poitrine est essoufflée, haletante la langue s'abaisse et s'allonge pour permettre à l'air d'entrer, plus large. Tirer la langue veut dire être trés fatigué, essoufflé. Quand le chien est hors d'haleine il avance la langue. Cette façon de respirer est exprimée par λωϱάω respirer, λαῖλαψ le vent — *lips* id. — *le lof* le côté du vent, *louvoyer* prendre le vent — *sleep* le sommeil, la respiration qui entretient la vie pendant la torpeur de la conscience, *slumber* le sommeil léger, *life* la vie, *luff* ou *loof* le lof — *der Schlaf* le sommeil, *der Schlummer* le sommeil léger, *der Leib* le corps pour la vie, *das Leben* la vie, *die Luft* l'air respirable. Delà *Schlof* le sommeil. Le siège du souffle s'appelle en Angl. *lungs* le poumon, en All. *die Lùnge*, en H. *long* et son contenu *lucht* l'air (1). L'Argot a des applications nombreuses de cette racine: ainsi *lof* veut dire boursouflure, abcès, *louffer* sentir mauvais, *loffard* le condanné à vie sur les pontons, *loffitude* blague, *loffat* chat qui va flairer, quêter. La racine de ces mots est la variante de celle de *roupiller*, *ronfler*. L'air se manifeste dans *lavaγga* la giroflée. — La gueule est l'organe prédominant du loup: aussi l'a-t-on nommé λύκος nom trasparent qui a le sens de l'All. *Schlinge* gouffre — *lupus, lynx* — *loup*. *La cicogne* qui un jour retira l'os de son gosier

(1) *Chelingner* ou *chlinger* veut dire sentir du *Schlauch*, de la *Sclinge* mots All. qui veulent dire gueule.

doit son nom également à son cou: ciconia. *Le cygne* est l'homonyme de la *cicogne* parce que les deux mots décrivent un cou très long chez l'un et l'autre oiseaux. *Le loupiau* et par jeu de mots *le loffiat* est le petit apprenti, métaphore dans le genre de marcassin, de groule et groulasse. *Un loup* dénote une lacune dans un texte, un endroit qui bâille comme la gueule du loup. C'est peut-être le mot lacune lui-même qui a suggéré le nom loup: l'idée dans les deux cas est gouffre. L'erreur et la dette sont assimilés à la lacune et se nomment loup également (1). *Le louflon* est le louveteau, *la lipette* la prostituée, *lupa; louper* veut dire vagabonder, ne rien faire.

Lécher nous montre la langue en activité. — L'organe a ses racines dans le gosier, comme l'indique la présence de la gutturale. Nous constatons la presence du son qui le caractérise dans *lîla, lol, lih* lécher — λείχω — *lingo, lambo — lécher, licher, laper — to lick — lecken.*

Le verbe Grec offre la métathèse: χεῖλος lèvre. *Le berlingot* est le bombon qu'on *pourlèche*. Dans le Patois du Limbourg on l'appelle *babbeleer* babilleur, nom qui qui marque le mâchonnement et le jeu des babines.

Boire s'appelle λάπτω — *libare* répandre des boissons, faire des *libations — lampée — to slop* boire immodérément — *schlemmen* boire à l'excès — H. *slempen. Liber* est le nom de Bacchus, qui aime les libations, les lampées. — L'acte de manger demande l'intervention

(1) *Le louffiat* est l'imbécile, *la bouéhe bée, louflouf* veut dire mon gros, le gros ayant la réputation d'être béard, paisibe, de ne pas être, malin, *loufoque* bête.

de la langue comme nous voyons par *lêha* aliment — λαφύσσω je mange, *libo* je goûte, *libum* le pain en Angl. *loaf*, en All. *der Laib*.

Le désir de manger et parsuite la convoitise, l'envie de jouir se manifestent par une agitation de la langue et des organes qui s'associent avec elle. C'est ce que révèlent les onomatopées *lub* aspirer à, désirer vivement λάω désirer, λίπτω id. — *libet*, *lubet* l'envie existe, *libo* je choisis, je marque une préférence — *libidineux* qui suit trop ses désirs — *to love* aimer — *lieben*, id., et avec d'autres lettres que la labiale : λιχνεύω — *ligurio* désirer — *luxus* le désir de la jouissance, d'abord par le gosier, puis par les yeux et les autres sens, *deliciae* les délices - *luxurieux*, *se délecter* — *lecherous* libidineux, *to list* avoir envie, *to like* aimer, *to long* désirer — *lecker* délicieux, *lüstern* qui convoite, *die Lust* la joie. Le *loustic* est le garçon joyeux. Le Skt a pour désirer les verbes *lol*, *luh*, *las'*, *lipsê*, *lash*. - La faim est le désir de manger; delà λίμος faim, *boulimie* une grande faim, (grande comme une bouche qui bâille tout large : *bou*) une faim canine. — La joîe se découvre diverse dans *lek'* folatrer — λαικάς la fille de joie, λολὸς le fou – *laetus* joyeux *ludus* l'amusement — *liesse*, *illusion*, *éluder*, *la lolotte*, *la louille*, en Argot, la fille de joie — *to laugh* rire — *lachen* id. — *die Lüge* le mensonge, la bourde, une vérité pour rire — H. *lel* lolotte, *lol* plaisir, en Skt *lalana* amusement — Suéd. *leka*, s'amuser, comme en Skt le rire. — Le dégoût, l'ennui que l'enfant manifeste en tirant la langue se marque dans *lâd* darder la langue, *laid* odieux à la vue, *to loll* the tongue tirer la langue

par mépris, en All. *leidig* odieux, en Suéd. *leda* aversion. L'All. *das Leid* veut dire l'ennui, le chagrin. - Le sanglot est représenté dans le langage comme un hoquet qui secoue le gosier: λυγγάνω je sanglote — *lugeo* je m'attriste, *luctus* le deuil, *lugubre* triste. La douleur rend la lèvre boudeuse: λύπη. — La parole est due au mouvement de la langue combiné avec celui des autres organes de la phonation : *lâta*, *land* parler — λάω, λέγω — *loquor* — *élocution* — *to lull* en répétant lala, *lullaby* chant pour endormir l'enfant — *lallen* parler — *lullen* divaguer. La lumière et la chaleur sont un souffle embrasé sortant d'un gosier. Dans les mots qui suivent nous avons à faire à des doublets de *rouge* et ses congénéres. V. ces mots. Tel est le témoignage le *laγg*' briller λιγνύς fumée, fumée ardente — *lux*, *lucide*, *lumière*, *lucifer* (1), *lustre* — *light* lumière, *link* torche — *das Licht* la lumière, *lodern* luire, *die Lohe* la flamme. En Argot *le luisant* est le soleil, *la luisante* la lune, *le luisard* le jour. — Approcher une lumière, peut-être celle du regard, éclairer se traduit par *lax*, *lôk* regarder λεύσσω — je vois, *lustro* j'examine. — En Skt *laka* veut dire le visage. Le Latin *limus* dénote celui dont les rayons visuels se croisent; c'est leur mot pour loucher (2). *La luque* est le temoignage écrit qui éclaire

(1) Le bois, en L. *lignum*, d'où le lignite, le bois fossile veut dire, au principe, combustible. feu et lumière. *Le rossignol*, en L. *luscinia*, de *lucus* et *cano* (Angl. log-buche) est le chanteur du bois. Il ne chante que pendant une saison trop brève. Après il redevient passereau et on n'y fait plus attention. Il en est ainsi des objets qui ne sont beaux qu'autant que la mode dure. Après ce sont des rossignols, par ironie.

(2) Le L. luscus veut dire borgne. Le sens primitif est celui de son congénêre Grec λοξὸς oblique, qui s'écarte de la ligne droite, qui ouche.

la religion des autorités. En All. *der Schein* ce qui éclaire, *beseheinigen* prouver par des documents ont un sens analogue. *La berlue* de *ber* pour *sphère*, *bille* et *lue* qui rappelle *luquer, reluquer*, en Angl. *to look* en H. *lonken* et *loeren* regarder, diriger la lumière des yeux vers un objet, veut dire que l'objet tourne devant les yeux et que les idées dans l'esprit suivent le même mouvement. Le mot *hurluberlu* contient deux fois le mot *lu* et exprime une *berlue* en double, *hur* étant une forme de gyrer (Angl. hurlwind tornado), signifiant qui tourne comme la sphère ou la boule. Rabelais a le mot emberlucoquer pour coquer la berlue, donner le vertige des yeux. V. au mot coquer. Au Centre *emberlificoter* veut dire ce qu'espriment ses éléments, c'est à dire ficoter ou faire (efficere) en sorte qu'on donne la berlue. Il n'y voit que du feu est une paraphrase du mot du Centre *embaufumer* dans lequel *bau* rappelle plus distinctement la boule et où fumer prend la place de *luer* illuminer. Dans cette contrée il arrive malheureusement ce qui se produit partout : à force de tourmenter la forme des mots on l'altère, si bien que ceux qui n'ont pas assisté à leur travestissement continuent pendant quelque temps à s'en servir encore, puis les laissent tomber en désuétude comme des vocables qui n'ont pas de sens Français.

Le nombre de mots ayant gardé le costume carnevalesque que dans des moments de gaîté l'esprit leur a fait endosser est considérable. Il y a de l'esprit qui tue le sens en caricaturant la forme. Qui reconnaîtra le sens de (emberluer) dans emberlauder, et emberlaiser et dans

ce comble emberliner. Nous, après nous être gaussés, notre esprit reprend son niveau de calme et le rire s'efface dans notre visage, mais le mot continue à grimacer comme les masques qui garnissent les vitrines apres les jours de carnaval. — *Loucher* variante de *luquer* veut dire avoir vent de quelque chose, commencer à s'apercevoir ; il rend aussi le sens de désirer secrètement et vivement parce qu'on n'ose pas avouer par un regard droit qu'on convoite l'objet placé devant nos yeux. *La louche* est la police qui reluque, *la lousse* la gendarmerie de province 'qui guette. Le H. *luisteren* écouter (*luister* veut dire lustre) emprunte son nom à l'acte des yeux : c'est l'oreille qui éclaire notre esprit, par procuration ou par échange d'office, les deux organes aboutissant à un même sens central qui est l'âme. Les correspondants Angl. et All. sont *to listen* écouter et *lauschen* id. Regarder se traduit dans ces langues par *to leer* et *lauern* — H. *loeren*, *lorgner*. L'oreille s'appelle *la loche* en Argot. La couleur claire, la nuance blanche se présente sous le vocable de la lumière : λευκός blanc — *lucidus* clair, *luridus* pâle — *lucide* — *light* clair — *leuchtend* id. et avec *f* dans ἄλφος blanc — *albus* — *aube*, *albe,* dans λάμπω je brille, d'où *lampe,* Angl. *lamp*, All. *die Lampe*. La couleur de brûlé, la nuance foncée se montre dans Λίβυς Africain, le Latin *liveo*, au contraire, signifie être pâle, *livide*. Ἔλαφος le cerf est nommé ainsi à cause de son pelage roux, nom analogue à celui de fauve. *Alces* en H. *elk*, en Français *élan* est un mot qui peut signifier roux (Angl. *roe* le chevreuil). Il présente peut-être une métathèse de *luceo*). Ἔλεφας

est l'animal à la peau noire, avec baucoup de probabilité. Ce vocable présente une variante de ἄλφος blanc. *Blanc* en Français est noir en Angl. : *black*, sans équivoque. *Blanc* est comme vocable une variante de *bleu* parce qu'on passe d'une nuance à une autre avec baucoup de facilité, le feu produisant tous les tons depuis le blanc jusqu'au noir.

La lessive, en L. *lixivia* de *lix* la cendre, nous ramène à l'Argot qui est souvent lucide parce qu'il suit son instinct et l'évidence. N'appelle-t-il pas par un nom descriptif très-juste la *lusquine* la cendre, le lusquin le le charbon. D'autre part il appelle le soleil *le luisant*, le jour *le luisard*, la lune la luisante. On voit que d'instinct il crée des noms verbes comme nos ancêtres dont les premiers vocables, appelés par nous thèmes primaires, avaient une valeur verbale qui persiste à travers toutes les dénominations grammaticales ou syntaxiques sous lesquelles on les a fait passer depuis. Le *larbin*, le jeune domestique, l'apprenti, doit son nom à sa figure qu'il fourre par tout. On est spontanément curieux quand on trouve tout à apprendre. Le mot trouve des congénères dans les variantes λάρυγξ le *larynx* — *lurco* je mange gloutonnement — *larve* la figure, le simulacre. Le Latin *larvæ* dénote la figure, le simulacre de personnes mortes et, par extension, des visions. La larve est le premier simulacre, le premier état de l'insecte au sortir de l'œuf. Le *morilarve* est une figure basanée, un visage de maure. — L'Allemand *schlürfen* est né de la même façon que sorbeo, absorber, excepté que la langue s'est mise à vibrer avec le son *l*

pendant l'inspiration. V. au mot absorber pp. 5 et 145.

Il y a une articulation qui s'appellle λάξ. Le mot n'existe qu'à l'état d'adverbe ayant le sens de avec le talon. C'est une variante de *calx* le talon, plus juste la cheville, l'articulation du pied avec la jambe, la clampe, la clanche et un congénère de *lacerta* le bras, la ligature, de l'Angl. *limb* membre, en Suéd. *lem* et du H. *lid* membre. Le même sens s'exprime par le H. *hak* le talon, en L. *ungula* le sabot, la jointure du pied, par spécification des sens de jointure en gènèral. Le mot Grec est une métathèse de ράξ la main et traduit un acte du gosier λαυκανία, (V. au mot loup), qui consiste à agripper, saisir, tenir, lier. Ce dernier verbe s'appelle λέγω λαμβάνω je saisis — *ligo*, *laqueus* le lacs, le piège *lacet*, *lien*, *lier*, *ligature*, *lutter* primitivement s'attaquer à — *link* le lien, *lock* serrure, *linchpin* esse — *das Liesch* l'osier, *das Gelenck* l'articulaton, *die Lünse* l'esse, *die Luke* le volet — H. *luiken* férmer, *lezen* colliger, glaner. — Remuer l'articulation se retrouve avec des sens divers dans le Skt *liṅk*, *lac*, *liç* aller, se mouvoir — *to leap* sauter, dans l'All. *laufen* courir, *lenken* diriger. — *La ligature*, l'articulation qui fonctionne mal se montre dans *laṅg* boîter — λοξός qui va de travers — *obliquus* oblique, *linquo* lâcher, *luxor* luxer, *langueo* languir — *lâche*, *locher* — *loose* relâché, *to lounge* traîner, *to linger* languir, *to limp* boîter — *loos* libre, délié, *locker* friable — H. *log* lourd, languissant. Ajoutons λαιός la main gauche qui manque d'entraînement, qui est longue à faire, qui languit — *laevus* — *languir* — *left* gauche — *link* id. Relâcher, cesser de

se tenir debout, se coucher se traduit par *lî* coucher λέγομαι je suis couché — *lectus* lit — *lochies* — *to lie* être couché — *liegen* id. — *Le lieu* où l'on couche ou relâche s'appelle λόχος guet-à-pens — *lustrum* le repaire, *locus* l'endroit — *colloquer, lieu, location, louer* — *lair* le repaire — *das Lager* le dépôt, le camp. — A ce qui est lâche se rattachent les idées de longueur, de lenteur, et de retard : λαγαρὸς mou, λοῖσθος le dernier — *longus, lentus* — *long, lent, lanterner* — *long* long, *slow* lent, *slack* lâche, *slender* mince, en longueur, *late* tard — *lang* long, *schlentern* traîner, *der Letzte* le dernier, *schlank* grand et bien découplé. — *Barloquer* veut dire être détaché par un bout, osciller comme une boule au bout d'une corde. *La pendeloque* barloque au bout de l'oreille à laquelle elle est suspendue. — Le Suédois *lämpa sig* s'arranger exprime par la ligature ce que l'harmonie exprime par l'articulation. Fléchir, ne plus tenir de bout se traduit par λαπάζω mollir — *labasco* je chancelle, *labor* je tombe, *laboro* je suis faible — *le labeur* qui plie — *to limp* locher, être éclopé — *lahm* éclopé, paralysé — H. *loom* lourd, qui se traîne, languissant. Nous avons déjà vu un vice d'articulation, de cohésion dans lâcher : le voici reparaître avec *p* : λείπω lâcher — *ellipsis, eclampsie* — *to leave* lâcher, *furlough* permission, *leave* id. — *Urlaub* id. — Suéd. *lemma* laisser, *lemming résidu* variante de *reliques, reliefs.* Selon le langage *la liberté* consiste dans le jeu facile des ligatures. Le lobe de l'oreille, le ventre qui fait bedon bedaine sont décrits comme lochant. De là les mots λάπαρος ventre, *laparotomie* l'opération du ventre

et λοβὸς — *lobus* — *lobe* — *lob*. Ajoutons l'Angl. *lubber* l'homme sans énergie, *limber* pliant — l'All. *der Laffe* l'homme fade, *der Lümmel* et sa variante *der Schlingel* un grand flandrin déhanché, un garçon sans énergie, *schlaff* mou. La queue qui remue, qui s'agite s'appelle en Skt *lûma*; agiter troubler se dit *lub*. Le L. *coluber* la *couleuvre* et *lumbricus* le *lombric*, le ver de terre doivent leur nom à leur façon d'avancer par zigzags, déterminés par les articulations dorsales ou les anneaux parallèles. Delà l'Anglais *to slip* se glisser, glisser (comme le serpent) et l'All. *schlüpfen* id. Les mots Angl. *leech* la sangsue, *slug* la limace en H. *slak* sont des variantes de *lombric* et de l'All. *Schlange* le serpent, *coluber*, en Skt *lâγgalin* id. *Laγgala* en Skt veut dire queue. *Lancer*, en Angl. *to sling*, en All. *schleudern* — H. *slíngeren*, *de slinger* la fronde, le pendule veulent dire projeter un objet en imprimant à sa volée l'effet d'une oscillation de bras.

L'articulation étant capable de dresser et d'abaisser le membre qu'elle lie à un point plus central se retrouve avec ce sens verbal dans *lagu* léger — ἐλαφρὸς id. — *levo* lever — *alège*, *lever* — *to lift* lever, *to lighten* alléger — *leicht* léger, *lüften* lever. *Léger* veut dire ce qui ne tient pas, ce qui ne tire pas, ce qui est libre.

Engloutir, en L. *glutio* a deux congénères en All. : *der Schlund* le gouffre et *der Schott* la cheminée, la canalisation pour la fumée. Le radical commun se retrouve dans des mots qui marquent un agrippement une prise, comme si c'était un gosier qui l'effectue en faisant entendre le son qui lui est propre. V. ua mot

lien. De là *latus* le côté, l'endroit où se trouvent les hanches, la hanche même — *latéral* — H. *lid*, All. *das Glied*. Le lien, dans l'esprit du langage, est l'attacheur. Il se nomme dans λίνον — *linum* — *lin* — *linen* lin et *linden* le tilleul, *tilia* dont l'écorce fournit la matière première pour faire *la toile* — *der Lein* le lin, das Lint le ruban, die Linde le tilleul. Locher s'exprime par un verbe formé de ce radical dans l'Angl. *to loiter* marcher lentement, dans l'All. *schlentern* id., *schlottern* traîner les jambes, dans le Suéd. *luns* lourdaud. Le Normand *landon* est congénère du mot *lambineur* par le nom et par le sens. *Lumber* en Angl. veut dire toutes sortes de choses qui traînent.

Pour arriver à la déglutition nous sommes forcés de nous servir de la langue et de prononcer le son *n*. Ce bruit se faisant entendre lorsque la langue touche le palais, le *t* et le *gue* qui se forment simultanément s'associent avec le *n* et ne forment avec lui qu'un seul et même signe. La déglutition, concernant la langue et le gosier, ce dernier organe apparaît avec le son *r* dans quelques phonèmes exprimant cet acte. L'enfant qui tette fait continuellement entendre ce petit claquement : c'est par là qu'il exprime qu'il a faim ; c'est par ce son que sa nourrice se met en communication avec lui quand elle veut lui faire comprendre en son propre langage qu'il y a à tetter ou à manger pour lui et que c'est bon. Lui-même porte le nom de ce claquement : c'est une de ses premières énonciations. Pour celà on l'a appelé νάνος le petit bonhomme, Tom Pouce — *nanus* — *nain* — *ninny* — *nana kindje* sont des mots H. qu'on

répète pour endormir l'enfant sur le sein — en Esp. *nigno* (1) enfant. Les seins s'appellent chez le peuple *les nénets*, *les nichons* : c'est le petit claquement lingual de l'enfant qui tette avidement qui leur a valu ce nom. Tous les membres de la famille occupés à nourrir, à élever le bébé sont baptisés du nom de nourriciers : *nara* homme, *nari* femme — νέννος l'oncle. νύος la belle-fille — *nurus* id. — Au Centre, *nénet*, *nénin* grand père, *nonne* la mère, *nonain* le père, en Argot *nonne* frère, *nonnain* et *noune* ami — en All. *der Genosse* l'associé. Le ventre qui nourrit s'appelle en Grec. νῆδυς. *Nourrir*, donner la pâture qui provoque ce claquement primitif (Skt *nad*) s'appelle par onomatopée *niv* devenir gras, *anna* nourriture, *ny'* — νέμω paître — *nutrio* je nourris — *nutrition*, *nourrir*, *la nounou* (la nourrice) — *neat* le bétail, l'élevage — *genieszen* jouir, *der Nutzen* l'utilité — H. *nut* utilité, *nuttigen* prendre comme nourriture. Les friandises s'appellent en Normand *du nannan;* en manger fait en All. *naschen* et *nutschen*. L'All. a encore *ernähren*, peut-être, comme *nourrir*. une contraction de *nutrire*. — Le *d* étant voisin du *n* il se substitue à ce dernier son dans les mots Skts *udan* onde d'où *ude* rendre humide, en Suéd. avec le digamma *vand* eau. La prosopopée nous présente l'eau comme sortant des mamelles de la terre, comme coulant d'une source à laquelle nous la puisons en faisant entendre le *n*, *nd*, *d* comme lorsque l'enfant tette. Nous trouvons dans les congénères *udra loutre* — ὕδωρ eau — *udo*

(1) Ce qui est jeune et neuf comme des nourrissons s'appelle *nava* — νέος — *novus* — *neuf* — *new* — H. *nieuw*.

j'humecte, *hydra* le serpent d'eau, *hydria* la cruche qui va à l'eau, *unda* onde — *hydre*, *hydrophobie*, *onde* — *water* l'eau — *das Wasser* id., *die Otter* la *loutre* (pour *l'outre*). La présence du radical qui signifie l'eau, par assimilation au suc nourricier, se manifeste dans le Skt *und* mouiller, *ninv* arroser, *nea* navire — νάω nager — *nato* id. — *nager* — *snake* le serpent d'eau, en Skt *nâga*, d'où *to sneak* ramper, se glisser furtivement *die Schnecke* la limace, par assimilation au serpent, *nasz* mouillé — H. *nat* id., *de Nes* l'eau, en A. F. *nou* mare. *Nahon* et *Non* sont des noms de rivières signifiant eau; de là *Vic sur Non* et *Selles sur Non*. Le Skt *Nîra* veut dire eau. Dans le Limbourg on a les noms *Neer* et *Niers* (Skt *nâra* eau) pour deux rivières qui se jettent dans la Meuse. *Les deux Nèthes* (Skt *nada* rivière) passent par la Province d'Anvers. Laver, plonger dans l'onde se rend pas *snâ, snu, nig'* laver — νίζω id. — *nitrum* le sel qui suinte — *nitre* — *to wash* variante de *water* laver — *waschen* id.. De là *gouache* (1) peinture à l'eau mêlée de gomme. Pour les phonèmes où le son *t* se substitue à *n* dans les onomatopées se rapportant à la nutrition, V. Traité pp. 17. 18. *Toto* en Lat. *todillus* fait en Argot *titi* le gamin et l'oiseau. Dans le Limbourg *tiet* est le mot par lequel on appelle les poules pour leur donner à manger. Le son de ce mot rappelle la voix de la poule, quand elle cherche à attirer ses petits. L'Anglais le traduit par *chuck* (*tchuck* avec chuintement). *Toto* est un nom familier pour

(1) *Guéer* répond à l'Angl. *to wade* (Prononcez *ouéde*) All. *waten* passer dans l'eau : *water*.

tette, l'Argot dit *les tétais*. Dans la Provence on dit *titoun*; *attitouné* veut dire collé à la mamelle. Au Centre *le téteron*, *le tuteron*, *la tuterolle* désignent le bout du sein par où s'écoule le lait. L'All. *die Düte* le cornet, le H. *tuit* tube, goulot, *tuyau* sont des congénères de ce mot. qui tous doivent leur son à celui de *tetter*. *Le tuton* est l'homme mou n'ayant pas plus de fermeté que l'enfant qui tette. *Tetter* répond au Skt *tuh* et *duh* traire avec la bouche, *'dê* boire, *ta* nectar. La soif, le désir de boire s'annonce par *udanya* soif — δίψα id.; le L. *temetum* veut dire la boisson forte, *temulentus* un peu gris — *abstème* qui s'abstient de boissons fortes, *tuber* boire comme au tuyau, au tuteron — *to tipple* boire, *to tope* id., *tipsy* ivre, *to dabble* mouiller et avec la variante *n* : *nipple* le bout du sein — *die Dütte* la tette, *die Zitze* le bout du sein — H. *tepel* (1) id. et dans le Limbourgeois *deem*, en All. *Ziemer*, Skt *tumba* trayon. Le mot *tub*, d'introduction récente, a désigné primitivement un vase à tube ou goulot. Il répond à δέπας la coupe, en All. *der Zuber* la cuve, en H. *tobbe* id. et *stoop* broc. Les nourriciers s'appellent *da* père et mère (*ad* manger), *tâtala* père, *attâ* mère — ἄττα père — *atta* papa — en Argot *titine* sœur (Skt *attî* sœur aînée) — *dad*, *daddy* père — H. *Tante* tante. *La dédèle* est la femme, comme le Grec θῆλος. Α-θέλγω veut dire traire, mot congénère du H. *telg* enfant. *La dabesse*, *la doche* est la mère; *le daron*, *le dab*, *le darbe* le père; *la dabe*, *la dabuche* la fille, *la*

(1) Les bonnes gens, pour dire qu'ils ont soif, portent aux lèvres le pouce recourbé en forme de goulot.

dabuchette la jeune mère (δάμαρ épouse). Δάμαλις la génisse dont les trayons (1) commencent à s'allonger. En Skt *dam* veut dire épouse — *domina*. Le mot Angl. *doe* désigne la femelle du chevreuil qui donne à tetter, le H. *teef* (Skt *tumburi*) la lice, la femelle du chien. L'uterus, le sac, le petit d'animal est en Skt *dimba*. A ce mot répondent *dogue*, en Angl. *dog* le chien et, comme forme le Suéd. *docka* la poupée, le poupon, *dägga* téter, Skt *'dayâ* petite fille. — Remuer la langue pour parler a donné les mots du Centre *tatiller* et *tatouiller* bavarder, en Limbourgeois *taatsch* bavarde. Le Hébreux *dabar* le sermon se retrouve dans *dabérer* parler et dans le mot du Centre *le tapis* obtenu par jeu de mots sur *tapette* langue, mais où persiste le son de la langue. Corner à l'oreille, comme dans un tube, a donné le mot All. *düten* corner, en H. *toeten*, de *tuit* tuyau, au Centre *tuet*. L'Anglais *to tote* racoler, soi disant à sons de trompe, a la même origine. — Avec *r* nous rencontrons au Centre *le turlu* l'alouette huppée, *turelure* le son de la flûte, *turluter* siffler. Ces mots, ainsi que *tirelire* la goulotte par laquelle glissent les sous mis de côté nous amènent à l'onomatopée du gosier. Le H. *tierelieren* répond au G. θρυλλίζω. *Triler* veut dire crier comme la bécasse. La *turelurette* est la grisette éveillée, la sœur de Mimi Pinson. *Le tourlou* ou *tonrlourou* désigne le jeune militaire. *Tralala* est un bruit de la gorge et de la langue remplaçant les paroles de la musique, *taratata* le cri du gosier appelé au Centre, *truite* en Angl. *throat*. — *Le trou* est un gosier

(1) En Argot *les tettettes*.

par assimilation, comme son congénère τρώγλος érosion, trou. *Faire un trou à la lune* s'explique très bien par la paraphrase Anglaise *to vanish behind the moon* disparaître derrière la lune : on est passé au bleu, mais par précaution, on se cache derrière la lune.

Le *t* qui accompagne le son *n* dans les actes tetter, traire reste dans le langage le son de l'effort. Les sons auxquels nous devons les onomatopées *deva*, en Skt, le souffle, l'esprit, *diète*, sont l'accompagnement de nos premiers efforts pour attirer l'air dans nos poumons et la nourriture dans l'estomac. Toutes celles que nous allons voir de suite, celles du gosier, des dents, de la main, des pieds et par métaphore celles de la pensée empruntent leurs vocables à ce son primordial. Les voyelles ou consonnes qui l'accompagnent marquent par leur son spécial le concours prêté par les autres organes à l'effort principal signalé par le son de la langue *t*, *nt*, *nd* (ou *n* p. e. *animus*, *anima*, en Suéd. *and* esprit souffle) et marquant la nutrition et la respiration. Ainsi dans *tuber*, V. ce mot ce sont les lèvres qui prennent leur part dans l'aspiration et la déglutition des boissons. Dans *typhon*, *steamer*, *typhoïde* (V. Traité p. 153) les lèvres interviennent encore dans l'inhalation et l'expiration de l'air, du gaz, de la fumée.

Dans la production du thème du mot *trachée* c'est le gosier qui s'est joint à l'action de la langue, en ce sens que l'inhalation profonde de l'air réveille les sons dont nous avons vu les onomatopées dans *rynchus* et ses congénères. Dans *trinquer*, en Angl. *to drink* c'est la déglutition de la boisson qu'on exprime, en confondant

bravement la prise d'air, *la trachée* avec *l'œsophage* (1), le conduit par lequel les aliments sont introduits dans l'estomac. Le *r* et le *g*, qui marquent l'intervention de la gorge, étant jumelles, nous allons trouver avec *g* à peu près tous les phonèmes formés par *tr* (στέγω et στερίζω affermir), à moins de les voir réunies comme c'est le cas pour le mot que nous venons de citer. Il se trouve que le son *t*, en allant se répercuter dans la gorge, peut s'associer avec toutes les onomatopées que cet organe a fournies pour son propre compte et ne former avec elles qu'une seule et même expression. Ainsi ῥέφω - ῥέμβω qui veulent dire tourner aboutissent, comme son, à un bruit de la gorge (V. leur génèse au mot *ramper*) ; le *t* de son côté, étant capable d'exprimer la courbe (V. au mot tour) et réveillant le son guttural trouve des phonèmes synonymes tout prêts avec lesquels il contracte aussitôt une alliance intime : de là que τρέπω et στρέφω signifient tourner l'un et l'autre, qu'arracher et le Suéd. tràsa signifient, le premier déchirer et le deuxième la déchirure, le lambeau. Dans quelques actes de la langue, comme dans celui qui a donné le mot *tatouille*, le son *t* se répète. Souvent le *t* se change en son sifflant comme dans l'All. *Ziemer* (Skt '*dênu* vache à lait), *Zitze* pour *Dütte* tette ; d'autres fois il s'associe avec sa jumelle *n* comme dans *sinus* et *sentio* la poitrine et la respiration. — La linguo-palatale ou linguo-dentale se trouvera,

(1) L'œsophage étant placé derrière la trachée et régnant sur toute sa longueur visible, communique à cet organe tous ses mouvements, de sorte, qu'à moins de connaître l'anatomie, on est fort exposé à les confondre.

par conséquent, au commencement de thèmes, soit simples, c'est-à-dire consistant en *t* associé avec une voyelle seule, soit composés, c'est-à-dire formés de *t* accompagné d'une voyelle et des consonnes *b, p, ch, r, l, rg, lg, rb, lb.*

Cette fois-ci, nous trouverons les différentes racines groupées selon le sens qu'elles expriment. Les lacunes que laissera l'inégalité de leur développement dans les langues traitées ici, il est probable qu'elles pourraient être comblées en fouillant les autres langues du groupe Indo-Européen. Respirer s'exprime par *a'd* souffler, au figuré âme — ἄτμος — *atmosphæra* — *atmosphère* — *weather* temps — *das Wetter* id., *der Athem* la respiration, l'haleine. Dans ces mots le *t* ou ses équivalents marquent que pendant l'inhalation et l'expiration de l'air la langue a touché le palais. Le *t* est congénère dans ce cas de la sifflante *s* ou *z*, de sorte qu'on pourrait rapprocher *a'd* et ζάω vivre, souffle. — La boursoufflure est considérée comme un gonflement produit par le vent, de quelque façon qu'elle se produise, à preuve : *id* gonfler — οἰδάω id. — *oedema* — *oedème*, *Edipe* au pied gonflé — *wound* la blessure — *die Wunde* id., selon le témoignage du mot, le gonflement. Pp. 55 et 58 du Traité on trouve expliqué comment le sens de voir, en Skt *vid*, se rattache à celui d'éventer, d'apercevoir par l'odorat. On y verra en même temps que l'esthétique aussi bien que l'ouïe doivent leur nom à leur assimilation au même sens et que c'est le souffle qui donne l'audace, dans son acception primitive de courage. — L'organe qui emprunte son nom au souffle,

à l'inhalation et à l'expiration, se trouve dans la prosopopée ἴσθμος — *isthmus* — *isthme* primitivement le cou, dans la suite l'étranglement de terre qui attache une presqu'île au Continent — *weasand* la trachée. L'All. n'a pas de nom pour la trachée dans lequel entre ce thème. Il aurait été facile pour leurs ancêtres de former le nom de l'agent avec le thème de *Athem* ou *Odem* qui signifient haleine. — Avec la gutturale le H. a formé le mot *togt*, le courant d'air causé par un vide qui forme trachée aspirante. Il est certain qu'on peut considérer, à juste titre, que ce mot se rattache par assimilation à l'acte *tygen* tirer, exécuté par la main. Mais on dit : *naar zijn adem tygen* respirer avec difficulté, phrase dont le sens indique que les poumons attirent l'air par la trachée et que l'action vient de l'intérieur. Il en est de même de *hartstogt* (1), en Skt *dôha*, la convoitise du cœur, où ce sont les ressorts intérieurs qui se tendent vers l'objet auquel nous aspirons. Dans le tirage d'une cheminée, l'échange d'air se fait comme par une trachée. En H. on dit *de schoor steen trekt :* il y a un bon tirage dans la cheminée. Dans les deux cas, que ce soit la main ou la trachée qui tire, c'est l'inhalation et l'expiration qui donne le son *t*, *tg*, *tr*. Les besoins de la vie, les désirs du cœur aboutissent tous au gosier et à la bouche : ceux-ci leur donnent leur accent propre, puis, en transmettant leur voix à notre oreille, ils nous suggèrent leur nom naturel. — Le souffle, le feu, la lumière s'expriment par

(1) Le H. *mededoogen* la pitié, l'attraction qu'exerce le malheur, se traduit en Skt par *dê*.

deva esprit, *dê*, *têf* soupirer — Ζεῦς, Ζήν en Dialecte Dorien Δήν, au gén. Διός Zeus, le nominatif indiquant le souffle, le génitif le jour, la lumière (dies), θέος Dieu, Esprit, (θύω fumer, brûler) — *Deus* — *Dieu* — *day* le jour — *der Tag* id., *der Docht* le lumignon, en Angl. *taper*. La diversité de ces mots semble due à la permutation des sons affiliés *z*, *th*, *d* et à l'analogie du sens de feu, lumière, jour qui marquent le souffle embrasé ou ses effets. Il paraît rationnel d'admettre que la première idée de Dieu a été d'un Esprit ne s'incorporant exclusivement dans aucun objet particulier de la nature. Le Skt *dyu* veut dire briller, *divasa* le jour, le Véd. *dyo* le jour, le ciel.

Dans le langage la fumée est assimilée à un produit de la respiration et c'est pour cela qu'elle lui emprunte son nom. Au point de vue physique, c'est une bouffée d'air chargée d'autres matières. Elle s'exprime par *dhûma* fumée (1), *dûp* fumer, *dhmâ* souffle — θύμος le le cœur, la poitrine, ψέφος les ténèbres. La série complète des thèmes de l'inhalation et de l'expiration traduit le sens de fumer ; ainsi, avec la simple voyelle nous avons θύω brûler des parfums, en L. *ater*, *teter* noir enfumé, brûlé ; avec *r* le L. *thus* au génitif *thuris* — *thuriféraire*. Avec la labiale nous rencontrons *tamâ* la nuit — τύφω soulever de la fumée ou de la flamme — *tenebræ* la fumée, les *ténèbres, Typhon* le tourbillon — *ténèbres, steamer, la typhoïde* la fièvre occasionnée par les exhalaisons marécageuses — *damp* l'humidité

(1) *Dhûma* marque le souffle linguo-palatal, *fumée* celui des lèvres.

occasionnée par la vapeur, *der Dampfer* steamer. — Le parfum, la fumée des plantes et des fleurs s'exprime par θύμβρα l'herbe parfumée — *thymbra* — *thym*. Le tufre en Argot est le tabac. Le Skt *tam* veut dire étouffer, l'All. *der Duft* veut dire le parfum. — Le brouillard, la nuit, la poussière qui aveuglent se montrent dans τυφλὸς aveugle, dans le mot Angl. *dim* obscur, *dun* de couleur sombre, dans l'All. *dumpf* sourd, en parlant du bruit, *der Staub* la poussière — H. *dof* couvert de brouillard, dans les mots Sanskrits *dhûlis* la poussière, *dôsâ* la nuit, dans l'All. *dûnkel* et *düster* obscur. — Le mauvais air, le souffle qui empuante s'exprime par δεῖσσα la puanteur, par l'Angl *to stink* puer, en All. *stinken*. — L'exagération du sentiment de soi, le fait de grossir son mérite, sa valeur constitue l'orgueil. Le gonflement particulier à ce défaut est décrit par le mot *'damba* orgueil, *ṭup* se gonfler, par τύφος l'orgueil — *tumidus* gonflé. Au physique le gonflement, la boursouffiure se nomme dans *tuber le tubercule*, *tumere* gonfler, *tumulus* la butte, le renflement, *tumultus* une réunion houleuse.

Le feu est représenté comme un souffle ardent, comme un gaz en ignition : *indh* allumer, *dâh* brûler, *dî* briller, *djô* jour, *edha* combustible — δαίω brûler — *dies* jour, lumière, *taeda* torche, *atrium* l'âtre, *taedet* cela me cuit — *diurne* (Skt *diva* jour), *âtre*, *édifier* de *aedas* foyer, maison — *day* le jour, *wood* combustible, bois, *wood* colère — *der Tag* le jour, *die Wuth* la colère — Suéd. *ved* bois, *id* zèle, feu. Telle est encore la description que présentent les mots *ushâ* à l'aurore,

us' brûler — ἄζω id. — *asso* dessécher, *aestas* l'été — *éther* l'air pur, clair, sec, *été* — *ash* la cendre, *oast* le four — *die Esse* la forge, *die Asche* la cendre, *heiter* serein, sec et clair. La couleur feu, pourpre est décrite par ὄστρεον — *ostrea* — *huître* — *oister* — *die Auster* le coquillage qui la donne (1). Avec *f* la description du souffle ardent se présente dans *tap* brûler, consumer, *dép* brûler (2) — τύφω id., τέφρα cendre — θάπτω brûler les corps, ensevelir — *tepeo* être tiède, *templum* l'enceinte où l'on brûle les victimes, *domus* maison, Skt *dàma* de *dà* brûler — *tiède*, étuve, *dôme* — *stove* poêle — *die Stube* l'endroit où l'on fait du feu, la chambre — H. *stoof* chaufferette, en Limbourgeois poêle. Dans θέρμη chaleur on ne décrit non pas la chaleur mais bien le durcissement, le desséchement qu'elle produit dans les corps soumis à son action. V. au mot *étendu*. Le dessèchement, le durcissement ont été assimilés à ce qui est tendu, raidi et s'expriment, par conséquent par la lettre de l'effort. De là *tars'a* la soif — ταριχὸς le séchoir, le hourdeau, la claie pour sécher le fromage — *sterilis* stérile, *torreo* je brûle, je dessèche, *thermæ* — *stérile* (3), *torride*, *tarir* — *dry* sec — *dürre* id., *dörren* dessécher. Le *r* de cette racine entraînant un *g* ménage le groupe congénère suivant :

(1) Ajoutons la chaleur qui donne la transpiration : *svidjama* — ἶδος — *sudor* — *sueur* — *sweat* — *Schweisz* la sueur.

(2) A ce mot et à son congénère dhuma il faut rattacher le feu, le foyer, la maison δόμος — *domus* maison, *dôme* coupole — et *dam* — δομάω — *domo* — *dompter* — *to tame* — *zaehmen* apprivoiser, *addomestiquer*.

(3) *Estourbir* tuer signifie primitivement faire dessécher comme une branche détachée du tronc. Les correspondants sont en Angl. *to starve* mourir de faim, All. *sterben* mourir.

drak' dessécher — θαργήλια fêtes en l'honneur d'Apollon et de Diane où l'on offrait toutes sortes de graines cuites, τρυγάω récolter, plutôt sécher la récolte au soleil avant de la rentrer, ταριχὸς le poisson desséché anal. comme sens à stockfish le poisson rendu sec et raide comme le bâton - *tergeo* sécher -- *abstergent* -- *drought* la sécheresse — *trocken* sec (1). — L'organe qui se nomme lui-même dans τράχηλος la trachée, le cou est l'agent primordial pour les actes de tendre, de tenir, de tirer, d'attirer : *la trachée* (le gosier) a agi avant la main δράξ; celle-ci reçoit son inspiration et son nom du gosier, comme lui-même obéit à un besoin de la vie. Ce besoin s'exprime par le son de la déglutition *t*, qui est en même temps celui du désir, de l'appétit, en H. *trek* appétit *(attraction)* et au moral *la tentation*, la convoitise des choses défendues. Ainsi l'appétit, en partant de l'intérieur, vient prendre nom à la gorge et le communique ensuite à la main qui est l'auxiliaire des besoins de la vie. La trachée devient par assimilation le nom de l'entonnoir, en All. *der Trichter*, en H. *tregter* l'attireur, le goulot par lequel entre un liquide. Elle se montre dans *trogne* et *trognon* la tête, la figure (la gueule) et dans leur variante *tronche* même sens. *Le trognon* de pomme, de chou sont nommés ainsi par assimilation à la trachée, parce qu'ils réunissent la tête, la boule au reste du végétal (2). Selon la légende populaire, la protubérance de la trachée qui s'appelle

(1) Dans le Centre on dit se *déterger* pour boire, ôter la soif, la sécheresse du gosier en Angl. *thirst*, en All. *der Durst* la soif, verzehren consumer.

(2) *Dévisser le trognon* veut dire tordre le cou.

larynx, marque l'endroit où s'étrangla le trognon de la pomme qu'Eve donna à Adam. *Trognon* redevient aussi *trachée* et le rapport entre ces deux mots se trouve établi sans l'intervention de l'étymologie. — Le feu du ciel nous est décrit comme un trait, une trace dans les mots ἀστράπτω éclairer, στεροπή l'éclair Steropes, l'un des Cyclopes. θάλπω réchauffer, qui contient une variante avec *l* de la racine de στέριφος stérile, montre l'action du feu comme aspirant l'humidité des corps de sorte qu'ils subissent le tiraillement, la contraction, le durcissement qui caractérisent l'objet desséché. La pierre qui consume, qui dessèche, qui brûle, s'appelle τίτανος la chaux; le L. *Titanus* et le F. *Titan* représentent primitivement le feu; *le tan* est la couleur feu, en Skt *tit'a*, et par suite l'écorce de chêne qui la donne, en Angl. *tan*. *Tinder* dans cette langue, en All. *der Zunder* de *zünden*, en Suéd. *tända* allumer, est la matière inflammable, l'amadou. L'All. *die Tanne* est le sapin, le bois résineux qui servait de torche. Le rayonnement, les traits de lumière ont donné leur nom à *tara* l'étoile, en zend *çtâre* — στίλβω l'acte de briller, de rayonner, *stella* (1) — *étoile* — *star* — *der Stern*.

Manger, sens que nous avons vu exprimer par un groupe de noms congénères en traitant du mot *comestible*, se traduit également par *ad* — δάπτω manger, δεῖπνον le repas, δαπανάω consommer, dépenser — *dapes* les mets. — Le L. *tuburcinor* manger rappelle *le tube*,

(1) *Astre* veut dire feu. V. au mot *édifier*. A cette racine se rattachent encore le L. *testa* têt, *tesserula* cube, un composé de carrés, *tesqua* des endroits stériles, *titio* le tison, *Dædalus* qui révèle de δαλὸς tison.

l'ésophage et le mot de l'Argot *organe* la faim qui fait que nous mangeons avec tant d'avidité que nous nous étranglons (H. *wurgen* avec digamma serrer le cou, étrangler).

Le nom spontané de l'acte de la déglutition se retrouve dans la boisson et dans le liquide en général; de là : *ta* le nectar, '*dâv* laver — δεύω saturer d'eau, irriguer, δύω plonger — *Anadyomène* — *dew* la rosée — *der Thau* id. La même racine avec *p* a formé l'Ang. *to dip*, *to steep* immerger, *to dab*, *to dabble* patauger dans l'eau, mouiller, et l'All. *taufen*, baptiser, imbiber — H. *dompelen* plonger. *Hareng à la daube* veut dire que ce poisson baigne dans une sauce aromatisée. Le Skt *tim* veut dire être humide, en Angl. *damp*, humide.

La racine avec *g* nous a donné *tôya* eau — τέγγω humecter, δεῦκος mou, amolli dans un bain — *tingo* — *teindre*, *tache* — *dank* mouillé, *tank* vivier, *to duck* plonger, *duck* canard — *die Dinte* l'encre, *tauchen* plonger, *übertünchen* qui se retrouve dans le Français *badigeonner* (*betünchen*).

La goutte d'eau s'appelle στράγξ. Les noms des maladies *stranguria*, *strangurie* et l'Angl. *to trickle* dégoutter contiennent ce mot. L'Angl. *dram* veut dire une goutte de liqueur forte. *La drogue*, en Angl. *druck* est de la même racine que *to drink* boire, *to be drowned* être immergé, se noyer et que l'All. *drinken* boire, d'où *trinquer*. Le cabarétier s'appelle le *trinckmann*. mot composé d'éléments Allemands; *le mannestringue* est le cabaret, le bar; *mannestringuer* veut dire boire

et, comme le zingue, par synecdoche signifie le cabaret, *mannezinguer* veut dire la même chose. — Le sens primitif de traire a été boire à même la mamelle : ἀθέλγω *traire*, *trinquer*. Dans le Nord *dragler* veut dire avaler un liquide. *A tire l'arigot* décrit l'acte de boire comme si le liquide était tiré par l'estomac quand il descend par le gosier. *Avaler d'un trait* exprime que le gosier ne fait qu'un seul effort pour engloutir la boisson.

L'acte d'attirer à soi, appliqué à la main ou par extension à la patte préhensile, a reçu le nom de τάω attraper d'où τήτη la disette, le dépouillement, τητάω arracher de la main, ainsi que de *'dun'd* chercher en tâtonnant — ζητέω id. — *tâtonner*, au Centre *tats* le lambeau arraché, en H. *tod* — *to taste* tâter de, goûter, *tatter* lambeau, *toe* le doigt du pied — *die Tatze* la patte. — Avec *g* nous trouvons les formations *tuh, duh* attirer — δέχομαι je prends — *dux* qui mène, *digitus* le doigt préhensile — *doigt*, *dé, digité*, *digitale, taquet*, *taquiner*, *attacher*, *attaquer* — *to take* prendre — *zucken* forme intensive de ziehen tirer, forme à laquelle répondent *zigzag*, *saccade*, *souquer* et *sacquer* tirer en It. *saccare* (1). Saisir par l'esprit, concevoir, comprendre s'exprime par *'dyae* concevoir, *dî* intelligence — δοκέω estimer, concevoir comme tel, penser, δόγμα opinion ferme, δόξα la bonne opinion des autres, la gloire — *disco* j'apprends, *duco* je pense — *disciple* élève, *dogme* — *to think* penser — *denken* id., *mich*

(1) Le sens d'arracher se traduit par δρέπω — *strigmentum* pelure — *drap* morceau arraché — *to strip* arracher, *trappings* draperies — *abstreifen* écorcher.

dünkt, mir däucht je pense. La gratitude, la reconnaissance s'expriment en Angl. et en All. par *to thank* remercier, garder le souvenir de, en All. *danken* id. Avec *r* nous rencontrons ταρὺς rapide, variante de τάχυς id. — *torrens* — *le torrent*, *tirer* — *to tear* id. — *zerren* id.. Avec *h*, *g*, (ss), *x* nous avons *drâk* vite, *dri* tirer — δράσσω prendre — *traho* je tire — *traction* — *to drag, to draw* tirer — *tragen* porter, pour tirer, *ertragen* endurer, — H. *trekken* tirer. Avec *l* pour *r* τίλλω j'arrache — *titillo* j'excite, je chatouille. — L'organe préhensible se nomme par prosopopée Τάρταρος — *Tartarus* — *Tartare* le gosier, le gouffre, les entrailles de la terre — *throat* le gosier — *der Strudel* le gouffre. Dans le riche langage du Centre, la trachée a un congénère dans *trute* gosier. *La truite*, V. Traité p. 27, ainsi que *l'autruche* doivent leur nom à leur gosier. *Le thorax*, variante de trachée et trute nous offre le *r* accompagné de son associé habituel le *g*. A θώραξ il faut rapporter *turgeo* soulever le sein, se tuméfier, en All. *strotzen* se gorgiaser, H. *trotseh* orgueilleux, en Skt *drêk*. L'All. *die Drüse* (synonyme de l'Italien *gavigna*) marque la glande du cou : de là *die Druse* la gourme en H. *droes*. — *Le sternum* autre variante de trachée s'appelle en Grec στέριφος la poitrine, auquel répond le mot *trompille*, nom argotique de l'animal en général, *trompe*, en Angl. *trunk*, et le Suéd. *struppe* gosier. Le cri de cet organe se reproduit dans *strepitus* le bruit, dans le H. *gedruis* le fracas, dans *tieren* crier qui à son tour rappelle le Skt *drêk* crier, θρέω parler, clamer. Aux noms d'oiseaux appelés d'après leur gosier, V.

p. 27 du Traité, il convient d'ajouter les mots Latins *strix* le hibou au cri *strident* et *tringa hypoleucus* espèce de pluvier. Le Skt *drâ*γ*x* veut dire pousser des cris stridents. Roupiller, attirer l'air dans le gosier avec le bruit qui a donné le nom à l'organe appelé *trute* etc. s'exprime pour cette raison par *drâ* dormir — δαρθάνω id. — *sterto* avoir la respiration bruyante et de mauvais augure — *stertoreux* et avec *m*, phonème qui rappelle ῥάμφος le bec, par *dormio* — *dormir* — *to dream* rêver, pour dormir, comme *songe* pour *sommeil*, *somnium* — *träumen* rêver. Un autre nom pour l'organe de la prèhension est τάρσος variante de δράξ — *tarsus* — *tarse*, sens analogue à celui de *tiret*, *tirant*. L'Angl. et l'All. n'ont pas formé de *to tear*, *zerren* tirer un mot désignant spécialement la main. En fait d'objets qu'on tire ou qui servent à tirer ces deux langues ont *drawer* le tiroir, *der Propfenzieher* le tire-bourre. Un autre organe qui doit son nom à la tension, à la rétractilité ou à l'extensibilité dont il est capable, est le Skt *tàla* la main étendue, θέναρ la paume, la main étendue. Le H. *teen* ou *toon* veut dire le doigt du pied, organe qui a des propriétés identiques. De là *teneo* — je tiens et par assimilation '*di* lier — δέω id. — *induo* j'enveloppe, je ceins, je revêts — *tenir*, *toue*, *zodiac* — *thong* courroie, *tongs* pincettes, *sinew* le nerf — *die Zange* les pincettes, *die Sehne* le nerf, *das Tau* la corde — Obtenir par le sort présente une nouvelle application du sens de tirer à soi qui s'exprime par *dund* chercher en tâtonnant — τύγχανω obtenir, — *contingere* arriver par hasard. A en croire les mots *dé-*

toce et *détoche* qui veulent dire infortune l'argot a eu connaissance du Grec δυστυχή le mauvais lot, le mauvais sort qu'on tire. Le mot Espagnol *dicha* fortune d'où *por* ou *a dicha* par hasard semble être le positif de *détoche* en Esp *desdicha*.

Tenir devant les yeux, montrer au doigt, peut être, est le sens de *'dwaja* signe, *diç* montrer, *du* indiquer du doigt — δάω montrer, διδάσκω enseigner, δείκω montrer — *doceo* enseigner — *docteur* qui enseigne — *to teach* enseigner, montrer une science — *zeigen indiquer deuten* expliquer — H. *beduiden* signifier, (Skt *dûta* messager) *toonen* id. (*toon* doigt du pied). La marque, l'indice s'appelle en Angl. *token*, en All. *das Zeichen*.

Tenir sur pied, être droit debout, suppose une tension qui s'exprime par la racine contenant le son de l'effort ; de là : *'daṭa* la balance — στάω — *sto* — *être*, *état* — *to stand* être debout — *stehen*. Planter, mettre debout se rend par *'dà* — θέω poser — *thesis* — *thèse* — *stay* étai — *stützen* appuyer. Avec *k* nous avons στήγω être ferme — *tignum* la poutre — *étancher*, *stock* pile, *étançon*. *stick* — *staunch* ferme — *der Stock* le bâton. Avec p - *stipe* souche, *stipuler* arrêter. — *Instituer* un certain ordre forme le sens de τάσσω arranger — *syntaxis* — *syntaxe* l'ordre des mots, *tas* — *to stow* arrimer — *stauen* id.

Avec *r* le sens de se tenir droit debout se montre dans *'dru* être solide — στηρίζω affermir — *stirps* le tronc, *trabs* id. — *travée*, *architrave*, *extirper*, *torpeur* — *tree* arbre, *stripling* adolescent, jeune arbre — *der Strauch* l'arbuste. La fermeté du caractère, être

inébranlable dans ses décisions, la confiance se rattachent au sens de *drsʿ* affronter — θαρρέω oser, avoir confiance en soi — *Thraso* nom transparent d'un personnage de comédie — *Thrasybule* qui est ferme dans ses desseins — *to dare* oser — *dürfen* id., *vertrauen* confier. Avec *r* pour *l* nous avons le sens de fermeté dans *tallî* la jeune fille, le tendron — στήλη la *stèle* — *stolo* la branche — *stèle*, *étal* (1) — *stalk* tige — *stellen* poser, *der Stiel* le manche (de balai), *der Stall* l'étable d'où étalon, en Angl. *stallion*. Avoir l'intelligence dure comme la bûche forme le sens verbal de *stûhlas* bête, en L. *stolidus* et *stultus* bête, imbécile — en Angl. *dolt* bûche, dull *stupide* (2) — *der Tölpel* la bûche. — Etre endurant, se soutenir dans l'infortune s'appelle *tul* — ταλάω supporter (τολμάω oser, avoir de l'assurance) — *tolero*, *tollo* tolérer, supporter — *tolérer* — *to thole* endurer — *dulden* souffrir, *die Geduld* la patience. — Fouler le sol, condenser s'appellent avec la gutturale *tak*, *taγg*, *tanc'* marcher — στείχω id. — *vestigium* le vestige, la trace du pied, *indago* traquer, suivre les vestiges, examiner — *vestige* — *to stalk* marcher — *der Steg* le chemin et avec la labiale *div* fouler, *dap* accumuler — στείβω je condense — *stipare* id. — *constiper*, *étape* (3) marche — *step* pas, *to stamp* fouler, donner des coups de pied — *stapfen* marcher

(1) *L'étal*, en Ang. *stall* (Skt *tal* fonder) est l'établi sur lequel on expose les marchandises en vente. *S'étaler par terre* veut dire tomber tout de son long, par moquerie, s'étaler comme une marchandise.

(2) Voir la génèse du mot *stupide* et de *l'étonnement*, en Skt *stam* à la page 50 du Traité. *La timidité*, Skt *táma*, *timor* rend stupide, cloue sur place.

(3) Le Dan. *stoever* veut dire le chien de chasse qui suit la piste du gibier, l'All. *durchstöbern* traquer.

stampfen donner des coups de pied — H. *stapel* pile — It. *stampare* faire une empreinte comme avec une *estampille*, imprimer — H. *stoet*, en L. *stipatio* les clients qui entourent le patron, les serviteurs qui se pressent autour du seigneur, du maître (1). — La jambe qui exécute la marche s'appelle *tibia* (Skt *nitamba* qui a de belles fesses), être ébranlé dans la marche, de sorte qu'elle se démène plus qu'il ne faut, se traduit par le réduplicatif *titubo* — *tituber*, en Angl. *to stagger*. A cause de l'homonymie de *tibia* avec *tuba*, V. au mot tube, ce mot veut dire flûte. La botte, la couverture pour la jambe s'appelle en L. *tibiale*, en Angl. *stocks* la botte de bois, l'instrument de torture, d'où en H. *de stokkenknecht* le geôlier, *stockings* les bas et en All. *der Stiefel* la botte. — Les cheveux qui se tiennent raides et droits comme *le stipe* ou comme *l'éteule* s'appellent en Argot les *tiffes*, mot répondant à στύπη — *stupa* — *étoupe* — *tow* — *stubble* éteule — *stoppel* id., en Suéd. *tofva* le lin le plus dur.

La toque est une protection pour la tête. Le sens de protéger est raffermir, fortifier. De là que nous trouvons notre racine dans *dê*, *st'ag* couvrir — στέγη toit — *tego* id., tectum toit, *toga* toge — *toque* — *to thatch* couvrir de chaume, *to deck* couvrir, vêtir — *decken* id., *das Dach* le toit. Etre coiffé d'une toque, être toqué rime avec *toqué* (Skt *dâç* frapper), *touché* atteint d'un coup de marteau. Par une confusion voulue de

(1) En Argot *l'antiffe* ou *l'antiffle* est le chemin, d'où *antiffler* marcher. *L'antiffe* est par jeu de mots l'église : le mot vrai est *antiphone* chant et par synecdoche l'endroit où on la chante ou *entonne*. Ce mot donne le nom synonyme de *entonne*, église.

ces deux expressions on dit pour être fou de, avoir une prévention pour, *être coiffé de, avoir un béguin pour, un cheveu pour*. — *Avoir la toquade de* veut dire avoir l'esprit tellement frappé d'une chose, en être féru à tel point qu'on ne pense plus aux autres. — A Cambrai, à l'hôtel de ville, il y a un Nègre et une Négresse en bronze qui, un marteau à la main, comptent les heures en frappant sur une cloche. Le marteau leur a fait donner les noms de Martin et de Martine. Les coups que les automates font retentir sur la ville font dire aux voisins que les habitants de Cambrai sont toqués. Il est vrai qu'ils sont très-fiers de ces deux bronzes, dont la légende remonte aux croisades. *Avoir le timbre* (1) *fêlé* veut dire que le corps de la cloche a cédé sous les coups et que le son est devenu discordant. Un coup sur la boîte crânienne, assimilé au coup qui fait craquer le timbre, produit le déraisonnement. Par analogie le sens de délire provient de l'assimilation de l'esprit avec les sons d'un instrument à cordes détraqué. *Se mettre martel en tête* veut dire s'alarmer. Le sens d'être toqué se retrouve dans *toc* fou, en Suedois *tok; togue, toque* amusant; dans *tocon*, *tocard*, *tocasson*, *toquasse, toque* drôle, laid; *tocasse* méchant, malicieux comme il arrive aux fous. — Le sens de frapper se rencontre encore dans *digue-digue* l'épilepsie, parce qu'elle est accompagnée de tiraillements nerveux qui se déchargent en coups de pieds inconscients. — *Le toc* est la paraphrase du clinquant, de ce

(1) La cloche sur laquelle tape le battail : τύμπανον — *tympanum* — *tympan, tambour, taper, tapette* — *to thump* battre — *zappeln* taper des pieds. V. au mot *estampille*.

qui claque avec bruit, en H. *klatergoud* or qui claque. Il s'applique à tout ce qui est de qualité inférieure. — Toucher de la main, atteindre, entrer en contact d'une façon légère ou vigoureuse se traduit par *tuj'* atteindre, *dâç* frapper. — θίγω id. — *tangere* toucher — *to thwack* frapper — *to tick* toucher légèrement — *to dash*, *to dang* heurter — *ticken* toucher doucement. Plaute a l'expression : *tax! tax!* in tergo meo, toc, toc! *tape*, *tape!* (Skt *tup* frapper) sur mon dos. *Le tocsin* est la cloche, prise pour le signal qu'elle donne quand le battail toque contre la coupe. *Tic tac* est le bruit d'une pendule réglant la marche de l'engrenage, du contact des roues dentelées. La racine avec *n*, *nd* ou *d* s'applique au même sens : *tu*, *tud* blesser, *tan*, *tad* frapper — θείνω id. — *tundo* id. — *tondre* couper — *contondant* — *to stunt* écourter — *züstutzen* id., dégrossir. L'effet du battail sur le corps de la cloche se reproduit dans les mots *dundu* tambour, *dan*, *stan*, *tan* faire tinter — τινάσσω id., δινέω ébranler — *tinnio* retentir, *tintinnabulum* sonnette — *tintouin*, *retentir*, *ton*, *tinter* — *din* bruit, *to tink* frapper sur le métal — *tönen* retentir. Ces onomatopées sont le *digue digue don* (en H. *tingeling*) de la cloche transformés en mots. L'oscillation du battant s'appelle du même nom que l'acte de tinter : de là le *dandin*, celui qui se dandine sur les hanches dans un mouvement semblable à celui du battail de la cloche, *le dandy* le fat qui se donne des airs dandinés en marchant, *envoyer dinguer* (1) et sa

(1) Au Centre on dit : envoyer *dringuer*, c'est-à-dire bouler, rouler, V. au mot *dringue*.

paraphrase *envoyer balancer* ou tout uniment *balancer*, c'est-à-dire envoyer dandiner ou promener, *un bras dodu* dont les chairs se dodelinent. *Des balançoires* sont des affaires de rien qu'on envoie dinguer ou promener avec ceux qui les proposent. *Aller à dada* sur les genoux fait éprouver aux enfants le plaisir du dandinement. *Le dada* est le cheval dont la marche imprime un balancement au cavalier. — *Dodeliner* (It. *dondolare* balancer) veut dire faire aller la tête de çà et de là comme la cloche ou la sonnette mises en branle pour les faire tinter. La cloche a le nom expressif de *dandillon* (Skt *daṇḍa* bâton, *tad* battre), mot qui répond au Skt *dôla* la balançoire, au Grec δενδίλλω se balancer, en Angl. *to dandle, to dangle* (Skt *tâdaγka* pendant d'oreille) se dandiner (1), balancer, brandiller, *toddler* le petit enfant dont les jarrets fléchissent en faisant ses pas, *to doze* hocheter de la tête en sommeillant, en H. *dutten* (dodeliner de la tête) id.. *duizelen* être sous l'impression du sommeil, avoir le vertige, en Angl. *dizzy* somnolent, emberlucoqué. Sans le *n* l'Angl. a le mot *to totter* être ébranlé, secoué. L'All. *die Zote* est la guenille qui barloque. Le Skt *tan's* veut dire secouer, *taṇḍaka* le hochequeue. L'Argot a *dandiner* pour frapper, c'est-à-dire imiter le mouvement du battail de la cloche sur le dos de quelqu'un. Le Skt a *daṇḍa* la tige qui dandine. Le bruit d'un coup contre terre donne en Angl. le phonème *thud* (*tundo* — tutudi je frappe, Skt *taṭṭura* son de la

(1) *Danser* est de la même origine (A. *to dance*, All. *tanzen*. Skt *tândi* la danse).

tymbale) — *Se schtosser* dérive de l'All. *anstoszen.* Ce verbe veut dire : faire toucher les verres avant de boire, insigne de camaraderie. L'Argot lui a prêté le sens de s'enivrer à tort. *Stoszen* répond à *tas* secouer, *uṭ'* heurter — ωθέω id. — *sisto* — *résister* — *to stutter* toquer de la langue contre les dents, être affligé de cet embarras particulier de la langue qui fait précéder l'énonciation de la parole du son involontaire *st* répété, bégayer — *stottern* id., *stoszen.* — Le contact de la langue avec le palais a fourni au langage le son par lequel nous exprimons ce qui concerne l'acte de parler : '*dwan* résonner — φθόγγη (1) le langage — *dingua* anciennement la langue, *dicere* dire — *dicter*, *diction, dire* — *tongue* la langue et le langage, *to tink* retentir — *die Zunge* la langue.

Le langage, le chant s'expriment, par des onomatopées formées de la racine *d* ou *t* : *adri* chantre — ᾄδω chanter, ὕδω crier — *aëdes* — *aëde* — *tatouille* (2) — *oath* la parole donnée, le serment — *der Eid* la parole, le serment. Avec la linguale redoublée nous rencontrons : τιτίζω piauler comme les moineaux (V. au mot *titi*) et l'All. *zetern* crier de douleur, mot qui a pour base un cri que les Grecs écrivaient ἀτταταῖ. Sophocle le met continuellement dans la bouche de Philoctète blessé au pied par une flèche empoisonnée. *At, ta, te* et

(1) Le *f* du mot Grec marque l'intervention des lèvres dans l'émission de la parole, comme le *p* de *psyche* dans l'émission du souffle *sch.* Le H. dit *niezen* éternuer et *fniezen*; l'Angl. *to sneeze* bien que l'instrument s'appelle *nose* le nez. Le H. *fniezen* répond au G. *pnéo* souffler.

(2) A tatouille, la femme qui jacasse il faut rapporter le H. tut, tut. Les contes et le Skt tudd mépriser, considérer comme des blagues. Le Skt tad veut dire parler.

ze sont des notations du son que profère quelqu'un qui tremble la fièvre. — Avec *r* nous retrouvons la racine *t* dans θρέω parler, τονθορύζω je murmure — dans l'Angl. *drone* l'abeille mâle, le frelon, dans le H. *tieren* crier. Avec *l* nous avons les onomatopées *to talk* parler, *tale* conte, *toll* nombre, *to tell* raconter — *erzählen id.*, *die Zahl* le nombre, *zilken chirper* comme le moineau, en Angl. *to chirp*, en H. *tjilpen* piauler. L'All. *die Stimme* la voix rappelle στόμφος le bruit, στόμα la bouche.

La tension se présente avec une multiplicité de nuances. Tendre quelque chose devant soi, afin de le faire passer dans une autre main, tendre avec l'intention de donner s'exprime par la palatale simple : Skt *dâ* — δόω — *do*, *dos la dot* — *datif* et avec *n*: δάνος le prêt — *dono* — *donner*. — La tension qui allonge l'objet, qui l'amincit s'exprime par *tà*, *tan* — τείνω — *tendo* — *to thin* amincir — *dehnen* étendre, — delà τυννός mince petit — ταναός étendu — *tenuis* — *tenu*, *atténué* — *thin* — *dünn*. L'allongement du temps s'exprime par *durer*, *tarder* — *to tarry* tarder — *dauern*, durer et par le H. *dralen* s'attarder, *duren* durer. Ce qui est *dur* résiste à la traction, tient ensemble (1). A ce mot répondent comme sens *tanc'* resserrer — δασύς — *densus* — *dense* — *tight* — *dicht* et le Suéd, *tät*, *tung*. Le Skt *taγk* veut dire vivre dans la misère, à l'étroit. La *dèche* se rattache à ces mots : elle dénote le resserrement de l'argent. La *tigne* veut dire une multitude compacte,

(1) L'Angl. strong, l'All. stark fort ont un sens analogue, en Skt drâg être fort au moral comme au physique.

le *tocard* l'avare qui a la main serrée, dure à la détente, en Angl. *stingy*. Etendre par terre donne les mots στορὲω — *sterno* — *prosterner*, *stratégie* — *to strew* — *streuen*, *en* H. *strooyen* et *streuen*. — Tendre ses regards vers un endroit s'exprime par *dric* — δέρκω regarder fixement, en Angl. *to stare*, *to steer*, en All. *anstarren*. Le Latin et le Français ont pu exprimer le sens de ces verbes par la paraphrase : *tendre le regard*. L'All. *betrachten* veut dire contempler, méditer.

Elever, faire devenir tige, arbre, s'exprime par *tu* croître, *takma* (1) la progéniture τέκνον l'enfant — *tignum* la poutre *tocologie* — *doxy* jeune fille, *twig* branche — *zeugen* engendrer, *züchten* élever, *die Zucht* l'éducation, le régime, *gedeihen* prospérer, *der Zweig* la branche. Avec *r* nous avons τρέφω — *atrophia*, *tyro* l'élève, *turio* le drageon, *trossulus* le jeune amoureux — *atrophie* - *to thrive* prospérer — *treiben* pousser — en H. *tieren* croître, venir bien. Le H. a le mot *optrekken* élever ; le Skt *drêk* croître, *dravaja* le drageon. Ces mots trouvent des congénères avec *l* dans δελφύς l'utérus — *adelphi* les frères utérins — *adelphe* — *to till* cultiver, en H. *teelen* produire, *teelt* culture. La tension de la volonté, l'effort de l'âme pour accomplir le bien a donné les mots *daks* avoir de la vertu, *tu* être fort, en Angl. *doughty* brave, en All. *die Tugend* la vertu, *taugen* être propre à, *tüchtig* vaillant, en H. *duchtig* ferme, *degelyk* solide, réel. — Le désir s'exprime par *drâγx* désirer — στέργω aimer — *trahax* avide — *attrait*, *attraction* — *to be drawn towards*

(1) Avec *n* Skt *tantr* nourrir.

subir l'attrait de — *der Drang* le désir — en H. *trek* envie. — L'effet moral s'exprime encore avec la racine *trch: to struggle* lutter pour, *to try* tâcher, *to strain* id., s'efforcer et l'All. *trachten* tâcher. *Le struggle for life* est l'effort pour se soutenir dans la vie. Avec *f* nous avons une nouvelle forme des mêmes phonèmes : *to strive* s'efforcer, All. *streben* id., *der Streit* le combat, Skt *trad* s'efforcer. — L'effort qui donne de l'activité à la main s'exprime par *tax* fabriquer — τεύχω faire — *technicus* artisan, ingenieur — *technique* — *to do* faire, *thing* la chose à faire ou faite — *thun* faire, *das Ding* le produit d'une industrie. — Le H. *stop* (bouchon), en All. *Zapfen* la broche produit l'arrêt. *Etancher* veut dire empêcher le sang de couler ; une cloison étanche empêche l'eau d'envahir le reste du vaisseau, en Angl. *staunch* étancher, en H. *stelpen*. *To stop*, *stopper* veut dire arrêter un train ou toute autre chose en mouvement. C'est l'effet d'un *tampon*, Angl. *tap*, All. *Zappen*. *Etancher*, comme le H. *stoppen* se pratiquait en enfonçant une broche dans l'ouverture par où s'écoulait le liquide. C'est l'idée d'enfoncer qu'on a retenue dans *tikta* piquant, στίζω poidre — *stigma* marque — *stuc* plâtre qui colle, *instigation*, *estoc*, *stigmatiser*, *étui*, — *to stitch* faire des points, coudre, *to stickle* exciter, *to stick* coller — *stecken* insérer dans, *stechen* poindre — L'étui est la gaîne etc. dans laquelle on enfonce l'objet qu'on veut garder. *Se tapir* se dit du gibier qui s'enfonce dans un creux du terrain.

L'objet qui fait pointe s'exprime par les phonèmes similaires *toupet* — *top* pointe — *der Zipfel* l'extrémité.

La division est considérée comme l'effet d'une main qui arrache, déchire, d'une dent qui coupe : delà *dajate* fendre, *dala* action, de fendre — δαίω séparer, δίσκος le disque, planche arrondie, cible — *discus* — *disquc* - *desk* table, pupître — *der Tisch* la table — H. *de disch* la table, la nourriture, et avec la labiale τέμνω — *anatomia* — *anatomie*, *table* — *table* — *die Tafel* la planche, anal. à l'Angl. *board* la table et la nourriture. *Trancher* une quesïion, discerner le juste et l'injuste s'exprimer par les congénères *damno* juger - *comdamner* - *to deem* juger, en All. *urtheilen* juger. — La planche obtenue par division s'appelle δέλτος tableau — *delta* tablette — *delta* planche triangulaire — *dalle* planchette, pavé en forme de planche, *tailler* (1) partager, *tillac* pont en planches du navire, *dalot* tranchée — *deal* planche, *to deal* séparer, *to dole* partager, *dell* et *dingle* vallée — *Thal* id., *theilen* partager, *die Diele* le plancher où l'on bat le grain, *der Teller* tailloir (2). Les correspondants avec *r* sont *tiras* à travers — τρώγω corroder — *truncus* tronc, *trans*- *trancher*, *dard*, *darder* - *through* à travers — *durch* id. — *trennen* séparer. Ils marquent l'effet du *tarse*, capable de déchirer. La ligne qu'on tire s'exprime par στίξ — *distichon* vers de deux lignes — *distich*. Ajoutons les congénères : *strie*, *étrille* (Skt. *turi*) *tiret*, *trait*, *trace*, *traquer*, *détraqué* — *to stroke* caresser, faire venir des traces, *streak* strie, *to strike* (3)

(1) Variante de δείρω écorcher. Skt dri — diviser.

(2) Rincer la dalle à quelqu'un, pour — le *dalot*, veut dire : régaler sans retour, par assimilation des dalots avec le gosier.

(3) A ce mot répondent Skt strih, trih frapper — trucido — trucider et les variantes d'rb' frapper — θρύπτω id., Angl. to drub battre. La strie fait στρέξ — stria, l'étrille στλέγγις — strigil.

frapper, faire des stries, ratisser le cuir — *streicheln* caresser. Le H. *streep* ligne et trace, *striem* id., en All. *der Streif* la trace sont le même phonème avec la variante labiale. — *Le tarse*, dans son sens primitif, est capable de s'étendre et de se replier sur lui-même. Ce mouvement a pour phases le tour, la torsion et autres variétés de la rondeur. Le croc, les doigts recourbés en griffe s'expriment par *taquet, attacher*, en Angl. par *tack* et *tag* pointe, croc qui attache, *tusk* le croc de l'éléphant, du sanglier. — Le tour se voit dans *'dwri* courber — τερέω tourner — *terebro* id. — *teres* rond *dard, darder, tarière, tour, contorsion, tors, tarer* gâter, perforer comme à la tarière — *to thrill* émouvoir, *to drill* tarauder, *to stir* retourner, troubler — *drehen* tourner, *stören* troubler, *stürzen* rouler, s'écrouler. Ce même phonème avec *n* nous donne : Skt. *druṇ* aller en courbe, τορνεύω — *torno* je tourne, *tornus* le tour — *tourniquet, tournée* — *to trend, to trundle* faire tourner — *der Strehn* l'écheveau — Suéd. *trind* rond. — Retourner l'esprit, le bouleverser se rendent par *trap* se troubler — τρέω trembler, être troublé, τείρω vexer — *tremo* je tremble, *tristis* troublé, *triste* — *trembler, troubler, attrister* — *drowsy* trouble — *trübe* troublé — H. *trillen* frémir. — *La dariole* et la *torgniole*, en H. *draai* tour, désignent un coup donné à la fin d'une rotation complète du bras ; de là *dourder* frapper, donner des darioles. *Tortiller* veut dire tourner de l'œil, mourir ; *tortiller* la vis, tordre le cou, les anneaux de la tranchée étant considérés par les grossiers assassins comme des pas de vis. Marcher comme une

personne estropiée se dit également *tortiller*, ne pas marcher droit. *La tortillante* est la vigne qui s'enroule autour du support. — *La tarte* affecte la forme ronde. La nouille s'appelle en L. *turunda* le rond (nouille de l'All. *Nudel* revient a nœud). *La tartine*, par assimilation à la tarte, parce que sur le pain on met de la confiture, et, au figuré, une histoire longue et ennuyeuse, est un diminuitif de tarte. *Tarter* veut dire fienter, par jeu de mots, l'excrément affectant la forme ronde, en H. *drijten*, d'où Στέργανος — *stercus* — *stercoraire*, *étron* — *die Strunze* saloppe, H. *stront* stercus, *drol*. Rond se dit en G. στρογγύλος. *Avoir le trac* veut dire sentir la peur. Ce mot s'appuie, probablement, sur l'All. *der Dreck* même sens (1). *Le truand* est le vagabond toujours en tournée ; *la trôleuse* la coureuse, la rôdeuse enrôlée dans le corps de Venus vulgivaga. Tourner avec la variante *l* se trouve dans *dval*, *tal* tourner. τυλίσσω id. — *touiller*. L'All. a *toll*, qui a le vertige. Le H. *tol* veut dire toupie. Ecraser sous la meule, broyer dans un mouvement de rotation s'appelle *drâd* se briser — τείρω — *tero* — *triturer* — *to thrash* battre en grange — *dreschen* id. On faisait autrefois sortir le grain des épis en les faisant fouler sous les pieds de bœuf attelés dans un manêge. — Le voyage circulaire, le mouvement en cercle s'exprime par *dôrsta*, par synecdoche, le trot, le pas précipité — *trotter* — *to tread* avancer pas à pas — *treten* id. — Les omonotapées provenant du thème *r* et signifiant le croc, la courbe, les cercles vont reparaître

(1) La *drèche*, Angl. dregs, All. die Treber est la partie trouble d'un liquide. V. au mot *trouble*. *Trouilloter* en L.trullare veut dire vesser. Pour la racine voir au mot *trute*.

dans les mots suivants associés avec le son *t*. Ainsi *tr* avec la labiale nous donne τρέπω tourner — *trapes* le pressoir, *turbare* troubler en imprimant un mouvement de rotatian à un liquide — *perturbation* — *tramp* truand, *draff* la drèche — *die Treber* résidu des grappes pressées — en H. *draf* drèche et *drabbig* trouble.

Le travail figure dans le langage comme étant fait circulairement, peut être comme *une tribulation*. L'Argot est encore une fois d'accord avec les originateurs de la langue en appelant le travail *turbin*, travailler *turbiner*, en All. *der Betrieb* le métier, *treiben* s'occuper de, en H. *bedrijf* métier, *bedryven* commettre, faire. Il a fait de travail un doublet à forme Latine avec une science parfaite de la valeur de ce mot. *Le turbin*, d'autre part, veut dire le trouble, dénommé aussi, par jeu de mots, *le tremblement*. La variante de *turbiner* est *trimer*. L'idée de voyager (circulairement) s'exprime par le mot *trimbaler* porter çà et là, de *trimer* et *bouler* *tromboler* courir après, même composition, *le tramway* la route, la voie circulaire, *le trimard*, le chemin, *le trèpeligueur* le vagabond appartenant à la corporation de l'argot, *la trape* la rôdeuse, — en Angl. par *to travel* voyager, (Skt *tarb* aller) *trip* petit tour, *to drive* aller en voiture. — *La strophe*, *le tourbillon*, *la turbine*, *les tripes*, *la trombe*, *le strobile*, *la truffe* le tubercule marquent tous le contraire de la ligne droite. *Tromper* a le sens de circonvenir, envelopper; l'argot dit *truffer*, par jeu de mots (1). — *La turpitude* est le nom de ce

(1) *Attraper* a le même sens; *la trape* est ce qui tourne sur une charnière.

qui est trouble. — Le sens de tordre se trouve dans στρόφος la corde — *torques* la chaîne — *étrivière, estrapade* - *strap* corde - *der Stropf* le nœud coulant. *Estropié* veut dire perclus, étranglé en quelque sorte dans les articulations comme si une corde (V. les mots ci-dessus) les serrait étroitement. *Estropier* dans le sens de manger paraît vouloir dire s'étrangler en mangeant goulûment (1).

Le sens de *troupe* est synonyme de peloton, agglomération, un entortillement de monde. Le mot de l'Argot est *trèpe*. Le Skt a *drb'* troupe, le Latin *turba* et *turma*, en H. *drom*. Le sens de tordre s'exprime aussi par la racine *arg* ou *rag* avec *t*. De là le nom de la corde, en Argot *la tourtouse*, *le toron*, (en L. tortus la guirlande) : θρίξ la tresse, les cheveux tressés — *tracta* le fil (Angl. *thread*, All. *Draht*), *torques* le collier — *tresse*, *tresser*, *tricoter* — *string* le lien — *der Strick*. — Prendre dans un lacet se nomme *tricher* (2). attraper l'adversaire au jeu. — *La trousse, le trousseau* est un paquet serré dans des cordes, en All. *der Trosz* les bagages. Le Skt *drâxâ* est la grappe de raisin, en H. *tros*. — L'enchaînement d'astragales ayant été assimilé à une corde (en Patois du Limbourg *rugstrang* la corde du rable) le dos qui en est formé s'appelle ἀστράγαλοι les spondyles, les vertèbres — *tergum* et *dorsum* le dos — *tergiverser* tourner le dos à son devoir, comme le soldat lâche à l'ennemi, *dos (dorsum)*, *astragale* vertèbre —

(1) Le sens de *tortiller* et de *tortorer* est équivalent de *estropier* et s'explique de même.

(2) A *tricher* répondent *truquer, le truc* — l'Angl. *to trick* et l'All. *trügen*. *Entrôler* est voler; le sens primitif est tromper.

string corde — *Strang* id. — Resserrer, *rétrécir* avec une corde se rend par *drinh* affermir, comprimer — στραγγεύω — *strangulo* étrangler, *stringere* lier — *étrangler*, *contraindre*, *astreindre*, *strict*, *étroit*, *détroit* — *to strangle* étrangler, *throng* foule compacte — *dringen* serrer, *drücken* presser, *das Gedränge* la presse, V. au mot *tourbe* et les correspondants dans les groupe *tocard*.

Le cercle emprunte son nom à cette racine. Nous la découvrons dans τροχὸς la roue — *torculus* le manège du pressoir, *trochus* le cerceau, *trochlea* la poulie — *le treuil*, *truc* wagon plat — *truck* id., *truckle* petite roue — *sich trollen* (*se trotter*) s'en aller. De là l'idée de courir, d'imiter la roue : *trix*, *'draj'* aller — τρέχω courir, Aoriste ἔδραμον congénère de *trimard* et du Skt *tarb* aller. *La truche* est le vagabondage, *la truanderie*, *le trucheur* le mendiant, *le truand*, *aller au truc* aller mendier, *la dringue* la roue de derrière, la pièce de cinq francs de fort diamètre; l'Angl. *to straggle*, *to stray* errer, vagabonder, *to trudge* marcher à pied; l'All. *der Landstreifer* le vagabond, en Angl. *tramp*. — L'ennui provenant de ce qui tire en longueur s'appelle *le triau*. Durer outre mesure s'appelle en Angl. *to tire* ennuyer, *to drawl* tarder, en G. στρεύγω tarder. ennuyer (1) Skt *dîr'ga* allongé.

Le *s* est le son qui naît avant *t* dans l'inspiration et

(1) Le *t* prend quelquefois la place du *k* dans la prononciation; c'est ainsi que nous avons *tu'u* pour *cucu*, *tuite* pour *cuite*. Le *n* appelle près de lui un *k* ou un *t*. On passe donc facilement de *nk* à *ut*. La disparition de *n* complète la transformation, V. au mot *shibboleth*.

l'aspiration. Le *t* procède souvent de lui, en ce sens que le sifflement *s* provoque le *t*, en attirant la langue jusqu'au palais où elle produit cette consonne. — Selon que l'inspiration et l'expiration affectent d'autres organes, les lettres qui forment le son spécial de chacun d'eux, viennent s'adjoindre à l'*s* dans l'ordre de leur production. Nous nous trouverons ainsi en présence des sons *s*, *ss*, *z*, *st*, *sb*, *sm*, *sg*, *sr*, *sl*. Ceux-ci présentent la notation des sons naturels et spontanés d'actes de la vie et forment les racines primaires et irréductibles des onomatopées, noms d'actes ou d'agents, qui vont suivre. Ainsi le son du souffle *s* a formé le nom du phonème qui exprime la vie, le souffle vital : *as* être — ἔστι il est — *esse* être — *il est*, *ils sont* — *I was* avec digamma je fus — *das Wesen* l'être et en Skt *sa* le vent, *çvas* respirer. L'âme, en Gothique, *saivala*, marque le souffle à la production duquel les lèvres ont prêté leur concours. La contraction de ce mot a donné l'Angl. *soul*, l'All. *die Seele*. Le mot *saivala* peut-être considéré comme la métathèse des mots *bisard* et *bosom* poitrine, sein parce que les mêmes organes ont servi a la production du souffle dans les deux cas. Ceux-ci présentent eux-mêmes la métathèse de *sibilo* — siffler — *to sigh* soupirer — seufzen id. — Le Grec exprime cette idée par ψύχη l'âme, le souffle des lèvres, d'où *Psyche* et *psychique*. La métathèse de ce mot forme les correspondants Angl. *gust* bouffée de vent, *ghost* esprit et l'All. *der Geist* id.. Le son même de *psyche* se rencontre dans l'Angl. *to sigh* soupirer et dans l'All. *süchten* id.. Le nom de *psyche* ou son synonyme *ani-*

ma âme sont des noms qui ne disent pas la chose, pas plus que *chêne*, qui veut dire blanc, *canus*, *chenu*, (*quercus alba*), *ni peuplier* qui veut dire noir (*populus nigra* en G. παλὸς noir) (1) ne nous font sentir ce que sont ces deux arbres en eux mêmes. Ces noms sont des indications qui doivent nous guider vers l'objet. En effet, le souffle, il faut le renouveler à chaque moment, afin de soutenir la vie, tandis que l'activité de l'âme persiste sans que nos sens aient besoin de ramener l'image de la réalité passée qui survit toute seule dans notre esprit. Nous prenons cette survivance comme un gage de durée. — Le souffle n'est donc pas la même chose que le souvenir; ce n'est pas plus la conscience ou la notion comparative des objets de la pensée : mais sans le souffle et, par conséquent, sans la vie, la faculté de connaître intérieure, qui existe avec l'homme et par qui survivent les impressions des sens, n'aurait pas trouvé d'emploi et n'aurait pu développer en nous le souvenir et la conscience selon les réalités dans lesquelles nous nous trouvons placés. Psyche, grâce à ce rapport intime, désigne donc la vie du corps aussi bien que celle de l'âme, tout comme *spiritus*, qui primitivement veut dire respiration désigne la vie par son acte le plus essentiel et *l'esprit*. Le souffle labial qui a formé *psyche* s'entend également dans les mots *soupir* (*suspirium*), *espérance*, *aspiration* : tous les trois marquent l'état d'une âme qui demande autre chose : aussi bien expliquent-ils qu'elle se soit mise à rêver d'une exis-

(1) *Pelargos* est le nom Grec de la cigogne blanche et noire. L'Argot en a fait *larguepé* grue.

tence plus parfaite, désespérant de trouver dans la vie la satisfaction complète de ses aspirations et de son besoin d'aimer. — Se gonfler sous l'effort d'une insufflation se traduit par l'onomatopée Skte *çva* se gonfler. Dans l'Angl. et l'All. ce souffle s'est associé avec le nom d'un objet gonflé en *boule* pour former les mots *to swell* se gonfler, en All, *schwellen* id..

Le souffle étant le seul acte vital qui nous frappe dans le sommeil et sa régularité ou sa force étant le symptôme de l'assoupissement, son bruit se retrouve dans *çi* le repos, *ças* dormir — εὕδω je dors — *sieste.* Associé au souffle labial il donne les onomatopées *svap* dormir — ὕπνος sommeil — *sopio* je dors. — *assoupir* — Ancien Angl. *sweven* songe, Suéd. *sofva* dormir, *sömn* songe, comme *somnium* sommeil donne songe, le rêve. Le H. *suffen* veut dire être engourdi, ne pas avoir conscience de ce qui se passe, comme lorsqu'on est endormi — souffler tout bas se traduit *b'ôs* interj. pour appeler *s'âṭ* faire *st!* ou *pst!* — ψιθίζω susurrer — *st*! — *chut*! silence, *chuchoter*, parler tout bas — *to hush* assoupir, inviter au sommeil en faisant un bruit de vent du soir, *hist, hush, whist*! silence! — *säuseln* murmurer comme le vent — H. *sussen* calmer Σιγέω et σιωπάω veulent dire tous deux faire silence; ἡσυχία (1) le silence — L. *silentium* — *silence* — en All. *schweigen* se taire. — *Susurrus* et *susurrement* marquent un souffle trembloiant. — L'Angl. *to sing* et l'All. *singen* sont probablement des formes dues à l'associa-

(1) A cette forme répond le Skt *çiç'*, Angl. *to sigh,* All. *süchtew* soupirer.

tion du chant et de la parole avec le sifflement. *To say* dire et l'All. *sagen* id. semblent avoir signifié à l'origine la parole prononcée à voix basse. *La sagacité* du chien consiste à bien flairer la trace : *sg* dénote le bruit de son souffle nasal. De là la sagacité, la pénétration de l'esprit. L'Angl. *to seek* chercher, en All. *suchen* marquent l'emploi de cette propriété. — *L'astuce* en L. *astus* (1) remonte à l'odorat, au flair des bêtes malfaisantes, des fauves, telles que le renard, V. au mot *odeur* (2). Le Normand dit *xi*! *xi*! pour exciter les chiens l'un contre l'autre. En H. ces mêmse bruits sont orthographiés *kis*! *kis*! Ces phonogrammes marquent le son du souffle qui alimente le feu et par analogie la colère. En All. on dit *husz* pour exciter le chien à la chasse du lièvre. — Le mépris s'exprime par un sifflement : il en est ainsi dans le Skt où *çit* et *sịt* veulent dire mépriser. La chose qu'on siffle est vide et vaine comme le vent : c'est ce qu'on veut faire comprendre en sifflant. De là *zut*! *ouiche*! *uist!* *Un zutiste* est un Jeanfoutiste. — *Un aus, un haus* est un client qui dans un magasin de manufactures fait déballer beaucoup sans acheter : pour dire *file comme le vent* on répète le bruit indicateur *s* qui marque la voix du vent, du souffle qui passe. Ce mouvement vif s'exprime en All. par *husch*! p. e. : *husch da war er fort* : *aus*! ou *s*! et le voilà parti. Le verbe Angl. *to oust* évincer est probablement l'onomatopée de ce son. Le sens de ce mot est le même que celui de *houste!*

(1) C'est une forme dé *sentio*.
(2) *L'endroit qui sent* s'ecrit en chiffre 100.

comme dans l'expression *houste à la paille*, avertissement qu'on adresse au chien. — *Un zézé* met le *z* à la place de *ge*. *Zézayer* veut dire : donner dans ce vice de prononciation en voulant parler une langue qui n'est pas la nôtre de tout point. V. au mot *shibboleth*.

Aspirer un liquide produit le son qui s'est incorporé dans *sugo* — *sucer* — *to suck* et *saugen*, comme dans ὑγρὸς ce qui contient de l'humidité et dans l'Angl. *sea* la mer, en H. *het sop* (la soupe), en All. *die See* id., la plaine liquide, l'eau en général. Ζωμὸς le jus, en Esp. *zumo* provient du même son naturel que *sucer*. Ὀπὸς le suc — *opium* suc de pavot — *opium* id., mots où le sifflement qui accompagne l'aspiration du liquide n'a pas été marqué, à l'encontre de ce qui s'est fait pour *soupe*, *sabler* (1) boire, avec jeu de mots sur *sable* — *to sip* buvoter, *sap* le jus — *saufen* boire, *der Saft* le jus et pour le Skt *xîb* avoir bu. Le L. *sitis* la soif marque l'envie de boire par le son de l'aspiration *st*. Le liquide sort de l'orifice avec un sifflement *s*. Ce bruit a formé le nom de l'écoulement qui se produit dans *vis'* et *mis'* répandre — ψεκάζω tomber goutte à goutte, ψιὰς la goutte comme quand on filtre, dans *gicler, gigler, jiscler, jicler* s'écouler avec un jet très-fort (Skt *siç* asperger) — *sewer* gouttiére (Skt *xap, xip* lancer) — *seichen* s'écouler avec un jet pressé, uriner, *sickern* s'écouler, *seihen* passer au filtre, *seigen* id. L'écoulement du liquide, l'abaissement du niveau se montrent dans *to sink* s'écouler, s'abaisser et dans l'All. *sinken* id. Le dessèchement qui se produit à la suite de l'écou-

(1) Patois Néerlandais *sabbelen* baver en mâchonnant.

lement du liquide se nomme dans σαυκὸς — *siccus* — *sec* et dans l'All. *versiegen* tarir. Le H. *zakken* abaisser son niveau, variante de *zinken* rappelle le sens et le son de *sac*, primitivement le filtre : *uk'* se dessécher — σάκκος le sac, σακκίζω je filtre — *saccus* — *sac* — *sack* — *der Sack*. Le filtre, *le sac* a suggéré le nom différencié du *sas* le crible : σήθω cribler — *sasser* — *sieve* le sas — *die Siebe* id., *sichten* sasser.

Le souffle ardent marque sa trace dans ζέω bouillir, exprimant le sifflement des bulles qui éclatent — *zelus* l'ardeur de la volonté, *sudum* le temps sec et beau, *sudes* le pieu carbonisé par un bout — *Sud* le côté du vent du Midi, *zèle* — *South* sud — *der Süd* id.

La sputation (Skt *pitta* bile) développe plusieurs bruits plus ou moins ressemblants, dont voici quelques spécimens sous leur forme onomatopique : Skt *s'ṭîv* en H. et en Flamand *tuffen* ; *puḍ* émettre — ψύττω — *sputo* cracher, faire sortir les sécrétions des glandes avec un bruit de piston ménagé par l'action de la langue, *pituite* — *to spit* cracher — *speihen* id. — *der Speichel* le crachat, *spucken* cracher — en H. *speeksel* id. — Par assimilation on a l'Angl. *spout* une bouche d'arrosoir, le jet d'eau, et l'All. *die Spritze* avec *r* (Skt *pṛit'* lancer — *to spurt* jaillir — All. *sprudeln* sourdre). L'Angl. *speck* et *spot* tache, marquent l'éclaboussure. — *L'épave* est ce que la mer rejette, crache, vomit. Ce mot rappelle le H. *spuwen* cracher des lèvres, et l'Angl. *spawn* mucilage du poisson et des plantes *(mucelium)* et *spawl* le crachat. *Spa* est le nom de la source devenu nom de ville, comme Aix. C'est

une variante de *spout*, la bouche d'eau, le jet. V. plus haut. *La salive*, en L. *saliva*, en Angl. *slaver*, d'où *to slobber*, *to slabber*, *to slop* répandre, salir marquent le produit de la sécrétion de la langue s'échappant par la bouche. Le G. σίαλον, avec perte du digamma, *salive*, répond au H. *zijver* même sens.

Le Centre où la langue Française est si pleine de vie a les mots *chimer*, *suner*, *siner*, *chigner* et *chouiner* pour dire pleurnicher. Ce *nicher* est la métathèse de *chigner*. Comme, du reste, *pleurnicher* l'indique, quand on est chagrin, les soupirs s'échappent en abondance avec les pleurs et on est forcé de soupirer par petites saccades qui, dans le nez produisent le bruit dont les mots ci-dessus sont la reproduction onomatopique. Ce mouvement du nez se reproduit également daus *rèchigner* (1), faire grimacer le nez, le retrousser en flairant une besogne désagréable. V. au mot *nez*. Au Centre on appelle le tabac à priser *du choimbre*, mot formé d'un bruit nasal particulier. Priser s'appelle en Argot chouiner, fait du même bruit que chiner. Le Skt *xu* veut dire éternûment.

(1) *Chiner sur l'ouvrage* veut dire : rechigner devant le travail : de là, par jeu de mots, *le chinois*, l'ouvrier qui ne trouve aucune tâche à son goût.

CONCLUSION

Le contenu de ce livre peut se résumer ainsi.

Le vocabulaire des langues Indo-Européennes s'est formé de deux façons : par la voie de l'Onomatopée, en employant comme nom distinctif le son d'un évènement et en l'appliquant à l'acte, à son agent ou à son effet; 2° par la voie de la métaphore qui fait que nous transportons le nom ainsi formé à un objet similaire, parce qu'il contient dans la somme de ses propriétés un acte, un agent ou un effet identiques.

Formés par ces deux procédés les noms constituent des indications rationnelles qui ne sauraient être faites autrement, le son, la chose signifiée et ses analogies se manifestant tels dans la nature.

Le son est inséparable du sens : par sa variété même il exprime la nature du fait qu'il accompagne et le désigne ainsi à notre discernement. A sa source il est toujours le même : monosyllabique dans son énonciation parce qu'il répond à un mouvement unique; spontané parce qu'il se produit tout seul; il a un sens verbal parce qu'il est l'expression vocale d'un acte. Ces caractères spontanés répondent exactement à ceux qui dis-

tinguent les thêmes primaires que l'étymologie a reconnus dans le Sanskrit et que l'analyse retrouve dans l'Argot aussi bien que dans les langues classiques du groupe Indo-Européen. En comparant le son naturel avec ces thèmes primaires on reste convaincu qu'ils ne sont qu'une seule et même chose : on retrouve en eux la notation graphique des sons qui se produisent dans la nature et qui sont inhérents au sens qu'ils expriment. Dans la vie d'où le langage les tire, ils sont représentés par la voix du cœur humain, les cris des animaux, les sons qui accompagnent le fonctionnement des organes, les bruits que fait entendre la nature inerte lorsque un ébranlement quelconque la secoue dans sa torpeur.

L'étymologie aboutit donc à constater dans les mots, ou bien la reproduction d'un son naturel, ou une communication de l'appellatif, formé de ce son, à un objet similaire. C'est là son ultime étape. Ce qui la guide pour identifier le son des mots c'est l'idée de le comparer avec les voix de la nature agissante ; d'autre part, c'est l'homonymie des noms portés par des objets divers qui la renseigne sur l'analogie à laquelle est due cette identité du nom. La distribution des noms ainsi formés, leur transport d'un objet simple à un objet composé, du concret à l'abstrait, d'un individu à une généralité etc. se fait selon la règle des tropes.

Ni la permutation entre sons d'un même organe ou d'un organe attenant, ni leur métathèse, soit spontanée, soit provenant d'une diversité dans la prononciation et dans l'orthographe des mots ne peuvent supprimer l'identité du phonême. La différence des langues est surtout dans

les noms qu'on leur a donnés et dans l'individualisme éxgagéré de ceux qui les parlent. Leur divergence résulte du développement particulier donné à des éléments identiques. Le nombre de ces éléments dépend de la quantité de choses connues et nommées. En remontant le cours de ces développements la linguistique aboutit à la nature qui parle et annonce un évènement : aussi est-ce dans le son naturel et spontané que les langues Indo-Européennes retrouvent leur unité primordiale.

FIN

VOCABULAIRE

L'Argot se trouve reculé de l'alignement. — **A.** derrière les mots à l'alignement veut dire qu'ils appartiennent également à l'Argot. — **B.** veut dire Berrichon. — **C.** Patois du Centre. — **L.** Languedocien. — **N.** Normand. — **P.** Populaire. — **Pr.** Provençal. **W.** Wallon.

A

C

D

F

H

I

J

K

L

